



**EX BIBLIOTHECA**

*Reni Bellanger,*

*Commissaire de la Marine.*

PC  
2911  
A2  
1845  
1778  
1845

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

VII



LA  
**PUCELLE**

DE BELLEVILLE,

PAR

**CH. PAUL DE ROCK.**

Toutes les primeurs plaisent, et surtout  
celles du cœur.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

**TOME PREMIER.**



PARIS,  
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
54, RUE MAZARINE.

1845

# MEMORIAL

OF

THE

MEMBERS

OF





# LA PUCELLE

DE BELLEVILLE.

---

## CHAPITRE I.

LE PASSAGE DES PANORAMAS.

---

C'est le passage le mieux situé, le plus fréquenté de Paris, et il est probable que la nouvelle rue que l'on a percée à côté ne lui fera pas perdre de sa vogue.

Et pourquoi ne donnerait-on pas toujours la préférence au passage, quand ce ne serait que pour admirer en le traversant les charmantes caricatures de *Dantan*, ces petits bustes si vrais,

si comiques, si spirituels, où l'on aime à voir la charge de chaque célébrité du jour, où tant de gens voudraient voir la leur, pour se croire une célébrité?

Et puis, il est gai, et il n'est point canaille, ce passage. Vous y rencontrerez rarement des gens en veste, des ivrognes, des femmes en fichu sur la tête. Ce n'est pas que j'estime davantage la moralité des gens en habits élégants, mais enfin c'est quelque chose que de conserver de la tenue, surtout maintenant, où l'on affecte de s'en passer, où l'on fume dans les promenades, où l'on va au bal en bottes, et souvent avec des mains sales. Vous me direz que c'est bien agréable d'être libre; je vous répondrai que c'est bien joli d'être propre.

Le passage des Panoramas est un peu étroit, vu le grand nombre de personnes qui s'y promènent ou y passent chaque jour; mais il faut bien le prendre tel qu'il est; son exigüité n'empêchera pas qu'on ne le choisisse de préférence à un autre chemin. Quand un endroit est en vogue, quand il plaît, on ne remarque pas ses inconvénients; on suit la foule, on se laisse marcher sur les talons; cela fait quelquefois

murmurer, surtout lorsqu'on est pressé et que des flâneurs vous barrent le passage et vous empêchent d'avancer; on se dit : « Jene reprendrai pas par ici ! » Mais soyez certain qu'on y retourne, et que l'on cesserait d'y passer, au contraire, si l'on y marchait à son aise et sans y rencontrer personne. Le passage Vendôme est là pour prouver la vérité de ce que j'avance : il est large, et dans son enceinte on ne se marche jamais sur les talons, à moins qu'on ne le fasse exprès; voyez s'il y va plus de monde!

Outre la boutique de *Susse*, qui est de bon goût et renferme toujours des curiosités charmantes, le passage des Panoramas vous offrira tout ce qui peut flatter vos désirs, votre coquetterie et même votre gourmandise. Désirez-vous être habillé à neuf des pieds à la tête, vous trouverez là bottiers, chapeliers, tailleurs, habits, pantalons, gilets tout faits et à la dernière mode; vous pouvez entrer râpé, usé, fripé dans la boutique d'un tailleur; en passant dans une petite salle au fond, vous changerez de tout.... Ce sera presque à vue, comme à l'Opéra.

Voulez-vous dîner? il y a un restaurateur;

ne voulez-vous que vous rafraîchir? des cafés étincelants de dorures, de moulures, de ciselures, s'offrent à vos regards. Cela vous semble si beau, si élégant, si majestueux pour un café, que vous n'osez pas y entrer pour n'y prendre qu'un petit verre.

Voulez-vous lire? voilà des cabinets de lecture. Après votre dîner, vous sentez-vous indisposé, et voulez-vous.... Enfin je vous répète qu'on trouve toutes les commodités possibles dans ce passage. Aussi, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, il y a toujours du monde. Le matin... pas trop matin cependant, car le quartier n'est point matinal, mais sur les dix heures, des employés retardataires, des jeunes gens qui font des affaires, commencent à passer; puis vient le courtier marron qui se dépêche d'aller chez des négociants pour montrer ses échantillons avant le courtier patenté; puis des demoiselles de magasin qui sont en commission; peu de grisettes, ce n'est pas leur quartier. Point encore de chalands, d'acheteurs dans les boutiques; le beau monde ne se met pas en course de si bonne heure. Mais quand midi a sonné, les dames commencent à se montrer,

en petit négligé du matin, négligé coquet, galant, plus gracieux souvent que la grande toilette. On est sorti sans but déterminé, pour se promener, prendre l'air, voir les modes, les nouveautés; aussi l'on s'arrête avec délices devant les boutiques; on contemple un chapeau, une étoffe pour robe... Et qui pourrait dire combien de pensées la vue de cette étoffe fait naître? Tout en se disant: « C'est joli, cela » m'irait bien, » on pense encore: « Je la mettrais pour aller à la soirée de mon docteur. Ce jeune avocat qui parle si bien toilette, m'admira, j'en suis sûre. Et ma grande cousine, qui a tant de prétentions, en mourra de dépit! Oh! il faut absolument que je l'achète et que ma couturière me la donne cette semaine. »

Et voilà une robe que l'on achète pour faire mourir une grande cousine de dépit. *Vanitas vanitatum! omnia vanitas!*

Quand arrivent deux heures, les dames sont en plus grand nombre; il y a des toilettes; il y a quelquefois des rendez-vous; mais, pour des étreteins amoureux, je trouve que l'endroit n'est point convenable. L'amour, et même la

galanterie, veulent toujours un peu de mystère. Au passage des Panoramas, vous risquez trop d'être vus, rencontrés; croyez-moi, pour jaser à votre aise et sans redouter des témoins indiscrets, allez au passage Vendôme, vous y serez beaucoup plus commodément.

Savez-vous où la bonne compagnie se donne rendez-vous quand elle va dans le passage des Panoramas? C'est chez un pâtissier, chez le successeur du fameux Félix. De deux à trois heures il est difficile de trouver place dans cette boutique. On s'y presse, on est presque à la queue; c'est à qui approchera du buffet de cuivre contenant les petits pâtés et autres gâteaux tout chauds. On regarde avec envie celui ou celle qui est placée de manière à pouvoir mettre sa main sur l'autel. Souvent on murmure contre des gens qui ne finissent pas de manger. Et cependant ce ne sont point ici des chalands en tablier, en bonnet de loutre, comme chez M. *Coupe-Toujours*, marchand de galette, boulevard Saint-Denis; le pâtissier du passage des Panoramas ne voit que la bonne compagnie, des femmes élégantes, des douairières coquettes, des officiers décorés, de jeunes fashionables à petite

ou à grande barbe, et tout cela se bourre de gâteaux, en y joignant quelquefois le petit verre de bordeaux ou de madère. Ce qui prouve que la bonne compagnie est tout aussi friande que la classe ouvrière; elle l'est plus même, car ces belles dames, ces jeunes élégants qui mangent si bien des petits pâtés chauds, ont un excellent dîner qui les attend, tandis que l'ouvrier et le petit commissionnaire dînent quelquefois avec leur morceau de galette.

L'heure avance et la foule augmente. Mais c'est surtout le soir qu'on a peine à traverser le passage : le soir, c'est le moment où l'on flâne avec délices, en faisant sa digestion, en causant avec un ami. L'un s'arrête pour voir *Frédéric* et *Serres* en plâtre; un bibliomane admire des reliures; une musicienne regarde à travers les carreaux du marchand de musique, et cherche une romance qu'elle ne connaisse pas; un vieil antiquaire examine les porcelaines, les laques de Chine, tandis qu'un enfant dévore des yeux les bonbons en chocolat, et qu'un gourmand flaire les homards et les pâtés de foie gras.

Les jeunes gens s'arrêtent et lorgnent les de-

moiselles de comptoir dans les boutiques de modes et de nouveautés. Celles-ci regardent de côté en chuchotant entre elles, mais conservent toujours une tenue décente, parce qu'on ne voudrait pas se faire gronder et renvoyer ; car on est fière de pouvoir dire : « Je suis au » passage des Panoramas ! »

Il était huit heures du soir : après une belle journée d'été, il venait de tomber une pluie d'orage, chacun avait cherché un abri, et le passage des Panoramas pouvait à peine contenir la foule qui se pressait sous ses vitraux ; pour augmenter l'affluence, une pièce du théâtre des Variétés venait de finir, et les marchands de contre-marchés poursuivaient les spectateurs jusque sous le passage.

Ce n'est pas sans peine que deux messieurs, qui se tenaient sous le bras, parvinrent à se faufiler dans le passage. Tous deux étaient d'une forte corpulence, et il leur fallait un grand espace. L'un surtout, beaucoup plus petit que son compagnon, regagnait en circonférence ce qu'il perdait en hauteur. C'étaient deux hommes approchant de la cinquantaine, et dont la mise annonçait l'aisance. La figure



du plus petit était gaie, ouverte et ronde ; celle de son ami laissait voir plus de prétentions à la gravité, et quelquefois une morgue qui était comique, parce qu'il n'y avait rien de noble et d'imposant dans le reste de la personne ; mais au moment où ces deux messieurs parvinrent à entrer dans le passage , leurs physionomies semblaient également animées ; elles respiraient le plaisir, l'intention de s'amuser, et leurs joues fortement colorées , leur respiration bruyante, l'éclat de leur voix , laissaient deviner que leur dîner n'avait pas peu contribué à les mettre dans ces bonnes dispositions.

« Nous y voici enfin , » dit le plus petit de ces messieurs, en déboutonnant entièrement son habit. « Que de monde ici !... on y étouffe... — C'est l'orage qui a fait affluer tout ce monde-là... — C'est vrai... il a plu pendant que nous dinions... On dîne bien chez Pétron... Ah ! ma foi, j'ai joliment dîné moi, et toi, Troupeau, comment te sens-tu ? — Je me sens fort bien !... — Par exemple, c'est un peu cher chez Pétron. — Ah ! bah ! quand on veut être bien il faut payer, et ne pas regarder à quelque chose de plus... il ne faut pas liar-

» der... — Ce petit vin de la côte Saint-Jacques  
» m'a mis tout en train... J'ai envie de faire des  
» folies ce soir!... — Allons, Vauxdoré, de la  
» sagesse, mon ami, tu sais bien que nos fem-  
» mes nous l'ont recommandé!... La mienne  
» avait quelque peine à me laisser descendre à  
» Paris avec toi, car elle est cruellement jalouse  
» de ses droits, madame Troupeau, et tu as la  
» réputation d'un homme... à femmes... — Vrai-  
» ment!... Est-ce qu'on dit ça dans Belleville?..  
» Oh! oh! sont-ils mauvaises langues dans ce  
» pays!... — Ah! mon ami, ne dis pas de mal  
» de Belleville, je t'en prie... C'est la patrie de  
» mon épouse et celle de ma fille... Tu ferais de  
» la peine à madame Troupeau si tu te permet-  
» tais la moindre plaisanterie sur son endroit.  
» — Ne t'échauffe, on respectera l'endroit de  
» madame Troupeau; d'ailleurs ne suis-je pas  
» moi-même habitant de Belleville depuis que  
» j'ai quitté le commerce des toiles cirées; mais  
» au moins j'ai gardé un pied-à-terre à Paris...  
» C'est commode!... Quand j'ai affaire, je viens  
» coucher... comme aujourd'hui, par exemple.  
» — Je voulais aussi avoir un petit logement à  
» Paris... Je dis petit, j'aurais pu le prendre

» grand, je suis assez riche pour cela... Dieu  
» merci; mais madame Troupeau ne l'a pas  
» voulu... Sais-tu pourquoi? — Non. — Encore  
» par jalousie, mon ami, pas autre chose; c'est  
» qu'elle est d'une si grande sévérité sur les  
» mœurs!... Elle a prétendu que deux loge-  
» ments, cela pouvait faire jaser, donner lieu à  
» des propos... — Comment, jaser?... Quel mal  
» d'avoir un logement à la ville et un autre à la  
» campagne? — Sans doute, moi je n'y vois au-  
» cun mal, d'autant plus que mes moyens me  
» permettent cette double dépense. Mais ma  
» femme a craint que cela ne nous fit trop sou-  
» vent mener notre fille à Paris, et tu sais avec  
» quelle rigidité elle élève sa fille Virginie! —  
» Oui... elle ne la laisse même pas sortir assez,  
» à mon avis. — Ah! mon cher Vauxdoré, ma  
» femme prétend qu'il faut cela. Une jeune  
» fille! c'est une fleur qu'on doit cultiver dans  
» une serre, vois-tu, afin qu'elle se développe  
» en toute sécurité : c'est ma femme qui m'a  
» dit cela... — Et moi, je trouvé que les fleurs  
» exposées aux vents poussent tout aussi bien  
» que dans une serre. Au reste, chacun fait  
» comme il l'entend!... — Nous n'avons pas à

» nous repentir de la manière serrée dont nous  
 » avons élevé Virginie ; Dieu merci, elle a eu  
 » dix-sept ans le mois dernier , et je puis dire  
 » avec orgueil qu'elle ne sait rien !... C'est l'in-  
 » nocence dans sa pureté... C'est au point....  
 » l'autre jour, dans le jardin du voisin Bernard,  
 » elle a vu une statue de Mars, elle nous a de-  
 » mandé pourquoi il n'avait pas de gorge.... —  
 » Ah ! ah ! ah !... et elle n'a pas fait d'autres ré-  
 » flexions?... — Oh ! non... Mars était en tuni-  
 » que, sans cela ma femme et ma tante n'au-  
 » raient pas laissé aller Virginie chez le voi-  
 » sin... Oh ! ma tante, c'est celle-là qui est  
 » terrible... — Parbleu ! une vieille dévote, une  
 » vieille fille, cela aime tant à diriger les autres !  
 » oh ! viens donc voir les caricatures moulées...  
 » J'ai promis à ma femme de lui rapporter *Pa-*  
 » *ganini* ; elle brûlait d'envie de le voir à l'O-  
 » péra ; je lui ai dit : Ma bonne, tu serais fou-  
 » lée ; mais je te le donnerai en plâtre, tu le  
 » mettras sur ta cheminée, et tu pourras le voir  
 » tous les jours ; c'est bien plus commode. »

Les deux amis s'approchent de la boutique  
 devant laquelle il y a toujours un grand nom-  
 bre de curieux. Vauxdoré, qui vient souvent à

Paris, où il suit les spectacles, reconnaît les acteurs dont il voit le buste; il s'écrie en s'adressant à son compagnon :

« Hein!... comme c'est cela!... J'espère » qu'il est frappant, n'est-ce pas? »

M. Troupeau ne reconnaît pas la plupart des personnages dont il voit la caricature; mais il ne veut pas avoir l'air moins au courant que son ami, et il rit plus fort que Vauxdoré en s'écriant : « Oui, parbleu!... Oh! c'est bien cela... » Il est étonnant!...

« — Quel est donc celui-là, qui est étonnant? » demande un individu qui est à côté de M. Troupeau.

« — Eh! parbleu!... c'est... c'est chose.... » n'est-ce pas, Vauxdoré?

« — Chose! chose! Je ne connais pas chose! » dit l'individu en haussant les épaules, et M. Troupeau entraîne son ami loin de la boutique de *Susse*, en disant : « Il y a trop de » monde là... on se marche sur les pieds.

« — Veux-tu entrer dans ce beau café?... Je » te joue des glaces aux dames. — Non... Je ne » suis pas de force aux dames. — Eh bien! aux » dominos..... — Oh! tu veux toujours jouer,

» toi ; j'aime mieux prendre l'air. — On n'en  
» prend guère ici... Oh ! les chocolats... les  
» boîtes de pistaches... Je suis fou des pistaches !  
» Troupeau, je te joue une boîte à la vanille au  
» billard, je te rends six points. — Non... je ne  
» veux pas jouer. — Eh bien ! moi, j'avoue que  
» j'aime à faire ma partie ; depuis que je suis  
» retiré des toiles cirées, mon bonheur, c'est de  
» jouer. D'abord, il faut toujours que je sois  
» occupé ; je m'ennuierais sans cela. Le matin,  
» avec ma femme, nous faisons un petit écarté  
» en déjeunant ; dans la journée, j'ai vu faire  
» jusqu'à mes quinze cents de piquet ; en dînant,  
» nous parions toujours quelque chose pour le  
» dessert ; et le soir, le boston, le délicieux bos-  
» ton!... Je me ferais couper en quatre pour un  
» boston, et certainement ce n'est pas le désir  
» du gain qui me domine... Tu sais que nous  
» jouons petit jeu! — Et moi, ce n'est pas la peur  
» de perdre qui me retient... Dieu merci, je suis ri-  
» che, je pourrais jouer et fort gros jeu, si j'en  
» avais l'envie!... — On sait que tu es riche, on  
» n'en doute pas. — Vauxdoré, ce n'est pas pour  
» faire de l'embaras que je dis cela!... Tu me  
» connais, j'espère, tu sais quels sont mes prin-

» cipes. Tous les hommes sont égaux... et tous  
 » les honnêtes gens se valent... Je ne sors pas  
 » de là... Prenez donc garde, monsieur, vous  
 » me poussez... »

Ces mots étaient adressés à un particulier en redingote verte tachée d'huile, en chapeau cassé et crasseux, et qui venait de pousser M. Troupeau assez brusquement.

« Si ça vous amuse de flâner, moi je veux  
 » avancer, » dit l'individu en regardant insol-  
 lement son interlocuteur.

« Hum!... manant! » murmure M. Troupeau, quand cet homme est bien loin devant lui. « Tu conviendras, Vauxdoré, qu'il est désa-  
 » gréable de se trouver avec toutes sortes d'in-  
 » dividus; aussi je déteste les foules... les co-  
 » hues... Je suis très-connu, moi, et je ne vou-  
 » drais pas que l'on pût dire : M. Troupeau a été  
 » vu en mauvaise compagnie... — Oh! oh!  
 » parce que tu as vendu de la plume et du crin,  
 » tu crois que tout le monde se souvient de  
 » toi!... — Je te dis que je dois me respecter,  
 » ma femme me l'a recommandé. — Eh bien!  
 » viens jouer quelque chose au café. — Allons  
 » plutôt au spectacle pour finir notre soirée,

» car je pense qu'il est inutile que je me pré-  
» sente ce soir chez monsieur le comte de Sen-  
» neville, je ne le trouverais pas... J'irai demain  
» matin. — Qu'est-ce que c'est que ce comte  
» de Senneville? que vas-tu faire chez lui? — Je  
» vais... tout bonnement pour le voir... C'est un de  
» mes amis... — Ah! tu es ami avec des comtes,  
» toi? — Pourquoi pas? Il me semble que mes  
» moyens me permettent de voir la belle com-  
» pagnie. — Mon Dieu, Troupeau, que tu es  
» terrible avec tes moyens!... Tu as des écus,  
» tant mieux pour toi!... Tiens, je te joue dix  
» sous à pair ou non. — Allons au spectacle. —  
» Il est bien tard pour prendre des billets... Ah!  
» une idée délicieuse... J'ai un de mes amis  
» qui est musicien, il est dans l'orchestre du  
» théâtre qui est place de la Bourse; il m'a dit:  
» Demandez-moi, je vous ferai monter sur le  
» théâtre... Allons le demander, nous irons sur  
» le théâtre, dans les coulisses, nous verrons les  
» actrices de près... hein?... C'est séduisant  
» ça... — Mais oui, ça me tente assez... Ce-  
» pendant si madame Troupeau venait à savoir  
» que je suis allé dans les coulisses d'un théâ-  
» tre... Dieu! quelles scènes elle me ferait!...



» — Elle n'en saura rien. Viens... Dis donc ,  
 » Troupeau , si nous allions faire chacun une  
 » conquête... Je suis fou des actrices ! — Moi,  
 » ce sont surtout les danseuses qui me tentent !  
 » — Ah ! polisson ! tu es plus scélérat que  
 » moi !..... Entrons prendre un petit verre de  
 » rhum pour nous donner plus de mordant  
 » et ne pas nous conduire comme des éco-  
 » liers. »

Troupeau se laisse entraîner par son ami Vauxdoré ; ces messieurs quittent le passage des Panoramas et entrent dans un café où ils prennent du rhum, ce qui achève de les étourdir.

« As-tu déjà été sur un théâtre, toi ? » dit Vauxdoré à son ami. « — Non , jamais... Ah !  
 » si, attends donc... il y a environ treize ans...  
 » ma fille avait alors quatre ans, je l'ai menée  
 » chez Séraphin, et j'ai été un moment parler  
 » à M. Séraphin, qui était sur son théâtre, pour  
 » le prier de faire donner par Polichinelle un  
 » cornet de dragées à ma fille.

« — Tu me parles d'un théâtre de marion-  
 » nettes !. . ce n'est plus ça !... Moi, je te parle  
 » d'un grand spectacle... où jouent des person-

» nes naturelles... Oh! c'est cela qui est eu-  
 » rieux... j'y suis allé trois fois... quatre fois  
 » même... on voit les acteurs avec leur costu-  
 » me... — Parbleu, je pense bien qu'ils ne se  
 » promènent pas en chemise avant de jouer. —  
 » Mais je veux dire leur costume de la pièce  
 » qu'ils jouent... Moi, tel que tu me vois, j'ai  
 » causé avec *Manlius*... j'ai donné du tabac à  
 » *Turcaret*. — Qu'est-ce que c'est que ces gens-  
 » là... je ne les ai jamais vus chez toi? — Mon  
 » ami, ce sont les héros de différentes pièces...  
 » *Manlius, OEdipe, Hamlet*... ce sont des tra-  
 » gédies. — Ah! oui... c'est juste!... je con-  
 » nais ça... mais je suis un peu rouillé avec le  
 » spectacle; tu sais que ma tante l'a en horreur;  
 » dans ce moment elle habite avec nous à Bel-  
 » leville, ce qui fait que ma femme ne va plus  
 » au spectacle, et moi fort rarement, par consi-  
 » dération pour ma tante... — Tu es bien bon  
 » de te gêner! — Écoute donc, Vauxdoré,  
 » quoique je sois déjà fort à mon aise, je ne se-  
 » rais pas fâché d'augmenter ma fortune... Ma-  
 » demoiselle Bellavoine, ma tante, jouit de  
 » vingt-cinq mille livres de rente que lui a lais-  
 » sées son père qui était brasseur. — Dieu!

» comme il a dû faire de la mousse pour ga-  
» gner ça! — C'est Virginie qui aura toute  
» cette fortune ; mais aussi ma tante tient à sur-  
» veiller son éducation, à lui donner de bons  
» principes ; c'est pour cela qu'elle a quitté sa  
» maison de Senlis pour venir passer quelque  
» temps chez nous, où elle se fixera peut être.  
• Mademoiselle Bellavoine est à cheval sur les  
» mœurs... si on conduisait sa petite-nièce au  
» spectacle, elle jetterait les hauts cris!... au  
» reste, Virginie elle-même ne voudrait pas  
» pour tout au monde y aller.. elle en a une  
» frayeur extrême... elle croit qu'elle serait  
» fouettée par les démons en sortant du théâ-  
» tre!... — Pauvre petite! Ma nièce Adrienne  
» ne lui ressemble pas... elle est folle du spec-  
» tacle... si on l'écoutait, on irait tous les  
» soirs!... »

M. Troupeau laisse errer sur ses lèvres un  
sourire presque moqueur en répondant : « Oh!  
» non... à coup sûr ma fille Virginie ne ressem-  
» ble en rien à ta nièce... je crois même que  
» c'est tout l'opposé... mademoiselle Adrienne  
» est d'une gaité... d'une folie... elle rit sans  
» cesse... elle cause facilement avec tout le

» monde... c'est une luronne, elle n'est pas  
» timide ta nièce!...

» — Non, elle n'a peur de rien, mais c'est  
» une bonne enfant... bon cœur... très-ai-  
» mante!...

» — Oh! je la crois extrêmement sensible! »  
répond Troupeau en laissant encore échapper  
un sourire.

» Mon ami, il se fait tard, il est temps de  
» nous rendre au théâtre, si nous voulons en-  
» core y voir quelque chose. — Oui, c'est juste,  
» allons sur le théâtre. » M. Troupeau appuie  
sur ces derniers mots, et il espère qu'on les  
a entendus dans le café. Aussi en sortant,  
comme il veut encore se donner les airs d'un  
artiste ou d'un auteur, il marche le nez au  
vent, les yeux au plafond, se cogne dans des  
tables, renverse des tabourets, et se jette dans  
le plateau que portait un garçon; heureuse-  
ment il est près de la porte, son ami Vauxdoré  
lui saisit le bras et parvient à le faire sortir.

Ces messieurs arrivent chez le conciergé du  
théâtre; puis, par l'entremise de l'ami qui est  
attaché à l'orchestre, la porte du temple leur  
est ouverte. Les voilà qui montent l'escalier

qui conduit au théâtre ; tous deux ne se sentent pas de joie ; leurs yeux brillent comme des vers luisants. Ils remontent leur col, rajustent leur cravate, et, ne rêvant que conquêtes, jettent déjà des regards langoureux sur les pompiers, que, dans leur trouble, ils prennent d'abord pour des figurantes.

« Prenez garde, » dit le musicien, qui marche en avant. Suivez-moi. Je vais vous placer dans une coulisse, mais n'en bougez pas ; car on donne ce soir une féerie ; le théâtre est machiné, et lorsqu'on n'a pas l'habitude, on peut se blesser.

« — Oh ! je sais ce que c'est que l'intérieur d'un théâtre, » dit Vauxdoré. « Ça me connaît... J'y suis allé..... plusieurs fois..... J'ai même eu l'envie d'y jouer... »

« — Vous y voici... restez là... vous verrez bien... On va commencer. Je retourne à l'orchestre... je vous reprendrai à la fin. »

Vauxdoré et Troupeau sont dans une coulisse ; ils n'ont pas assez d'yeux pour regarder ; près d'eux passent des femmes avec des turbans, du rouge, des robes légères, des cottes de mailles ; l'un rit, l'autre fredonne, celle-ci fait

des ronds-de jambe, celle-là se fait mettre une épingle, mais toutes sourient de l'air à la fois étonné et comique des deux habitants de Belleville.

« Nous faisons de l'effet, » dit Vauxdoré ;  
 » mais je voudrais bien me promener un peu sur  
 » le théâtre. — Moi aussi... Voilà une Turque...  
 » une Turquoise... enfin cette belle brune là-  
 » bas, que je voudrais admirer de plus près. —  
 » Avançons... nous n'avons pas besoin de res-  
 » ter dans la même coulisse... nous aurions l'air  
 » de ne pas oser bouger... Viens, Troupeau...  
 » allons faire les aimables. »

M. Vauxdoré s'avance sur le théâtre, son ami Troupeau le suit. En ce moment on changeait la décoration. « Gare là-dessous ! » crie une grosse voix qui sort des frises.

C'était un palais qui descendait sur la tête des deux amis ; ils se reculent vivement contre une forêt ; des garçons de théâtre les bousculent avec un devant de pavillon ; étourdis par le mouvement qui se fait autour d'eux, suivant toujours des yeux les dames habillées à la turque, MM. Vauxdoré et Troupeau ne font que sauter d'une planche sur une autre, poursuivis

par les garçons machinistes ; ils vont se réfugier contre un arbre, mais tout-à-coup l'arbre contre lequel ils se sont arrêtés s'agite, s'ébranle, et avant qu'ils n'aient eu le temps de quitter la place, il s'enfonce avec rapidité ; les deux amis voient disparaître les jolies femmes, les quinquets, les coulisses, ils sont engloutis avec le gros arbre ; ils poussent des cris terribles, car ils se croient perdus ; enfin la trappe est arrivée dans le troisième dessous ; en touchant terre, la commotion a été un peu forte ; Vauxdoré est allé rouler à six pas plus loin, et Troupeau est jeté contre un pilier. On accourt aux cris de ces messieurs qui se croient morts ; le régisseur du théâtre, témoin de leur accident, s'est empressé de descendre avec un médecin, afin de leur faire donner tous les secours nécessaires ; mais les deux amis avaient eu plus de peur que de mal ; ils en étaient quittes pour quelques contusions et de légères bosses à la tête. Cela avait suffi cependant pour dissiper toutes leurs idées de conquêtes et leurs projets séducteurs ; en vain le régisseur leur propose de remonter sur le théâtre et de les placer commodément, ils refusent, ils ne

demandent qu'à sortir du gouffre dans lequel ils sont tombés, et ne se croient en sûreté que lorsque leurs pieds touchent le pavé de la rue.

« Jamais on ne me reprendra à monter sur  
 » un théâtre, » dit M. Troupeau en se tâtant les  
 côtes ; « quel infernal terrain !... j'ai bien cru  
 » que c'était mon dernier jour ; disparaître sous  
 » terre avec un arbre... c'est à ne pas être cru  
 » si je le racontais ! — Il est vrai que nous  
 » avons fait une descente un peu rapide... nous  
 » pouvions être moulus... — Je le crois bien....  
 » Tu vois, Vauxdoré, que ma tante Bellavoine  
 » a raison quand elle dit : Les théâtres sont des  
 » lieux de perdition !... nous pouvions y perdre  
 » la vie ! — Oui... c'est dangereux... ma foi je  
 » n'ai plus envie de voir les actrices de près....  
 » Aïe... j'ai une bosse au nez... je dirai à ma  
 » femme que c'est un cocher de cabriolet qui  
 » m'a donné son fouet dans le visage... — Moi  
 » j'ai le front endommagé, je dirai à madame  
 » Troupeau que c'est un homme ivre qui s'est  
 » jeté contre moi... — Rentrons-nous, Trou-  
 » peau ?... — Oui, allons nous coucher ; nous  
 » nous sommes assez amusés comme cela ce  
 » soir. »



## CHAPITRE II.

### UN JEUNE SEIGNEUR.

---

Il était près de midi, et dans un bel hôtel de la Chaussée-d'Antin un jeune homme était encore au lit, ne dormant pas, mais étendant avec délices ses membres fatigués par plusieurs nuits passées au jeu et au bal. C'était un fort joli garçon de vingt-cinq à trente ans, portant de petites moustaches noires bien cirées, bien relevées, mais ayant les yeux et tous les traits du visage aussi fatigués que le corps.

Une sonnette se fait entendre, puis un valet pénètre dans la chambre à coucher où le jeune homme cherchait le sommeil.

« Qu'est-ce encore?... on ne me laissera  
 » donc pas reposer ce matin ? » dit le comte de  
 Senneville en se retournant avec humeur dans  
 son lit ; « c'est épouvantable cela... Leblond ,  
 » je te chasserai , mon garçon , car tu n'entends  
 » rien au service !

» — Pardon , monsieur le comte , » répond le  
 valet en s'approchant avec respect des rideaux  
 de soie qui entourent le lit de son maître.  
 « C'est que... il semble que ces gens-là se  
 » soient donné le mot ce matin... ils crient là-  
 » dedans... ils disent que monsieur leur a pro-  
 » mis de l'argent...

» — Eh bien , après ? je leur en ai promis , je  
 » leur en promets encore , et je leur en promet-  
 » trai toujours , qu'à cela ne tienne ; mais qu'on  
 » me laisse dormir... j'ai veillé jusqu'à cinq  
 » heures , j'ai besoin de repos... ces êtres-là  
 » croient peut-être que je vis comme eux , que  
 » je me couche à dix heures ! Ah ! Leblond ,  
 » tu ne te formes pas , mon garçon... tu ne sais  
 » pas recevoir des créanciers. Comme La Brie  
 » t'aurait donné des leçons ! c'était là un valet  
 » précieux ! Je ne sais pas comment il faisait !  
 » mais je n'entendais jamais crier tous ces in-

» dustriels... Ah ! quel dommage qu'il se soit  
» laissé embaucher pour l'Angleterre!.. il va se  
» rouiller par là !

» — Ma foi, monsieur le comte, je devrais  
» cependant m'habituer à éconduire vos créan-  
» ciers, car depuis six mois que j'ai l'honneur  
» d'être à votre service, je ne fais que cela toute  
» la journée.

» — Finissons, Leblond. Voyons, qui est-ce  
» qui est là maintenant ?

» — Monsieur, c'est votre tailleur, un Alle-  
» mand, qui est si entêté qu'il ne veut pas com-  
» prendre que vous dormez ; il crie, il jure mê-  
» me, enfin il dit qu'il ne s'en ira pas sans par-  
» ler à monsieur.

» — L'impertinent ! Ah ! il dit cela... En bien,  
» je vais le recevoir ; ah ! le drôle ! il y met de  
» l'entêtement ! Leblond, passe-moi ma robe  
» de chambre, et apporte-moi mes fleurets, mon  
» épée, mon petit sabre ture... c'est cela... A  
» présent laisse entrer M. Kirchmann.

Le jeune homme s'est levé, il prend un fleuret et s'exerce à tirer au mur ; pendant ce temps son valet de chambre s'est éloigné, et bientôt un petit homme sec, dont la figure longue et

jaune accuse la mauvaise humeur, se glisse dans la chambre à coucher en murmurant :  
 « Ah ! c'est bien heureux qu'on puisse parler à  
 » monsieur, enfin ! »

Le comte ne se dérange pas, il continue de s'escrimer tout en s'écriant :

« Comment, c'est vous, monsieur Kirch-  
 » mann ! par quel heureux hasard ? — Monsieur,  
 » c'est bien un grand hasard, mais la domestique il  
 » voulait vraiment que j'entre... monsieur a bro-  
 » mis le l'archent... — Une... deux... oui,  
 » monsieur Kirchmann, c'est juste, je vous en  
 » ai promis... mais aujourd'hui j'ai bien d'au-  
 » tres affaires à terminer... deux duels pour ce  
 » matin... deux hommes à tuer... pardieu,  
 » vous allez me servir de mannequin. — Com-  
 » ment, monsieur ? — Vous devez savoir tirer...  
 » prenez ce fleuret et défendez-vous. — Moi...  
 » elle tire bas du tout, monsieur. — Allons, pre-  
 » nez donc ce fleuret... je le veux . c'est bien  
 » le moins que vous me serviez à quelque  
 » chose... nous parlerons d'argent ensuite. Ne  
 » craignez rien, ils sont boutonnés. »

Le tailleur n'ose point refuser de crainte de mécontenter le jeune homme, qui paraît bien

disposé ; il se laisse mettre un fleuret dans la main. M. de Senneville lui porte force bottes ; M. Kirchmann a reculé tant qu'il a pu , mais il reçoit des coups dans le ventre , dans la poitrine , et jusque dans le visage.

« Assez , assez , monsieur... che suis vainquis !  
crie le tailleur en se mettant presque à genoux.

« Soutenez donc , monsieur Kirchmann... Soutenez donc... parez celle-là ! »

Au lieu de parer , le tailleur jette le fleuret loin de lui.

« Ah ! vous avez assez du fleuret , » dit le comte , « en ce cas , nous allons prendre le sabre ; par exemple , ça demande un peu plus de prudence , car il n'y a pas ici de boutons ; mais n'ayez aucune crainte , je modérerai mes coups... je tâcherai de m'arrêter à temps ; ensuite nous parlerons de votre mémoire.

« — Merci , monsieur , che suis pien fâché , mais che beaux bas rester plis longtemps , che reviendrai un chour où monsieur il aura pas du monde à tuer.

« — Restez donc , monsieur Kirchmann , je veux régler votre mémoire aujourd'hui. Quelques coups de sabre , puis nous prendrons

» l'épée et le pistolet... c'est l'affaire d'un mo-  
 » ment. Voyez-vous comme ce petit sabre a le  
 » fil?... — Oui, monsieur, je vois... — Qu'est-  
 » que vous cherchez donc, monsieur Kirch-  
 » mann? — Monsieur, che cherche mon chapeau.  
 » — Pas du tout! je suis disposé à régler votre  
 » compte aujourd'hui... vous ne vous en irez  
 » pas ainsi... d'ailleurs une petite leçon de sabre  
 » vous fera du bien!...

Le tailleur n'en écoute pas davantage, il a salué, pris la porte, et il se sauve en criant :  
 « Che reviendrai, monsieur, che reviendrai une  
 » autre fois. »

M. de Senneville se jette en riant dans un fauteuil : son domestique revient en disant :  
 « M. Kirchmann se sauve comme si la maison  
 » allait s'écrouler. — Tu vois bien, Leblond,  
 » qu'il y a toujours moyen de se débarrasser  
 » d'un créancier... — C'est affaire à monsieur.  
 » — Et l'autre fois... te rappelles-tu ce vieux  
 » juif qui ne voulait pas non plus me quitter...  
 » ah! ah! j'ai bien su le faire déguerpir... Trois  
 » bottes de paille dans la cour auxquelles on  
 » avait mis le feu... puis des cris : Au secours!  
 » vite les pompiers! le pauvre Israélite se croyait

» déjà rôti, si bien qu'il a sauté par la fenêtre  
» pour être plus tôt dehors... ah! j'en rirai long-  
» temps! — Oui, monsieur trouve mille ruses  
» pour ne point donner d'argent, je m'en aper-  
» çois bien! — Qu'est-ce que tu veux dire, Le-  
» blond? — Je veux dire, monsieur, qu'il serait  
» peut-être plus agréable d'être en fonds... —  
» — Oh! cela viendra... je ne suis pas en veine  
» à la bouillotte... j'emprunterai encore sur ma  
» terre... ma belle terre de Touraine... elle est  
» déjà horriblement hypothéquée..... mes pa-  
» rents auraient bien dû me laisser plus de for-  
» tune! trente mille livres de rentes! que diable  
» voulez-vous qu'un jeune homme fasse avec  
» cela!... des dettes; et c'est ce que j'ai fait.....  
» encore si j'apercevais dans l'avenir quelque  
» bon héritage... mais rien! pas un oncle...  
» une tante!... c'est très-ridicule!...

« — Monsieur va-t-il se recoucher? » dit le valet en se disposant à débarrasser son maître de sa robe de chambre.

« Ma foi non, Leblond, puisque je suis levé...  
» je resterai; d'ailleurs j'ai pour ce matin un  
» rendez-vous .. Ah! quelle corvée! avec cette  
» marquise... dont j'ai par-dessus la tête... De-

» puis que je n'aime plus cette femme, je la  
 » trouve horrible!... — Est-ce que monsieur  
 » l'a jamais aimée?—Ma foi non, tu as raison,  
 » je n'ai jamais pu l'aimer... c'était un ca-  
 » price... une idée biscornue! Aujourd'hui je  
 » frémis quand je pense qu'il me faut lui sacri-  
 » fier une heure... Hier elle était au bal où je  
 » me suis trouvé... furieuse de ne pas m'avoir  
 » vu depuis quinze jours, elle m'a dit dans un  
 » coin du salon : Vous viendrez demain vous  
 » excuser de tous vos torts, ou je ne vous re-  
 » verrai jamais. M'excuser de tous mes torts...  
 » je sais bien comment elle l'entend! Ah! Cé-  
 » lénie!... vous êtes une femme terrible! Il lui  
 » faudra des réparations!... des protestations...  
 » que sais-je! Diable m'emporte si je sais com-  
 » ment je m'y prendrai! Je suis sur les dents!  
 » j'ai eu une veine de bonnes fortunes la semaine  
 » dernière... il a fallu faire honneur à ses enga-  
 » gements et à sa réputation. Ah! mon Dieu!  
 » le plaisir est quelquefois bien ennuyeux.

• — Et pourquoi monsieur le comte va-t-il  
 » au rendez-vous de madame la marquise, puis-  
 » qu'il ne l'aime plus?

» — Pourquoi... j'ai mes raisons apparem-



» ment! Leblond, dis qu'on me prépare du  
» chocolat... tu sais, de celui que je prends  
» dans les grandes occasions... qui me fait ou-  
» blier mes fatigues et me rendrait capable  
» d'entreprendre les travaux d'Hercule..... tu  
» m'entends?

» — Oh! oui, monsieur, je sais de quel  
» chocolat vous voulez... M. le comte en prend  
» souvent depuis quelque temps.

» — C'est bon, maraud, ce ne sont pas tes  
» affaires... va, et reviens sur-le-champ m'ha-  
» biller. »

Le valet de chambre sort; le jeune homme fait quelques tours dans la chambre, se regarde dans une glace, étend les bras, se bâille au nez, puis se jette sur une causeuse en se disant :

« Oh! certainement, si je pouvais me dis-  
» penser d'aller chez la marquise, cela m'ar-  
» rangerait beaucoup!... mais je suis sans le  
» sou... j'ai perdu hier au jeu tout ce que je  
» possédais, et je ne puis pas rester sans argent.  
» Ce n'est pas vivre que d'être dans cet état.....  
» j'emprunterai encore sur ma terre... si on veut  
» me prêter... mais il me faut de l'argent pour

» ce soir... aujourd'hui même... Célénie m'a  
 » déjà obligé plusieurs fois, elle m'obligera en-  
 » core... je lui rendrai tout cela... quand je  
 » pourrai ; d'ailleurs n'est-elle pas trop heureuse  
 » que je veuille bien quelquefois avoir l'air de  
 » l'aimer ! Oh ! les femmes ! avec de l'amour on  
 » en fait tout ce qu'on veut ! mais il leur faut  
 » absolument de l'amour. »

Leblond revient faire la toilette de son maître ; Senneville abandonne sa tête à son valet qui le frise et le coiffe dans le dernier goût. Tout en procédant à cette importante opération, Leblond s'écrie :

« Ah ! je n'ai pas dit à monsieur que pendant  
 » son sommeil il était venu un homme de Bel-  
 » leville... Comme je sais que c'est aussi un cré-  
 »ancier, je l'ai renvoyé ; mais pour celui-là,  
 » j'avoue qu'il est très-facile de s'en débarrasser,  
 » il fait tout ce qu'on veut, et est d'une  
 » politesse !... »

» — Je gage que c'est M. Troupeau dont tu  
 » veux parler ?

» — Précisément..... monsieur.... c'est  
 » cet honnête Troupeau qui est venu d'abord  
 » sur les neuf heures. Je lui ai dit : Monsieur

» le comte dort. — C'est juste! » s'est-il écrié,  
» je me présente beaucoup trop tôt! je revien-  
» drai... » Sur les dix heures et demie il est re-  
» venu. « Mon maître dort toujours, » lui ai-je  
dit. » — Oh! de grâce! ne l'éveillez pas! je  
» reviendrai plus tard! » Et là-dessus, le voilà  
» parti.

» — Ce pauvre Troupeau! parlez-moi d'un  
» créancier comme cela! Il est vrai qu'il n'y a  
» que cinq ou six ans que je lui dois un millier  
» d'écus, pour des matelas, des lits de plume,  
» des duvets qu'il m'a fournis alors! et de-  
» puis ce temps, quoiqu'il se soit présenté plu-  
» siëurs fois chez moi, il ne m'a jamais parlé,  
» il se contente d'inscrire son nom chez mon  
» concierge. »

En ce moment, on sonne doucement à la  
porte d'une pièce voisine.

« Je gage que c'est M. Troupeau qui se pré-  
» sente pour la troisième fois, » dit Leblond, »  
» je reconnais sa manière délicate de s'annoncer  
» à la porte.

» — Va voir, Leblond, et si c'est le respecta-  
» ble marchand de fer, laisse-le entrer, que je

» lui procure au moins une fois le plaisir de  
» me voir. »

Le valet de chambre sort et revient bientôt avec M. Troupeau, qui tient son chapeau à la main, glisse ses pieds au lieu de marcher, et s'incline  
» jusqu'à terre en apercevant le comte de Sen-  
» neville.

« Comment, c'est ce cher monsieur Trou-  
» peau! » dit le jeune homme en souriant d'un air aimable au nouveau venu. « Ah! que je suis  
» donc content de le voir... et que vous avez  
» bien fait de revenir! »

M. Troupeau, tout étourdi d'un accueil si flatteur, ne sait plus où il en est, il se prosterne devant le comte, il salue Leblond, il salue tous les meubles de l'appartement, il emmêle ses jambes et ne peut plus parvenir à les détortiller, tout en balbutiant : « Ah! monsieur  
» le comte!... combien je suis sensible! et.....  
» certainement de mon côté... »

» — Asseyez-vous, mon cher Troupeau. Le-  
» blond donne un fauteuil à monsieur... et  
» achève ma toilette; vous permettez que de-  
» vant vous je continue de m'habiller, n'est-ce  
» pas, monsieur Troupeau?

» — Ah! monsieur le comte, vous plaisantez... faites devant moi tout ce qui vous fera plaisir, je vous en prie... je m'assieds... pour vous obéir.

» — Savez-vous bien, monsieur Troupeau, qu'à l'instant même je parlais de vous? — Quoi! monsieur le comte me ferait cet honneur à mon insu! — Oui, ayant appris que vous étiez venu ce matin, je faisais à Leblond les plus vifs reproches de ne pas vous avoir laissé entrer... il devait me réveiller.

» — Vous réveiller!.... ah! monsieur le comte, je ne me serais jamais pardonné! M. Leblond m'aurait vivement affligé!.. j'étais venu beaucoup trop tôt!.... Mais que voulez-vous, quand on habite la campagne on perd un peu les habitudes de la ville.

» — Est-ce que vous habitez la campagne maintenant, monsieur Troupeau? — Oui, monsieur le comte, c'est-à-dire j'habite Belleville... — Belleville... je ne connais pas... où diable est-ce cela?

» — A la Courtille, » dit Leblond en souriant, » au-dessus du faubourg du Temple.

» — Permettez, monsieur Leblond, permet-

» tez, » reprend Troupeau, « je vous assure que  
 » vous êtes dans l'erreur!... On passe, en effet,  
 » par la Courtille pour aller à Belleville ; mais  
 » ce n'est pas le même endroit!... il y a une  
 » ligne de démarcation très-positive : la Cour-  
 » tille cesse au théâtre, et Belleville s'étend fort  
 » loin... jusqu'aux limites du terrain de Romain-  
 » ville.

» — Peste, monsieur Troupeau, comme vous  
 » connaissez votre topographie!... mais après  
 » tout, quel mal quand vous habiteriez la Cour-  
 » tille, illustrée jadis par Ramponneau ! Nos  
 » pères allaient s'y divertir, et je suis persuadé  
 » qu'ils s'amusaient mieux que nous.

» — Monsieur le comte, c'est que je tiens à  
 » ce qu'on ne confonde pas les deux endroits ;  
 » d'ailleurs, on peut très-bien aller à Belleville  
 » sans passer par la Courtille : il y a le chemin  
 » de Pantin, des Prés-Saint-Gervais, de Ménil-  
 » montant... de... — Très-bien, mon cher  
 » Troupeau, me voilà convaincu que vous n'ha-  
 » bitez pas la Courtille. Ah çà, vous avez donc  
 » quitté le commerce, puisque vous n'êtes plus  
 » à Paris ? — Oui, monsieur le comte. Depuis  
 » quatre ans je suis entièrement retiré des af-

» faire ; j'étais assez riche, je n'avais pas be-  
» soin de continuer à travailler. — Vous avez,  
» parbleu, raison, et voilà qui est raisonné  
» comme Épicure... Connaissez-vous Épicure,  
» monsieur Troupeau? — Je n'ai pas cet hon-  
» neur, monsieur le comte... Est-ce qu'il ven-  
» dait aussi des lits de plume? — Non, mais il  
» aimait à se mettre dessus. Enfin vous êtes à  
» votre aise, mon brave Troupeau? — Oui,  
» monsieur le comte, très à mon aise... sans  
» compter qu'à la mort de ma tante, je verrai  
» ma fortune considérablement augmentée. —  
» A la bonne heure, vous avez des tantes, vous!  
» je n'ai pas cet esprit-là! et vous vivez en Sy-  
» barite à Belleville; vous avez, je gage, un petit  
» château? — Oh! pas absolument... d'abord  
» je ne connais pas de château à Belleville; mais  
» nous avons une fort jolie maison dans la rue  
» de Calais... une des plus belles rues du vil-  
» lage... je dis village, quoique Belleville puisse  
» bien passer pour une petite ville. — Vous  
» avez des enfants, monsieur Troupeau? — Une  
» fille, monsieur le comte, une fille unique, je  
» puis bien le dire; ma femme, ma tante et  
» moi même, nous avons donné tous nos soins

» pour confectionner son éducation et surtout  
» ses mœurs... J'ose croire que nous y sommes  
» parvenus avec usure ! — Vous êtes content  
» de sa conduite ? — Oh ! monsieur le comte,  
» sa conduite !... figurez-vous une feuille de  
» papier blanc sur laquelle il n'y a pas un seul  
» pâté. Voilà ma fille ! c'est pur ! c'est intact !  
» c'est l'innocence avec une chemise et un ju-  
» pon. — Est-ce qu'elle ne porte que cela ? —  
» Pardonnez-moi, monsieur le comte, diable !  
» elle est élevée sur le pied de la plus scrupu-  
» leuse décence ! elle porte des caleçons. — Des  
» caleçons ! et dans quel but, s'il vous plaît ? —  
» Mais monsieur le comte , afin que si par  
» hasard... Vous comprenez, dans la rue le  
» pied peut glisser, ou bien un coup de vent  
» perfide... cela s'est vu ! et ma tante prévoit  
» tout ! d'ailleurs, dans la famille de ma femme  
» on a toujours porté des caleçons. Sa tante ne  
» les a jamais quittés, à ce qu'elle nous disait  
» encore l'autre soir ; moi, j'en porte depuis  
» mon mariage ; notre femme de chambre et  
» notre cuisinière en ont ; c'est-à-dire, mon  
» épouse vient de renvoyer sa femme de cham-  
» bre, parce qu'elle s'est aperçue qu'elle se per-



» mettait parfois de n'en pas mettre, pour sor-  
» tir le dimanche... Une fille qui ôte son cale-  
» çon pour aller promener dans la campagne  
» ne peut avoir que de mauvaises pensées, nous  
» ne pouvions pas la garder. Quand j'avais mon  
» magasin, ma femme n'aurait point conservé  
» un commis qui n'aurait pas eu cela sous sa  
» culotte.

» — Voilà qui est pousser la sévérité des  
» mœurs à l'extrême ; il paraît que madame  
» Troupeau ne plaisante pas. — Elle n'endu-  
» rerait pas qu'on lui chatouillât le petit doigt !  
» et pourtant c'est une femme brûlante ! c'est  
» une femme qui m'adore, j'ose le dire, et qui  
» me tuerait si elle pensait que j'ai failli avec  
» d'autres. — Diable ! monsieur Troupeau, quel  
» trésor vous possédez !... Et votre fille est jo-  
» lie ? — Extrêmement jolie ; et cependant,  
» c'est singulier, elle ne ressemble ni à moi ni  
» à ma femme. — Ce ne serait pas une raison.  
» Quel âge a-t-elle ? — Dix-sept ans, monsieur  
» le comte. — C'est déjà l'âge de la marier ! —  
» Oh ! rien ne presse ! ma fille sera très-riche,  
» nous avons le temps de lui choisir un époux  
» digne d'elle... et puis, il ne faudrait pas lui

» parler mariage maintenant, elle est si enfant!  
» elle aime mieux faire la dinette, jouer à la  
» dame, à la poupée... elle ne connaît rien de  
» rien !... — Vous ne l'amenez donc pas quel-  
» quefois à Paris, au spectacle, au bal ? — Ah !  
» bien oui ! le spectacle ! elle l'a en horreur. Et  
» la danse ! elle la déteste ; c'est tout au plus si  
» on a pu parvenir à lui faire faire la révérence,  
» encore la fait-elle sans aucun écart. — Je  
» vois qu'en effet, votre fille ne ressemble pas  
» aux demoiselles de son âge. Mais à propos,  
» mon cher Troupeau, je crois que j'ai un  
» compte à régler avec vous... vous êtes sans  
» doute venu pour cela ? — Non, monsieur le  
» comte ; oh ! je vous assure que je n'ai voulu  
» qu'avoir l'honneur de vous offrir mes res-  
» pects... — C'est fort aimable de votre part,  
» et j'y suis très-sensible, mais je veux pourtant  
» régler ce compte... — Monsieur de Senneville,  
» vous me désobligeriez en pensant que je suis  
» venu pour ce motif... Je n'ai aucunement be-  
» soin de fonds... je viens encore, ce matin,  
» de toucher quatre mille francs, dont je ne  
» sais que faire ; vous voyez que je suis loin d'a-  
» voir besoin de rentrées... — Oh ! n'importe,

» mon cher Troupeau, moi j'aime à payer mes  
» dettes... Vous pourriez passer sans me trou-  
» ver, et je dois... — Monsieur le comte, nous  
» causerons de cela plus tard, vous me feriez de  
» la peine en insistant davantage. — Allons...  
» je cède... pour ne point vous faire de peine...  
» mais à une condition... c'est que vous allez  
» accepter à déjeuner avec moi. — Ah ! mon-  
» sieur le comte... c'est vraiment trop d'hon-  
» neur... et je suis tellement touché... — Vous  
» acceptez : à la bonne heure ! Leblond, fais  
» mettre deux couverts... qu'on nous serve  
» vite... ce sera sans façon, mon cher Trou-  
» peau, un déjeuner de garçon... — Monsieur  
» le comte... du moment que ce sera avec  
» vous... un morceau de fromage suffirait ! —  
» J'espère que vous aurez mieux que cela...  
» Voici ma toilette terminée... passons dans  
» ma salle à manger ; et s'il venait du monde,  
» je n'y suis pour personne, entends-tu. Le-  
» blond, je ne veux pas que des importuns me  
» dérangent quand je déjeune avec mon ami  
» Troupeau. »

En disant ces mots , le jeune comte de Senneville passe familièrement son bras autour de

la taille de M. Troupeau, qu'il entraîne dans sa salle à manger; l'habitant de Belleville ne se sent pas de joie d'être traité en ami par un seigneur; en ce moment il se croit tellement enflé et grandi, qu'il se baisserait pour passer sous la porte Saint-Denis.

Le comte et son convive se placent à une table sur laquelle on a servi un déjeuner à la fourchette.

« Quand monsieur voudra son chocolat, il » est prêt, » dit Leblond en s'inclinant.

« — C'est bien... qu'on le tienne chaud; je » sonnerai... »

Le jeune homme avait déjà son projet; il s'était aperçu du faible de M. Troupeau qui, tout en faisant le libéral avec Vauxdoré, était bouffi d'orgueil et enchanté de ce qu'un comte l'appelait son ami. Senneville veut achever de tourner la tête au ci-devant marchand de crin, il le comble de politesses et affecte plusieurs fois de l'appeler son ami.

« Mangez donc, mon cher Troupeau.... Si » j'avais su vous avoir, je vous aurais mieux » traité, mais une autre fois j'espère... »

« — Ah! monsieur le comte, tout ceci est dé-

» licieux!... — Êtes-vous à Paris pour long-  
» temps? — Non, je vais repartir en vous quit-  
» tant; je suis venu hier avec un ami qui garde  
» un pied-à-terre à Paris; j'ai couché chez lui,  
» et nous repartirons ensemble... je lui ai don-  
» né rendez-vous sur le boulevard... — Il fallait  
» donc l'amener avec vous... est-ce que vos  
» amis ne sont pas les miens? — Monsieur le  
» comte, je ne sais comment j'ai mérité...  
» croyez que de mon côté... s'il fallait me jeter  
» dans le feu pour vous... j'en serais d'une  
» joie!... — Je ne doute pas de votre attache-  
» ment, mon ami; des hommes de notre trem-  
» pe s'entendent tout de suite... Buvez donc...  
» si ce vin ne vous plaît pas, je vais en faire ve-  
» nir d'autre; grâce au ciel, j'ai une cave assez  
» bien garnie. — Je le crois, monsieur le  
» comte, mais ce vin est délicieux... — Vous  
» avez comme une blessure au front, mon cher,  
» est-ce qu'il vous serait arrivé quelque accident  
» à Paris? — Ah! monsieur le comte! en effet.  
» c'est.. cela vient... si j'osais vous conter....  
» ma foi, je ne vois pas pourquoi je ne vous di-  
» rais pas la vérité... vous êtes un jeune hom-  
» me... vous serez moins sévère que ma femme.

» — Soyez tranquille, je ne suis nullement sé-  
» vère ; je ne porte pas de caleçon , moi ; mais  
» qu'est-ce donc ? vous piquez ma curiosité....  
» quelque aventure galante, je gage... ah ! Trou-  
» peau ! vous êtes un séducteur ! — Monsieur  
» le comte , l'aventure serait peut-être devenue  
» galante , mais nous avons été interrompus si  
» brusquement dans nos projets ! Voici le fait :  
» Hier au soir mon ami et moi nous sommes  
» allés au spectacle... — Je ne vois aucun mal  
» à cela. — Mais nous n'étions pas où va le pu-  
» blic ; un ami de mon ami nous a fait monter  
» sur le théâtre. — Sur le théâtre ! ah ! fripons !  
» je vous vois venir... pour faire votre cour aux  
» actrices. — Eh , eh , eh ! j'avoue , monsieur le  
» comte , que j'étais disposé à être très-entre-  
» prenant ; mais au moment où nous allions  
» nous lancer, mon ami et moi, patatra... un  
» palais descend sur notre tête... nous fuyons ;  
» un pavillon nous poursuit..... nous nous  
» croyons à l'abri contre un arbre... il s'enfonce,  
» et nous disparaissions avec lui ... — Ah ! ah !  
» ce pauvre Troupeau ! il me semble que je vous  
» vois d'ici... Ah ! ah ! quel coup de théâtre  
» cela a dû faire ! — Ma foi , monsieur le com-

te, nous nous sommes crus morts! enterrés  
» tout vivants! aussi, quoiqu'il n'en soit rien  
» résulté de grave, j'ai bien juré que de ma vie  
» on ne me reprendrait sur des planches. —  
» Ah! ah! mon cher, je rirai longtemps de votre  
» manière d'aller vous amuser sur un théâtre!  
» — Oui, monsieur le comte... c'était fort drôle  
» en effet! — Je ris, parce que vous n'êtes pas  
» blessé. Je serais inconsolable si je vous savais  
» souffrant... buvez donc... prenez quelque  
» chose. — Je ne fais que cela, monsieur le  
» comte. — Oh diable! déjà une heure! comme  
» le temps passe dans votre société, mon cher  
» Troupeau! — Si vous avez affaire, monsieur  
» de Senneville, ne vous gênez en rien, je vous  
» prie... je m'en vais... »

Déjà Troupeau se levait à demi de dessus sa chaise; le comte le retient et le fait rasseoir.

« Eh bien! eh bien! que faites-vous donc?  
» me quitter si vite... Oh! que non pas!.. je  
» vous tiens, et je n'ai pas si souvent le plaisir  
» de vous voir; les autres m'attendront... d'ail-  
» leurs, je réfléchis que je n'irai pas au rendez-  
» vous que l'on m'avait donné... c'est un jeune  
» homme de mes amis... qui sera fort riche un

» jour, mais qui fait des folies en attendant; je  
 » l'ai déjà obligé plusieurs fois... et il m'avait  
 » prié de lui prêter trois ou quatre mille francs.  
 » C'est ce que je comptais faire parce que j'at-  
 » tendais des rentrées de fonds ce matin, car on  
 » me doit un argent fou... mais, ma foi, mes  
 » débiteurs ne sont pas venus, et, malgré tout  
 » le plaisir que j'aurais eu à obliger mon ami  
 » sur-le-champ, il attendra ! »

Troupeau, qui avait écouté attentivement le comte, s'écrie aussitôt d'un air radieux :

« Monsieur de Senneville, voulez-vous me  
 » rendre très-heureux, voulez-vous me faire un  
 » très-grand plaisir ?

« — Moi, mon cher Troupeau, je ne de-  
 » mande pas mieux... mais comment cela ? —  
 » En daignant accepter ces quatre mille francs  
 » que j'ai sur moi, et dont je n'ai aucun besoin,  
 » car je suis fort à mon aise; vous pourrez obli-  
 » ger votre ami, et nous serons tous satisfaits.

« — Ah ! Troupeau ! voilà une offre à laquelle  
 » je ne m'attendais pas ! Comment ! vous vou-  
 » lez que je prenne vos quatre mille francs,  
 » et je vous dois déjà... je ne sais combien !

« — Une bagatelle ! pour laquelle je n'étais



» nullement venu ! j'espère que vous le croyez.  
 » — Oui, sans doute, mais... — Mais, mon-  
 » sieur le comte, si vous me refusez, je pense-  
 » rai que vous ne me jugez pas digne de votre  
 » estime. Je serai affecté, mortifié... — Tout  
 » est dit, mon ami : moi, vouloir vous mortifi-  
 » fier ! j'accepte..... donnez-moi vos quatre  
 » mille francs... il y en aurait vingt mille que  
 » je les prendrais de même plutôt que de vous  
 » faire de la peine. — Ah ! monsieur le comte,  
 » vous me comblez ! »

Et le confiant Troupeau tire de son porte-  
 feuille quatre billets de mille francs qu'il pré-  
 sente d'un air humble au jeune homme. Celui-  
 ci les met dans sa poche avec un gracieux sou-  
 rire, puis s'écrie :

« Il faut que je vous fasse un petit écrit,  
 » n'est-ce pas?... — Entre nous, monsieur  
 » le comte ! vous plaisantez, est-ce donc néces-  
 » saire ? — Ma foi, je crois en effet que cela ne  
 » servirait pas à grand' chose... entre amis la  
 » parole suffit... Donnez-moi votre main, Trou-  
 » peau. — Ah ! monsieur le comte... avec grand  
 » plaisir ! »

Pendant que le comte serre et secoue la main

du roturier qui reçoit cette faveur comme un amant en reçoit une de sa maîtresse, Leblond paraît à la porte de la salle à manger.

« Est-ce que monsieur le comte ne prendra pas son chocolat ? » dit le valet en souriant de la figure comique de Troupeau, qui avait les yeux baissés sur assiette, n'osant pas retirer sa main que le comte secouait depuis assez longtemps et qu'il finissait par tapoter machinalement comme quelqu'un qui ne pense plus à ce qu'il fait.

« Non, Leblond, il est inutile que je prenne ce chocolat, » s'écrie gaîment le jeune comte en lâchant enfin la main de M. Troupeau ; « je n'irai pas ce matin voir la marquise ; ainsi... Eh mais quelle idée... oui, pardieu ! cela ne pourra que bien faire... Leblond ! apporte le chocolat, c'est mon ami Troupeau qui le prendra... et qui m'en dira des nouvelles. »

Le valet sort en riant, tandis que le bon bourgeois, dit au comte : « En vérité, monsieur de Senneville, je ne pourrai pas prendre de chocolat, j'ai déjà pris tant de choses du café, je ne dis pas, mais du chocolat... »

« — Oh! mon cher, vous prendrez celui-là !  
 » d'abord c'est une toute petite tasse, ensuite il  
 » remplace le café, il est délicieux, exquis et  
 » excellent pour la digestion... vous en appré-  
 » ciez bientôt la vertu : c'est un chocolat dont  
 » il ne faudrait pas faire un usage journalier ;  
 » mais qui, pris de loin à loin, produit un effet  
 » prodigieux.

« — Ah! je comprends! il engraisse comme  
 » le racahout des Arabes? — Non ce n'est pas  
 » précisément cela... — Il fait bien dormir.  
 » — Ce n'est pas ce lanon plus, mais vous en  
 » serez satisfait : il est extrêmement cher, ce  
 » qui fait que les personnes fort riches peuvent  
 » seules se permettre ce petit régal ; je sais  
 » qu'on en envoie fort souvent à Constantino-  
 » ple ; le sultan en fait fréquent usage, ainsi  
 » que tous les pachas à trois queues.

« — Je le prendrai, monsieur le comte, tout  
 » ce que vous m'en dites pique ma curiosité. »

Leblond est revenu avec une petite tasse pleine de chocolat ; la place devant Troupeau qui la regarde avec respect, enchanté de prendre d'une chose dont se régalaient les pachas. Senneville sourit avec malice en voyant son

convive porter la tasse à ses lèvres et se délecter en avalant le chocolat.

» Eh bien, mon ami, qu'en dites-vous? —  
» Parfait, monsieur le comte, délicieux!... un  
» parfum!... un goût... on croirait boire des  
» pastilles du sérail. — Vous voyez que je ne  
» vous avais pas trompé... maintenant, mon  
» cher, je ne veux pas vous retenir davantage ;  
» votre ami vous attend sur les boulevards, ma-  
» dame Troupeau désire sans doute votre re-  
» tour; allez, mon brave... allez faire votre  
» paix avec elle... il est essentiel qu'elle ne de-  
» vine pas d'où vous vient cette bosse au front.  
» — C'est vrai... diable! si elle s'en doutait...  
» Ah! comme ce chocolat est chaud, c'est un  
» tison sur l'estomac!... — De mon côté je  
» vais au rendez-vous de mon ami, lui porter  
» cette somme dont il a besoin. — Oui, mon-  
» sieur le comte ; puisque vous le permettez, je  
» vais vous présenter mes respects... — Dites  
» vos amitiés, Troupeau. Ah çà, il faudra que  
» j'aille vous voir, je veux faire connaissance  
» avec votre famille ; je veux saluer votre  
» femme, et baiser la main de votre jolie Virgi-  
» nie. — Monsieur le comte, ce serait nous

» combler de joie!... et si vous aviez jamais  
» cette bonté... — C'est un plaisir que je me  
» procurerai... Vous m'avez dit à Belleville...  
» rue de Calais... — Précisément... d'ailleurs  
» je me flatte d'être connu... — Ah!... dites-  
» moi, mon cher, serai-je reçu chez vous sans  
» caleçon?... c'est que d'après les principes de  
» votre femme... — Vous serez toujours bien  
» reçu, monsieur le comte, et vous pensez bien  
» que mon épouse ne se permettra pas de s'as-  
» surer du fait. — Je le crois! je ne vous disais  
» cela que pour plaisanter. Adieu donc, mon  
» cher monsieur Troupeau; quand vous vien-  
» drez à Paris, n'oubliez pas que j'y suis tou-  
» jours pour vous. — J'aurai l'honneur de  
» m'en souvenir, monsieur le comte. »

Le jeune homme serre encore la main de son convive; celui-ci se confond en saluts, et s'éloigne enfin enchanté de sa matinée, et fier de pouvoir dire à ses connaissances qu'il a déjeuné chez son ami le comte de Senneville.

## CHAPITRE III.

### UNE LECTURE.

---

Dans une chambre à coucher d'une jolie maison de Belleville, deux personnes étaient assises près d'une petite table à ouvrage. L'une, vieille femme sèche, jaune, cassée, ridée, annonçait au moins soixante et dix ans, quoiqu'elle n'en eût que soixante-cinq; sa figure que les années n'avaient point embellie, n'avait jamais été ni jolie ni agréable; ses petits yeux fauves et renfoncés avaient quelque chose de ceux d'une chouette; sa bouche ne laissait plus apercevoir que trois dents qui étaient à la vérité d'une prodigieuse longueur; son nez fort grand

était recourbé comme celui d'une pie-grièche, et son menton pointu semblait défendre d'approcher d'un aussi laid visage. Telle était mademoiselle Bellavoine ; en la voyant, on comprenait qu'elle avait pu en effet passer sa vie sans quitter ses caleçons.

L'autre personne était une jeune fille paraissant à peine dix-sept ans, d'une taille svelte, élancée et qui accusait des formes naissantes déjà fort agréables ; ses cheveux châtain-clair étaient relevés simplement, et retombaient en boucles sur un front blanc et spirituel ; ses yeux, sans être grands, plaisaient par leur expression à la fois naïve et maligne : sa bouche, souvent serrée et sérieuse, devenait riante et moqueuse quand un léger sourire s'y montrait ; enfin il y avait dans l'ensemble de ses traits, de la finesse et de la malice, que l'on semblait vouloir cacher sous une expression de candeur et de bonhómie : telle était mademoiselle Virginie Troupeau, que son père se plaisait à surnommer la Pucelle de Belleville ; ce qui sans doute ne voulait pas dire qu'il n'y eût que celle-là dans le pays.

La grand'tante de Virginie avait une paire

de lunettes sur le nez et s'occupait à tricoter des bas ; la jeune fille tenait un gros livre dans lequel elle lisait, mais de temps à autre elle tournait la tête, allongeait le cou pour regarder par la fenêtre, laissait échapper des signes d'impatience, se permettait même de faire une légère grimace derrière le dos de mademoiselle Bellavoine, lorsque celle-ci lui disait avec sa voix aigre et nazillarde : « Eh bien , ma » nièce... pourquoi vous arrêtez-vous ? .

» — Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, » dit Virginie en posant le livre sur la table, « ça » me picote dans les jambes... j'ai des cousins » bien sûr !

» — Où donc les auriez-vous attrapés, ma » nièce ? vous n'avez pas été promener dans les » champs depuis plusieurs jours... — Mais ma » tante, est-ce qu'on ne trouve des cousins que » dans les champs ?... il y en a dans notre jar- » din peut-être... — Allons, Virginie, conti- » nuez donc la sainte lecture commencée. — » Oui, ma tante... je ne sais plus où j'en étais, » à présent... — Il faudrait faire attention, ma- » demoiselle... — Ah ! m'y voici : C'est c'est ce » que vous ferez à Aaron et à ses enfants ..



» vous leur mettez, la mitre sur la tête, et ils  
» seront... et... ils... » Mon Dieu comme ça me  
» démange! ah! c'est bien ennuyeux d'avoir des  
» démangeaisons comme ça... c'est à la cuisse,  
tout en haut.

» — Ma nièce, une demoiselle bien élevée ne  
» doit jamais dire la cuisse... il y a comme cela  
» des mots qui choquent dans la bouche d'une  
» femme et qui provoquent des pensées incon-  
» venantes! — Ma tante, comment donc faut-  
» il que je dise alors pour que vous sachiez où  
» cela me démange? — Dites... le fémur, ce  
» sera plus décent. — Cela suffit, ma tante...  
» Voulez-vous me permettre de me gratter un  
» peu mon fémur? — Plus vous gratterez et  
» plus cela vous démangera. — Oh! c'est égal,  
» cela fait tant de plaisir de se gratter! »

Et mademoiselle Virginie, enchantée de suspendre sa lecture, relève lestement sa robe, mettant au jour une petite culotte de finette qui enveloppait ses formes arrondies, et sous laquelle elle passe sa main blanchette afin de mieux se gratter.

« Voyez, ma nièce, » s'écrie la vieille tante,  
« à quel point est précieuse la coutume de

» porter des caleçons ; si vous n'en aviez pas eu  
» en ce moment où vous avez été obligée de rele-  
» ver votre robe, combien vous auriez à rougir !  
« — Dame, ma tante... je ne sais pas si  
» j'aurais rougi, mais je sais que j'aurais pu me  
» gratter beaucoup plus facilement. — La dé-  
» cence avant tout, mon enfant. — Mais, ma  
» tante, pourquoi donc toutes les femmes ne  
» portent-elles pas des caleçons ? — Parce que  
» dans ce monde les bonnes coutumes ont tou-  
» jours de la peine à s'établir : les hommes sont  
» si pervers et les femmes si faibles !... mais  
» patience, il faudra bien que le vice soit ter-  
» rassé à la fin. — C'est donc le vice qui va sans  
» caleçons, ma tante ? — C'est lui qui s'est in-  
» troduit sous mille formes dans le monde !...  
» Certainement les habitants de Ninive, de Ba-  
» bylone, de Sodome et de Gomorrhe n'avaient  
» point de mœurs, point de tenue... je suis  
» sûre que leur costume était fort inconvenant.  
» — Mais Adrienne ne porte pas de caleçons,  
» elle dit qu'elle ne pourrait pas marcher avec  
» cela, et qu'une femme ne doit point être  
» mise comme un homme. — Mademoiselle  
» Adrienne est une effrontée ; qu'elle s'habille

» comme elle le voudra, cela nous est bien égal ;  
 » ce que je désire , c'est que vous ne la voyiez  
 » pas souvent ; jamais seule surtout... enten-  
 » dez-vous, Virginie ? ne causez jamais avec  
 » elle quand vos parents ne sont pas là .. c'est  
 » une société qui ne vous convient pas. — Pour-  
 » quoi donc cela ? Adrienne m'amuse, et elle  
 » est bien gaie, elle rit toujours. — Elle rit beau-  
 » coup trop même ; est-ce qu'une jeune fille  
 » bien élevée doit rire à tout propos, et quand  
 » des hommes lui parlent ?... si donc !... Voyez-  
 » moi, ma nièce, est-ce que je sourcille quand  
 » un monsieur me demande quel est l'état de  
 » ma santé ?... aussi aucun homme ne peut se  
 » flatter d'avoir ri ou plaisanté avec moi ; mais  
 » Adrienne a été fort mal élevée, son oncle et  
 » sa tante sont de si drôles de gens !... pourvu  
 » que madame mange, boive, que monsieur  
 » joue et dise de grosses bêtises , ils sont con-  
 » tents et ils nes'occupent point de leur nièce ;  
 » aussi je fais fort peu de cas de ces Yauxdoré !...  
 » Allons, Virginie, reprenez votre lecture, je  
 » pense que vous vous êtes suffisamment grat-  
 » tée. »

Virginie tourne la tête avec dépit, tire la lan-

gue à mademoiselle Bellavoine, puis reprend le gros livre et débite toujours sur le même ton :

« Vous prendrez du sang de veau, que vous  
» mettrez avec le doigt sur les cornes de l'au-  
» tel...

« Pas si vite, ma nièce, je vous en prie.

» — Vous prendrez aussi toute la graisse qui  
» couvre les entrailles et la membrane qui enve-  
» loppe le foie. Qu'est-ce qu'une membrane, ma  
» tante ?

» — Allez toujours, ma nièce, vous vous in-  
» terrompez trop souvent, je perds le fil...

» — Quel fil avez-vous perdu, ma tante ?

» — C'est votre lecture qui n'est point assez  
» suivie... Allez donc, Virginie.

» — Le foie... avec les deux reins et la graisse  
» qui les couvre, et vous les offrirez en les brû-  
» lant... Oh! ma tante! brûler de la graisse!  
» cela doit sentir bien mauvais!

« Non, mademoiselle, cela ne pouvait pas  
» sentir mauvais, puisque c'était une offrande  
» au Seigneur. — Mais, ma tante, quand on  
» fait seulement griller des côtelettes de mou-  
» ton, vous savez bien que papa dit que cela  
» sent la mouchure de chandelle?... Ah! mon

» Dieu ! ma tante, voilà que cela me démange  
» à la fesse maintenant... — Ah ! fi, ma nièce ,  
» fi !... quel mot vous venez encore de dire ! —  
» Pourquoi donc fi, ma tante ? est-ce que je ne  
» dois pas avoir de... — Chut !... taisez-vous ,  
» c'est assez ! ne révoltez pas de nouveau mes  
» oreilles !... Mon Dieu ! votre éducation est  
» bien imparfaite... au lieu du mot ignoble que  
» vous venez de prononcer, dites mon os coxal.  
» — Mais je vous assure, ma tante, que ce n'est  
» pas un os, c'est bien gras... — Je vous ré-  
» répète qu'il faut dire ainsi quand vous parle-  
» rez de cet endroit-là ; mais c'est ce qu'il faut  
» éviter... il y a dès sujets qu'on ne doit pas  
» aborder. Ah ! mon enfant, quand vous aurez  
» passé cinq ou six mois avec moi à Senlis, j'es-  
» père que vous ne retombez pas dans ces  
» fautes-là. — Comment, ma tante, est-ce que  
» vous voulez retourner à Senlis ? — Oui, ma  
» nièce, je ne puis pas toujours rester ici, j'ai  
» affaire chez moi ; mais vous viendrez pendant  
» quelque temps m'y tenir compagnie. — Moi,  
» ma tante ! — Oui, mon enfant, vos parents  
» vous ont assez convenablement élevée ; ils ont  
» veillé sur votre innocence, c'est bien, mais

» cela ne suffit pas ; il faut que vous ayez cette  
 » tenue , cet air qui commande le respect , qui  
 » impose aux hommes... qui les foudroie quand  
 » ils ont de méchants desseins. — Est-ce que  
 » vous avez quelquefois foudroyé des hommes ,  
 » vous , ma tante ? — Oui , ma nièce , oui , je  
 » puis m'en flatter... — Qu'est-ce qu'ils avaient  
 » donc fait pour cela ? — Ils n'avaient rien fait ,  
 » grâce au ciel , mais ils auraient peut-être voulu  
 » — faire. Quoi donc , ma tante ? — Quoi donc !...  
 » c'est assez babiller... reprenez votre pieuse lec-  
 » ture. — Ah ! ma tante , vous me faites toujours  
 » lire dans le gros livre.... j'aimerais bien varier  
 » un peu ma lecture. — Prenez le *Magasin des*  
 » *Enfants* , je vous permets de lire *la Belle et la*  
 » *Bête*. — Je sais par cœur tous les contes qui  
 » sont dans le *Magasin des Enfants*. — Ah ! mon  
 » Dieu !... avec ces petites filles il faudrait tous  
 » les jours en faire de nouveaux. Moi , ma  
 » nièce , à votre âge je relisais tous les jours le  
 » *Petit Poucet* ! — Ah ! j'aime mieux ce que je  
 » je ne connais pas. — Allons , enfant gâté , il  
 » faut toujours vous céder... tenez , apportez ce  
 » volume qui est là-bas sur la commode... oui ,  
 » c'est cela. je vous permets de me lire ce qu'il

» tient. — Qu'est-ce que ce livre-là, ma tante ?  
» est-il amusant ? — Extrêmement amusant, ma  
» nièce ; je l'ai trouvé parmi quelques ouvrages  
» érudits que nous laissa mon pauvre père, je ne  
» vois aucun danger à vous en permettre la lec-  
» ture. — Voyons le titre : *Relations des guerres*  
» *entreprises par divers peuples de l'Europe.* Ah !  
» c'est amusant des guerres ?... — Commencez  
» à l'endroit où j'ai fait une corne. — Le géné-  
» ral hollandais voulut poursuivre ses succès  
» dans les Indes orientales. — Est-ce là, ma  
» tante ? — Oui, ma nièce, allez. — Il se porta  
» en avant, voulant soumettre les naturels des  
» îles Moluques... Qu'est-ce que c'est que cela  
» des naturels, ma tante ? — Ce sont des sau-  
» vages. — Des îles Moluques il se dirigea sur  
» Banda et Manille, dont les habitants voulaient  
» faire une vigoureuse résistance ; enfin , après  
» avoir rassemblé toutes forces, le général hol-  
» landais prit Manille et Banda dans l'espace de  
» trois jours. — C'était un grand général à ce  
» qu'il paraît... Eh bien, ma nièce, vous ne li-  
» sez plus ? — Ma tante, ça m'est bien égal à  
» moi que ces gens-là se soient battus !... j'ai-  
» merai mieux lire autre chose... Ah ! par

» exemple, un roman... Adrienne m'a dit qu'il  
» y avait des romans bien intéressants, qu'elle  
» en avait lu qui étaient charmant! — Ah!  
» Jésus Maria!... 'quelle peste que cette petite  
» Adrienne!..... un roman!... vous osez me  
» demander à lire un roman!... Mais, Virgi-  
» nie, vous ne savez donc pas que cesont des  
» livres damnés, défendus, impies pour la plu-  
» part... qu'une jeune fillé est perdue dès  
» qu'elle a eu le malheur de mettre le nez  
» dans un de ces pernicieux ouvrages? — Mais  
» puisque jé vous dis qu'Adrienne en a lu...  
» vous voyez bien qu'elle n'est pas perdue ce-  
» pendant. — Pardonnez - moi , ma nièce ,  
» Adrienne est à mes yeux aux trois quarts  
» dans l'abîme. Ah! elle lit des romans , et  
» sa tante souffre cela !... c'est bien, j'en dirai  
» deux mots à madame Vauxdoré. — Je ne  
» veux pas que l'on gronde Adrienne... elle est  
» si bonne fille... c'est elle qui m'a arrangé  
» les cheveux ce matin pendant que maman  
» déjeunait ; voyez-vous, ma tante, comme je  
» suis bien coiffée ? •

Mademoiselle Bellavoine lève la tête et examine la coiffure de Virginie , tandis que celle-



ci, qui ne veut plus lire, se lève et sautille dans la chambre.

« Eh! mon Dieu! ma nièce, je n'avais pas  
 » encore remarqué votre toilette... Qu'est-ce  
 » que c'est que ces tortillons qui vous pendent  
 » sur les côtés! — Ce sont des boucles à l'an-  
 glaise — Ma tante. — Vos boucles à l'anglaise  
 » vous donnent l'air d'une effrontée; re-  
 » tournez-moi cela bien vite derrière vos  
 » oreilles... — Ah! ma tante... cela va si bien!...  
 » Et pourquoi votre fichu n'est-il pas croisé sur  
 » votre poitrine?... Il fait si chaud, ça  
 » m'étouffe!... — Ma nièce, la décence d'a-  
 » bord... vous respirerez ensuite... — Mais,  
 » ma tante... — Mais mademoiselle, je prétends  
 » qu'on m'obéisse... Allons, venez ici... là... ce  
 » fichu plus montant... à la bonne heure... vous  
 » êtes gentille à présent, vous avez l'air d'une  
 » petite sainte. »

Virginie se laisse faire, mais elle se dit :  
 « Arrangez-moi comme vous voudrez... je sau-  
 » rai bien me donner de l'air quand vous ne  
 » serez pas là.

L'arrivée de madame Troupeau interrompt la conversation de la vieille fille et de sa petite-

nièce. L'épouse du ci-devant marchand de fer est une grande femme de quarante ans, qui ressemble un peu à une girafe; elle porte toujours d'immenses bonnets surchargés de fleurs et de rubans, car sous son air sévère elle cache beaucoup de prétentions; elle a deux bouquets de poils sur la joue gauche, mais on lui a dit que c'étaient des grains de beautés, et c'est pour qu'on puisse mieux les voir qu'elle ne porte jamais de chapeau.

« Concevez-vous, ma tante, que mon mari ne soit pas encore revenu de Paris? » dit madame Troupeau en entrant d'un air alarmé dans la chambre de mademoiselle Bellavoine.

« Votre mari avait sans doute plusieurs affaires à régler à Paris: — Oh! plusieurs... je ne sais pas trop!... Quelques débiteurs à voir, entre autres M. le comte de Senneville; mais c'est bientôt fait cela; il est parti d'hier à trois heures!... et voilà vingt-quatre heures qu'il est absent... je suis sur des charbons ardents!... » — Allons, ma nièce, calmez-vous; une femme doit toujours conserver son quant à soi. — Justement, ma tante, je veux mon quant à moi... et ce qui m'alarme, c'est que Troupeau

» est allé à Paris avec ce M. Vauxdoré... un  
» homme libre!... en qui je n'ai nulle confiance  
» à l'égard des mœurs! Dieu sait tout ce que  
» ces messieurs ont fait à Paris! — Pourquoi  
» souffrez-vous que votre époux fréquente ces  
» gens-là?... Pourquoi les recevez-vous vous-  
» même?... — Mon Dieu, ma tante, il ne faut  
» droit voir personne alors! — Eh bien, ma  
» nièce, on ne voit personne plutôt que de se  
» perdre en mauvaise société.... leur nièce  
» Adrienne lit des romans, elle l'a dit à Vir-  
» ginie... — Ah! ma tante, je sais ce que c'est :  
» *Gil Blas* et *Amadis*, elle en parlait l'autre jour  
» devant moi... — Je gage qu'il est question  
» d'amour dans votre *Gil Blas*; donc c'est un  
» mauvais ouvrage! .. — Ah! ce Troupeau, me  
» laisser ainsi dans l'inquiétude!... Comprenez-  
» vous, ma tante, que madame Vauxdoré n'est  
» nullement tourmentée de ce que son mari ne  
» revient pas? Je viens d'aller chez elle, croyant  
» qu'elle partageait mes émotions : je l'ai trouvée  
» tout occupée de faire un canard aux navets!  
» Ah! il y a des gens heureux! des gens qui ne  
» sentent rien! — Vous vous livrez trop à vos  
» sensations, ma nièce; on croirait que vous ne

« pouvez pas vous passer deux jours de votre  
• mari, cela n'est pas décent. La preuve que l'on  
• peut bien se passer de ces choses-là, c'est que  
• je n'en ai jamais pris, moi.... il me semble  
• que je n'en ai pas moins l'air respectable. Ah !  
• toutes les femmes me ressemblaient, les  
• hommes seraient bien attrapés. Ah ! le voilà,  
• ma tante..... c'est lui j'en suis sûre..... je re-  
connais sa manière de se moucher. »

## CHAPITRE IV.

### EFFETS DU CHOCOLAT.

En sortant de chez le comte de Senneville, M. Troupeau était allé retrouver Vauxdoré qui l'attendait sur le boulevard des Italiens.

« Tu as été bien longtemps ! » dit Vauxdoré en voyant arriver son ami.

» — Que veux tu, mon cher, le comte m'a  
» si bien reçu, il m'a fait déjeuner avec lui... il  
» m'a forcé d'accepter.... — Et je vois qu'il t'a  
» bien traité, car tu as l'air tout guilleret. Moi,  
» je suis allé aussi chez un ami qui m'a fait  
» boire d'un certain *vespetro* !.... Oh! mon  
» cher!.... je veux en faire provision!.., cela  
» guérit et même prévient toutes les maladies!...

» et, comme j'aime mieux la liqueur que la  
 » tisane, j'ai pris l'adresse du *vespetro* sans pa-  
 » reil... tiens, voilà l'adresse, madame *Pémoulié*,  
 » liquoriste, rue Duphot, n° 14... Un magasin  
 » superbe.... — Oh! j'ai bu bien autre chose  
 » que ton *vespetro*!... le comte m'a supérieure-  
 » ment traité. — Je devine, des vins rares? ..  
 » — Ce n'est pas tant le vin qu'un certain cho-  
 » colat.... Figure-toi, Vauxdoré, que j'ai pris  
 » d'un chocolat qu'on ne sert qu'aux têtes cou-  
 » ronnées ou aux sultans à trois queues. —  
 » Ah! mon Dieu! et quel goût a-t-il donc?  
 » Oh! un goût, une chaleur! il faut être très-  
 » riche pour qu'il ne fasse pas mal à l'esto-  
 » mac. — Que diable me contes-tu là? — Je te  
 » dis ce que je tiens, du jeune comte de Senne-  
 » ville qui est maintenant mon ami intime....  
 » Dieu! quel aimable jeune homme! il m'a serré  
 » la main pendant près de dix minutes. — Pour-  
 » quoi faire? — Par affection.... et il viendra  
 » nous voir à Belleville... Dis donc, Vauxdoré,  
 » comprends-tu quel honneur.... il viendra....  
 » le comte de Senneville, nous voir à Belleville...  
 » avec son cabriolet et son domestique. — Oui!  
 » je comprends; mais il me semble qu'il serait.

» temps d'y retourner, à Belleville ; nos femmes  
» doivent s'impatientser... — Ah ! c'est juste...  
» Allons.... Nous prendrons la Citadine en bas  
» du faubourg du Temple. •

Ces messieurs allongent le pas et suivent les boulevards. Le temps était beau, et il y avait beaucoup de monde à la promenade. A chaque instant M. Troupeau s'arrête en s'écriant :

« Ah ! mon ami, quelle jolie femme ! l'as-tu  
» vue ? — Non, je n'ai pas remarqué. — Et  
» celle-ci... les belles formes ! — Elle est laide  
» celle-ci. — Mais ses formes... moulées, mon  
» cher ! et cette petite bonne... hum, friponne  
» de bonne, si je te tenais ! — Ah çà ! Trou-  
» peau, si tu t'arrêtes à chaque femme qui pas-  
» ses, nous n'arriverons jamais. Que diable as-  
» tu donc ? je ne t'ai jamais vu si amateur du  
» beau sexe. — C'est que je le trouve aujour-  
» d'hui plus beau qu'à l'ordinaire. Ah ! voilà une  
» charmante tournure. Doublons le pas, je veux  
» voir sa figure. »

Et M. Troupeau tire son ami Vauxdoré, il bouscule les passants pour arriver plus vite devant une dame qui a un grand chapeau de paille. Vauxdoré regarde son ami, et lui croit

quelques verres de champagne dans la tête. La dame au chapeau de paille se trouve avoir cinquante ans et une loupe sur un œil.

« Ce n'était pas la peine de pousser tout le  
 » monde pour voir cela, murmure Vauxdoré.  
 » — Ma foi, c'est égal, je lui dirais bien encore  
 » deux mots. — Alors, tu as le diable au corps,  
 » c'est sûr! Eh bien... tu t'arrêtes à présent? —  
 » Je veux acheter des oranges. — Pourquoi  
 » faire? — Parce que la marchande est gen-  
 » tille... Tiens, viens la voir... c'est la jolie  
 » marchande du boulevard Saint-Martin... a-t-  
 » elle l'air polisson! Combien vos oranges? —  
 » Trois sous, monsieur, flairez-moi ça..... —  
 » Hum! séductrice!..... je flairerais bien autre  
 » chose! »

Vauxdoré tire son ami par le pan de l'habit, en lui disant à l'oreille : « Troupeau, tu te  
 » compromets. Si c'était la nuit, je ne dis pas ;  
 » mais le jour... — Mais vois donc ces yeux-là.  
 » — Voyons; monsieur avez-vous fini de me  
 » toucher les mains? vous êtes bien long à choi-  
 » sir... — Je sais bien ce que je choiserais si tu  
 » voulais. — Troupeau, si tu restes là, je m'en  
 » vais sans toi. »



Ce n'est pas sans peine que Vauxdoré arrache son ami d'auprès de la marchande d'oranges. Enfin ces messieurs arrivent au faubourg du Temple ; la Citadine de Belleville passait, ils montent dedans ; M. Troupeau va se coller contre une énorme femme qui a l'air fort commun, tandis que Vauxdoré s'assied près de la portière.

« Je ne lui ai jamais vu le vin si gai, se dit Vauxdoré ; « est-ce que par hasard il trouve » aussi ce colosse à son goût ? »

M. Troupeau cherchait en effet à lier conversation avec sa voisine ; la chose était facile, la dame ne demandait qu'à parler.

« Appuyez de mon côté, madame ; ne vous » gênez pas... les dames ne me gênent jamais, » moi. — Vous êtes ben honnête, monsieur... » c'est que je suis un peu large... — Raison de » plus ; en voiture il faut se prêter. Vous n'êtes » pas de Belleville ? — Non, monsieur, je suis » des Prés. Je viens de Paris, de consulter un » fameux médecin pour mon homme qui est » malade... depuis six mois il s'en va en crachats, le pauvre cher ami. — Diable ! c'est » fort désagréable d'avoir un mari qui s'en va...

» Appuyez-vous donc. — Le médecin m'a dit  
 » comme ça de lui faire appliquer des *moque-*  
 » *toi de ça*, sur la poitrine. — Des moque-toi...  
 » ah ! des *moquepesa* vous voulez dire. — Oui...  
 » moque-toi... enfin c'est une petite chose qui  
 » vous brûle la peau... et il prétend que ça lui  
 » fera du bien — Appuyez-vous, approchez-  
 » vous, ne vous gênez pas. — Ce pauvre cher  
 » homme ! c'est pourtant une *courante d'air*  
 » qui lui a valu cette maladie-là ! Il était frais  
 » comme vous et moi avant ce chien de rhume.  
 » — Appuyez-vous... laissez-vous aller..... —  
 » Vous êtes ben honnête. Et dame, c'est qu'il y  
 » n'y a pas moyen qu'il travaille, depuis six  
 » mois il n'a presque pas touché à l'ouvrage. —  
 » votre mari est dans le commerce ? — Non, il  
 » est dans la vidange. »

Cette confiance amortit un peu la galanterie de M. Troupeau. C'est lui qui s'éloigne de la grosse femme, tandis que Vauxdoré sourit et prend une prise de tabac.

On est enfin arrivé à Belleville, les deux amis se séparent ; Vauxdoré trouve sa femme tranquillement occupée à savourer un canard

aux navets ; madame Troupeau n'est pas en aussi bonne disposition.

« Me voici, ma chère amie, » dit l'habitant de Belleville en s'approchant pour embrasser sa moitié, « Bonjour, ma tante, bonjour Virginette... Eh bien, madame Troupeau, embrassez-moi donc... — C'est bien monsieur ; je veux auparavant savoir ce que vous avez fait depuis hier... une si longue absence ! — Moi, je veux d'abord t'embrasser, nous causons après. »

Et M. Troupeau embrasse sa femme en la serrant dans ses bras avec plus d'ardeur que de coutume, ce qui fait murmurer mademoiselle Bellavoine, qui trouve inconvenant que l'on s'embrasse devant elle.

« Maintenant, monsieur, vous allez, j'espère, nous apprendre ce qui vous a retenu ? — Oui, tendre amie... tu sauras tout. Tiens, Virginette, voilà des oranges que je t'ai achetées. Merci, papa... — Comment, monsieur, vous avez acheté des oranges... à quel propos... quelle idée de rapporter des oranges ! — Idée de faire plaisir à ma fille... — Cela n'est pas clair... il y a quelque chose de caché sous ces

» oranges-là... et le comte de Senneville, l'avez-  
 » vous vu? Et hier au soir, qu'avez-vous fait....  
 » et pourquoi revenez-vous si tard aujourd'hui?  
 » — Tu sauras tout cela, chère amie. »

M. Troupeau se penche vers sa femme et lui dit à l'oreille, en faisant des yeux en coulisses :  
 « Je monte dans notre chambre à cou-  
 » cher... suis-moi, j'ai à te parler en tête-à-  
 » tête... — Comment, monsieur? — Suis-moi,  
 » te dis-je, tu n'en seras pas fâchée. »

M. Troupeau ajoute tout haut : « Je vais  
 » monter à notre chambre, j'ai besoin de chan-  
 » ger de bottes. Eobonne, tu viendras me don-  
 » ner mes chaussettes... je ne sais jamais où  
 » elles sont. »

En achevant ces mots, le ci-devant marchand de crin sort de la chambre en sautillant, puis il monte dans le sanctuaire conjugal où il ôte ses bottes et tout ce qui peut le gêner.

Cependant madame Troupeau a regardé aller son mari, elle ne devine pas ce qu'il veut dire, mais elle s'écrie en s'adressant à sa tante :  
 « Mon époux a quelque chose... certainement  
 » il a quelque chose; je ne le laisserai plus aller  
 » à Paris sans moi. — Je crois que vous aurez

« raison ! » répond mademoiselle Bellavoine en secouant la tête, tandis que Virginie mord dans les oranges, en murmurant : « Moi, je » trouve que papa est bien gentil ! »

Madame Troupeau n'a pas tardé à suivre son mari, parce qu'une femme est toujours curieuse de savoir ce qu'on veut lui dire en tête-à-tête. En entrant dans sa chambre à coucher, elle aperçoit son époux, qui a ôté bien autre chose que ses bottes. Elle reste saisie et s'écrie : Qu'est- » ce que cela veut dire ? »

M. Troupeau se hâte d'aller mettre le verrou, puis il donne à sa femme une explication qui probablement la satisfait complètement ; car en sortant de la chambre à coucher pour retourner près de sa tante, un air aimable et gracieux a remplacé l'expression sévère qui depuis le matin rembrunissait le front de madame Troupeau.

« Eh ! » dit la vieille tante en ôtant ses lunettes, « votre mari vous a-t-il communiqué le » résultat de son voyage ? — Oui, ma tante, il » vient de me le communiquer. Il paraît que ce » jeune comte de Senneville est un homme » charmant ; il a fait déjeuner Troupeau avec

» lui... lui a fait prendre du chocolat... il l'a  
 » reçu d'une façon tout-à-fait intime. — En  
 » vérité? — Oui, ma tante; Troupeau a ses en-  
 » trées dans l'hôtel du comte, il peut s'y pré-  
 » senter quand il le voudra... jour et nuit. —  
 » Jour et nuit!... c'est fort honorable cela.....  
 » Mais ma nièce, est-ce que vous ne pensez pas  
 » à nous faire dîner?... il me semble que voici  
 » l'heure; à Senlis, je serais à table depuis  
 » longtemps... nous n'avons pas déjeuné chez  
 » un comte, nous autres. — C'est juste, ma  
 » tante; je vais voir si Babelle est prête à nous  
 » servir. »

Madame Troupeau donne un coup d'œil à la  
 glace, redresse son bonnet, et descend à sa  
 cuisine, en fredonnant : *Toujours ! toujours !*  
*je te serai fidèle !* et Virginie s'écrie : « Ah ! c'est  
 » drôle comme maman est de bonne humeur  
 » depuis que papa a ôté ses bottes ! »

« — Les femmes sont trop bonnes ! » dit ma-  
 demoiselle Bellavoine, « un rien les calme, les  
 » les apaise!... Ah ! si j'étais mariée ! on ne  
 » m'aurait pas vue girouette comme cela ! Lors-  
 » qu'une fois j'aurais été de mauvaise humeur

» contre mon mari, cela aurait duré toute l'an-  
 » née... il faut du caractère. »

M. Troupeau revient, il est en pantoufles, il a passé sa robe de chambre, il cherche encore sa femme.

« — Où est donc Bellotte?... je ne la vois  
 » pas... — Elle est à la cuisine... — Comment?  
 » est-ce qu'on pense déjà à dîner? — Déjà!...  
 » quand vous allez à Paris, mon neveu, vous y  
 » perdez donc l'appétit?... il est trois heures  
 » et demie... — Ah! pardon, ma tante, c'est  
 » que j'ai si bien déjeuné... ma femme est long-  
 » temps à la cuisine. »

Madame Troupeau reparait en disant : « Dans  
 » quelques instants le dîner sera prêt... Babelle  
 » nous avertira. »

M. Troupeau se penche encore vers sa femme, et lui dit tout bas : « Viens donc là-  
 » haut.... monte avec moi.... — Comment,  
 » monsieur.... vous voulez de rechef... mais il  
 » me semble.. »

« — Ma chère amie, tu m'as donné des  
 » chaussettes qui me gênent, » reprend M. Trou-  
 » peau en élevant la voix; « je ne peux pas les  
 » garder, vu que j'ai un cor qui me fait mal.... »

» fais-moi le plaisir de venir m'en donner d'autres... »

Après avoir dit cela, d'une enjambée il est hors de la chambre, et madame Troupeau, qui est restée un moment indécise, ne tarde pas à suivre son mari, en balbutiant : « Au fait... si ses chaussettes le gênent... je ne veux pas qu'il ait des durillons! »

Mademoiselle Bellavoine a remarqué avec humeur cette nouvelle disparition de son neveu et de sa nièce; elle murmure entre ses dents : « Je n'ai jamais vu monsieur Troupeau si délicat pour ses chaussettes... Parce qu'il est l'ami d'un comte, ce n'est pas une raison pour changer de bas tous les quarts d'heure ! cela deviendrait ruineux... »

Babelle vient annoncer que le dîner est prêt, et les deux époux ne sont pas encore descendus.

« Mais que peuvent-ils faire si longtemps là-haut ! » s'écrie la vieille fille ; « cela devient ridicule... c'est me manquer de respect... Venez, Virginie, nous allons dîner sans eux puisqu'ils s'embarrassent si peu de me faire



» attendre. Chez moi, à Senlis, j'ai mes heures  
» réglées, je n'attends jamais. »

Au moment où la vieille tante va se rendre avec sa petite-nièce dans la salle à manger, M. et madame Troupeau reviennent; le premier, l'air fier et conquérant; la seconde, les yeux baissés et quelque chose de langoureux dans la physionomie.

« Nous allons dîner sans vous, dit sèchement mademoiselle Bellavoine, « car je ne  
» comprends pas que l'on soit si longtemps  
» pour mettre des chaussettes.

» Pardon... excusez-nous, ma tante, Trou-  
» peau me faisait voir son cor... — Eh bien, il  
» fallait faire ce que je vous ai dit cent fois :  
» appliquer dessus une feuille de bardane  
» trempée dans le vinaigre, cela les fait mourir  
» en très-peu de temps. — Ah!... oui .. de la  
» bardane... nous n'y avons pas pensé... mais  
» il faut pardonner à mon mari d'oublier le di-  
» ner, il paraît qu'il a pris de si bon chocolat!...  
» As-tu faim, mon ami? — Mais oui, bobonne,  
» je suis capable de très-bien dîner!... — Ah!  
» méchant!... tu es capable de tout aujour-  
» d'hui! » murmure madame Troupeau, en se

penchant vers son mari. Heureusement ces mots ne parvinrent pas aux oreilles de la vieille tante, qui en eût été scandalisée. Mademoiselle Bellavoine est déjà dans la salle à manger.

On sert le dîner ; M. Troupeau y fait honneur, sa femme mange peu, elle se contente de sourire tendrement en regardant son mari. Mademoiselle Bellavoine a de l'humeur, elle ne dit rien. Pendant que son père découpe un poulet, Virginie s'écrie : « Papa, vous me donnerez un petit fémur à ronger, n'est-ce pas ? » c'est ce que j'aime le mieux. »

M. Troupeau regarde sa fille et ne comprend pas. L'ex-négociant n'était pas fort sur l'anatomie. « Qu'est-ce que tu m'as demandé, Virginette ? » reprend-il enfin.

« — Le fémur du poulet, papa, puisque ma tante m'a dit qu'il ne fallait pas dire la cuisse.

» — Oui, mon neveu, » dit mademoiselle Bellavoine, « et j'espère que vous m'approuvez ; » ne trouvez-vous pas que ce mot est plus décent que l'autre?... »

» — Ma tante, certainement... Je suis de vo-

» tre avis... mais je vous avoue que je ne con-  
 » naissais pas ce terme-là.... — Il faut les ap-  
 » prendre, mon neveu, je vous prêterai les livres  
 » savants que me laissa feu mon père!..... on  
 » s'instruit à tout âge.

» — C'est juste, ma tante; mais lorsque j'é-  
 » tais dans la plume et le crin, vous conviendrez  
 » que j'avais peu de temps à donner aux beaux-  
 » arts..... à présent que je suis fort à mon aise,  
 » et l'ami intime du comte de Senneville, je ne  
 » serai pas fâché de pouvoir m'étendre sur tous  
 » les sujets... d'autant plus que le comte vien-  
 » dra nous voir... il me l'a promis...

» — Il viendra chez vous, mon neveu? » dit  
 la vieille fille en regardant Troupeau avec plus  
 de considération.

« — Oui, ma tante, j'ai sa parole, et un  
 » homme noble ne peut pas y manquer.

» — Ah! quel bonheur de recevoir un  
 » comte! » s'écrie madame Troupeau. « Je pleu-  
 » rerai de joie ce jour-là!..... Mon ami, c'est le  
 » cas de faire repeindre notre escalier et nos  
 » corridors. — J'y songeais, ma chère.

» — Mon papa, un comte est-ce plus joli gar-  
 » çon qu'un autre homme? »

Mademoiselle Bellavoine regarde sa petite-nièce d'un air sévère, en disant : « Virginie, à » quoi pensez-vous là?... que signifie une telle » question? — Dame, ma tante, c'est pour » savoir.

« — Et cela prouve son innocence, » dit madame Troupeau en passant sa main sur la joue de sa fille. « Elle demande cela comme » elle s'informerait de la beauté d'un éven- » tail.

» — Ma fille, » reprend M. Troupeau, « tous » les hommes sont égaux devant la loi! Certai- » nement mes principes sont connus... Je hais » le despotisme.

» — Ce n'est pas cela que je vous demande, » papa. — Mais un comte a toujours des ma- » nières distinguées... élégantes... qui plaisent » tout de suite... et M. de Senneville est très- » bien... C'est un joli garçon... pétillant d'es- » prit. — Est-ce chez lui que vous vous êtes » cogné au front, papa?

« — Eh! mais en effet... » dit madame Troupeau en regardant son mari. « Tu as quel- » que chose au front... Comment n'avais-je pas

» vu cela !... J'ai été si... occupée depuis ton  
» retour !

« — Moi je l'avais bien vu, » dit mademoi-  
» selle Bellavoine, « c'est un furieux coup que  
» vous avez reçu là !

» — Oui, ma tante, et pourtant c'est peu de  
» chose... C'est un commissionnaire qui por-  
» tait... une fontaine... et à Paris il y a tant de  
» monde dans les rues... Je ne l'ai pas vu ve-  
» nir. . le robinet m'a un peu attrapé... et...  
» Ah ! voici Rouget... viens donc, Rouget que  
» je te donne quelque chose !... »

Rouget est un petit chat tout jeune, dont  
dont l'arrivée vient d'être fort agréable à  
M. Troupeau qui s'embarrassait dans son his-  
toire ; il s'empresse de le prendre, de le cares-  
ser ; il lui présente sa joue ; mais le chat gro-  
gne et veut griffer. —

« — Qu'a-t-il donc aujourd'hui, Rouget, il  
» ne veut pas jouer... il est méchant, » dit  
M. Troupeau en déposant le petit chat à terre.

« — Ah ! je sais bien pourquoi il est sau-  
» vage, » dit Virginie ; « c'est que ce matin no-  
» tre bonne lui a coupé la queue avec une pelle

» rouge, cela lui aura fait mal à ce pauvre  
» chat.

« — Ma petite nièce, il ne faut pas dire la  
» queue, c'est malpropre, » s'écrie la vieille fille  
avec humeur ; « on dit : Notre servante lui a  
» coupé le superflu.

« Ça suffit, ma tante, je dirai superflu une  
» autre fois. »

La famille est encore au dessert lorsque arrive un petit monsieur d'une cinquantaine d'années, figure bouffie, bouche toujours ouverte, œil étonné, petite perruque lisse, un peu trop courte au-dessus des oreilles : tel est M. Tir, que sa taille a exempté de la conscription.

M. Tir est un ancien employé ; depuis qu'il est à la retraite, il s'est retiré à Belleville avec sa femme et ses enfants ; là il jouit d'une honnête aisance, et peut s'adonner entièrement à la passion qui l'a toujours dominé, c'est de faire des feux d'artifice. Étant encore enfant, le petit Tir ne rêvait que fusées, bombes et serpenteaux ; il jouait sans cesse avec de la poudre, qu'il pétrissait et mêlait avec de l'eau et du soufre ; il en bourrait de petits canons ,

et faisait partir cela aux yeux de ses camarades : en prenant de l'âge, son goût pour l'artifice n'a fait que s'accroître ; c'est son seul bonheur, c'est son idée fixe. Pendant vingt ans de sa vie il ne s'est délassé des travaux bureaucratiques qu'en composant des soleils et des étoiles ; il a toujours sur sa table de nuit des mèches et des étoupilles ; il s'est marié pour avoir l'occasion de tirer des chandelles romaines ; enfin il a nommé son fils Pétard et sa fille Poudrette. Du reste, M. Tir est un excellent homme, point bavard, point cancanier, et ne mettant de l'artifice que dans ses cartouches.

« Monsieur, madame, toute la société, j'ai  
» bien l'honneur de vous saluer, » dit M. Tir en entrant. « Ah ! vous êtes encore à table... Ah !  
» si j'avais su que vous fussiez à table... »

« — Qu'est-ce que cela fait ? entrez donc,  
» monsieur Tir. Est-ce que nous sommes à cé-  
» rémonies entre nous ? Asseyez-vous donc... »

« — Vous avez dîné plus tard qu'à votre or-  
» dinaire aujourd'hui... car il me semble qu'à  
» cinq heures vous avez toujours fini ? .. »

« — Oui, » dit mademoiselle Bellavoine,

« c'est mon neveu qui est revenu tard de Paris... on n'en a pas fini pour se mettre à dîner.

« — Monsieur Tir... une prune... un abri-cot... cela ne se refuse pas...

« — Infiniment obligé .. je sors d'en prendre... Je me suis hâté de dîner. Je n'ai même presque pas mangé aujourd'hui, parce que j'étais tourmenté... depuis trois jours ça me trottait dans la tête.

« — Est-ce qu'il va encore y avoir des émeutes ? » dit mademoiselle Bellavoine en fixant sur M. Tir ses petits yeux fauves.

« Des émeutes... Ah ! je ne vous dirai pas... ce qui me tourmentait, c'était de trouver la manière de faire tourner trois soleils en sens inverse. Eh bien, je l'ai trouvée !... Oh ! je la tiens !... — Vraiment ? — Je fais tourner un soleil à droite, un autre à gauche, et le troisième reste immobile... Hein ?... Qu'en dites-vous ? — C'est très-ingénieux.

« — Vous vous occupez donc toujours de feu d'artifice, monsieur Tir ? — Oui, madame, c'est mon seul plaisir... Et puis, c'est bien amusant... pétrir de la poudre avec du charbon pilé, de la limaille de fer, du soufre...



» mesurer tout cela, ce n'est pas une petite be-  
 » sogne ! — Mais vous devez toujours avoir les  
 » mains noires ! — Ma femme y est habituée.  
 » Voilà mon petit garçon qui commence à aller  
 » bien... il fait sa petite bombe très-joliment...  
 » ma fille travaille aux étoupilles... moi j'ai  
 » passé tout mon hiver à faire des fusées. J'a-  
 » masse des matériaux, et quand vous donne-  
 » rez une fête... il faut marier cette jolie de-  
 » moiselle, nous lui tirerons ce jour-là un feu  
 » d'artifice qui se verra de loin, je l'espère.

» — Chut ! de grâce, monsieur Tir... est-ce  
 » qu'on parle de ces choses-là devant les jeunes  
 » filles ? » dit la vieille tante en se pinçant les  
 lèvres.

« — Et d'ailleurs nous avons le temps ! » dit  
 M. Troupeau ; « Virginette est encore bien  
 » enfant... Je prétends aussi qu'elle n'épouse  
 » qu'un homme... digne d'elle... Je suis à mon  
 » aise, et je veux choisir mon gendre... avec  
 » l'assentiment de ma tante.

« — Assez, mon neveu, assez !... je vous en  
 » supplie ! » s'écrie mademoiselle Bellavoine.  
 « Vous allez faire naître des idées à cette en-  
 » fant !... c'est inconvenant !

» — Je me tais, ma tante ; mais alors, mon-  
 » tieur Tir, vous allez accepter un petit verre  
 » de cognac... cela ne se refuse pas...

» — Allons... va pour le cognac, nous le  
 » boirons à la découverte de mes trois soleils...  
 » si vous le permettez !

» — Volontiers, nous boirons au soleil, à la  
 » lune... à tout ce que vous voudrez !

« Mon Dieu ! comme votre mari a le verbe  
 » haut ce soir ! » dit mademoiselle Bellavoine à  
 madame Troupeau. « Ce voyage à Paris lui a  
 » fait tort ! — Mais je ne trouve pas ma tante, »  
 répond madame Troupeau en versant du co-  
 gnac à son époux.

Vauxdoré entre au moment où ces messieurs  
 vont trinquer. La vieille tante fait la grimace à  
 la vue du voisin ; celui-ci tient un jeu de da-  
 mes sous son bras, et s'écrie en arrivant :

» Je viens de gagner une partie superbe à mon  
 » voisin le capitaine, et vous savez qu'il est fort.  
 » Mesdames, je vous présente mes hommages.  
 » J'apporte le jeu... je veux vous montrer le  
 » coup qui est compliqué... Bonsoir, monsieur  
 » Tir. Je suis allé à dame comme ça ne m'é-

» tait jamais arrivé... faites-moi un peu de  
» place.

» — Vauxdoré, tu vas prendre un petit  
» verre, » dit M. Troupeau, pendant que son  
ami place son damier sur un coin de la table  
et arrange ses dames. « — Non... non... laisse  
» que je me rappelle bien comment le jeu était  
» disposé...

» — A la réussite de mes soleils ! » dit M. Tir  
en se levant. Troupeau a déjà avalé son cognac ;  
depuis qu'on est au dessert, il semble éprou-  
ver des inquiétudes dans les jambes ; il regarde  
sa femme, lui fait des mines, lève les yeux au  
plafond, et ne fait que peu d'attention au da-  
mier.

» — Voilà positivement comme nos dames  
» étaient placées, » dit Vauxdoré, « j'avance  
» celle-ci et je donne à prendre... examine le  
» coup, Troupeau.

» — Oui... oui... j'examine aussi... c'est  
» que... — Mon Dieu ! mon neveu, qu'avez-  
» vous donc à vous tortiller ainsi sur votre  
» chaise ?... voilà un quart d'heure que vous  
» êtes en mouvement ! — Ma tante, je vous de-  
» mande pardon... je vous avoue que mon cor

» me gêne toujours... Bobonne ne me l'a pas  
 » bien arrangé apparemment... ou ce sont mes  
 » chaussettes qui... — Comment, mon neveu,  
 » voici encore l'histoire de votre cor qui va re-  
 » commencer... mais cela devient une infirmité,  
 » c'est fort ennuyeux. Allons, ma nièce, mon-  
 » tez vite avec votre mari et coupez-lui ce cor  
 » de manière à ce que nous ne l'en entendions  
 » plus parler. »

Madame Troupeau ne se fait pas répéter cet ordre ; elle suit son mari qui est déjà sur l'escalier, tandis que Vauxdoré lui crie . « Attends  
 » done... que je te montre comment on va à  
 » dame. »

Réduit à expliquer son coup à M. Tir qui ne voit partout que du feu, Vauxdoré remet avec humeur les dames de côté, mais il tire un jeu de cartes de sa poche et force l'artificier à faire avec lui une partie de mariage ; c'est le seul jeu que possède M. Tir.

» Je ne propose pas une partie à mademoi-  
 » selle Bellavoine , » dit Vauxdoré , « je sais  
 » qu'elle n'aime pas les cartes.

» — Je les ai en horreur ; je n'en ai jamais

« touché de ma vie, » répond sèchement la vieille tante. « C'est un péché que le jeu.

« — Elle aime mieux médire de son prochain, » dit tout bas Vauxdoré. « Je me défie de ces gens qui n'aiment rien, c'est qu'ordinairement on ne les a jamais aimés. Qu'en pensez-vous, monsieur Tir? — Je pense..... qu'il tournera pendant près de trois minutes! — Quoi donc? — Mon triple soleil. »

Il y a près d'une demi-heure que les époux ont disparu; Virginie regarde à travers les carreaux de la fenêtre; Vauxdoré a gagné six parties à M. Tir; mais mademoiselle Bellavoine s'impatiente et se tourne à chaque instant vers la porte de l'escalier, en murmurant : « Il se passe aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire entre mon neveu et ma nièce !... Que peuvent-ils faire là-haut?... on se conduit d'une façon inconvenante dans cette maison! C'est me manquer de respect que d'être si longtemps dans leur chambre... Ah! je vois bien que j'ennuie ici... c'est bon... je retournerai chez moi... là, du moins, je commande et tout obéit à mes volontés... Bientôt trois quarts d'heure pour s'extirper un durillon!...

» M. Troupeau a donc des exostoses au pied!...

» — Il est certain, » dit Vauxdoré, « que je  
» ne suis pas aussi long pour couper un cor...  
» Zig, zag!... en deux coups c'est fait.

» — Ils font peut-être une fusée, » dit  
M. Tir. « — Je ne sais pas ce qu'ils font, mais  
» cela devient ridicule. Est-ce que par hasard  
» ma nièce aurait blessé son mari en voulant  
» lui extirper ce cor?... je veux m'assurer de  
» cela. »

Mademoiselle Bellavoine se lève, prend la grande canne sur laquelle elle s'appuie en marchant, et, laissant sa petite-nièce regarder à la fenêtre, elle sort de la salle et monte l'escalier qui mène chez madame Troupeau.

La vieille tante marchait doucement, traînant ses jambes frêles, et reprenant haleine à chaque instant. Elle arrive cependant devant la porte des époux. Elle s'arrête, elle a entendu du bruit. Elle écoute, parce qu'on peut avoir horreur des cartes et écouter aux portes ; le son d'un gros baiser parvient à ses oreilles ; mais, comme il y a un pinson dans la chambre de sa nièce, elle se figure que c'est l'oiseau qui vient

de chanter. Elle cherche la clé, elle n'est pas sur la porte.

« Comment, ils se sont enfermés ! » dit mademoiselle Bellavoine ; « cela me semble bien »  
 » extraordinaire... s'enfermer pour couper un »  
 » cor.... Allons, voilà encore le pinson qui »  
 » chante... Que font-ils donc à cet oiseau?... si »  
 » je pouvais voir... »

Et la vieille applique son petit œil de chouette sur le trou de la serrure, et au bout d'un moment elle pousse un cri perçant et s'éloigne de la porte en disant : « Quelle horreur!... quelle »  
 » indignité!... il ne l'a plus... au milieu de la »  
 » journée!... Je ne resterai pas davantage dans »  
 » cette maison!... »

Aux cris de la vieille tante, M. et madame Troupeau sont sortis de leur chambre. Ils s'informent de la cause de ce bruit qui les a étrangement troublés. La vieille fille continue de descendre l'escalier en frappant à terre avec sa canne, et criant : « Dès demain je pars... je »  
 » retourne chez moi, à Senlis. Je ne veux pas »  
 » habiter plus longtemps une maison où je suis »  
 » exposée à voir de ces choses-là !

» — Mon Dieu, ma tante, qu'avez-vous donc

» vu? » dit madame Troupeau en rougissant jusqu'aux oreilles.

« — Ce que j'ai vu, ma nièce? que votre mari  
» l'avait ôté!... — Mais, ma tante... — La nuit,  
» pour dormir, je ne dis pas, et encore un  
» homme décent devrait coucher avec, mais au  
» milieu de la journée, devant sa femme! ôter  
» son caleçon!... C'est ignoble, ma nièce! —  
» Ma tante... c'est que... — Mon neveu, je ne  
» sais pas ce que vous avez fait à Paris; mais  
» vous en avez rapporté des façons beaucoup  
» trop lestes! tout cela me déplaît. Ce soir je  
» fais mes paquets, et demain je retourne à  
» Senlis. — Ah! ma chère tante... calmez-vous.  
» — Non, ma nièce, je veux retourner chez moi,  
» j'y suis décidée... Quant à votre fille Virginie,  
» gardez-la!... Oh! gardez-la près de vous! Je  
» ne veux plus me mêler en rien de son éduca-  
» tion. »

C'est en vain que M. Troupeau et sa femme essayent de calmer la colère de leur tante. La vieille fille n'écoute rien, elle va s'enfermer dans sa chambre, où elle prépare ses paquets. Le lendemain elle fait mettre le cheval à sa carriole de voyage, qu'elle nomme son cabrio-



let, et qui ressemble à une voiture de boulanger ; puis un vieux paysan, que mademoiselle Bellavoine appelle fastueusement son laquais, monte sur la banquette d'avant, et fouette le cheval qui emmène la vieille fille.

## CHAPITRE V.

### DEUX JEUNES FILLES.

---

Monsieur et madame Troupeau ont été mortifiés du départ précipité de leur tante; cependant ils ne conçoivent pas de sérieuses inquiétudes de ce moment d'humeur, mademoiselle Bellavoine les ayant habitués à supporter les boutades de son caractère; ils comptent d'ailleurs faire entièrement la paix avec leur tante, en lui envoyant Virginie dès qu'elle la fera demander.

Bien loin d'être contrariée du départ de mademoiselle Bellavoine, Virginie en est enchantée; elle ne s'entendra plus dire toute la journée : « Tenez-vous droite, baissez les

»yeux .. ne vous servez pas de ce mot-là • Elle ne sera plus obligée de faire tous les jours des lectures qui l'ennuient ; elle pourra voir son amie Adrienne ; enfin elle sera plus libre , car ses parents, qui l'adorent, ayant la plus entière confiance dans son innocence, ne l'empêchent pas de faire sa volonté ; et cela est si joli à dix-sept ans de pouvoir faire sa volonté... plus tard nous trouvons doux aussi de faire toutes les volontés d'une autre. .. puis en avançant dans la vie, nous redevons égoïstes et volontaires comme étant enfants.

Cette Adrienne, que mademoiselle Bellavoine ne pouvait pas souffrir, était cependant une jolie personne. Elle avait deux ans de plus que Virginie ; elle était plus grasse . plus formée ; c'était une brune aux yeux vifs et noirs ; son petit nez, légèrement retroussé , donnait à sa physionomie quelque chose de badin ; ajoutez à cela une bouche bien garnie qui riait presque toujours, de jolies couleurs, de la gaieté dans l'esprit, de la vivacité dans les mouvements, de l'étourderie dans le caractère , et l'on concevra que les jeunes gens dussent aimer à faire rire mademoiselle Adrienne ; s'ensuit-il de là que

c'était une connaissance dangereuse pour Virginie, et doit-on suspecter la vertu d'une femme parce qu'elle rit facilement ? c'est ce que probablement la suite nous apprendra.

M. et madame Vauxdoré allaient assez souvent le soir faire une partie de *nain jaune* chez M. Troupeau, où se réunissaient quelques autres personnes du voisinage. Adrienne accompagnait ses parents, mais elle ne jouait pas ; elle apportait son ouvrage et allait travailler, ou plutôt causer à côté de Virginie, qui préférait babiller avec son amie à tenir des cartes dans sa main, et répéter pendant deux ou trois heures de suite : six sans sept, ou dame sans roi. Quand le jeu était bien en train, Virginie faisait un signe à Adrienne qui la suivait dans sa chambre, où l'on était plus libre pour jaser et se faire des confidences. Entre jeunes filles, c'est si gentil les confidences ! et la plus sage en a toujours à faire.

Le lendemain du départ de mademoiselle Bellavoine, la famille Vauxdoré arrive pour faire la partie ; M. Troupeau est étendu depuis la veille dans un grand fauteuil à la Voltaire, il a l'air de ne pas pouvoir se bouger ; on voit

que ses cors le laissent fort tranquille, et que c'est tout au plus s'il sera en état de jouer au *nain jaune*.

M. Tir est venu avec son fils Pétard et sa fille Poudrette auxquels il veut bien permettre la récréation du *nain jaune*, parce qu'il a été content des mèches que ses enfants lui ont fabriquées toute la semaine; quant à lui, qui n'aime pas le jeu, il a dans sa poche des cartouches, du papier et une boîte à colle; il va s'asseoir dans un coin du salon, et demande à la société la permission de terminer un petit soleil à bombe, pièce compliquée et de sa composition; ce qui lui est accordé par madame Troupeau, à condition qu'il ne s'approchera pas de la chandelle.

Virginie et Adrienne ont fait semblant d'aller travailler contre une croisée. Mais dès que le jeu est animé, elles s'éclipsent et montent à la petite chambrette de mademoiselle Troupeau, qui touche à celle de ses parents.

« Nous voici seules enfin, » dit Virginie en s'asseyant près de son amie. « Nous pouvons causer.... »

» -- Tu n'aimes donc pas mieux rester avec

» la famille Tir, » dit Adrienne en riant, « elle  
» est cependant bien aimable; la petite Pou-  
» drette qui a toujours la figure barbouillée de  
» limaille, de charbon !... et ce grand niais de  
» Pétard qui saute sans cesse comme un cabri,  
» et qui empoisonne le soufre !..

» — Oh ! j'aime bien mieux parler avec toi...  
» Il y a plusieurs jours que nous ne nous som-  
» mes vues... — Ta vieille tante était si aimable,  
» elle ne te quittait pas plus que ton ombre. —  
» Et il fallait lui faire des lectures toute la jour-  
» née, et puis elle me reprend sans cesse : par  
» exemple... tu sais bien... notre chose... sur  
» quoi nous sommes assises... — Notre chaise ?  
» — Non... ce qui nous suit toujours. — Ah...  
» ça ? — Oui, et bien, ma chère, au lieu du  
» nom que nous lui donnions, cela doit s'appe-  
» ler un os coxal. — Ah ! cette bêtise !... c'est  
» ta tante qui dit cela ? — Et bien autre chose,  
» encore ! C'est qu'elle est méchante !... jusqu'à  
» vouloir m'empêcher de me gratter quand ça  
» me démange ! — Ah ! c'est trop fort. — Heureu-  
» sement que tout cela ne me gênait guère. —  
» Mais par quel hasard est-elle partie si vite ?...  
» — Vous comptiez qu'elle resterait encore

» quinze jours ? — Je ne sais ce qui lui a pris...  
» C'est après le dîner... Elle était fort mécon-  
» tente parce que papa et maman étaient montés  
» plusieurs fois à leur chambre. — Comme s'ils  
» n'étaient pas les maîtres. — Papa avait des  
» cors qu'il voulait faire tailler... Mademoiselle  
» Bellavoine a trouvé cela ridicule... Elle les a  
» suivis, elle est revenue en fureur... Je ne sais  
» de quoi !... Enfin, elle est partie. Mais on pré-  
» tend qu'il faudra que j'aille passer quelque  
» temps chez elle à Senlis... — Ah ! ma pauvre  
» Virginie, c'est là qu'il faudra de la raison pour  
» ne pas mourir d'ennui !... Moi, je ne pourrais  
» pas y tenir ; mais toi, tu es si sage... — Oh !  
» oui certainement... je suis bien sage... Mais  
» ça n'empêche pas de penser... — Tu n'aimes  
» ni le spectacle, ni les bals, ni la danse... tan-  
» dis que je suis folle de tout cela ! — J'ai l'air  
» de ne pas aimer cela devant ma tante, parce  
» que ça lui fait plaisir..... et, comme je veux  
» être son héritière, je suis bien aise de lui faire  
» plaisir ; mais au fond du cœur, je grille de  
» connaître le spectacle, et je voudrais bien  
» aller au bal si je savais danser ; on ne m'a pas  
» fait apprendre parce que ma tante a prétendu

» qu'il suffisait que je susse faire la révérence...  
 » Ah ! je la fais bien la révérence.... Veux-tu  
 » que je t'en fasse une ? — Non, merci ; garde-  
 » la pour danser un menuet. Moi, j'aime le  
 » monde... la société... C'est si amusant quand  
 » des messieurs aimables viennent faire les ga-  
 » lants .... nous adresser des compliments....  
 » nous faire la cour enfin ; je les laisse dire....  
 » je ris de leurs belles paroles, de leurs sou-  
 » pirs... Tiens ! il faut bien rire ! Est-ce qu'il y  
 » a du mal à cela?... D'ailleurs, je voudrais trou-  
 » ver un mari , et comme je ne suis pas riche ,  
 » moi, il me semble que ce n'est pas en faisant  
 » une mine sévère, ou en ne répondant que par  
 » monosyllabes , que j'inspirerai une passion  
 » profonde à un beau jeune homme.

» — Ah ! tu veux inspirer une passion à un  
 » beau jeune homme ? — Certainement que s'il  
 » était laid, ça me serait fort égal qu'il m'aimât,  
 » je n'en voudrais pas. D'abord, moi, je veux  
 » aimer mon mari ! je veux l'adorer, l'idolâ-  
 » trer !... Oh ! que ce doit être gentil un mari...  
 » quand il est gentil ! — Tu crois que c'est gen-  
 » til ? — Apparemment, puisque toutes les de-  
 » moiselles en prennent. — Ma tante n'en a pas



» pris , elle. — Parce qu'on n'aura pas voulu  
» d'elle malgré ses écus. Elle était trop laide et  
» trop méchante ! — Mais , dis donc , quand on  
» a un mari , est-ce que les autres hommes ne  
» nous adressent plus de compliments... ne  
» nous font plus la cour ? — Oh ! si ; mais on  
» ne doit plus les écouter. On a son mari , ça  
» suffit. — Ah !... ça suffit... C'est dommage !...  
» on ne peut donc plus rire avec les jeunes gens ?  
» — On rit innocemment... — Qu'est-ce que ça  
» veut dire , innocemment ? — Oh ! mon Dieu ,  
» que tu es niaise , tu ne comprends rien , toi ;  
» cela veut dire qu'on ne leur accorde aucune  
» faveur ! — Ah !.... et qu'est-ce que c'est que  
» des faveurs ? — C'est... comme par exemple de  
» se laisser prendre la main.... puis quand on  
» nous la serre , de la serrer aussi.... mais un  
» tout petit peu.... ensuite de sourire quand on  
» nous regarde.... mais de sourire tendrement.  
» Ah ! si tu savais comme cela rend les hommes  
» heureux ! — Comment fait-on pour sourire  
» tendrement ? — Ah ! quand on est près de  
» quelqu'un qu'on aime déjà.... un petit brin ,  
» je t'assure que c'est bien facile !... — Bah !...  
» est-ce que tu as déjà quelqu'un que tu aimes

» un petit brin, toi? — Ah! mademoiselle!...  
» voyez-vous avec son air simple comme elle  
» J'ai attention à tout!... Si tu me promettais de  
» n'en pas parler, je te dirais quelque chose.  
» — Oh! dis-moi quelque chose! je t'en prie...  
» A qui veux-tu que j'en parle? je ne cause  
» qu'avec toi. — Eh bien, écoute: je crois que  
» j'ai fait une conquête, un joli garçon, un brun,  
» aux yeux bleus... M. Doudoux... connais-tu  
» M. Doudoux? — Non. — C'est un jeune hom-  
» me qui habite Belleville depuis peu; il y est  
» venu avec sa mère qui était malade et veut y  
» rétablir sa santé. Ce sont des gens à leur aise...  
» ils s'appellent Ledoux; mais comme la maman  
» appelle toujours son fils Doudoux, on le  
» nomme aussi comme ça, d'autant plus qu'il a  
» l'air d'une demoiselle! Oh! il est très-timide!...  
» Il est encore bien jeune, il n'a que dix-neuf  
» ans.... c'est ce qui me chagrine.... le même  
» âge que moi.... il me trouvera peut-être trop  
» vieille pour lui!... — Et enfin, ce monsieur...  
» — Il reste toute la journée à étudier chez sa  
» mère, il ne sort que le soir avec elle... Oh! il  
» est rangé comme une fille. Cependant mon  
» oncle ayant eu occasion de les rencontrer chez

» des personnes de Ménilmontant, ils sont reve-  
» nus ensemble à Belleville, de là on a fait con-  
» naissance, on s'est engagé réciproquement à  
» aller faire la partie l'un chez l'autre; enfin,  
» nous sommes allés chez eux. Après nous avoir  
» salués, M. Doudoux, qui avait ce jour-là un  
» de ses camarades de collège chez lui, est allé  
» causer avec son ami dans une pièce voisine.  
» Moi, pendant qu'on jouait, je n'ai eu l'air  
» de rien, je me suis approchée de la porte de  
» la chambre où étaient ces messieurs; comme  
» ils causaient avec feu et que la porte n'était  
» que poussée à demi, j'ai pu entendre une par-  
» tie de leur conversation... oh! c'était bien in-  
» téressant!.... — De quoi parlaient-ils donc?  
» — Des femmes... des demoiselles... enfin, du  
» beau sexe en général. — Est-ce que nous  
» sommes le beau sexe, nous? — Assurément.  
» — Alors les hommes, c'est le vilain sexe? —  
» Ce n'est pas cela, c'est-à-dire que c'est aux  
» femmes que l'on doit aide et protection. Écoute-  
» moi donc : M. Doudoux disait à son ami : Ah!  
» mon cher! que la femme est un être inef-  
» fable!.... Quand j'en vois... ça me fait faire  
» des rêves terribles... J'en deviens tout de suite

» amoureux , mais je n'ose pas le leur dire....  
» Auprès d'elles je tremble, je rougis , je perds  
» toutes mes facultés!... — Ah! ce pauvre jeune  
» homme! — L'autre répondait : Ah! que tu es  
» bête!... Moi, j'ai déjà eu six maîtresses.... et  
» je leur ai fait des traits pendables; aussi on  
» m'adore, on ne me résiste pas! — Voyez-vous  
» ce monsieur!..... Était-il gentil , celui-là? —  
» — Non, un vrai carlin. Enfin, ce pauvre  
» M. Doudoux répondait en soupirant : Tu es  
» bien heureux, toi, de savoir tout de suite te  
» faire aimer!... Mais aussi quelle ivresse j'éprou-  
» verai quand je rencontrerai une âme qui se  
» confondra avec la mienne, un cœur qui com-  
» prendra les pulsations du mien!... — Qu'est-  
» ce que cela veut dire, tout ça! — Ah! cela  
» veut dire probablement qu'il voudrait être  
» aimé de quelqu'un. Comme la conversation  
» finissait , je m'éloignai de la porte. Quand  
» M. Doudoux revint au salon , je ne pus m'em-  
» pêcher de le regarder avec... intérêt; d'abord,  
» il est fort bien ce jeune homme.... Je ne sais  
» pas s'il s'aperçut que j'avais les yeux sur lui ,  
» mais il devint très-rouge. Ce soir-là il ne me  
» dit rien du tout ; mais lorsqu'il vint à la mai-

» son avec sa mère, il m'adressa pourtant la pa-  
» role. Je lui répondis, et quoiqu'il soit très-  
» sérieux, je trouvai moyen de le faire rire.  
» Alors il devint moins timide... et enfin l'autre  
» soir il me dit à demi-voix, que les jours où il  
» me voyait étaient marqués sur de la pierre  
» blanche. — Je ne comprends pas cela. — Moi j'ai  
» deviné que cela voulait dire qu'il aimait beau-  
» coup à me voir. — Ah! de la pierre blanche  
» ça veut dire cela? — Oui, c'est une figure...  
» M. Doudoux aime beaucoup à faire de grandes  
» phrases. Je lui ai répondu que j'avais aussi du  
» plaisir à le voir, et qu'il n'avait qu'à venir plus  
» souvent avec sa mère... Oh! alors, si tu savais  
» comme il paraissait enchanté! Il s'est écrié :  
» *O bone Deus! Jehova* — Ah! mon Dieu! est-  
» ce qu'il récitait ses prières? — Non, c'é-  
» taient des exclamations de joie, de plaisir.  
» Comme il est très-savant, il parle souvent  
» latin. — Et tu comprends le latin, toi? — Je  
» ne comprends pas, mais je devine ce que cela  
» veut dire à la pantomime de M. Doudoux. Au  
» reste, je pense que tu le verras bientôt chez  
» nous... Ils viennent très-souvent. Et à présent  
» que ta vieille tante est partie, j'espère que tes

» parents et toi reviendrez nous voir comme  
 » autrefois. — Je suis bien curieuse de le voir,  
 » ton M. Doudoux.... — Ah! Virginie, si tu  
 » savais comme c'est amusant d'avoir un senti-  
 » ment... d'avoir quelqu'un qui nous occupe...  
 » alors on n'a plus un moment d'ennui... on  
 » pense à ce qu'il nous a dit... à ce qu'il nous  
 » dira..... Ce jeune homme ne m'a pas encore  
 » positivement déclaré qu'il m'aimait, mais je  
 » vois bien qu'il brûle de me le dire. — Puisque  
 » c'est si gentil, moi aussi je veux avoir un sen-  
 » timent; je veux connaître un jeune homme  
 » qui brûle de me dire quelque chose. — Mais  
 » il est bien entendu que cela doit être pour le  
 » bon motif! — Qu'est-ce que tu veux dire avec  
 » ton bon motif? .. »

La conversation des jeunes filles est inter-  
 rompue par une forte explosion qui part du  
 salon; ce bruit soudain est suivi de cris, d'ex-  
 clamations; il semble que la maison soit bou-  
 leversée. Les deux amies en ont tressailli de  
 frayeur; elles descendent précipitamment l'es-  
 calier en se disant: « Mon Dieu! qu'est-il donc  
 » arrivé en bas? »

Lorsque Virginie et Adrienne arrivent à la

porte du salon, elles le trouvent rempli de fumée, mais éclairé par un soleil d'artifice qui brûle sur le beau fauteuil à la Voltaire; madame Troupeau et madame Vauxdoré se sont cachées sous la table de jeu pour ne pas recevoir d'étincelles, les deux maris sont blottis derrière des rideaux; mademoiselle Poudrette tient une chaise sur sa tête, et regarde le feu comme si elle était à Tivoli; Pétard est au milieu du salon, où il fait des bonds et des éclats de rire, tandis que M. Tir est dans un coin de la chambre, l'air tout stupéfait, et la moitié de la figure et de la perruque brûlée.

Pendant que la société jouait au nain jaune, M. Tir, brûlant du désir de terminer son soleil à bombe dans la soirée, avait oublié la recommandation de madame Troupeau; mais il attachait des conducteurs, il voulait que ce fût solidement fait. Il s'était beaucoup trop rapproché de la chandelle, et voilà qu'au moment où Vauxdorés'écriait d'un air triomphant : « Je place » mon nain !... » pan !... un conducteur prend feu, puis le soleil, puis la perruque de M. Tir, qui, en recevant les rayons du soleil dans le visage, repousse loin de lui la pièce d'artifice.

et la société est aux champs ; les dames jettent de grands cris, parce que le soleil, rejeté par M. Tir, est allé pétiller sous leurs jupons. On quitte la table, on bouleverse tout, le soleil est pris et rejeté au hasard, et il est allé achever sa carrière sur le fauteuil à la Voltaire au moment où les deux jeunes filles arrivent à la porte du salon.

Le soleil s'éteint enfin ; alors la frayeur se calme, les dames sortent de dessous la table, les hommes leur donnent la main pour se relever et madame Troupeau s'écrie :

« Voilà un événement bien désagréable !...  
 » Je vous avais prévenu, monsieur Tir, je vous  
 » avais dit : N'approchez pas de la lumière...  
 » mais quand vous êtes dans votre artifice,  
 » vous n'écoutez rien.

» — J'ai eu terriblement peur, » dit madame  
 » Vauxdoré, j'ai reçu des étincelles dans les  
 » mollets... Tenez... voici les preuves... des  
 » trous à mes bas.

» — Mon beau fauteuil à la Voltaire est  
 » perdu !... totalement perdu ! p dit Troupeau  
 » avec humeur ; « je sais bien que mes moyens



» me permettent d'en acheter un autre... mais  
 » ce n'en est pas moins désagréable...

« — Je suis confus... je suis désespéré, »  
 répond M. Tir, qui n'osé pas se plaindre de sa  
 figure et de ses cils brûlés. « Je ne comprends  
 » pas comment cela s'est fait... J'avais cepen-  
 » dant l'œil sur les meches !...

» — C'était tout de même bien gentil ! » dit  
 mademoiselle Poudrette. » — Oui, » s'écrie  
 Pétard, « c'est seulement dommage que ça ne  
 » tournait pas... une autre fois, papa, quand tu  
 » en feras partir dans un salon, attache-les à  
 » quelque chose

» — J'espère que ça ne sera pas chez moi, »  
 dit madame Troupeau ; « et toi, ma chère Vir-  
 » ginie, où étais-tu dans ce terrible instant ? —  
 » — Maman, je venais de monter à ma cham-  
 » bre avec Adrienne... Je lui montrais la der-  
 » nière robe que tu m'as donnée. — Comme  
 » c'est heureux !... Si ces jeunes filles eussent  
 » été-là, cet artifice pouvait les dévisager !...  
 » Ah ! monsieur Tir, désormais je vous crain-  
 » drai comme le feu ! — Madame, je suis dé-  
 » solé... c'est que les conducteurs étaient trop  
 » bons !

» — C'est d'autant plus contrariant, » dit Vauxdoré, « que je venais de placer mon nain » jaune. je faisais un coup superbe... je gagnais beaucoup... mais on a poussé la table... » mêlé tous les jeux !... — Bien heureux encore d'en être quitte pour la peur. Allons, » Vauxdoré, Adrienne, disons bonsoir à nos » voisins, et allons nous coucher. Je gage que je » rêverai d'incendie ! »

La compagnie se retire, M. Tir, toujours confus, en renouvelant ses excuses et ramenant sur son front ce qui lui reste de sa perruque ; Adrienne, en souriant à Virginie, et lui disant à l'oreille : « Tâche de venir demain, » tu verras Doudoux.

» — Mon pauvre fauteuil à ressort ! » dit M. Troupeau en allant se coucher.

« — Certainement, j'ai eu aussi quelque chose de brûlé, » dit madame Troupeau ; « mais je verrai cela tout-à-l'heure... Je ne suis pas comme madame Vauxdoré qui montre ses mollets à toute la société. »

Virginie ne dit rien, mais elle pense... elle pense beaucoup. et ce n'est pas au soleil d'artifice.

## CHAPITRE VI.

### PREMIÈRE ESPIÈGLERIE DE VIRGINIE.

---

Il est rare que nous ne rêvions pas à ce qui nous a fortement ému la veille, soit peines, soit plaisirs ; s'ils ont produit sur notre âme une vive impression ; dans nos songes cette impression se reproduit encore. On dit que le sommeil est le repos. Oui, pour ceux qui ont été calmes et exempts de soucis dans le courant de la journée ; mais regardez dormir le joueur, l'ambitieux, le jaloux, le malheureux qui n'a pas de pain à donner à ses enfants, et dites-moi si ces gens-là goûtent un doux repos !... pour eux le sommeil est encore une fatigue : c'est eux cependant qui auraient besoin de connaître ses douceurs ; mais le repos

sera pour celui que la fortune comble de ses dons, que rien n'inquiète, ne tourmente, par la raison que l'eau va toujours à la rivière, ce qui ne prouve pas, quoi qu'en dise le docteur Pangloss, que tout soit bien ici-bas.

S'il est des songes agréables, quoiqu'ils nous agitent encore, il me semble que ce doit être ceux d'une jeune fille, ne connaissant l'amour que par les petites confidences de ses amies, ou ce qu'elle a pu saisir en écoutant innocemment quelques conversations. Que de plaisirs, de jouissances nouvelles elle entrevoit lorsqu'on lui fera la cour, lorsqu'un jeune homme qu'elle crée, qu'elle façonne, qu'elle habille même à sa fantaisie, lui dira : « Je vous aime, » je ne veux aimer que vous ! » Quand elle dort, elle voit le beau jeune homme auquel elle a pensé la veille ; il est à ses genoux, puis il est dans ses bras, enfin, sans qu'elle sache comment, il se trouve à ses côtés sur sa couche solitaire ; on sait que dans un rêve les choses les plus extraordinaires paraissent toutes naturelles !... et quelquefois on est bien fâché de s'éveiller, car même en songe le bonheur est toujours imparfait.

Virginie a rêvé à M. Doudoux, que pourtant elle ne connaît pas encore ; mais la conversation de la veille lui avait monté l'imagination ; dans son rêve M. Doudoux lui faisait la cour, c'était d'elle qu'il était amoureux, et non pas d'Adrienne. Lorsque Virginie s'éveille, elle se frotte les yeux avec humeur, en disant : « Ah ! » c'est dommage... voilà qu'à présent ce sera d'Adrienne qu'il sera amoureux.. c'était plus amusant dans mon rêve... »

Pendant le déjeuner Virginie demande à sa mère, d'un air indifférent, si on ira le soir chez madame Vauxdoré.

« Mais... pourquoi cela, ma fille ? — Maman, c'est que... Adrienne m'a dit qu'elle me montrerait de jolies images qui viennent du journal des modes et dont on lui a fait cadeau... » Comme il y a longtemps que nous n'avons été chez elle, je n'ai pas encore vu cela, et moi j'aime beaucoup les images. »

Madame Troupeau sourit de l'innocence de sa fille qui place son bonheur dans de si simples récréations ; elle répond :

« Oui, je pense que nous irons ce soir chez les Vauxdoré... puisque ma tante n'a plus

» besoin que nous lui tenions compagnie...  
 » n'est-ce pas, Troupeau? »

Troupeau étend ses bras et ses jambes, en disant : « Je suis encore bien fatigué !... mais  
 » n'importe, comme c'est à deux pas... nous  
 » irons. — Je crois qu'il faudra faire de la toi-  
 » lette ; ils ont beaucoup de monde mainte-  
 » nant, dit-on... Vendredi dernier on assure  
 » qu'ils avaient onze personnes, sans se comp-  
 » ter ! Virginie, je t'arrangerai les cheveux, mon  
 » enfant : tu n'es pas coquette, c'est fort bien ;  
 » mais j'entends, malgré cela, que ma fille soit  
 » bien coiffée.

» — C'est juste, » dit madame Troupeau, »  
 » quand on appartient à des parents riches... on  
 » peut se permettre des petits peignes. »

Virginie fait la révérence, en répondant modestement : « Comme il vous fera plaisir, ma-  
 » man. » Puis elle remonte à sa chambre où elle va se placer devant son miroir ; tandis que madame Troupeau dit à son mari : « Quelle  
 » perle de fille que la nôtre !..... — C'est vrai,  
 » ma femme. — Elle a de la candeur depuis les  
 » pieds jusqu'à la tête !... et ma tante prétend  
 » qu'elle a besoin de passer quelque temps près

» d'elle !.... c'est être trop sévère ! — Ma chère  
» amie, un gros héritage mérite quelques com-  
» plaisances, et d'ailleurs Virginie, qui s'amuse  
» partout où il y a des poissons rouges et des  
» papillons, ne s'ennuiera pas chez sa tante. Je  
» ne voudrais pas que mademoiselle Bellavoine  
» restât fâchée ; et cependant pourquoi s'est-elle  
» fâchée..... n'étais-je pas dans mes droits ? —  
» Ah ! monsieur Troupeau , ne me rappelez pas  
» cela... vous allez me rendre pourpre !... »

Le soir, on va chez la famille Vauxdoré. Virginie a été coiffée par sa mère, et, sans avoir l'air de s'en occuper, elle a en secret donné beaucoup de soins à sa parure. Virginie n'était pas une beauté, ce n'était ni un de ces profils grecs qui vous frappent par leur régularité, ni une de ces vierges de Raphaël devant lesquelles on se mettrait volontiers en prières ; mais mademoiselle Troupeau avait, dans son ensemble, quelque chose qui séduisait, qui éveillait les désirs ; un homme ne pouvait passer près d'elle sans la remarquer ; elle avait dans la physionomie ce je ne sais quoi qu'on ne peut décrire, et qui nous charme sur-le-champ ; du moins un homme est-il presque toujours sé-

duit par cela ; et c'est le meilleur juge de la beauté d'une femme. Ces dames entre elles ne se rendent jamais justice. « *Les femmes,* » dit La Bruyère, « *ne se plaisent point les unes aux autres* » par les mêmes agréments qu'elles plaisent aux hommes : mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie. » Je suis entièrement de l'avis de La Bruyère ; sans doute, les femmes ne nieront point une beauté évidente, car il y aurait de la maladresse de leur part, ce serait laisser croire qu'elles en sont envieuses ; bien au contraire, elles renchériront alors sur les louanges des hommes, tout en mêlant à leurs éloges la remarque de quelque imperfection. Mais aux femmes qui, sans être ni belles, ni mêmes jolies, plaisent partout et sans cesse, elles ne voudront rien accorder, elles les trouveront affreuses, se plairont à vous détailler tous leurs traits, en s'écriant : « Que lui trouvez-vous donc de joli ? » Eh ! madame, croyez-moi, cessez de vous donner une peine inutile pour enlaidir vos rivales, vous aurez beau faire, vous n'êtes point juges compétents dans cette matière ; les hommes voient avec leurs sentiments, leurs



passions, leurs penchans ; tandis que vous ne voyez qu'avec vos yeux. Et lors même que vous me diriez que madame une telle est un monstre, si je vois tous les hommes la trouver à leur gré, je serai persuadé qu'il y a quelque chose de fort agréable dans la physionomie de ce monstre-là.

Il y avait déjà du monde chez le voisin Vauxdoré ; outre quelques anciennes connaissances, la réunion était augmentée de madame Ledoux et son fils. A peine Virginie est-elle entrée dans le salon, qu'Adrienne lui dit tout bas en l'embrassant :

« Il est là..... celui qui est assis à côté du » chat. » Cette indication était assez inutile, M. Doudoux étant alors le seul jeune homme qu'il y eût dans le salon. Néanmoins Virginie en profite ; tout en sautillant et faisant l'enfant, elle s'approche du chat, et, pendant qu'elle le caresse, ses yeux à demi baissés examinent le jeune homme qui est à côté d'elle, et qui a les regards attachés sur Adrienne. Virginie trouve que ce monsieur pourrait bien lui faire l'honneur de la regarder aussi un peu ; impatientée de ce qu'il ne tournait pas la tête,

elle se met à serrer la queue du chat si fort, que l'animal saute en miaulant sur les épaules de M. Doudoux que cela tire de sa préoccupation.

« Qu'est-ce que tu fais donc à mon chat ? » dit Adrienne en s'approchant. « — Moi... j'ai » pincé un peu son superflu qu'il avait en trompette, et voilà tout.

» — Que me contes-tu là..... un superflu en trompette ? — Oui, ma tante prétend qu'on ne » dit plus la queue. »

M. Doudoux, qui, pendant ce temps, s'est débarrassé du chat et a regardé Virginie, s'approche d'elle en disant :

« Est-ce qu'il a provoqué en vous une douleur quelconque, mademoiselle?... — Mais je » crois que oui... tenez, voulez-vous regarder, » s'il vous plaît ? »

Virginie montrait son cou et son dos. M. Doudoux avance timidement la tête, osant à peine regarder, tandis que la jeune fille se penchait vers lui, et entr'ouvrait le haut de sa robe en répétant : « Voyez-vous quelque » chose ? »

Le jeune homme commençait effectivement à apercevoir quelque chose, mais ce n'étaient

point des marques de griffes. Adrienne, que cet examen semble ennuyer, s'écrie : « Mon » Dieu ! ma petite , que tu es folle ! est-ce » que le chat a pu mettre ses pattes là ! . . » tu as bien de la complaisance de tendre ainsi » le cou ! »

Virginie relève la tête, remercie M. Doudoux en lui faisant une grande révérence, et lui lançant un petit regard fort gracieux ; si bien que le jeune homme en reste en émoi , parce qu'il n'avait pas l'habitude de ces regards-là, n'ayant encore que fort peu vu le monde, et surtout la bonne compagnie où il se fait une grande dépense de ces douces manières.

« Au jeu... jouons, ne perdons pas de » temps ! » dit Vauxdoré en comptant des fiches sur une grande table couverte d'un vieux morceau de serge.

Les amateurs se mettent au jeu. Virginie, Adrienne et deux petites filles de huit à dix ans restent avec Doudoux, qui est chargé de récréer ces demoiselles, et n'a pas l'air de vouloir se mettre en train. Virginie a eu le temps d'examiner le jeune homme ; elle trouve que son amie ne l'a pas flatté, qu'il est en effet très-

bien. Lorsque le jeune cercle s'assied pour causer, elle a soin de se placer à côté de M. Doudoux.

« Voyons, » dit Adrienne en riant comme à son ordinaire, « qu'allons-nous faire pour nous » amuser? Ah! monsieur Doudoux, vous devriez » nous conter quelque chose.

« — Mesdemoiselles, » répond le jeune homme en se rengorgeant, « que désirez-vous que » je vous conte?... l'Iliade, l'Odysée, ou la Jérusalem *liberata*? — Oh! non, c'est trop sérieux tout cela... Quelque chose de gai... — » Mais il ne semble que l'Iliade...

« — Moi, j'aime bien les histoires de revenants, » dit une des petites filles. « Ah! oui, » dit Adrienne, « une histoire bien effrayante, ça » nous fera rire... — Mais, mademoiselle, il » faudrait que j'en susse... — Oh! cherchez » bien.... Vous ne voudriez pas me refuser, je » pense?... »

Ces derniers mots sont dits tendrement et avec un doux sourire; M. Doudoux va retomber en extase.... Virginie fait un grand bond sur sa chaise, cela fait retourner le jeune homme.

« Mon Dieu ! qu'as-tu donc, Virginie ? » dit Adrienne. — Ah ! c'est que ton oncle a fait remuer le quinquet, et il m'a semblé que c'était encore le soleil de monsieur Tir que je voyais éclater !... A propos, tu ne sais pas, maman a eu quelque chose de brûlé aussi hier au soir... — Vraiment ? — Oui, elle a une grande marque rouge... ici... le long... du fémur... »

Doudoux, qui a écouté Virginie, paraît être en admiration de ce qu'une jeune personne se serve de termes scientifiques ; il s'écrie : « Je vois que mademoiselle a fait de fortes études... qu'elle connaît l'anatomie et probablement l'ostéologie... peut-être même un peu de chimie. »

« — Monsieur, vous êtes bien honnête, » répond Virginie en baissant les yeux, « c'est ma tante qui m'a appris cela. »

« — Mademoiselle, cela vous fait honneur. Il serait à désirer que les femmes sortissent enfin de l'ornière... qu'elles prissent un vol auquel leurs facultés intellectuelles leur donnent droit d'atteindre... qu'elles sussent les mathématiques... qu'elles sussent la géométrie.... »

» qu'elles sussent les langues mortes... qu'elles  
» sussent... -- Moi, j'ai sucé ce matin un beau  
» bâton de sucre d'orge, » dit une petite fille en  
regardant fièrement M. Doudoux. Cette naïveté  
fait partir Adrienne d'un éclat de rire, ce qui  
arrête le jeune savant au milieu de sa période ;  
il paraît même éprouver un certain dépit de ce  
qu'Adrienne aime mieux rire que l'écouter, et  
il se tourne vers Virginie en reprenant : « Ma-  
» demoiselle a-t-elle lu la description du corps  
» humain par Platon ?

» — Non, monsieur, je ne suis pas encore  
» savante sur le corps humain. — Ah! made-  
» moiselle! c'est un ouvrage bien précieux,  
» bien admirable : selon le disciple de Socrate,  
» vous y verriez que notre tête est une citadelle,  
» notre cou un isthme, notre cœur une source,  
» autrement dit la fontaine du sang; nos  
» pores sont des rues, et notre rate est une  
» cuisine... »

Virginie ouvre de grands yeux, mais Adrienne  
rit comme une folle en s'écriant : « Ah! par  
» exemple, monsieur Doudoux, vous vous mo-  
» quez de nous... Notre rate est une cuisine!...  
» — Mademoiselle, puisque Platon le dit... —

« Ah! finissez, je vous en prie..... vous me faites tant rire!..... que j'en ai mal à ma cuisinè!..... »

Le jeune homme se pince les lèvres et se tait. Adrienne, qui craint de l'avoir fâché, reprend : « Et notre histoire de revenants? — Je n'en sais pas, mademoiselle.

« — Eh bien, moi j'en sais, » dit un monsieur qui vient d'arriver, et qui s'est approché du rond formé par la jeunesse. « Faites-moi un peu de place..... je vais vous raconter de l'effrayant.... du terrible.... tout ce que vous voudrez, enfin. »

On fait une place au nouveau venu qui se nomme M. Renard; c'est un homme d'une cinquantaine d'années, dont le bonheur est de parler, de pérorer. A l'en croire, il sait tout, il fait tout ce qu'il veut, il est plus adroit que tout le monde. Il n'y a que pour faire fortune qu'il n'ait pas réussi, mais il vous dira encore : « Ah! si j'avais voulu! » Dans le monde, on rencontre beaucoup de ces gens-là; si vous n'aimez pas parler, ils vous conviendront en ce qu'ils vous en éviteront la peine; mais ne les

voyez pas trop souvent, car alors ils vous fatigueraient.

M. Renard est dans son histoire ; les petites filles l'écoutent avec attention, les deux grandes avec distraction. Adrienne est surprise que M. Doudoux ne la regarde pas aussi souvent que de coutume, elle interrompt même le narrateur pour dire à Virginie : « Prends donc » garde, ma petite, tu te mets dans la poche de » monsieur Doudoux.

» — Mon Dieu!... si je gêne monsieur, il n'a » qu'à me le dire! » répond Virginie, en faisant semblant de se reculer ; et le jeune homme s'écrie : « Vous, me gêner, mademoiselle!..... » Oh! *Jehova!*..... Vous ne le croyez pas, j'es- » père!...

» — Tiens! est-ce qu'il croit que je m'ap- » pelle *Jéhova*? » se dit Virginie en regardant Doudoux à la dérobée. « C'est égal..... » il me regarde au moins autant qu'elle à » présent.

» — Renard! pourquoi ne veux-tu pas jouer? » crie M. Vauxdoré ; « est-ce que tu ne sais pas » le nain jaune? »

» — Ah! par exemple!..... moi qui connais



« tous les jeux !... Mon pauvre Vauxdoré, tu te  
 » crois fort, mais je t'en apprendrai encore  
 » quand tu voudras !... Pardon, mesdemoisel-  
 » les, je poursuis. » Et M. Renard continue de  
 narrer, et Adrienne ne rit plus, parce qu'elle  
 ne comprend pas pourquoi M. Doudoux ne la  
 regarde pas aussi amoureuxment que les au-  
 tres jours ; et Virginie, en ayant l'air indiffé-  
 rent, lance de temps à autre des œillades très-  
 vives à son voisin, et celui-ci ne sait plus où il  
 en est d'être lorgné par une jeune fille qui dit  
 mon fémur au lieu de ma cuisse.

M. Renard conte longtemps ; avec lui les  
 histoires ne finissent pas, un fait en amène un  
 autre, c'est comme les *Mille et une Nuits*. Le  
 jeu est fini qu'il conte encore. Mais c'est l'heure  
 de rentrer ; à Belleville on ne vit pas comme  
 à la Chaussée-d'Antin. La société se sépare ;  
 avant de quitter Virginie, Adrienne lui dit à  
 l'oreille :

« Monsieur Doudoux n'a pas été aussi aimable  
 » qu'à l'ordinaire, ce soir ; probablement il  
 » avait quelque chose. — Mais si fait, je l'ai  
 » trouvé gentil. — Oh ! tu verras ! il y a des  
 » soirs où il est tout autrement avec moi.....

» C'est que.... comme il y avait beaucoup de  
» monde et qu'il ne te connaissait pas encore,  
» ça l'aura intimidé. »

Virginie ne dit pas à son amie ce qu'elle pense et ce qu'elle espère; mais elle est toute joyeuse, et en se mettant au lit, elle s'endort en disant : « Après tout!... pourquoi m'a-t-elle » dit que c'était si amusant d'avoir un senti- » ment! Je n'y pensais pas, moi! Il ne fallait » pas m'en parler! »

Quelques jours après, les jeunes gens se retrouvent ensemble. Doudoux rougit en voyant Virginie qui lui fait encore de petites mines agaçantes derrière le dos d'Adrienne. Dans la soirée, en causant et gesticulant, mademoiselle Troupeau fait en sorte que sa main se trouve plusieurs fois à côté de celle du jeune homme, qui d'abord recule la sienne comme s'il avait rencontré un charbon ardent; mais sans le faire exprès sans doute, Virginie pose un moment son bras sur celui de M. Doudoux, qui ne peut pas se reculer parce qu'il risquerait de laisser tomber la jeune fille; mais il soupire comme un asthmatique.

Ce soir-là Virginie se dit : « Je crois qu'il

» me regarde plus qu'elle à présent! La pre-  
» mière fois je lui accorderai une petite fa-  
» veur, pour voir si cela le rendra très-heu-  
» reux. »

A la réunion suivante, Virginie commence par faire de petits soupirs lorsqu'elle est à côté de M. Doudoux. Le jeune homme ne regarde plus du tout la folâtre Adrienne, il est bouleversé par les soupirs qu'il entend, et qui sont accompagnés de regards furtifs; il se sent transporté, hors de lui; il s'approche de Virginie, et lui dit à l'oreille : « Ah! made-  
» moiselle '.... »

» — Oh! monsieur! » répond la jeune espiègle sans lever les yeux. « — Mon cœur est plein,  
» mademoiselle. — Et de quoi, monsieur? —  
» Je n'ose pas vous le dire. — Comment vou-  
» lez-vous que je le sache alors? — Si je ne suis  
» pas pour vous un objet de nullité, une frac-  
» tion neutre, un zéro, enfin!..... daignez  
» me permettre de vous prendre le bout du  
» doigt. »

Non-seulement Virginie le permet, mais elle donne sa main, et répond à la pression de celle qui la tient; alors Doudoux ne se con-

naît plus, il saute en arrière, et manque d'écraser le chat de madame Vauxdoré.

« Est-ce que mon fils a des crispations ? dit madame Ledoux. « Non , madame , » répond tranquillement la maman Troupeau, « ne voyez- » vous pas que cette jeunesse s'amuse innocemment?... qu'elle saute et gambade?... Ah ! » je suis tranquille ! je connais ma fille !... celle- » là n'entend malice à rien ! »

Voyez ce que c'est que la confiance ! Voilà une jeune fille qui noue presque une intrigue sous les yeux de sa mère, et celle-ci n'en a pas le moindre soupçon. Vous me direz à cela que quelquefois une femme en fait autant sous les yeux de son mari qui ne s'en doute pas davantage, surtout si sa femme a su éviter de le rendre jaloux. Oh ! la réputation !... c'est une belle chose que la réputation !... et ceux qui en ont une de sagesse font très-bien de tâcher de la conserver ! Sous son manteau on peut faire bien des choses. Contentez vos désirs, vos penchants, vos passions, qui s'avisera de vous soupçonner si vous jouissez d'une bonne réputation ? Vous n'en vaudrez pas mieux au fond, vous vaudrez moins même, car vous aurez

joint l'hypocrisie à vos autres défauts ; mais le monde sera satisfait parce que vous aurez respecté les convenances. Que veut-il que l'on ait, le monde ? Un bel habit : peu lui importe ce qu'il y a dessous. Il y a bien encore quelques esprits moroses qui voudraient que l'on eût de la probité, de la franchise, des vertus !... Mais ils sont en petit nombre. On les traite de radeurs, et on ne les écoute pas.

Doudoux ne pense plus à Adrienne, qui ne l'avait séduit que parce qu'elle était femme, et qu'à dix-neuf ans presque tous les jeunes gens sont comme le petit page de Beaumarchais : pourvu que l'on soit femme on fait tressaillir leur cœur. Mais ce ne sont que les désirs qui causent cette émotion, il y a loin de là à l'amour, et c'était de l'amour que le jeune savant éprouvait pour Virginie, parce que Virginie ne causait pas comme toutes les demoiselles de son âge, qu'elle se servait dans la conversation de termes rarement employés par les femmes ; Doudoux trouvait enchanteur de pouvoir parler anatomie ou physiologie avec l'objet de sa tendresse ; ainsi, ce que mademoiselle Bellavoine

avait appris à sa nièce dans l'intérêt de la décence était justement ce qui faisait tourner la tête à un jeune homme.

Adrienne cherchait ce qui pouvait avoir refroidi M. Doudoux à son égard ; pauvre fille !... comme s'il fallait des raisons aux hommes pour être inconstants ! Elle voyait bien que le jeune savant aimait à se rapprocher de Virginie ; mais elle ne pouvait croire qu'il en fût amoureux ; elle regardait Virginie comme une enfant, une petite niaise en amour, et elle prenait pour un défaut ce que les hommes trouvent une qualité.

« M. Doudoux agit peut-être ainsi pour me rendre jalouse, » se disait Adrienne. « Mais qu'il y prenne garde !... s'il continue, je cesserai bien vite de penser à lui... Quoique ça, c'est bien singulier qu'il soit plus difficile de conserver une conquête que de la faire. »

Tandis qu'Adrienne soupirait et se dépitait en ayant toujours l'air de rire, mademoiselle Troupeau conservait son air ingénu ; mais de retour dans sa chambre, elle riait devant son miroir, et se disait, en se déshabillant :

« Mon Dieu ! que c'est facile de rendre les hommes amoureux ! qu'il faut peu de chose

» pour leur tourner la tête!... Ce monsieur  
» Doudoux... il était comme un fou parce que  
» je lui ai serré le doigt!... Ah! Adrienne avait  
» raison, c'est bien amusant d'avoir un senti-  
» ment, et je veux en avoir beaucoup, parce  
» que ce doit être encore plus drôle. »

Voilà de belles dispositions, et qui promettent bien des choses! mais qui peut répondre de l'avenir? sait-on jamais ce qu'on sera et ce qu'on fera? Combien de jeunes filles élevées dans l'horreur du vice, détournant la tête à l'aspect d'une femme entretenue, montrant au doigt celle de leurs compagnes qui a commis une faute, se laissant à leur tour séduire, puis, de faiblesses en faiblesses, tombent enfin si bas, qu'elles font rougir celles qu'elles ont méprisées!

Virginie ne pense encore qu'à s'amuser; car elle n'éprouve pas de l'amour pour le fils de madame Ledoux. Vous trouverez peut-être que ce n'est pas d'un bon cœur de s'amuser de ce qui fait de la peine à son amie; je vous répondrai que ce sont de ces petites espiégeries que les femmes aiment beaucoup à se faire; que leur amitié est rarement assez forte pour

résister à la vanité d'augmenter le nombre de leurs conquêtes, et que souvent ce qu'elles n'ont commencé que pour rire devient sérieux avant qu'elles puissent s'arrêter.

Et pourquoi la nature, si parcimonieuse pour les uns, est-elle si prodigue pour les autres? pourquoi des êtres déjà laids, difformes, repoussants, sont-ils, de plus, sots, imbéciles et ennuyeux, tandis que d'autres, doués d'un physique séduisant, d'une taille élégante, d'une tournure gracieuse, ont avec cela un esprit qui subjugué, des grâces qui charment, une voix qui pénètre jusqu'au cœur! Comment voulez-vous que l'on ne cherche pas à profiter de ses avantages? ne serait-ce point une duperie? Quand nous arrivons dans la vie si bien dotés, c'est que le destin nous a fait beau jeu; ce serait dommage de ne pas risquer la partie. Une jolie femme est faite pour aimer; un homme aimable pour faire sa cour aux dames: c'est leur mission à chacun. ils seraient coupables de ne pas la remplir; mais les femmes, qui devinent fort bien quelle est leur mission ici-bas, la remplissent toujours avec zèle, et mademoiselle Virginie Troupeau, qui sentait sans doute



au fond de son âme qu'elle était née pour plaire, pour tourner les têtes, pour faire endiabler les garçons, commençait à ne plus s'amuser à voir des poissons rouges, et se trouvait mal à son aise dans son caleçon. En revanche, son imagination lui fournissait mille moyens pour se rapprocher du jeune Doudoux, et comme on n'allait pas tous les soirs chez les voisins Vauxdoré, elle lui avait fait entendre qu'il pourrait se promener en face de sa fenêtre, qu'elle pourrait s'y placer pour prendre l'air, qu'elle pourrait tousser si elle n'était pas seule, ou chanter si on pouvait lui parler. Le jeune savant, qui ne l'était nullement en intrigues, était demeuré émerveillé de l'esprit de mademoiselle Virginie, qui avait trouvé ces choses sans les avoir apprises, et qui paraissait susceptible d'en trouver bien d'autres. Il lui avait dit tendrement : « O mademoiselle !... vous m'ap-  
» prendrez de petites malices pour nous rap-  
» procher, et moi je vous apprendrai le latin ! »

Virginie avait répondu à M. Doudoux : « Vous  
» tâcherez de m'apprendre autre chose que le  
» latin, parce que je crois que cela ne m'amu-  
» serait pas beaucoup. — Cependant, made-

» moiselle, les poésies de Catulle, les vers de  
» Propertius sont écrits pour des amants. — J'aime  
» mieux vous écouter que de lire ces poètes qui  
» sont morts. — Ils vivent dans la postérité,  
» mademoiselle. — Est-ce qu'on fait l'amour  
» pour ça, monsieur ? »

Doudoux était resté tout sot, et n'avait su que répondre ; un autre eût agi ; cela eût mieux valu. Les femmes ont raison de ne pas aimer les novices, il y a trop de temps à perdre avec ces gens-là.

Il y avait trois semaines que M. Troupeau avait été à Paris, d'où il était revenu en si joyeuse humeur, lorsqu'un matin madame Troupeau, qui depuis quelques jours tournait autour de son mari comme pour lui faire une proposition, l'aborde enfin d'un petit air indifférent, et lui dit à demi-voix :

» Mon bon ami... il me semble que tu nous  
» avais fait espérer que le jeune comte de Sen-  
» neville nous ferait l'honneur de venir nous  
» voir. — Ma chère amie, il me l'a dit en effet,  
» en me serrant la main pendant fort longtemps  
» mais, que veux-tu, ces jeunes seigneurs ont  
» tant de connaissances... tant de choses en

» tête !... il aura oublié sa promesse. — Oh !  
» ce serait dommage... mais... Troupeau... il  
» me semble... Je pense que si tu allais à Paris  
» revoir M. de Senneville... cela te rappelle-  
» rait à son souvenir. — Ma chère... il n'y a  
» que trois semaines que j'y suis allé... Je crain-  
» drais d'être indiscret... Vois-tu, dans le grand  
» monde, il y a une certaine étiquette... un  
» savoir-vivre... et, après tout, je ne puis pas  
» forcer le comte à venir nous voir ; il sera bien  
» plus flatteur pour nous que cela lui vienne...  
» de lui-même. »

Madame Troupeau ne répond rien ; elle paraît contrariée, mais elle tourne encore dans la chambre ; au bout de quelques instants, elle se rapproche du fauteuil de son mari en s'écriant :

« Mais, mon ami, le comte ne nous doit-il  
» pas de l'argent ? — Oui... quelque chose....  
» — Vous n'avez pas réglé cela à ta dernière  
» visite ? — Non, tu sais bien que nous n'at-  
» tendons pas après cette rentrée ; Dieu merci,  
» je suis à mon aise !... — N'importe, mon ami,  
» avec les jeunes gens il faut penser pour eux...  
» Si tu ne demandes pas ton argent au comte,

» il ne songera jamais à te le rendre... Crois-  
» moi, va le voir... Tu amèneras la conversa-  
» tion là-dessus... sans avoir l'air de rien... vas-  
» y... à l'heure... de son déjeuner... — Mais,  
» ma chère, je suis persuadé que M. de Sen-  
» neville ne nous donnera pas d'argent.—Vas-y  
» toujours, mon petit... il te donnera peut-être  
» du chocolat. »

## CHAPITRE VII.

SIC VOS NON VOBIS.

---

Pour contenter sa tendre moitié, M. Troupeau est parti de bonne heure pour Paris, il a fait une toilette soignée et acheté des gants neufs pour aller chez son ami le comte de Senneville ; il prépare la phrase qu'il dira en l'abordant, et la manière dont il tiendra son chapeau sous son bras. M. Troupeau a entendu dire qu'on reconnaissait un homme de génie jusque dans les plus petites choses ; depuis ce temps il met beaucoup de prétentions à tout ce qu'il fait, espérant que cela lui donnera du génie.

Madame Troupeau a vu partir son époux

avec un doux battement de cœur ; les pensées les plus voluptueuses labercent en son absence ; elle rêve amour, cors aux pieds, chocolat , et mille autres choses encore. Heureux les gens qui rêvent tout éveillés ! ceux-là peuvent façonner leur rêve à leur fantaisie , et le prolonger tant que cela leur plaît.

Pendant que ses parents font travailler leur imagination, Virginie cherche à employer utilement son temps ; quelque chose lui dit qu'il est pour les femmes un autre bonheur que celui que l'on rêve ; elle a trouvé fort amusant de faire la conquête de M. Doudoux ; mais il lui semble que le sentiment dont ce jeune homme prétend brûler devrait avoir d'autres résultats que des soupirs , des œillades et des mots latins. Virginie ne sait pas bien encore ce qu'elle désire , mais il est certain qu'elle désire quelque chose. La Fontaine nous a dit comment l'esprit vient aux filles ; il en est dont l'esprit précocce devance toutes les leçons , et qui ont deviné ce qu'on leur apprendra *Beati pauperes spiritu!*

Si vous ne connaissez pas Belleville , je vous apprendrai que la rue de Calais est grande ,

large et passablement déserte, surtout le côté qui ne donne pas dans la rue de Paris. Le jeune Doudoux pouvait s'y promener souvent sans crainte d'être remarqué par les voisins, qui sont aussi mauvaises langues à Belleville qu'ailleurs. Mais Virginie, qui n'est pas romantique, trouve que c'est peu de chose de regarder son amoureux par la fenêtre, quoique le jeune homme se donne un torticolis afin de l'apercevoir plus longtemps. Si elle se trouve en société avec le jeune savant, Adrienne est sans cesse sur leur dos; ils ne peuvent se dire un mot qu'elle ne cherche à l'entendre; cela semble d'autant plus contrariant à Virginie, que Doudoux lui répète sans cesse :

« Ah! mademoiselle, si vous saviez!... »

Et la phrase du jeune homme n'a jamais été plus loin.

« Je veux absolument savoir! » se dit Virginie. « Si je pouvais causer seule avec M. Doudoux, il achèverait sans doute sa phrase.... » Il n'invente rien pour me parler... pour se rapprocher de moi... Il est bien drôle, ce jeune homme-là! il faut que ce soit moi qui fasse tout. Si j'étais aussi gauche que lui,

» nous ne risquerions rien que de passer notre vie  
» à soupirer... Oh ! mais ça ne m'amuse pas, les  
» soupirs!... Je veux bien rire de ceux des  
» hommes, mais je ne veux pas en faire pour  
» eux ! »

Vous voyez que mademoiselle Virginie a presque la science infuse ; une grande coquette ne penserait pas autrement ; mais , comme je vous disais tout-à-l'heure, elle était de ces êtres que la nature a richement dotés.

Il y a des personnes qui disent qu'on peut tout ce qu'on veut, cela n'est vrai que jusqu'à un certain point ; mais il est bien certain que les gens intelligents et laborieux peuvent plus que les sots et les fainéants. L'imagination de Virginie n'étant pas paresseuse, elle a bientôt trouvé un expédient pour avoir un tête-à-tête avec M. Doudoux.

La maison de M. Troupeau a des fenêtres au rez-de-chaussée, mais ces fenêtres éclairent l'antichambre, la salle à manger, pièce où la servante va et vient sans cesse ; ce n'est donc pas là qu'on pourrait causer. A la grille d'entrée on peut encore être surpris ; mais, en suivant le mur du jardin, on trouve bientôt une



petite porte de bois. Cette porte est toujours fermée à double tour, et la clé n'est pas dans la serrure, parce qu'on ne sort jamais par là ; Virginie sait que cette clé est pendue dans la cuisine. En allant et venant dans la journée, elle a saisi le moment où leur servante Babelle n'est pas à la cuisine ; elle prend la clé, court au jardin, tourne les deux tours de la petite porte, s'assure qu'elle n'est fermée qu'au pêne, va remettre la clé à sa place, puis se poste à sa fenêtre, attend que Doudoux passe, ce qui ne tarde pas, lui fait signe d'approcher, lui dit à demi-voix : « Venez ce soir à la brune, près » de cette petite porte. » Et sans attendre la réponse du joli garçon, parce qu'une femme sait bien qu'un homme ne refuse jamais un doux tête-à-tête, Virginie referme la fenêtre, va rejoindre sa mère, et reste à côté d'elle toute la journée sans ôter les yeux de dessus son ouvrage, ce qui fait que madame Troupeau se dit encore en regardant sa fille : « Quelle perle » d'enfant mon mari a eu l'esprit de me faire ! »

C'était justement le jour où M. Troupeau s'était rendu de nouveau à Paris. Son père est absent, et sa mère a fait commander un bain

à domicile pour huit heures du soir, ( on a des bains à domicile à Belleville ); Virginie voit avec joie que rien ne la troublera dans l'entretien qu'il veut avoir avec Doudoux.

La nuit est venue, et le bain aussi; madame Troupeau, qui espère que son mari revient à coucher, plonge dans l'eau ses chastes appas avec accompagnement d'eau de mielet de pâte d'amandes, attendant le retour de son époux dans la situation de Suzanne, mais avec de tout autres intentions.

Babelle est à la cuisine, et Virginie, qui a dit qu'elle allait dans sa chambre regarder des images, se rend furtivement dans le jardin et gagne la petite porte.

Il était presque nuit, Virginie éprouvait une vive émotion dans laquelle entrait du plaisir, de la curiosité, de l'espoir et de la peur; on ne va pas sans quelque crainte à un premier tête-à-tête, et à dix-sept ans on n'est pas bien aguerrie; mais la plus grande crainte de la jeune fille était que M. Doudoux ne l'eût pas bien entendue et ne fût pas au rendez-vous.

Avant d'ouvrir la porte qui donne sur la rue,

Virginie dit à demi-voix : « Êtes-vous là ,  
» monsieur Doudoux ?

« — Oui, mademoiselle, » répond le jeune  
» homme; depuis longtemps je contemple Phé-  
» bé en vous attendant.

» — Alors je vais ouvrir... Eh bien!.... mon  
» Dieu que cette porte est dure , elle est rouil-  
» lée... elle ne veut plus tourner..... aidez-moi  
» donc, monsieur Doudoux..... — Que faut-il  
» faire, mademoiselle? — Poussez , poussez  
» bien fort!... — Je vais y employer l'union de  
» mes moyens. »

Et, en effet, M. Doudoux se jette sur la porte  
avec tant d'impétuosité, qu'elle s'ouvre brus-  
quement et renverse Virginie qui était der-  
rière.

Le jeune homme pousse un cri en voyant la  
jeune fille faire la culbute; mais Virginie se re-  
lève lestement en lui disant : « Taisez-vous  
» donc, si vous criez on va venir, et nous ne  
» pourrons pas causer.

« — Ah! mademoiselle, je suis si désolé!....  
» C'est que vous m'aviez dit de pousser. — C'est  
» vrai, mais je ne croyais pas que vous iriez si  
» vite. — Mon Dieu! vous êtes-vous blessée?....

» — Non, ce n'est rien. — Sur quoi êtes-vous  
 » tombée? — Tiens! vous l'avez bien vu. — Je  
 » vous assure que je n'ai rien vu, mademoi-  
 » selle. — Je me suis seulement un peu écor-  
 » ché... à... l'os coxal... — A l'os cox... O fille  
 » éminemment scientifique!... vous fûtes faite  
 » pour moi, je suis fait pour vous, nous som-  
 » mes faits l'un pour l'autre. — Ça me fait un  
 » peu de mal, quoique ça... Tenez, asseyons-  
 » nous là, monsieur Doudoux.»

Il y avait un vieux banc de bois dans le jar-  
 din près de la petite porte; Virginie va s'asseoir  
 dessus, Doudoux se place près d'elle, et il reste  
 en admiration devant le joli visage de la jeune  
 fille, que la lune éclaire alors parfaitement.

Se lassant d'être admirée en silence, Virgi-  
 nie dit à Doudoux : « Eh bien, monsieur?... —  
 » Eh bien, mademoiselle... *Quid novi?* — Com-  
 » ment avez-vous dit, monsieur? — *Quid novi?*  
 » mademoiselle. — Ah! monsieur Doudoux, ça  
 » m'ennuie quand vous parlez latin... Qu'est-ce  
 » que vous voulez dire avec *novi*? — Je vous de-  
 » mande ce qu'il y a de nouveau, mademoi-  
 » selle. — Est-ce que c'est à moi à vous ap-  
 » prendre du nouveau?... Quand vous me ren-

» contrez dans le monde, vous me dites tou-  
 » jours : Ah ! mademoiselle, si vous saviez.....  
 » Dites-moi donc à présent ce que je ne sais  
 » pas.

« — C'est juste, mademoiselle ! vous parlez  
 » comme Cicéron, c'est à moi de vous dire ce  
 » qu'il y a dans mon âme... C'est que... j'ai  
 » tant de choses à vous expliquer ; je ne sais par  
 » où commencer. — Commencez par la fin, je  
 » serai plus vite au fait... Mais ne remuez pas  
 » tant sur le banc... Entendez-vous comme il  
 » craque ? »

Après s'être un moment recueilli, Doudoux  
 s'écrie en faisant un bond sur le banc : « Savez-  
 » vous ce que c'est que l'amour, mademoiselle ?  
 » — Non, monsieur. — Eh bien ni moi non  
 » plus ; du moins, je ne l'avais pas su jusqu'à ce  
 » que je vous eusse rencontré... Je croyais ai-  
 » mer, je ne m'en doutais pas. . Je n'étais qu'un  
 » polisson près des femmes ; mais vous m'avez  
 » fait connaître cette divine flamme... Ah ! ma-  
 » demoiselle !..... — Prenez garde, vous casse-  
 » rez le banc. — Mademoiselle, si je vous de-  
 » mande en mariage à vos parents, pensez-vous  
 » qu'ils me donneront votre main ? — Je ne sais

» pas. D'abord, cela regarde aussi ma tante... et  
» puis on ne veut pas me marier si jeune. — C'est  
» comme moi, ma mère a décidé que je ne pou-  
» vais me marier avant vingt-cinq ans. — Vous  
» avez le temps d'attendre. — Mais que faire  
» d'ici là?... Quand on brûle... qu'on se con-  
» sume... — Moi, je ne brûle pas!... Tenez, tâ-  
» tez mes mains, comme je suis fraîche. »

Le jeune homme prend les mains de Virginie dans les siennes; il était en effet brûlant, et la pression des petites mains qu'on lui abandonnait ne rafraîchissait pas son sang. Il se rapproche de la jeune fille, qui commence à s'échauffer aussi; car il y a entre deux personnes de cet âge un fluide électrique qui se communique très-rapidement. On ne se disait plus rien, mais on éprouvait un bien-être qui valait les plus belles phrases. La lune se cachait, Doudoux se rapprochait toujours de Virginie, qui se reculait un peu, mais se laissait prendre à la taille et serrer fort tendrement par le jeune homme, qui devenait plus audacieux à mesure que l'astre des nuits se dérobaît derrière un nuage... Enfin il va se hasarder à prendre un baiser... lorsque le banc fait la bascule... Les

jeunes gens étaient parvenus au bout sans s'en apercevoir. Ils tombent tous deux, Doudoux roule sur Virginie .. D'abord il se désole ; mais la jeune fille rit, il se calme ; il se permet même de fureter avec sa main , et il rencontre le petit caleçon de finette. Il pousse un cri, et se relève comme s'il venait de marcher sur un serpent, en disant : - Ah! mon Dieu, est-ce que » c'est un garçon? »

Avant que Virginie ne réponde, quelqu'un paraît à l'entrée du jardin, et une voix s'écrie : « Je vous y prends, monsieur Doudoux, et avec » mademoiselle Virginie, j'en étais sûre. »

C'est Adrienne qui vient de parler, Virginie a reconnu sa voix; en une seconde elle s'est relevée, a poussé Doudoux dehors, elle lui ferme la porte sur le nez, puis court dans sa chambre regarder ses images en se disant : « Je ne » sais pas ce qu'Adrienne dira ! mais je soutien- » drai toujours que je ne suis pas sortie de ma » chambre. »

Doudoux s'est trouvé dans la rue sans trop savoir comment. Il n'est pas bien revenu de la surprise que lui a causé le caleçon, et il reste immobile contre la porte qui vient de se fer-

mer derrière lui. Adrienne est à quelques pas , fort émue aussi , mais cherchant à dissimuler son dépit, Elle attend que le jeune homme lui dise quelque chose ; comme il n'en fait rien , elle se décide à parler.

« Monsieur, je suis bien aise d'avoir une ex-  
 » plication avec vous... car vous pourriez croire  
 » que je suis venue interrompre votre tête-à-  
 » tête, parce que je vous avais suivi, et certai-  
 » nement c'est bien loin de ma pensée, je ne  
 » suis personne... et quoique votre conduite  
 » avec moi ait été bien singulière..... Mais au  
 » reste je suis charmée de vous dire que cela  
 » m'est bien égal, vous me parliez sans cesse...  
 » vous étiez toujours sur mes pas, à présent  
 » vous êtes tout occupé d'une autre.... Mon  
 » Dieu, vous avez raison, il ne faut jamais se  
 » gêner, les femmes n'en valent pas la peine! »

Ici Adrienne est obligée de s'arrêter pour reprendre sa respiration ; elle a débité son discours si vite, qu'elle étouffe. Doudoux profite de ce moment de répit pour murmurer :

« Mademoiselle... je ne sais pas pourquoi...  
 » — C'est bien, monsieur. Oh ! je n'ai pas besoin  
 » de vos excuses... je vous répète que cela



» m'est fort indifférent que vous soyez amou-  
» reux de mademoiselle Troupeau... qui sera  
» une franche coquette avec son petit air niais !  
» — Une coquette... Ah ! par exemple, mademoi-  
» selle... — Oui, monsieur, et qui se moquera  
» de vous... et ce sera bien fait. Mais tout ce  
» que je veux vous dire, c'est que j'ai passé ici  
» par hasard : ma tante m'avait priée de lui  
» acheter une petite flûte pour son souper, chez  
» le boulanger du coin, puis de monter jusque  
» chez notre laitière qui demeure dans cette  
» rue, lui dire de nous apporter demain le dou-  
» ble de lait... parce qu'elle veut faire de la  
» bouillie à mon oncle.... — Mademoiselle, je  
» n'ai pas besoin de savoir... — Si, monsieur,  
» je veux vous prouver que je suis venue par  
» hasard ; en passant devant cette porte, je l'ai  
» vue ouverte, cela m'a paru singulier, car elle  
» est ordinairement fermée ; je me suis appro-  
» chée .. j'ai entendu rire... et je vous ai vus  
» tous les deux... vous étiez drôlement assis à  
» ce qu'il m'a paru !... — Mademoiselle, nous  
» venions de tomber... — Oh ! c'est possible,  
» monsieur ; d'ailleurs ça ne me regarde pas...  
» et à présent je me repens de vous avoir dé-

» rangés... — Mademoiselle, je vous prie de ne  
» pas croire!... — Comment donc, je me gar-  
» derai bien de rien croire!... Une petite fille  
» si niaise, si innocente... et un jeune homme  
» qui a l'air si doux, si timide!... Ah!... ah!  
» ah!... vous jouiez à pigeon vole probable-  
» ment?... Au reste, soyez tranquille, mon-  
» sieur, je ne dirai rien... je ne parlerai à per-  
» sonne de ce que j'ai vu, car je ne suis pas  
» méchante, et je serais très-fâchée de causer  
» de la peine à quelqu'un... quoiqu'on n'ait pas  
» craint de m'en faire à moi. »

Adrienne a fini, elle se tait ; Doudoux ne ré-  
pond rien ; au fond du cœur il se sent un peu  
coupable ; tous deux restent en face l'un de  
l'autre. Doudoux voudrait voir Adrienne s'en  
aller, celle-ci voudrait entendre Doudoux s'ex-  
cuser, car les femmes, lors même qu'elles  
semblent le plus en colère, ne sont pas bien  
loin de pardonner, il ne s'agit que de savoir  
s'y prendre ; mais aussi elles ont quelquefois  
des accès de colère très-violents, lorsque au  
lieu d'implorer leur pardon on est insensible à  
leurs reproches. En voyant M. Doudoux pren-  
dre sans mot dire le chemin de chez lui,

Adrienne, qui le croyait touché de ce qu'elle venait de lui dire, éprouve un tel mouvement de dépit, qu'elle court sur les pas du jeune homme en lui criant :

« C'est égal, monsieur, vous êtes un mal-  
 » honnête, un impertinent, et vous vous êtes  
 » conduit avec moi comme un homme sans  
 » éducation !..—Ah! mademoiselle !.. calmez-  
 » vous, je vous en supplie !... — Qu'est-ce que  
 » cela vous fait que je me calme !... cela vous  
 » est bien égal... après m'avoir fait des yeux si  
 » tendres... car vous aviez l'air d'une perdrix à  
 » côté de moi... Ah! c'est affreux !... c'est in-  
 » digne !...

« — Oui, mademoiselle, c'est indigne !... »  
 dit d'une voix forte un homme qui se trouve  
 alors entre les deux jeunes gens sans qu'ils  
 l'aient aperçu venir. « Mais c'est votre conduite  
 » qui est épouvantable, mademoiselle !... don-  
 » ner des rendez-vous le soir... à un jeune  
 » homme... et dans ma rue... devant ma mai-  
 » son... que vous devriez respecter, car elle est  
 » l'asile de l'innocence !... »

Les jeunes gens ont reconnu M. Troupeau ;  
 ils se sauvent chacun de son côté. Le ci-de-

vant marchand de crin revenait seulement de Paris, et, au moment d'entrer chez lui, il avait entendu Adrienne parlant avec feu à Doudoux. La fuite des jeunes gens ne le calme pas, il continue de s'écrier : « C'est épouvantable!... » c'est une horreur!... devant chez moi!... à » ma porte!... dans ma rue! . . il n'y a plus de » mœurs!..... je voudrais que tous les voisins » pussent m'entendre!... c'est par trop de li- » berté! »

Et, tout en criant, M. Troupeau avait saisi le cordon de la sonnette, et il tirait avec violence par suite de son agitation, et madame Troupeau, qui de son bain avait entendu crier dans la rue, sonnait aussi sa bonne pour savoir ce qui se passait, et Babelle, au lieu d'aller ouvrir, courait à sa maîtresse, et Virginie restait sans bouger dans sa chambre en se disant : « Criez! sonnez! ça m'est égal!... je » n'entends rien, moi. »

« Babelle, qu'est-ce donc?... qu'est-il donc » arrivé? » demande madame Troupeau en sortant de sa baignoire, de manière à laisser voir un sein qui ne bougeait pas de place, et qui n'en tenait même pas du tout.

• — Ah ! madame, je suis tout effrayée ! » dit la cuisinière en s'appuyant contre un meuble.

« — J'ai entendu crier dans la rue.... — Oui, » madame, et maintenant entendez-vous com- » me on sonne à la grille?... ils veulent entrer » de force, peut-être... — Ah ! mon Dieu !... » mais d'où vient tout ce bruit ? — C'est encore » une émeute, madame, c'est une nouvelle ré- » volution... La fruitière m'avait bien dit que » la semaine ne se passerait pas sans quelque » chose, parce qu'on devait mettre un impôt sur » les haricots flageolets !... Je suis sûre que » tout est à feu et à sang dans Paris... — Ah ! » grand Dieu !... et Troupeau qui n'est pas re- » venu.,. — Tenez, madame, entendez - vous » comme ils carillonnent, drelin ! drelin !... le » plus souvent que j'ouvrirai... — Mais que veu- » lent-ils enfin ? — Je crois qu'ils veulent qu'on » erie avec eux vive la liberté ! — Eh bien, il » faut les satisfaire... Ah ! mon Dieu !... et je » suis nue.... Babelle, vite un peignoir.... un » châle, un caleçon... ce que vous trouverez... » et ma fille, pourvu qu'elle ne sorte pas ! »

Madame Troupeau saute en bas de sa bai-  
gnoire, laissant voir à sa cuisinière des objets

que M. Troupeau devait seul admirer, quand même ; mais Babelle ne s'occupe point de toutes ces bagatelles ; tandis que sa maîtresse s'essuie à la hâte, elle court dans la chambre, cherchant les vêtements de madame, qui de son côté court en sauvagement et ne trouve rien, comme c'est assez l'ordinaire quand on est pressé.

Enfin Babelle s'écrie : « Ah ! voici un caleçon, madame. — Bien, donnez... donnez » donc vite. — C'est ce mauvais peignoir que » je ne trouve pas... voilà un châlè. — Allons, » je vais m'en contenter, avec le caleçon... Ils » vont casser la sonnette... ouvrons la croisée » à côté ; certes, je ne veux pas descendre au » rez-de-chaussée..... venez, suivez-moi, Babelle. »

Figurez-vous une grande femme maigre, n'ayant pour tous vêtements qu'un caleçon et un châlè ployé en long, telle est madame Troupeau, qui court ouvrir une fenêtre de son salon, et s'y met en criant : « Oui, mes amis, » vive la liberté ! — Et point d'impôts sur les » haricots ! » ajoute Babelle en se démenant à

la croisée, et agitant un vieux mouchoir à tabac.

« Qu'est-ce que cela veut dire, ma femme...  
» que signifie cette plaisanterie-là, et pourquoi  
» ne vient-on pas m'ouvrir, depuis une heure  
» que je sonne? » crie M. Troupeau en regardant  
à la fenêtre.

« — Mais, mon Dieu! c'est mon mari!... —  
» Comment! c'est monsieur qui sonne, mada-  
» me? — Et qu'êtes-vous venue me chanter,  
» Babelle, avec votre émeute et vos flageolets?  
» — Dame, ces cris... ce bruit... — Allons,  
» vous êtes une sottie! descendez vite ouvrir à  
» mon époux. »

Babelle va ouvrir, M. Troupeau a de l'humeur d'avoir attendu si longtemps à la porte; en entrant dans son salon, il trouve sa femme qui s'est jetée dans un fauteuil, et n'est pas encore remise de son émotion. Le costume de madame semble fort singulier à monsieur; madame se hâte de donner des explications à son mari, et de lui demander, à son tour, la cause des cris qu'elle a entendus. M. Troupeau apprend à sa femme ce qui a causé sa colère.

« Cette petite Adrienne... cela ne m'étonne

» nullement de sa part, » dit madame Troupeau  
 en déroulant son châle pour tâcher de couvrir  
 ses épaules. • C'est une éveillée, une évaporée!  
 » — Vous voyez que notre tante avait raison en  
 » nous engageant à ne pas laisser Virginie la  
 » fréquenter. — Oh ! Virginie n'écouterait point  
 » de mauvais conseils. Chère enfant ! elle a pas-  
 » sé la journée à travailler à côté de moi , et ce  
 » soir elle n'a pas quitté sa chambre , où elle  
 » regarde les images du *Juif errant* ; il paraît  
 » même que tout ce bruit que tu faisais dans la  
 » rue ne l'a pas effrayée. Tant mieux ; quant à  
 » moi , je dirai à mon ami Vauxdoré de veiller  
 » sur sa nièce , et je n'engagerai pas madame  
 » Ledoux et son fils à venir chez nous , ainsi que  
 » j'en avais l'intention , puisque ce jeune homme  
 » est un petit séducteur. — Je suis de ton avis,  
 » mon ami. Mais parle-moi donc de ton voyage,  
 » tu ne me dis rien..... Viens donc te mettre  
 » dans cette bergère... près de moi... tu seras  
 » mieux. •

Madame Troupeau minaudait en prononçant  
 ces mots , et elle arrangeait si maladroitement  
 son châle qu'elle laissait voir qu'elle n'avait pas  
 de chemise. Sans être ému par toutes ces aga-



ceries, M. Troupeau se lève, prend une chandelle et dit à sa femme : « Bonsoir, ma chère »  
» amie, je suis très-fatigué et je vais me cou- »  
» cher... demain, je te conterai ce que j'ai fait »  
» à Paris; tout ce que je puis te dire, c'est que »  
» je n'ai pu parvenir à rencontrer le comte de »  
» Senneville.

» — Et vous n'avez pas pris de son chocolat ?  
ajoute madame Troupeau d'un air ironique.  
Puis, voyant que son mari s'est retiré, elle se  
lève, se drape à l'antique, et se décide aussi à  
aller se coucher en murmurant : « C'était bien »  
» la peine ! les hommes ne sont jamais aima- »  
» bles quand cela nous ferait plaisir. »

## CHAPITRE VIII.

### UN CUIRASSIER.

---

« Mon cher Vauxdoré, tu ne veilles pas assez » sur ta nièce, » dit M. Troupeau, en rencontrant son ami le lendemain de son retour à Paris.

« Je ne puis pas avoir toujours ma nièce dans » ma poche, » répond M. Vauxdoré, en feuilletant dans un gros livre qui explique la règle de tous les jeux. — Il me semble cependant, » mon ami, que lorsqu'il s'agit des mœurs... de » l'avenir de ta nièce... Je doute fort qu'elle » trouve un mari en se conduisant ainsi.... — » On peut jouer l'impériale de rencontre... C'est

» ce que je soutenais hier au café de M. Bart...  
» J'y faisais ma partie avec l'ingénieur-géomètre  
» de Belleville... — Vauxdoré, le jeu te maî-  
» trise trop, tu deviendras un Beverley. Il ne  
» s'agit pas de l'impériale, mais de ta nièce que  
» j'ai prise hier sur le fait, dans ma rue, à près  
» de neuf heures du soir avec le fils de madame  
» Ledoux. — Comment, sur le fait ! Qu'est-ce  
» que cela veut dire, qu'est-ce que tu as pris  
» hier au soir ? — Comme j'allais rentrer chez  
» moi, j'aperçois un jeune homme et une de-  
» moiselle causant avec beaucoup de feu... la  
» demoiselle surtout semblait exaltée ; j'avance,  
» c'était ta nièce et M. Doudoux. — Eh bien,  
» après... Ils causaient, voilà tout... — Voilà  
» tout... Peste ! La nuit, une demoiselle avec  
» un jeune homme dans la rue... Tu trouves  
» cela convenable ? — Ils pouvaient s'être ren-  
» contrés. — Vauxdoré, tu me fais de la peine.  
» Ce n'est pas ma fille que l'on rencontrerait ja-  
» mais causant en tête-à-tête avec un jeune  
» homme ! Au reste, je t'ai averti, c'était mon  
» devoir. Tu feras à présent ce que tu voudras.  
» — Oui, oui... je parlerai à ma femme... Le  
» point ne se compte qu'après l'impériale.»

En rentrant chez lui, Vauxdoré fait part à sa femme des propos qui courent sur Adrienne. Madame Vauxdoré est une bonne femme toute ronde et très-gourmande, qui ne soupçonne jamais le mal ; pourvu que ses ragoûts ne sentent pas le brûlé, elle est satisfaite. Elle se hâte de prendre la défense de sa nièce.

« Votre M. Troupeau est un cancanier... Il » ferait un potiron avec un gland ! Adrienne est » sortie hier au soir parce que je l'ai envoyée me » chercher une petite flûte chez M. Patte, bou- » langer, et du lait chez notre laitière qui de- » meure rue de Calais... Il fallait bien qu'elle » passât devant la maison de Troupeau ; mais » vous voyez qu'elle n'avait pas prémédité un » rendez-vous. — Je ne te dis pas le contraire , » c'est Troupeau qui... — Adrienne, viens nous » parler, mon enfant. »

Adrienne accourt à la voix de sa tante, devinant déjà ce qu'on va lui demander.

« Ma chère amie, est-ce que tu as rencontré » quelqu'un hier soir en allant chez la laitière ? » — Oui, ma tante ; j'ai rencontré le fils de ma- » dame Ledoux. Ce jeune homme m'a souhaité » le bonsoir, je lui ai répondu .. Est-ce qu'il y

» a du mal à cela? — Aucun, ma chère, c'est  
» M. Troupeau qui a dit à ton oncle qu'il t'avait  
» surprise à un rendez-vous. — M. Troupeau  
» est arrivé si brusquement sur nous en criant,  
» que cela nous a fait peur. Je me suis sauvée  
» et M. Doudoux s'en est allé d'un autre côté...  
» voilà tout. — Je te crois, mon enfant, mais il  
» y a des gens qui voient du mal dans tout. —  
» Il faut les laisser dire, ma tante; il me sem-  
» ble qu'il doit nous suffire de ne rien avoir à  
» nous reprocher.

« — C'est égal, » dit Vauxdoré, « j'explique-  
» rai tout cela à Troupeau, afin qu'il n'ait plus  
» de mauvaises pensées sur ta vertu... Ma femme  
» je te propose un écarté... »

Adrienne n'aurait eu qu'un mot à dire pour se justifier et se venger de celui qui l'accusait ; mais Adrienne est bonne, elle serait désolée de causer du chagrin à Virginie , et il ne lui vient pas un moment à la pensée de se disculper en faisant connaître la conduite de celle qu'elle appelait son amie.

Par suite de cet événement, Doudoux n'ose plus passer dans la rue de Calais, car M. Troupeau lui fait une paire d'yeux très-sévères tou-

tes les fois qu'il le rencontre, et le jeune homme craint que le papa n'ait deviné l'amour qu'il éprouve pour sa fille; cet amour a triomphé de la sensation désagréable causée par l'attouchement du petit caleçon. Doudoux, qui a pris des informations, sait maintenant qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'une femme porte des culottes. Il donnerait tout au monde pour obtenir un nouveau rendez-vous; mais il se creuse en vain la tête pour en faire naître l'occasion; il n'a pas l'imagination de Virginie, et celle-ci ne le seconde plus; car elle n'a pas été satisfaite de son tête-à-tête avec lui, et elle se dit : Pour être jetée deux fois par terre, ce n'est pas » la peine de se donner tant de mal. »

Vauxdoré a conté partout comment sa nièce avait eu occasion de se trouver le soir, dans la rue de Calais, avec le fils de madame Ledoux; mais Troupeau et sa femme conservent la même opinion d'Adrienne. Le monde est méchant, il est toujours porté à croire le mal, et revient difficilement sur ses jugements : c'est un auteur qui, lors même qu'on le siffle, ne veut pas s'être trompé. Cependant les voisins continuent à se voir, parce que dans un petit

endroit on ne fait pas aisément de nouvelles connaissances, et qu'il est souvent difficile d'éviter les anciennés ; mais madame Troupeau ne laisse plus sa fille causer seule avec Adrienne, et celle-ci a encore la bonté d'en être fâchée, car elle avait réellement de l'amitié pour Virginie. Quant à mademoiselle Troupeau, depuis la soirée du jardin, elle baisse les yeux devant Adrienne, en faisant une petite mine si drôle, qu'il serait difficile de lui garder rancune ; aussi Adrienne a saisi un moment où leurs parents ne les regardaient pas, pour prendre la main de son ancienne amie ; elle l'a serrée dans la sienne en lui soufflant dans l'oreille : « Je ne dirai rien ! je ne t'en veux pas, et je t'aime toujours. » Sur quoi Virginie a souri en faisant un petit mouvement de tête pour remerciement.

La Providence devait un dédommagement à cette bonne fille qui se faisait soupçonner d'une faute... qu'à la vérité elle eût peut-être été fort aise de commettre, mais qu'enfin elle n'avait pas commise. Adrienne soupirait encore un peu en pensant à M. Doudoux, lorsqu'un matin elle entend dire à son oncle :

« Nous allons avoir des cuirassiers à loger  
» dans Belleville.... C'est monsieur Renard qui  
» vient de me le dire... il sait les nouvelles mê-  
» me avant les autorités... Je dois m'attendre à  
» loger un homme... comme propriétaire de la  
» maison que j'habite... Adrienne, tu prépare-  
» ras la petite pièce d'en haut... Si ce cuirassier  
» est aimable, je ferai la partie avec lui.

» — Et peut-être pourrons-nous apprendre  
» des nouvelles de notre neveu, dit madame  
» Vauxdoré, « cet espiègle de Godibert, qui s'est  
» engagé quoiqu'il ait eu un bon numéro.....  
» C'était une mauvaise tête... mais je l'aimais,  
» moi, ce garçon !

» — Ah ! mon cousin Godibert ! » dit  
Adrienne, » je me le rappelle encore, quoiqu'il  
» y ait sept ans qu'il soit parti !... Il m'appelait  
» sa petite femme, et je l'appelais mon petit  
» mari !..... Je serais bien contente de le  
» revoir.

» — Parbleu ! il s'était mis justement dans  
» les cuirassiers !... » dit Vauxdoré ; « si c'était  
» son régiment qui vint loger à Belleville.... Je  
» vais tâcher de m'en informer au café de mon-  
» sieur Bart... en jouant une poule. »



Pendant que la nouvelle de l'arrivée des cuirassiers fait battre de plaisir le cœur d'Adrienne, on est aux abois chez M. Troupeau qui craint qu'on ne lui donne des militaires à loger.

» Je ne doute pas de l'honneur de ces militaires, » dit madame Troupeau ; « mais enfin » notre Virginette est si jolie !..... un cuirassier » ne se gêne pas pour dire une galanterie..... » quelquefois un peu trop cavalière... Mon ami, » il ne faut pas que l'innocence de notre fille » coure le moindre péril... Va à la mairie, informe-toi... qu'on nous donne deux chevaux, » trois chevaux, s'il le faut... mais point de militaires à loger... ce sera plus convenable. — » C'est juste... quoique j'aie bien le moyen de » recevoir aussi des hommes... mais tu as raison, les chevaux sont moins dangereux près » du beau sexe.

» — Pourquoi donc ne veulent-ils pas loger » de militaires ? » se dit Virginie ; « cela m'aurait amusée de voir chez nous un cuirassier... » Nous ne recevons pas si souvent de nouvelles » figures !... On a peur de tout ici. Je suis bien » sûre qu'Adrienne sera plus heureuse, et que

» son oncle aimera mieux des hommes que des  
» chevaux. »

On a satisfait aux désirs de M. Troupeau ; au lieu d'un soldat, il a quatre chevaux à loger. Quant aux Vauxdoré, ils voient arriver un jeune cuirassier de cinq pieds huit pouces, beau blond, au teint coloré, moustache bien peignée, tournure dégagée et martiale à la fois. En entrant dans la maison, le cuirassier saute au cou de Vauxdoré, puis à celui de sa femme, en s'écriant : « — Comment, mon oncle!..... » ma tante!... vous ne me reconnaissez pas!... » C'est votre neveu Godibert, surnommé Ventre-à-Terre!... Mais embrassez-moi donc!...

» — Quoi! ce serait lui! ce pauvre Godibert,  
» dont nous parlions encore il y a deux jours...  
» Ce cher neveu!..... mais regarde donc,  
» Vauxdoré, comme il est bel homme main-  
» tenant!..... comme cet uniforme lui va  
» bien!... »

Et tandis que l'oncle et la tante embrassent et contemplent leur neveu, Adrienne, qui est restée au milieu de la chambre, et à laquelle on n'a pas sauté au cou, dit à son tour :

« Eh bien, monsieur Godibert, est-ce que  
» vous ne me reconnaissez pas, moi? »

Le cuirassier examine la jeune fille, en répondant : « Mademoiselle, je vous demande  
» bien pardon... mais je ne me rappelle pas...  
» — Vous avez oublié Adrienne..... celle que  
» vous appeliez votre petite femme! ... —  
» Adrienne! il se pourrait!... Cette petite fille,  
» quand je suis parti, serait aujourd'hui cette  
» belle demoiselle... — Eh oui! c'est moi... —  
» Ah! ma petite femme, permettez-moi alors de  
» renouveler connaissance. »

Ventre-à-Terre embrasse la jeune fille qui se laisse faire, sans avoir peur de la grande moustache que porte maintenant son *petit mari*, et madame Vauxdoré ne cesse de s'écrier : « Il est  
» superbe en uniforme!..... c'est un cuirassier  
» fini!... Il faudra le régaler, ce cher enfant!  
» Aimes-tu la matelote, mon ami? — Oh! j'ai  
» me tout, ma tante, un soldat n'est pas difficile!... — C'est égal, je te ferai une matelote,  
» j'excelle là-dedans... Nous resteras-tu longtemps?  
» — Mon régiment ne restera que huit  
» jours, à ce que je crois; mais j'espère obtenir  
» une permission du capitaine, et vous consa-

» crer quelque temps... — Ah! tant mieux!...  
 • Mon Dieu, comme il est devenu grand, mon  
 » petit mari!... — Moi, je vais dire à tout le  
 » monde que c'est mon neveu que j'ai le plaisir  
 » de loger. »

Vauxdoré court dans Belleville apprendre à ses connaissances l'arrivée de son neveu qui a cinq pieds huit pouces et de fort belles moustaches.

« On ne t'a pas donné un neveu à loger à  
 » toi? » dit-il en entrant chez son ami Trou-  
 » peau. « — Je ne peux pas avoir un neveu  
 » parmi les chevaux... — Tu verras le mien,  
 » mon ami, je te le présenterai... c'est un hom-  
 » me achevé!... un cavalier admirable... son nom  
 » de guerre est Ventre-à-Terre... et il ne faut pas  
 » croire pour cela que ce soit un de ces militai-  
 » res au ton rude et brusque... pas du tout!...  
 » c'est un air moelleux... c'est de la grâce... une  
 » galanterie permanente... rien qui sente la ca-  
 » serne!... Oh! j'en suis émerveillé! Madame  
 » Troupeau, je vous présenterai mon neveu. »

Vauxdoré s'en va en se frottant les mains, et madame Troupeau dit : « Je me passerais bien  
 • de voir son Ventre-à-Terre!... Quel joli nom

» de guerre!... Je suis sûre qu'il sent la pipe  
» d'une lieue... — Ah! ma chère amie... on ne  
» peut pas refuser... c'est son neveu... Mais je  
» pense... ce jeune cuirassier qui va loger dans  
» la maison... avec mademoiselle Adrienne...  
» qui a l'humeur si gaie... Hein... prévois-tu  
» les conséquences? — Oui, certes, je les de-  
» vine... ces gens-là sont si bornés! ils ne ver-  
» ront rien... ce sera comme avec le petit Le-  
» doux... Ah! c'est une fine matoise que cette  
» Adrienne! — Quelle différence d'avec notre  
» fille! — C'est qu'aussi Virginette a été autre-  
» ment élevée et surveillée... et quand elle s'or-  
» tira de mes mains pour passer dans celles d'un  
» mari, je pourrai dire avec orgueil à son  
» époux : Mon gendre! vous trouverez tout à sa  
» place!... — Oui, ma femme je m'en flatte, et  
» il y a tant de maris qui trouvent des places...  
» où il n'y a rien!... — Taisez-vous, Troupeau,  
» votre fille n'est pas loin. — A propos, ma  
» femme, c'est bientôt la fête de notre fille, ne  
» ferons-nous pas, comme à l'ordinaire, une  
» petite réjouissance... — Pourquoi pas? — A  
» coup sûr, mes moyens me le permettent...  
» mais que ferons-nous cette année?... si nous

» donnions un bal?... — Fi donc, monsieur,  
 » notre fille ne danse pas, vous le savez bien...  
 » sa tante ne veut pas qu'elle danse. — C'est  
 » juste... nous donnerons un grand déjeuner.  
 » — Un déjeuner... c'est toujours très-fatigant  
 » pour moi!... il faut tout surveiller... aller...  
 » venir... c'est un casse-tête que de recevoir...  
 » de traiter... — Eh bien, nous le donnerons  
 » dehors... Tiens, dans le bois de Romainville..  
 » il y a longtemps que Virginie nous demande  
 » à y aller, et nous n'avons pas pu nous y pro-  
 » mener une seule fois tant que ma tante a été  
 » ici. Mademoiselle Bellavoine a le bois de Ro-  
 » mainville en horreur à cause de la chanson :  
 » *Ce bois charmant, pour les amants...* — Oui, oui,  
 » je sais... mais où déjeunerons-nous? — Chez  
 » Robert, au Tournebride, c'est le plus ancien  
 » traiteur du bois, et moi je considère l'ancien-  
 » neté d'un établissement. D'ailleurs il y a une  
 » superbe pelouse en face de Robert, nous y fe-  
 » rons porter le déjeuner, et ce sera plus cham-  
 » pêtre. — Nous verrons cela... Virginette, ap-  
 » proche, ma fille. Seras-tu contente, pour ta  
 » fête, si nous donnons un déjeuner soupatoire  
 » au bois de Romainville? — Oui, maman... et

» j'irai sur un âne, n'est-ce pas ? — Tu iras même sur les chevaux de bois, si tu le désires. —  
 » Oh ! j'aime mieux un âne qui court. Et avec  
 » qui irons-nous ? — Nous verrons... il y a encore du temps... je réfléchirai pour nos invitations... — Ah ! vous prierez Adrienne, n'est-ce pas ? — Adrienne... peut-être, ma fille...  
 » La société de mademoiselle Adrienne ne te convient guère !... — Ah ! maman ! elle est si gaie, Adrienne !... je m'ennuierai si elle n'est pas de la fête. — C'est bon, petite, nous verrons cela ! »

Madame Troupeau donne un petit coup sur la joue de sa fille qui s'éloigne en sautillant et en disant : « On invitera Adrienne, on invitera les Vauxdoré, et par conséquent on invitera le cuirassier. »

Ventre-à-Terre est établi chez son oncle ; ses manières aimables lui ont gagné le cœur de toute sa famille. Ce n'est pas par l'esprit qu'il brille, mais il est beau garçon et galant près des dames ; n'est-ce pas assez pour plaire dans ce monde, où l'on réussit plus par les dehors que par le fond ? Madame Vauxdoré lui fait de petits mets, Vauxdoré joue avec lui aux domi-

nos, enfin Adrienne rit toute la journée avec son cousin.

Les souvenirs d'enfance sont bien doux, ils nous portent à ce temps où l'on est exempt de soins et d'inquiétudes, où les passions ne se sont point encore emparées de notre cœur; les désirs d'un enfant ne vont pas loin, il est rare qu'ils passent le lendemain ou le dimanche de la semaine. C'est avec joie qu'on revoit ceux qui nous rappellent nos premiers plaisirs.

Adrienne n'ose plus appeler le cuirassier son petit mari, elle lui parle souvent de l'époque où ils jouaient ensemble; elle n'a oublié ni les noms qu'ils se donnaient, ni les niches qu'ils se faisaient. Ventre-à-Terre écoute Adrienne en caressant sa moutache, et s'écrie : « Vous avez une mémoire étonnante, ma petite cousine ! » — Oh ! oui, mon cousin !... d'ailleurs je » n'avais pas oublié mon... — Votre petit mari... » est-ce que vous n'osez plus m'appeler ainsi ? — » Mais non, vous êtes si grand à présent... si » changé, cet uniforme, ces moustaches... vous » êtes bien différent ! — Et vous m'aimiez mieux » autrefois ? — Je ne dis pas cela !... seulement, » à présent, je ne me sens pas si libre près de



» vous.... — Pourquoi donc ? — Parce que ce  
 » n'est pas la même chose ! — Je suis toujours  
 » votre cousin... Toujours Godibert ! Je vous  
 » appellerai encore volontiers ma petite femme.  
 » — Vraiment ! oh ! par habitude... — Parce  
 » que vous êtes devenue bien gentille, ma cou-  
 » sine... »

Le cuirassier souriait et caressait encore sa moustache ; Adrienne riait et faisait de petites grimaces fort agréables. Le cousin parlait ensuite de ses campagnes ; il avait été à Alger , il avait combattu les Bédouins , il en avait tué six pour sa part ; et il racontait tout cela non pas en jurant et en s'échauffant comme beaucoup de militaires , mais avec une voix flûtée et un ton doux et agréable qui semblait encore plus surprenant dans un homme de cinq pieds huit pouces. En écoutant son cousin : Adrienne faisait souvent des bonds sur sa chaise ; elle s'écriait :

« Comment ! mon cousin , vous avez tué six Bédouins ! — Pourquoi pas , ma petite cousine ?  
 » — C'est que vous avez l'air si doux... il faut  
 » être bien en colère pour tuer quelqu'un ! — A  
 » la guerre , pas du tout , ma cousine , on va se  
 » battre en chantant , en folâtrant , on aborde

» l'ennemi poliment... il tire sur nous, et nous  
» manque... on lui dit : C'est pas ça, mon cher  
» ami, faut mieux ajuster... on tire et on le  
» tue. Merci, j'ai mon compte, qu'il dit en tom-  
» bant. Eh bien, alors, adieu, et sans rancune.  
» Voilà la chose, ma cousine, la guerre n'est pas  
» plus terrible que ça. Ces entretiens se renou-  
velaient fréquemment depuis que le jeune mi-  
litaire était arrivé. On n'avait pas encore eu le  
temps de le mener chez M. Troupeau, Mais  
Ventre-à-terre ne s'ennuyait pas chez son oncle;  
car Adrienne le laissait rarement seul, elle sem-  
blait redoubler d'amabilité pour rendre agréa-  
ble à son cousin la maison de son oncle.

Depuis qu'on logeait le cuirassier, il restait  
peu de temps à Adrienne pour penser à M. Dou-  
doux; aussi avait-elle cessé de soupirer en son-  
geant à lui. Le cœur d'une femme a besoin  
d'occupation. Il conserve un souvenir pour  
avoir quelque chose à penser; mais cela ne  
prouve pas toujours la constance!

## CHAPITRE IX.

### LES CHEVAUX ET LES ANES.

---

Un soir la famille Vauxdoré se rend chez les habitants de la rue de Calais. Adrienne donne le bras à son cousin, elle se pavane en tenant le beau cuirassier; elle a un air triomphant; c'est que l'on va présenter son cousin chez M. Troupeau, que Virginie le verra, qu'elle remarquera la tendre amitié qui unit le jeune militaire à sa cousine, et qu'elle sentira qu'Adrienne est amplement dédommée de l'abandon de M. Doudoux. Voilà ce qui donne un air radieux à l'amie de Virginie, car la femme la moins méchante éprouve toujours un

grand plaisir dans ces petits triomphes d'amour-propre si elle ne ressentait pas tout cela, elle serait trop bonne... mais une femme n'est jamais trop bonne; probablement parce qu'elle sait que le mieux est l'ennemi du bien.

Il y avait la famille Tir, M. Renard et quelques autres voisins réunis chez M. Troupeau, lorsque Vauxdoré entre dans le salon en tenant son neveu par la main; il le présente à la société en disant : « Permettez-moi de vous faire voir mon neveu qui a cinq pieds huit pouces et a tué six Bédouins. »

La société se lève; on considère le jeune cuirassier qui est obligé de se baisser pour ne point emporter avec sa tête une hollandaise en verres dépolis dont le salon est décoré.

« C'est un bel homme... un fort joli garçon! » disent lesdames.

« — Il est plus grand que ma plus haute baguette de fusée, » dit M. Tir à son fils Pétard.

« — Oui, papa, il a le double de vous.

« — Ah! monsieur a vu des Bédouins? » dit M. Renard en s'approchant du jeune militaire.

« — Oui, monsieur. — Oh! je sais..... les Bé-

» douins!... diable!... ce sont de vilaines gens, » vilaine race, j'ai vu beaucoup de Bédouins.

« — Est-ce que tu as été à Alger, toi, Renard? » dit M. Vauxdoré « — Moi... oh ! j'ai été à peu près partout... Et à quoi passiez-vous votre temps dans ce pays-là? »

Ventre-à-Terre commence à être fort ennuyé des questions de ce monsieur qu'il voit pour la première fois; il ne sait pas encore qu'il y a dans le monde des gens qui s'arrogent le privilège de disposer du temps des personnes avec lesquelles ils se trouvent; celles-ci vont dans une réunion, espérant s'y amuser, y causer avec d'intimes connaissances; mais pas du tout, un pédant, un bavard, un indiscret en ordonne autrement : il vous saisit à votre entrée dans un salon, il s'accroche à vous et ne vous lâche plus; il ne voit pas que vous mourez d'impatience en l'écoutant, que vos yeux se portent incessamment à droite et à gauche, il va toujours; quelque fois même il vous tient par un bouton, ou le devant de votre habit. La bienséance ne vous permet pas de lui rompre en visière, et de lui dire : « Voilà deux heu-

» res que vous m'ennuyez ! » mais aussi à l'avenir vous fuyez ces gens-là comme la peste.

Le cuirassier ne savait comment se tirer d'après de M. Renard, lorsque l'on entend madame Troupeau s'écrier :

« Où est donc ma fille ! Qu'est devenue Virginette ? »

« — En effet, » dit Adrienne, « je ne l'ai pas aperçue depuis que nous sommes arrivés.... » j'allais vous demander de ses nouvelles. — » Mais elle était là, dans le salon, lorsque vous êtes tous entrés... par où est-elle passée ?... » Virginette !

« — Je suis là, maman, » répond une petite voix qui part de derrière les rideaux d'une croisée.

« — Mamzelle Virginie est cachée là-bas, » derrière le rideau ! » dit mademoiselle Poudrette en montrant du doigt la fenêtre. Madame Troupeau va trouver sa fille, et lui dit : « Que fais-tu donc là, ma chère enfant ? — Ah ! maman, laissez-moi ici, je vous en prie. — Que signifie cet enfantillage, Virginie ? — Maman, » je n'ose pas être dans le salon. — Et de quoi as-tu peur, ma petite ? — Maman... j'ai peur

» de ce grand... grand monsieur qui a tué six  
 » Bédouins, je n'ose pas le regarder! — Ah! ah!  
 » enfant! »

Et madame Troupeau sort de dessous le rideau et dit en riant à la société : « Vous ne  
 » devineriez pas pourquoi ma fille s'est ca-  
 » chée?... elle a peur du neveu de M. Vaux-  
 » doré.... parce qu'on a dit qu'il avait tué des  
 » Bédouins ! »

Toute la compagnie rit et se récrie sur l'ex-  
 trême timidité de mademoiselle Troupeau ; il  
 n'y a qu'Adrienne qui trouve un peu singulier  
 que sa petite amie soit craintive.

« Mon neveu , » dit Vauxdoré, « c'est à toi  
 » d'aller rassurer cet aimable enfant, et de lui  
 » faire comprendre qu'on peut tuer les Bédouins  
 » et être fort galant près des dames.

« — Oui, certainement, » dit M. Renard ;  
 « d'ailleurs nous savons la chanson : *Les Tar-*  
*tares ne sont barbares qu'avec leurs enne-*  
*mis!...* »

Le jeune cuirassier, ayant demandé la per-  
 mission à madame Troupeau, se dirige vers le  
 rideau, suivi de M. Troupeau, qui crie à sa  
 fille :

« N'aie donc pas peur, Virginie, monsieur  
» est un jeune homme absolument comme les  
» autres... il a des moustaches, c'est vrai...  
» mais cela ne prouve rien... tous les hommes  
» sont susceptibles d'avoir des moustaches...  
» moi-même, je pourrais en porter... si telle  
» était mon opinion.

« — J'ai eu longtemps une petite royale au  
» menton, » dit M. Tir en se caressant la figure ;  
« mais je me la suis brûlée en tirant un arti-  
» chant... elle n'a pas repoussé depuis... cela  
» a beaucoup contrarié mon épouse, qui me di-  
» sait toujours : Ah ! je t'aimais bien mieux  
» quand tu n'avais pas brûlé minet !... »

Pendant que l'on cause dans le salon, le cuirassier, qui s'est introduit sous le rideau, est parvenu à vaincre la frayeur que la jeune fille prétendait éprouver à son aspect. A la voix mielleuse du militaire, Virginie, qui cachait sa figure dans ses doigts, a ouvert sa main petit à petit, puis enfin elle a entièrement laissé voir son visage, et, en regardant Ventre-à-Terre, elle a souri très-gracieusement.

« Soyez certaine, mademoiselle, que je ne  
» suis nullement méchant ! » dit le cuirassier



presque intimidé par les yeux malins de Virginie.

«— Oh! monsieur... à présent que je vous  
 » entends parler, je n'ai plus peur... votre voix  
 » est si douce!...—Ah! mademoiselle!... c'est  
 » un effet de votre part... — Vos moustaches  
 » mêmes ne me semblent plus effrayantes... au  
 » contraire... — Ah! mademoiselle... c'est la  
 » chose de l'habitude... — Votre uniforme me  
 » paraît fort joli maintenant... — Mademoi-  
 » selle... oui, il est vrai que l'uniforme est  
 » agréable.

«— Eh bien, mon cousin?... est-ce que vous  
 » restez aussi sous le rideau?» dit Adrienne  
 que toute cette histoire n'amuse pas.

En ce moment le cuirassier reparait tenant mademoiselle Troupeau par la main; il l'amène au milieu du salon. La jeune fille marche les yeux baissés comme une rosière; le militaire a encore plus de couleurs et se dandine avec une certaine grâce. On s'empresse autour de Virginie que l'on plaisante sur sa frayeur; Godibert lui dit de temps à autre en faisant l'aimable: «Est-ce que je vous fais toujours peur?»

Et les yeux de mademoiselle Troupeau répondent d'une façon qui affirme le contraire.

La soirée se passe, et Adrienne s'est beaucoup moins amusée qu'elle ne l'espérait; son cousin lui a paru mettre trop de soins à dissiper la crainte de Virginie. En revenant, Godibert ne parle à sa cousine que de mademoiselle Troupeau : « Elle est gentille, cette demoiselle! » dit le cuirassier, pendant qu'Adrienne essaye de changer la conversation.

« — Oui... figure de fantaisie... vous ne nous  
» quittez pas de sitôt, n'est-ce pas mon cou-  
» sin?... — Non, ma cousine... j'ai une per-  
» mission... et entre nous, je vous dirai que je  
» travaille à obtenir mon congé. -- Quoi! vous  
» quitteriez l'état militaire! — Je l'ai pris de  
» bonne heure, ma cousine, et je vous avoue  
» que j'en ai assez .. il me faudrait attendre  
» trop longtemps pour être colonel... Pour en  
» revenir à cette jeune personne... elle paraît  
» bien candide!... — Qui ça, mon cousin? —  
» Mademoiselle... du Troupeau. — Ah! vous la  
» trouvez candide... — Oui... elle me fait l'ef-  
» fet d'une Agnès. — Elle vous fait cet ef-  
» fet-là!... »

Adrienne réprime un air moqueur, et dit au bout d'un moment : « Mais, mon cousin, si » vous quittez le militaire, que ferez-vous donc ? » Je verrai, ma cousine ; j'ai hérité depuis un » an de quinze cents francs de rente ; avec ça » on peut attendre les événements... C'est votre » amie, cette jeune personne?... — Qui ? Vir- » ginie ? — Oui, ma cousine — Nous étions » fort amies il y a quelque temps, nous nous » voyons beaucoup moins à présent. — Pour- » quoi donc cela?... — Ah ! les demoiselles ont » quelquefois des motifs pour se brouiller... — » C'est juste, c'est comme les cuirassiers ; mais » celle-ci paraît si bonne personne ! — Du reste, » comme elle sera fort riche, son père ne la » donnera qu'à quelqu'un de très-riche aussi ; » je vous dis cela, mon cousin, dans le cas où » vous auriez des pensées sur elle !... — Ah ! ma » cousine !... par exemple... je dis tout ceci » pour causer !... — Mon cousin, ça me fera de » la peine si vous quittez votre uniforme !... il » vous va si bien ! — Vous trouvez ?... c'est ce » que me disait aussi la petite... qui a eu » peur. »

Heureusement pour le cuirassier que l'on

était arrivé devant la maison de Vauxdoré ; car Adrienne, dans son humeur, allait pincer le bras à son cousin, mais elle se contente de le quitter et va se coucher sans lui dire un mot de plus.

Chez le ci-devant marchand de crin le jeune militaire a été trouvé fort aimable ; le ton doux et galant du cuirassier a charmé madame Troupeau ; en songeant que ce jeune homme a tué six Bédouins, M. Troupeau se sent pour lui une certaine considération. Quant à Virginie, elle ne dit rien, mais elle pense qu'il y a une grande différence entre le beau cuirassier et M. Doudoux.

« Par exemple, » dit madame Troupeau, « j'ai » trouvé que mademoiselle Adrienne regardait » son cousin d'une façon beaucoup trop familière.

« Cela m'a frappé aussi, dit M. Troupeau ; » ses yeux étaient presque constamment attaqués sur le jeune militaire... Si l'on n'y prend » garde... il arrivera malheur à cette jeune » fille... — Ce ne sera pas faute qu'on n'ait » averti les parents !... mais votre ami Vauxdoré » se dessèche sur ses cartes, et sa femme sur » ses casseroles !... Les inviterons-nous pour la

» fête de ma fille ? — Il le faut bien ! leur neveu  
» est fort honnête, j'en conviens, c'est bien  
» dommage qu'on l'appelle Ventre-à-Terre !...  
» je ne peux pas me faire à ce nom-là ! Enfin,  
» ils passeront dans la foule... car nous aurons  
» beaucoup de monde. — Et Tir m'a promis  
» un très-joli feu d'artifice pour ce jour-là. —  
» Il nous fera encore quelque malheur ! comme  
» l'autre soir avec son soleil !... — Ma chère  
» amie, il tirera son feu dans les champs... en  
» plein air ; nos meubles ne courront aucun  
» danger. — C'est bien heureux. »

Les parents de Virginie ont fait leur invitation pour la fête champêtre qu'ils veulent donner à leur fille. Le cuirassier est ivre de joie en apprenant qu'il est invité ; Adrienne, dont l'humeur n'est point dissipée, parce que son cousin parle toujours de la demoiselle qui a eu peur, raille Godibert sur le désir qu'il a de se retrouver avec mademoiselle Troupeau ; le cousin prend très-bien les plaisanteries et les petits mots piquants que lui lance sa cousine ; on a toujours l'esprit bien fait quand on espère être heureux. Cependant Godibert n'a revu Virginie qu'une seule fois, un matin en

allant faire une visite à madame Troupeau, et il n'a pu regarder la jeune fille qu'en présence de sa mère ; mais les militaires qui ont l'habitude d'aller promptement en amour, avancent leurs affaires aussi vite par la pantomime que par la conversation, et la petite Agnès avait montré de fort belles dispositions pour la pantomime.

Le jour de la fête est arrivé. Dès le matin le cuirassier s'occupe à nettoyer son casque, son uniforme ; Adrienne lui dit d'un air ironique :  
 « Mon Dieu, mon cousin, comme vous vous  
 » faites beau ! — Ma cousine, un militaire doit  
 » toujours être d'une sévère propreté ! — Oh,  
 » c'est juste !... et puis, quelquefois on a des  
 » intentions !... »

Adrienne se regarde dans une glace, et se dit :  
 « Il me semble pourtant que je ne suis pas mal  
 » non plus !... est-ce parce que je ne baisse pas  
 » les yeux... parce que je n'ai pas l'air de trem-  
 » bler toujours, que mon cousin trouve Virgi-  
 » nie plus, à son goût ?... Mon Dieu ! que les  
 » hommes sont drôles !... ils aiment dans l'une  
 » le contraire de ce qu'ils aiment dans l'autre ! »

Le rendez-vous était pour midi chez M.

Troupeau ; la famille Vauxdoré s'y rend , M. Renard est déjà au milieu du salon , où il péroré sur ce que l'on doit faire pour s'amuser à la campagne. Plusieurs habitants de Belleville sont conviés à la fête, entre autres la famille Tir qui arrive bientôt chargée d'artifice ; M. Tir tient une étoile qui doit effacer toutes celles du firmament ; son fils porte des fusées et des serpenteaux, enfin mademoiselle Poudrette tient un soleil sous chaque bras.

A l'aspect de cet attirail d'artifice, madame Troupeau pousse un cri d'effroi.

« Que voulez-vous faire de tout cela dans mon salon ? » dit-elle à M. Tir qui, au milieu de toutes ses pièces, ne sait comment se retourner.

« — Madame Troupeau, je suis bien le vôtre... c'est le feu que nous apportons... — Je ne le vois que trop que c'est le feu !... Je ne veux pas de tout cela dans mes appartements.... vous ne comptez pas tirer votre feu dans une chambre, j'espère ? — Oh !... nous n'aurions pas assez de place... mais j'emporterai cela avec nous... je le tirerai au bois de Romainville. — Très-bien ; mais en attendant que

» nous partions, veuillez le porter dehors... en  
» bas... dans la cour... cela me fait trop peur  
» chez moi. »

M. Tir descend, avec ses enfants déposer son artifice en plein air, pendant que M. Renard dit à la société : « J'en ai fait aussi, moi, » de l'artifice ! oh ! je connais cela !... si je voulais, j'en ferais encore !... c'est la moindre des choses !... et je ne ferais pas tout l'embarras de ce pauvre Tir... Ah ! voici mademoiselle Virginie Troupeau que j'ai l'honneur de vous annoncer... charmante fille... parfaitement élevée !... remplie de vertus, de qualités, tout le portrait de sa mère. »

Virginie arrivait seulement dans le salon, elle était tout en blanc, sa robe faite en pélerine cachait scrupuleusement ses jeunes appas, et il était impossible que la pudeur la plus sévère trouvât rien à redire dans sa parure ; mais il y a une manière de porter les choses qui leur donne plus ou moins de grâce. Sous cette robe qui lui montait jusqu'au cou, il semblait que les charmes de la jeune fille cherchassent à se faire jour, et quoique sa démarche fût posée et modeste, ses deux hanches se dessinaient très-



voluptueusement à chaque pas que faisait la gentille pucelle.

Tous les hommes en saluant Virginie semblent sous le charme de ce je ne sais quoi qui séduit en elle ; le grand cuirassier ne sait plus sur quelle jambe se tenir, et faute de mieux se mange les moustaches ; M. Tir lui-même qui revient de déposer son artifice, s'écrie : « Ma-  
» demoiselle Troupeau serait charmante dans  
» un transparent ! — Vous êtes donc toujours  
» pour l'artifice, monsieur Tir ? » dit M. Troupeau , en admirant la tournure de sa fille.

« — Que voulez-vous , monsieur Troupeau ?  
» l'artifice me procure des passe-temps si agré-  
» ables!... Quand j'ai fait des étoupilles depuis  
» le matin jusqu'au soir, je me dis : Je n'ai pas  
» perdu ma journée. Par exemple, je l'avoue...  
» je nésuis pas ambitieux, mais j'ai un regret!...  
» — Qu'est-ce donc , monsieur Tir ? — C'est de  
» n'avoir pas inventé la poudre ; j'aurais été le  
» plus heureux des hommes si j'eusse inventé  
» cela... d'autant plus que je l'aurais faite im-  
» perméable.

« — Voilà midi passé , » dit madame Troupeau ; « pourquoi ne partons-nous pas ? — Ma

» femme, tu sais que j'attends encore deux amis  
» de Paris... des négociants très-riches qui  
» m'ont assuré qu'ils viendraient peut-être. »

Madame Troupeau ne répond rien ; son mari a parlé de gens riches, on doit attendre ; s'il s'agissait d'un modeste rentier, on se dirait : Partons sans lui ! il nous rejoindra ! Le monde s'incline toujours devant les écus ; et quoique nous soyons dans le siècle des lumières, je ne vois pas qu'il y ait rien de changé à cet égard.

Cependant l'heure s'écoule, les riches amis de Paris ne viennent pas ; mais en revanche il vient à l'horizon un gros nuage noir qui s'avance et s'étend rapidement sur Belleville et ses environs.

« Le temps se gâte ! » dit Vauxdoré. — Ce  
» ne sera rien, » dit Renard ; « c'est un ifuage  
» qui passe... Je connais ça. — J'ai peur qu'il  
» ne tombe de l'eau sur mon étoile, » dit Tir.  
» — Ce serait bien désagréable si le temps était  
» vilain, » dit madame Troupeau, « car nous ne  
» pourrions plus aller déjeuner au bois de Ro-  
» mainville. — Mais j'espère qu'on déjeunera  
» toujours, » dit madame Vauxdoré à sa nièce.

Et celle-ci ne répond rien. Peu lui importe le déjeuner; elle observe Virginie qui est en admiration devant le casque que Godibert a posé sur une chaise.

Malgré les prévisions de M. Renard, la nuée crève, et des torrents d'eau tombent du ciel. La société se désole.

« C'est extrêmement contrariant, » dit M. Troupeau, « voilà nos projets renversés! — Ce » ne sera rien, » répond M. Renard, qui ne veut pas en démordre; « c'est une pluie d'orage... cela va se passer.

« — Ah! mon Dieu! et mes artifices qui ne » sont pas à l'abri! » s'écria M. Tir en sortant précipitamment du salon. « Viens, Pétard; » suis-moi; sauvons au moins mon étoile! »

« — Voilà un temps bien vexant, » dit Ventre-à-Terre, en s'approchant de Virginie. « Je » me promettais tant de plaisir, mademoiselle, » à me promener avec vous dans le bois! »

Virginie sourit, et après avoir regardé autour d'elle si personne ne l'écoute, répond à demi-voix : « Alors... si l'on sort... il faudra me » donner votre bras... et pas à Adrienne.

« — Oh! mademoiselle! avec le plus vif... »

Le cuirassier ne peut achever, Adrienne s'est approchée. « Es-tu fâchée qu'il pleuve! » dit-elle à Virginie.

« — Ah! oui... Nous devons tant jouer....  
 » courir... aller à ânes... — Est-ce que tu ose-  
 » rais aller sur un âne?... — Mais oui... J'irais  
 » même sur un cheval... J'aime beaucoup les  
 » chevaux, moi. — Vous iriez à cheval, made-  
 » moiselle! » s'écrie Ventre-à-Terre, en regardant Virginie d'un air d'admiration. « Ah! Dieu!  
 » une femme à cheval!... Je ne connais rien de  
 » plus séduisant dans l'univers.

» — En ce cas, mon cousin, » dit Adrienne,  
 « vous n'avez qu'à aller au bois de Romainville,  
 » vous verrez des femmes à cheval!... mais je  
 » ne vous garantis pas que ce soit toujours sé-  
 » duisant!... — Ma cousine, il y a amazone et  
 » cavalière, ça fait deux! »

La pluie ne cesse pas; et les estomacs deviennent pressants. Madame Troupeau dit à son mari : « Qu'allons-nous faire de tout ce monde?  
 » D'abord, monsieur, je vous préviens que je ne  
 » vais pas m'occuper à présent de leur faire à  
 » déjeuner... Je n'ai pas envie de passer ma

» journée à la cuisine avec Babelle.... Comme  
 » ce serait divertissant pour moi!

» — Ma chère amie... je ne te dis pas.... Il  
 » faut pourtant que l'on déjeune... Je vais faire  
 » apporter à déjeuner de l'Ile-d'Amour. — Non,  
 » monsieur, je vous répète que je ne veux pas  
 » que vos Tir et vos Vauxdoré déjeunent ici....  
 » Ce serait toujours de l'embarras pour moi.  
 » Menez la société à l'Ile-d'Amour, à la bonne  
 » heure. — C'est juste... Cela me coûtera plus  
 » cher, mais mes moyens me permettent cet  
 » *extra.* »

Et M. Troupeau, s'adressant à la compagnie, qui était moins aimable parce qu'elle avait faim, s'écrie : « Messieurs et dames, puisque  
 • le temps nous interdit Romainville, descen-  
 • dons déjeuner à l'Ile-d'Amour... avec des pa-  
 • rapluies nous pourrons arriver sans eau. »

La proposition est acceptée. Les hommes s'occupent sur-le-champ de se procurer des parapluies pour les dames. En quelques minutes on en a réuni plusieurs, et la société se met en marche. M. Renard, qui a un énorme riflard, s'empare du bras de Virginie. La jeune fille n'a pu refuser l'ennuyeux bavard; mais

tout le long du chemin elle lui envoie de l'eau dans les jambes, pour lui ôter l'envie d'être son cavalier une autre fois.

La réunion est bientôt entassée dans un salon de l'Île-d'Amour. Les jeunes filles ne sont plus aussi gaies. Quand on espérait une partie de campagne, on ne se trouve pas bien dans une chambre, le dîner y fût-il meilleur ; c'est que la campagne promet et permet mille petites libertés interdites à la ville, et que les demoiselles les plus sages aiment beaucoup les petites libertés. Madame Troupeau avait placé son monde : Adrienne était entre le jeune Pé-tard et M. Renard ; Virginie entre M. Tir et le voisin Vauxdoré. Aussi l'on ne disait rien, on avait les yeux fixés sur son assiette, mais on s'ennuyait considérablement, tout en mangeant le veau rôti et la gibelotte, plats obligés chez les traiteurs *extra muros*.

Pour augmenter les regrets de ces demoiselles ; il n'y a pas un quart d'heure que l'on est à table, et déjà la pluie cesse, le soleil renaît, le temps redevient beau et les pavés secs.

« Je l'avais dit ! ce n'était qu'un nuage ! » s'écrie M. Renard en versant à boire à ses voisins

afin d'avoir occasion de se verser à lui-même.

« — Un nuage! qui a duré longtemps! » dit  
» Vauxdoré. Qu'importe! il n'y paraît plus  
» maintenant... je connais ça!

» — C'est dommage, » dit M. Troupeau ; » si  
» nous avons attendu, nous serions monté jus-  
» qu'au bois de Romainville, comme c'est mon  
» idée.

» — Mais papa, si le temps est remis... est-  
» ce que nous n'irons pas après le déjeuner? »  
» dit Virginie. — Au fait, s'il fait beau, je ne  
» vois pas pourquoi nous n'irions pas nous y  
» promener... Qu'en pense la société?»

La société est d'accord pour aller se prome-  
ner quand on aura bien déjeuné ; cette pro-  
messe fait de nouveau briller la joie sur les  
jeunes visages qui voudraient déjà quitter la  
table ; mais il y a des gens cruels qui ne con-  
sentiraient pas à donner un coup de dent de  
moins.

Enfin les grands appétits sont satisfaits; de-  
puis longtemps les jeunes filles ne mangent  
plus; le temps est redevenu superbe, et M. Trou-  
peau s'écrie : « Partons pour le bois de Romain-  
» ville.

» — Oui, partons, » dit Tir, « en route; je  
» prendrai mon artifice car nous pourrons le ti-  
» rer tantôt. »

On se remet en marche; cette fois Virginie court prendre le bras de la petite Poudrette afin d'esquiver celui de M. Renard; Adrienne a saisi son cousin en descendant l'escalier du traiteur, et lui dit moitié en riant, moitié au sérieux : « Mon cousin, j'en suis bien fâchée  
» pour vous, mais vous serez mon cavalier!

» — Ma cousine, c'est une faveur de votre  
» part! » répond le cuirassier qui a bu comme quatre, mais qui n'est pas gris, parce qu'il a déjà pris de bonnes habitudes.

Madame Troupeau dit à son mari en regardant de loin sa fille et Adrienne : « Voyez donc  
» mon ami, comme l'innocence se manifeste  
» en tout..... notre Virginette est contente de  
» donner le bras à la petite Poudrette, tandis  
» que cette Adrienne s'est emparée de son cou-  
» sin d'une façon même indécente... il semblait  
» qu'on allait le lui voler... — Ces deux jeunes  
» filles ne se ressemblent en rien, Dieu merci!  
» aussi jepayerai un âne à Virginette pour l'a-  
» muser, je le lui ai promis, — Payez-lui même



» un petit cheval si elle le désire; grâce au ciel,  
» ma fille est vêtue de manière à pouvoir monter  
» à cheval sans offenser les mœurs. »

On a monté à Belleville et traversé le parc Saint-Fargeau au milieu des coups de pistolet qui partent à chaque instant aux oreilles des promeneurs, depuis que la manie des tirs a gagné la campagne; ce qui n'amuse pas les personnes qui sortent de la ville dans l'espérance de jouir d'un peu de calme, et qui, tout le long de leur route, assistent à l'exercice à feu; mais en France où tout est mode, celle-ci passera comme les autres.

On est arrivé aux loueurs d'ânes et de chevaux. De tous côtés on vient offrir aux piétons de dociles quadrupèdes. Romainville est devenu dans cette partie rivale de Montmorency, et je serais bien embarrassé pour dire où sont les plus mauvais chevaux.

Virginie a quitté Poudrette et s'est arrêtée; elle regarde son père, qui lui dit : « Nous te permettons une petite bête... choisis un âne » ou un cheval. »

Virginie est indécise entre les chevaux et les ânes; Vauxdoré s'écrie : « Allons, une partie

» d'ânes! j'en suis! Adrienne je te paye un âne;  
 » à toi aussi, ma femme; montons tous... nous  
 » ferons des manœuvres superbes.

» — Je ne monte sur rien, » dit madame Trou-  
 peau, « cela me donne trop de mouvement! —  
 » Moi et mes enfants il faut que nous restions  
 » avec nos artifices, » dit M. Tir en passant son  
 étoile de son bras gauche dans le droit.

« — Ah! papa, laissez-moi prendre un pe-  
 » tit âne, dit Poudrette.

» — Oui, un âne pour nous deux ma sœur,  
 » dit Pétaard, je me mettrai sur la queue.

» — Non, mes enfants, vous n'irez point à  
 » âne... et vos fusées, qui donc les porterait?...  
 » mon étoile me fait déjà suer... — Nous les  
 » mettrons sur l'âne avec nous. — Pour que le  
 » trot dérange les mèches! je vous dis que vous  
 » irez à pied. »

Poudrette pleure; Pétaard déchire avec co-  
 lère deux cartouches de fusées. M. Renard dé-  
 clare qu'il a tant monté à cheval dans sa vie,  
 que cela l'ennuie même de voir des chevaux de  
 bois. Enfin une partie de la compagnie reste à  
 pied, l'autre prend des ânes ou des chevaux;  
 Virginie s'est décidée pour cette dernière mon-

ture parce que Ventre-à-Terre lui a dit qu'un cheval se roulait bien moins qu'un âne.

Un cheval gris est amené à la jeune fille que le grand militaire enlève lestement dans ses bras et place sur une selle à l'anglaise; M. Troupeau dit à sa femme : « Je vais prendre aussi un » cheval afin d'être toujours près de ma fille et » de veiller toujours sur elle. — Je vous approuve, » mon ami; mais n'allez pas trop fort, car on » prétend que c'est perfide. — N'ayez aucune » crainte... je ne suis point imprudent... d'ail- » leurs je ne me flatte pas d'être un Franconi ; » ma fille ira doucement, et je resterai près » d'elle. »

M. Troupeau se fait seller le plus petit locatif de l'endroit, et ne monte dessus qu'après qu'on lui a certifié qu'il est doux comme un agneau. Godibert a pris le cheval qui lui a semblé le meilleur, il va se placer près de Virginie, et lui dit : « Je vais vous escorter, si vous le per- » mettez. — Ah! oui, monsieur... et vous ne » me ferez point tomber, n'est-cé pas? — Au » contraire, je vous en empêcherai.

» — Ma fille ! la plus grande prudence, et » toujours doucement, » crie madame Troupeau

à Virginie, tandis qu'Adrienne monte avec humeur sur son âne, en murmurant : « J'aurais » mieux aimé un cheval aussi, moi, c'est égal, » il faudra que mon âne les suive.... ou je fais » une pelote de son derrière. »

Et pour commencer elle pique sa monture dans les environs de la queue avec une forte épingle noire, tout en criant : « Attendez-moi » donc; mon cousin.. je vais avec vous... Vir- » ginie, tu me prêteras un peu ton cheval, n'est- » ce pas? — Oui... oui. »

Mais il y a peu d'apparence que la cavalcade se forme : Vauxdoré est monté sur un âne qui ne fait pas dix pas sans se retourner comme pour valser, ce qui fait beaucoup rire son cavalier; M. Troupeau, qui, en effet, n'est pas un Franconi, menace de tomber à droite ou à gauche, dès que son cheval prend le trot. Mais alors le cavalier s'arrête brusquement et dit à la société : « Je vais m'y remettre... c'est un » aplomb à prendre... je vais le retrouver. »

Deux personnes de la compagnie, qui sont aussi à cheval, ont déjà pris le grand galop, pour montrer leur talent en équitation; elles disparaissent bientôt sur la route. Godibert vou-

drait en faire autant avec Virginie ; mais il n'ose encore se lancer ; il faut d'ailleurs que la jeune cavalière s'accoutume à sa monture, et que l'on ait un peu perdu de vue ses parents.

A force d'épingler son âne, Adrienne est parvenue à se tenir presque derrière le cuirassier. Celui-ci ne peut plus dire un mot à Virginie sans que sa cousine ne l'entende ; mais mademoiselle Troupeau, qui n'est peut-être pas fâchée de s'éloigner d'Adrienne, dit au jeune militaire : « Si vous me répondiez que je ne tomberai pas, j'aimerais bien aller un peu plus vite ? — Afin que vous soyez sans aucune crainte, je vais tenir votre cheval par la bride, et je le ferai aller au même pas que le mien ; comme cela, je répons de vous. »

Le cuirassier prend la bride du cheval de Virginie, puis, avec cette facilité que donne l'habitude de l'équitation, il presse sa monture, et emmène la jeune fille au petit trot.

Virginie pousse d'abord quelques exclamations causées par la frayeur ; mais, rassurée par Ventre-à-Terre, qui est tout près d'elle, sa crainte fait bientôt place au plaisir, et elle trotte fort gentiment en disant : « C'est

» drôle !... je n'ai plus peur... On s'y fait tout  
» de suite.

« — N'allez donc pas si vite ! » crie Adrienne en piquant son âne ; « Virginie, ta maman t'a  
» défendu d'aller le trot... Ton père ne peut pas  
» te suivre !... Vous allez tomber !... »

Vaines remontrances, et que déjà l'on n'entend plus ; car, malgré les épingles noires dont Adrienne se sert pour émoustiller sa monture, son cousin et Virginie sont bientôt loin d'elle, et, pour augmenter son désespoir, elle les voit tourner à gauche, et entrer dans le bois.

« Vous allez comme un chef d'escadron, » dit Ventre-à-Terre, en regardant amoureusement la jeune cavalière. « — Vous trouvez que je me  
» tiens bien ?... — Oh ! parfaitement... vous  
» étiez née pour le cheval !... — Je trouve que  
» c'est bien amusant de sauter comme cela ! —  
» Si vous vouliez aller un peu au galop, cela  
» vous plairait encore davantage ! — Vraiment ?..  
» Mais répondez-vous toujours de moi ? — Oh !  
» sur ma vie !... une si jolie personne... est-ce  
» que je voudrais vous endommager ! — Eh  
» bien, voyons le galop... J'aime beaucoup à  
» m'instruire, moi. — Délicieuse jeune fille !

» Laissez-vous aller... Eh hope!... — Ah,  
» Dieu, comme ça m'enlève... — Ne résistez  
» pas... cédez au mouvement.... Très-bien....  
» près de vous mon cœur galope encore plus  
» vite... Eh hope!... — Ah! je m'y fais!...  
» Que c'est gentil!... A chaque élan du cheval,  
» il semble qu'on monte au ciel!... — Avec  
» vous je me trouve dans le paradis!... — Mais  
» comme cela fait voltiger ma robe... — Qu'im-  
» porte, puisque vous avez une petite culotte en  
» dessous! Je conviens que si vous n'en aviez  
» pas... Ah! Dieu... si vous n'en aviez pas...  
» Eh hope! — On veut que j'en porte toujours...  
» — Quoi! même sans aller à cheval?... — Oui,  
» monsieur.... — Drôle d'uniforme pour une  
» femme!... Soutenez!... soutenez légèrement  
» la bride à chaque temps... C'est cela... Ah!  
» les beaux yeux!... Eh hope! — Oh! mainte-  
» nant j'aime mieux le galop que toute autre  
» manière... cela ne secoue pas, et on va plus  
» vite... — J'étais certain que cela vous plai-  
» rait... le corps en arrière... droite.... C'est  
» cela... pas de raideur.... Quelle taille divine!  
» Eh hope!... — Etes-vous content de moi?...  
» — J'en suis si content... Ah! mademoi-

» selle..... Je ne sais plus où j'en suis..... Eh  
» hope!... »

Ventre-à-Terre et Virginie sont entrés dans le bois de Romainville, ils ont déjà parcouru plusieurs fois les petites allées qui se croisent pour revenir presque toutes au carrefour où est située la maison du garde. Quoique le bois soit petit, en tournant souvent autour on peut encore faire du chemin. Les chevaux commençaient à se lasser de galoper dans le sable ; Virginie ne se lassait point, mais elle était en nage ; le cuirassier semblait aussi très-enflammé ; un bois, une jolie femme et le galop, voilà trois choses qui doivent nécessairement en faire désirer une quatrième. Depuis quelques instants les chevaux vont moins vite , et le jeune militaire ne les stimule plus. On est arrivé au bout d'une allée ; on côtoie l'enceinte qui enferme le parc du château situé dans le bois ; château qui a beaucoup de rapport avec celui de la *Belle au Bois dormant*, puisque, de même que le castel du comte, on ne l'aperçoit point des environs. Le jeune couple est alors devant un chemin de sable jaune , qui descend assez rapidement jusqu'à ce que l'on soit arrivé au



point de vue d'où l'œil découvre une partie de Paris : les Invalides, la Colonne, l'arc de l'Étoile, le canal qui coupe la route; les prés Saint-Gervais, Pantin, le clocher de Saint-Denis, Montmartre, le Calvaire, les bois de Bondy et de Montmorency; c'est un fort beau tableau, et lorsque, le soir, il est éclairé par la lune, et que sur les premiers plans s'élèvent des tourbillons de flamme et de fumée sortant des fours à plâtre établis dans le bas des buttes, cela mériterait peut-être que l'on fit plusieurs lieues pour l'aller voir; mais on n'y va pas parce que c'est à la porte de Paris, et qu'on est convenu de n'admirer que ce qui est loin.

Virginie et le jeune militaire sont arrivés au point de vue; là, ils se sont arrêtés; ce n'est pourtant pas pour admirer le coup-d'œil, Ventre-à-Terre préfère les yeux de Virginie et les jolies petites buttes qui sont plus bas, à toutes celles que lui offre l'horizon. Virginie se laisse regarder, elle y met beaucoup de complaisance, c'est assez l'habitude d'une femme quand elle s'aperçoit qu'on la trouve bien. Le jeune couple soupire, et les chevaux soufflent

depuis quelques minutes, lorsqu'un vieux couple sale et enviné les tire de leur extase en leur criant :

« Pardon, excuse, monsieur et madame, »  
 « mais le chemin des *fornications*, s'il vous »  
 « plaît?... on nous a dit que nous en trouve- »  
 « rions au bout du bois.

« — Vous voulez aller aux fortifications? »  
 répond Ventre-à-Terre.

« — Oui, mon militaire, » dit la femme qui a  
 « la langue un peu moins épaisse que son mari,  
 « il y a un siècle que mon mari, qui est sans »  
 « ouvrage depuis l'année dernière, me promet »  
 « des fornications aux environs de Paris... Il »  
 « faut bien se distraire un peu.... Nous avons »  
 « tévu des malheurs, éprouvé des injustices.... »  
 « nous n'avons pas pris une bouchée de pain »  
 « depuis la dernière fois!... Si c'était une pro- »  
 « vidence que votre rencontre..... obligez- »  
 « nous de quelques petites choses... mon mili- »  
 « taire. »

Le vieux couple qui prétendait manquer de pain sentait le vin et l'eau-de-vie à faire reculer; mais Ventre-à-Terre, qui ne désire que s'en débarrasser, leur donne une pièce d

vingt sous et leur montre le bout du chemin, en disant : « Suivez par là... c'est devant » vous... — Merci, mon officier... c'est un véritable service que vous nous rendez là..... et » qui vous portera bonheur... Viens, mon rat... » Au revoir, mes enfants... »

Les deux ivrognes sont éloignés. Le cuirassier est descendu de cheval, il dit à Virginie : « Ces pauvres bêtes ont bien chaud... — C'est » vrai..... Faut-il que je descende aussi? — » Ça ne ferait pas mal..... — Descendez-moi, » alors. »

Ventre-à-Terre prend la jeune fille dans ses bras, et ne se presse pas de la poser à terre; Virginie se laisse tenir et se contente de dire : « Comme vous êtes fort!... — Ah! je voudrais » vous porter à cent lieues comme ça! — Oh! » vous ne pourriez pas..... je vous fatiguerais! » — Jamais, fille adorable!..... car vous êtes » adorable. — Mais qu'est-ce que vous faites » donc?... — C'est pour vous prouver que vous » ne me fatiguez pas. — Et nos chevaux que » nous laissons là? — N'ayez pas peur, nous les » retrouverons! ces chevaux-là ne se perdent » jamais, ils n'ont plus envie de courir... —

» Mais où donc m'emportez-vous ? — Qu'im-  
 » porte !..... pourvu que je ne vous lâche  
 » pas. »

Et le jeune homme prend, avec son joli fardeau, une des allées qui rentrent dans le bois, non pas de celles qui conduisent au carrefour du garde, mais une autre, plus sombre, plus solitaire, qui côtoie le bas du bois, où l'on rencontre rarement du monde, et qui semble être faite pour de tendres déclarations. Virginie rit de se sentir emportée ; Ventre-à-Terre serre très-fort son fardeau, puis, au lieu de suivre l'allée, il prend à droite, descend, s'enfonce dans le fourré et ne s'arrête que dans un endroit touffu. Là, il pose Virginie sur le gazon, et se jette brusquement à ses genoux, en s'écriant :

« Mademoiselle, je n'y tiens plus, il faut que  
 » vous sachiez que je vous aime éperdument !  
 » — Mon Dieu ! monsieur, est-ce pour me dire  
 » cela que vous m'avez portée ici ? — Oui, ma-  
 » demoiselle, ça m'a semblé plus convenable ;  
 » me permettez-vous de vous aimer?... —  
 » Mais.... monsieur.... — Je vous préviens que  
 » si vous ne me le permettez pas, je vous ai-

» merai de même. — Alors, j'aime autant vous  
 » le permettre. — Depuis ce certain soir où je  
 » vous avais fait peur, je me suis senti subjugué  
 » par vos charmes. — Je croyais que vous étiez  
 » amoureux d'Adrienne?... — Amoureux de ma  
 » cousine!..... je ris, je badine avec elle; voilà  
 » tout! — Et ce n'est pas pour rire que vous  
 » m'aimez, moi, monsieur? — Pour rire.. Ah!  
 » mademoiselle!... pour rire... Tenez, j'en jure  
 » par votre main... par votre bras que je serre..  
 » par ce baiser, par cet autre... »

Virginie commence à voir que cela n'est pas pour rire; le beau cuirassier y va sérieusement; il lui a déjà pris plusieurs baisers, il est sur le point de prendre autre chose, lorsqu'il entend beaucoup de bruit dans le feuillage; le militaire fait trêve à ses entreprises pour savoir quel est l'importun qui se permet de le déranger: il reste confus en apercevant Adrienne et son âne.

La nièce de Vauxdoré, tout en picotant sa monture, était arrivée dans le bois; elle venait de rencontrer le cheval de Virginie qui retournait à son écurie; un peu plus loin, elle avait aperçu celui que montait son cousin se réga-

lant de feuilles de chêne. Adrienne, présumant que le cavalier ne devait pas être loin, avait cherché aux environs, et, comme les ânes aiment beaucoup les petits chemins, celui que montait la jeune fille s'était de lui-même engagé dans le taillis.

« Ah! c'est comme cela que vous galopez, »  
» mon cousin, » dit Adrienne en sautant à bas  
» de son âne. « C'est joli de conduire les demoiselles dans les broussailles... et toi, Virginie... Oh! je me doutais bien que tu causais quelque part avec mon cousin..... et que ce n'était pas sans motif que l'on me laissait en arrière avec mon âne!..... Ah! Virginie!..... c'est bien mal, cela... moi... qui déjà!.... Et voilà comme tu me récompenses!... et ton père, qui te cherche..... et quand on va voir les chevaux revenir sans vous, on vous croira morts!...

« — C'est la faute de monsieur, » dit Virginie,  
« c'est lui qui m'a fait descendre de cheval... est-ce que je savais que c'était pour m'embrasser qu'il m'emportait ici. . Prête-moi ton âne, Adrienne, je t'en prie; tu prendras mon cheval si tu le rattrapes. »

Sans attendre la réponse d'Adrienne, Virginie est montée sur l'âne, elle le pousse hors du taillis, et une fois dans une allée du bois, la pauvre bête prend d'elle-même le bon chemin.

Pendant que mademoiselle Troupeau prenait dans le bois de Romainville une leçon d'équitation, son père, qui n'était pas parvenu à attraper l'équilibre, n'avancait que fort doucement devant la société. Son ami Vauxdoré, tout en valsant sur son âne, était parfois plus loin que lui, et madame Troupeau criait à son mari :

« Tu ne suis pas notre fille et je ne la vois  
» plus... — Sois sans inquiétude ! je vais la rat-  
» traper... M. Godibert et Adrienne sont avec  
» elle... il n'y a pas de danger, ils vont douce-  
• ment. »

Puis M. Troupeau faisait deux ou trois petits bonds sur son cheval et ne rattrapait personne, tandis que Vauxdoré lui criait : « Avec mon  
» *asinus*, je gage que je te laisserais derrière  
» moi. »

On est ainsi arrivé au bois, devant la maison de l'ancien garde. Les piétons sont fati-

gués et désirent le repos ; Troupeau est plus fatigué que les autres, quoiqu'il n'ait pas été à pied ; il va descendre de cheval, lorsqu'on aperçoit le coursier de Virginie qui sort seul du bois, et trotte vers son écurie.

« Ah ! mon Dieu ! c'est le cheval que montait ma fille ! » dit madame Troupeau. « Il est arrivé un malheur à Virginette?... »

Toute la compagnie est aux abois. Madame Troupeau pleure ; M. Renard pérore ; M. Troupeau se démène comme un damné pour avancer avec son cheval, et Vauxdoré roule en bas de son âne en voulant l'empêcher de valser.

« Il faut battre le bois... Il faut la retrouver, » dit-on de toutes parts. — « Oui, battez le bois, » dit Tir. « Je vais vous attendre ici avec mon étoile... Je garderai l'âne et le cheval qui vous gênent plus qu'ils ne vous servent pour avancer. — C'est cela... attendez-nous ici avec ces maudites bêtes. »

La société entre dans le bois en regardant à droite et à gauche, en appelant Virginie qui ne répond pas, en la cherchant sous chaque taillis, et n'y trouvant que des champignons



dont quelques-uns ont une forme très-singulière, mais que je ne vous décrirai pas.

On est au carrefour du bois ; on s'informe chez le garde ; on se consulte sur la route que l'on doit suivre, lorsqu'on aperçoit une jeune personne qui arrive au petit trot sur un âne. « C'est elle ! » s'écrie-t-on ; et en effet c'était Virginie qui venait d'un air fort tranquille rejoindre la compagnie.

On court au-devant de la jeune fille, on l'entoure, on la presse de questions : « Comment se fait-il?... Tu étais à cheval... — Et il revient seul... — Serais-tu tombée ? — N'est-tu pas blessée ? »

Virginie descend de son âne en disant : « Mais non, maman, il ne m'est rien arrivé ; seulement, comme Adrienne désirait aller à cheval, je lui ai prêté le mien, et je suis montée sur son âne, voilà tout. — Mais ce cheval qui revient tout seul ? — Ah ! dame... je ne sais pas... — Mais Adrienne et son cousin, où sont-ils ? — Ah ! dame..... je n'en sais rien.

« — Il faut maintenant que nous cherchions ma nièce, » dit Vauxdoré ; « car ce cheval m'inquiète. »

Madame Troupeau, qui est satisfaite d'avoir retrouvé sa fille, ne se soucie pas de battre le bois pour chercher Adrienne. « Nous allons retourner vous attendre près de M. Tir. » dit-elle, « je ne puis pas marcher continuellement dans le sable... c'est trop fatigant.

« — Allez, » dit M. Troupeau, « moi je vais aider Vauxdoré dans ses recherches. — Et moi je vous guiderai dans le bois, » dit M. Renard, « Je le connais comme ma poche ce bois-ci... Oh! scélérat de bois!... Si je vous contais tout ce que j'y ai fait!... — Allons donc chercher ma nièce. — C'est juste. »

Les dames retournent à l'ancien garde, suivies de Poudrette et de Pétard qui se disputent à qui montera sur l'âne, et Vauxdoré, accompagné de Troupeau et de M. Renard, s'enfonce dans le bois en appelant sa nièce.

M. Renard, qui prétend tout savoir, dit à ses deux compagnons : « Laissez-moi vous conduire ; je connais tous les détours, tous les coins de ce bois, nous ne pourrons manquer de trouver les jeunes gens... J'ai habité par ici jadis, et je m'y promenais souvent... pas toujours seul, comme vous pensez bien....

» Hum!... polisson de bois!... Messieurs, vous  
 » voyez bien cet arbre-là?... — Oui. — Eh bien,  
 » là je fus vainqueur d'une femme charmante!  
 » — Sur l'arbre? — Non, dessous... venez par  
 » ici... Ah! comme j'ai fait la châtaigne par ici!..  
 » car vous saurez que les châtaignes de ce bois  
 » sont fort bonnes, et que les Parisiens ne se  
 » font pas faute d'en venir chercher...

» — Hohé!... Adrienne!... Godibert!... —  
 » Ne t'inquiète pas, mon cher Vauxdoré, nous  
 » allons les trouver... prenons cette allée... Ah!  
 » cette allée je la reconnais aussi. Tenez, mes-  
 » sieurs... avancez un peu... nous devons trou-  
 » ver par ici... certain bouleau... Oui... le  
 » voilà... Ah! messieurs, sur ce bouleau, il y a  
 » dix ans, je gravai la première lettre de mon  
 » nom et celle du nom d'une jolie petite blon-  
 » de... terriblement voluptueuse... elle se nom-  
 » mait Queraille... Je fis sur cet arbre un R et  
 » un Q. Eh! pardieu!... voilà... tenez : l'R y  
 » est encore... le Q n'y est plus, c'est domma-  
 » ge!... j'aurais été content de le revoir  
 » aussi...

» — Adrienne!... Godibert!... Je te dis que  
 » nous allons les trouver!... Il doit encore y

» avoir par ici un gros chêne... Voyez-vous un  
 » gros chêne, messieurs? — Eh! c'est ma nièce  
 » que je veux voir... Avec tes souvenirs tu nous  
 » fais tourner sans cesse dans le même cercle,  
 » et nous n'avancions pas.

« — Messieurs! messieurs! voici un che-  
 » val! » crie M. Troupeau à ses amis.

• — Encore un cheval sans maître!... c'est  
 » bien singulier. . il me semble que c'est celui  
 » que montait mon neveu?... — Je le crois  
 » aussi. — Qu'est-ce que cela veut dire? — Que  
 » probablement ton neveu et ta nièce auront  
 » préféré se promener à pied. »

M. Troupeau accompagne cette remarque  
 d'un sourire malin auquel M. Renard répond  
 par un clignement d'yeux.

« Voyons, messieurs, » dit Vauxdoré, « il  
 » faut toujours garder ce cheval... il s'est ar-  
 » rêté, celui-là, il n'a pas l'air méchant....  
 » monte-le, toi, Renard, qui es si bon écuyer.

• — Bien obligé, je n'ai jamais monté que des  
 » chevaux de prix. Je ne veux pas me compro-  
 » mettre sur un marchand de cerises... c'est  
 » ainsi qu'on nomme ceux-ci.... Montez-le,  
 » monsieur Troupeau. — Ma foi, l'autre ma

» trop fatigué... je crois même que je suis écor-  
» ché. — Allons, messieurs, je vois qu'il faut  
» que ce soit moi qui monte sur le cheval de  
» mon neveu. »

Vauxdoré s'approche du cheval en lui adres-  
sant de douces paroles; mais l'animal s'éloigne  
en secouant la bride; MM. Renard et Troupeau  
se mettent de la partie; c'est à qui le saisira.  
Bref, ces messieurs font si bien que le cheval  
disparaît bientôt à travers le bois.

« Qu'il aille au diable! » dit Vauxdoré, « mon  
» neveu s'arrangera! c'était à lui à ne pas le  
» quitter. — Pourvu qu'il ne fasse pas de mal-  
» heurs. — Mon neveu les payera... En avant,  
» messieurs. »

On s'enfonce dans une partie du bois où de  
jeunes taillis commencent à cacher les pro-  
meneurs. « Ils ne peuvent pas être par ici, »  
dit Vauxdoré. « — Il faut pourtant qu'ils soient  
» quelque part. »

M Troupeau, qui était en avant, s'arrête  
bientôt en faisant un signe à son compagnon.  
« J'ai entendu quelque chose, » dit-il. « —  
» Quelle espèce de chose? » demande Renard

d'un air goguenard. « — Ma foi... je ne sais trop... »

Vauxdoré s'empresse d'avancer, et, derrière un épais buisson, il aperçoit Adrienne assise sur l'herbe, ayant les yeux rouges et pleurant encore, tandis que le grand cuirassier cherche à l'embrasser. Tout cela était fort innocent, car depuis le départ de Virginie, Adrienne s'était contentée de pleurer, et son cousin était resté à côté d'elle sans rien dire ; mais, comme le jeune militaire s'ennuyait de voir pleurer sa cousine, il s'était dit enfin : Il faut pourtant la consoler, et comme il avait consolé bien des femmes en les embrassant, il allait employer ce moyen au moment où son oncle s'offre à ses yeux avec ses deux amis.

« Qu'est-ce que cela signifie?.. » dit Vauxdoré en fronçant le sourcil.

« — Il est bon là ! Vauxdoré, qui demande » ce que cela signifie ! » dit Troupeau en se penchant à l'oreille de M. Renard, « cela se devine » de reste ! — Oui, vraiment ; la jeune personne » pleure, donc elle coupable. — Il n'y a pas » de doute. Quand une femme pleure... règle » générale, c'est qu'elle a des raisons pour ça.

» — Mon oncle, » dit le jeune militaire en se levant, « nous nous étions assis là.... pour nous reposer... Et ma cousine pleure... parce que nous n'avons pas pu retrouver nos chevaux. — Et pourquoi les avez-vous quittés, vos chevaux?... hum! mon neveu.... je ne suis pas très-satisfait de votre manière d'aller à cheval... Et vous, Adrienne... suffit... nous causerons ce soir; suivez-nous. Il est bien temps de rejoindre la société. »

Vauxdoré se remet en marche avec ses deux amis, dont l'un dit : « Je t'avais prévenu de veiller sur ta nièce. » Et l'autre : « Ah! ce bois de Romainville est terrible pour les faux pas! Je connais ça... »

Pendant que ces messieurs marchent en avant, le beau militaire dit à sa cousine : « Adrienne... je vous en prie... vous êtes si bonne... ne compromettez pas mademoiselle Virginie!... »

» — Non, mon cousin, » dit Adrienne en s'essuyant les yeux, « je ne dirai rien .... on croira ce qu'on voudra!... Je ne veux pas lui causer du chagrin à elle... car cela ne m'ôtait pas celui que j'ai! »

On rejoint la société. L'air mécontent de Vauxdoré et les yeux rouges de sa nièce donnent beaucoup à penser. Quelques mots lâchés par Troupeau et Renard alimentent les cancans. Madame Troupeau se lève en disant : « Voilà la nuit, il est temps de partir. » Puis elle ajoute d'un air solennel : « Virginie, reste » à côté de ta mère... je ne veux pas que tu » ailles avec... d'autres personnes. »

Ces mots sont accompagnés d'un coup-d'œil de dédain lancé sur Adrienne ; et Virginie va, les yeux baissés, se placer à côté de sa maman..

« Comment ! on part ?... » dit M. Tir, en se levant avec son étoile, « mais un instant ; puis- » que voilà la nuit, je vais vous tirer mon feu » là-bas... sur la pelouse... Vous voyez bien » que j'ai déjà disposé mes pièces... Pétard les » garde... — Celz nous mènera bien tard, mon- » sieur Tir. — Mais, madame, je ne veux pas » avoir promené mon étoile pour rien... Venez... » Oh ! cela va aller tout seul... J'ai mon briquet » phosphorique sur moi. »

On ne peut pas refuser de voir le feu d'artifice que la famille Tir promène depuis le ma-



tin. On se rend sur la pelouse ; mais madame Troupeau a soin de se mettre avec sa fille à une grande distance du feu. Cette précaution était inutile. Vainement M. Tir, après avoir allumé sa mèche , l'approche de ses serpenteaux et de ses fusées, rien ne prend feu , et l'étoile, ainsi que les autres pièces , reste insensible aux atteintes de la flamme.

M. Tir se désole ; suivi de son fils , il court d'une pièce à l'autre, ils mettent leur mèche surtout ; ils dépensent tout le papier, toutes les allumettes dont ils sont pourvus. Rien ne part. M. Tir se frappe le front, en disant : « C'est ce » maudit nuage de ce matin qui aura gâté tout » cela. » Et la société, ennuyée de ne voir que M. Tir et son fils courir avec leur mèche allumée, se lève et se met en route, en disant : « En voilà assez pour ce soir... Cela prendra » peut-être une autre fois. »

Le malheureux artificier abandonne sur la pelouse les fusées et les serpenteaux , mais il replace son étoile sur son bras, en murmurant : « Il faudra bien qu'elle finisse par briller ! »

La compagnie reprend la route de Belleville beaucoup moins gaîment qu'elle n'était mor-

tée au bois. Le grand cuirassier regarde de loin Virginie, mais il n'ose l'approcher; et la jeune fille ne lève pas les yeux, et ne regarde pas une seule fois le militaire pendant le chemin.

Tout n'est pas terminé, il faut rendre les ânes, et savoir si les chevaux que l'on a perdus sont revenus à leur écurie. On arrive aux limites de Romainville, là où commence Belleville, du moins s'il faut en croire un poteau qui l'indique aux passants. C'est là que sont établis les loueurs de chevaux, et du plus loin qu'on aperçoit Ventre-à-Terre, il entend crier :  
« Le voilà!.. c'est son cheval qui a fait le mal-  
» heur... c'est lui qui doit payer. »

Le cuirassier, que le bruit n'effraye pas, perce la foule et demande la cause de ces cris. On lui apprend que les deux chevaux sont en effet revenus à l'écurie, mais que le coursier qu'il avait pris a renversé un homme et une femme qui buvaient devant un cabaret à quelques pas de là.

« Ce sont des ivrognes ; » dit un palefrenier,  
« ils ne pouvaient plus se tenir; c'est l'homme  
» qui a été se jeter sous le cheval.... je crois  
» même que sa femme l'y a poussé en lui di-

» sant : Va donc, ça nous rapportera quelque  
» chose... — Et sont-ils blessés?... — La femme  
» n'a rien ; mais pour une légère contusion que  
» son mari a reçu à la jambe , elle fait plus de  
» bruit que s'il était mort. Tenez... la voilà...  
» l'entendez-vous ? »

Une vieille femme s'avancait en criant, en gesticulant. Ventre-à-Terre reconnaît la femme à qui il a fait l'aumône dans le bois de Romainville ; mais la vieille n'est pas en état de le reconnaître ; elle court sur lui, en criant :  
» Ah ! c'est vous qui avez lâché le cheval sur  
» mon-homme !... mon pauvre homme !... il a  
» une infraction à la jambe !... Nous étions là  
» tranquillement à boire le *riquiri*... il faut  
» bien se donner un brin de bon temps après  
» une journée d'ouvrage !... mon mari est très-  
» habile, il gagne quatre francs par jour !... Il  
» va être plus de trois semaines sans pouvoir  
» travailler ; il faut donc lui payer tout ce temps-  
» là à raison de quatre francs par jour !... Ah !  
» dame ! vous prenez des chevaux vous autres,  
» et vous écrasez le pauvre monde !... mais ça  
» ne peut pas se passer comme ça... n'est-ce  
» pas, mes enfants ? »

Sans rien répondre à la mégère, Godibert la prend par le bras et la conduit jusque devant une maison dont l'entrée est éclairée; là, il lui » dit en se plaçant devant elle :

« Me reconnaissez-vous, vieille mendiante ? »

» — Comment?... quoi que ça veut dire ? »  
répond la vieille un peu troublée.

« — Cela veut dire que c'est moi qui, dans  
» le bois de Romainville, vous ai fait l'aumône  
» de vingt sous, parce que vous m'avez dit que  
» votre mari n'avait point d'ouvrage et que vous  
» manquiez de pain. Tenez, voici maintenant  
» cent sous pour panser votre mari; mais, en  
» vérité, c'est plus que vous ne valez vous et  
» lui ! Des gens comme vous dégoûteraient de  
» faire la charité ! »

La vieille est restée confondue, elle prend cependant les cent sous et s'en va accompagnée des huées de tous les gens de l'endroit, tandis que Godibert rejoint la compagnie dans le parc S int-Fergeau.

Arrivée au coin de la rue de Calais, la société se dispose à se séparer, lorsque M. Tir s'avance en disant :

« Si vous vouliez venir chez moi. . ce n'est  
» pas loin ; je suis certain que je parviendrais à  
» enflammer mon étoile.

» — Non, monsieur Tir, » pas ce soir, ré-  
pond madame Troupeau, « il est tard, et nous  
» sommes fatigués ; gardez votre étoile pour une  
» autre occasion. Messieurs et dames, nous  
» avons l'honneur de vous souhaiter le bon-  
» soir... »

La famille Troupeau salue et rentre chez elle ;  
les autres en font autant ; M. Tir, resté entre  
Pétard et Poudrette, se décide enfin à rentrer  
aussi en murmurant : « Tous ces accidents ne  
» seraient pas arrivés si j'avais inventé la pou-  
» dre!... »

## CHAPITRE X.

### UNE LETTRE A LA TANTE.

« Comment, mon cher ami, cette effrontée  
» d'Adrienne était cachée dans le taillis avec son  
» cousin? » dit madame Troupeau à son mari  
lorsqu'ils se retrouvent seuls chez eux.

« — Oui, ma femme; elle avait les yeux  
» rouges et gros comme des oignons! Le jeune  
» homme l'embrassait... — Assez, mon ami,  
» je devine le reste. — Ah! je dois avouer que  
» nous n'en avons pas vu davantage. — Je ne  
» veux plus que notre fille se trouve avec  
» Adrienne... Vos Vauxdoré se fâcheront s'ils  
» le veulent, c'est un parti pris, il ne faut pas

» que le contact de la perversité viennoise flétrit  
» l'innocence — C'est juste, ma bonne amie.  
» Ce M. Godibert... mener sa cousine dans les  
» broussailles ! Fi ! cela lui fait perdre beaucoup  
» de mon estime. Avec tout cela, je suis in-  
» quiet, moi, nous ne recevons pas de nou-  
» velles de notre tante... Mademoiselle Bella-  
» voine nous tient rigueur... — C'est vrai, cela  
» me tourmente aussi... elle ne la demande pas.  
» Il paraît qu'elle est encore fâchée. — Diable !  
» vingt-cinq mille livres de rente, cela mérite  
» considération ! — Mon ami, il faudrait lui  
» écrire demain une lettre qui la persuadât du  
» regret où nous sommes de lui avoir déplu. —  
» Sans doute... mais vous savez que je n'aime  
» pas beaucoup à écrire, et puis c'est fort diffi-  
» cile à tourner ; n'importe, je vais y rêver cette  
» nuit. »

Pendant que M. Troupeau rêve à la lettre qu'il doit écrire pour rentrer dans les bonnes grâces de mademoiselle Bellavoine, Virginie pense à sa course à cheval avec Ventre-à-Terre, à l'entretien qui a suivi, et à tout ce qui allait suivre peut-être si Adrienne n'était arrivée avec son âne. Le beau militaire avait des manières

d'agir toutes différentes du fils de madame Ledoux ; il brusquait les événements, mais son impétuosité n'avait pas allumé un grand courroux dans l'âme de la jeune fille ; elle se tourne, elle se retourne sur son lit solitaire où elle ne peut trouver le sommeil, parce que son imagination travaille beaucoup ; elle se dit :

« Il paraît que tous les hommes ne font pas  
» une déclaration d'amour de la même manière.  
» M. Doudoux me regardait, soupirait et ne  
» bougeait pas ; mais M. Ventre-à-Terre ! com-  
» me il est vif, comme il m'embrassait ! Je n'a-  
» vais pas le temps de l'en empêcher. Adrienne  
» avait l'air en colère de me trouver là, causant  
» avec son cousin... J'en suis fâchée ! mais est-  
» ce ma faute si on la quitte pour venir près de  
» moi... si je tourne la tête à ces pauvres jeunes  
» gens ! »

De son côté, le jeune cuirassier se disait :  
« Cette petite Virginie est adorable... j'en suis  
» fou, voilà la chose... auprès d'elle il n'y a pas  
» moyen de répondre qu'on sera sage... Elle est  
» riche et je ne le suis pas. Mais si elle m'aime,  
» si elle me donne son cœur, il faudra bien que  
» ses parents nous unissent ! Je ferai toujours



» mon possible pour être son vainqueur, car  
» elle m'a l'air de ne pas me détester. »

Quant à la pauvre Adrienne, autrefois si gaie, si riieuse, elle avait pleuré presque toute la nuit; non qu'elle eût un amour bien profond pour son cousin : mais les jeunes filles qui ne demandent qu'à aimer prennent souvent pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié, et l'habitude d'être avec un jeune homme leur fait croire qu'elles l'adorent lorsqu'elles ne l'aiment quelquefois que faute de mieux. Enfin Adrienne pleurait surtout de dépit de voir pour la seconde fois les espérances qu'elle formait renversées par un seul regard de Virginie.

« Si cela continue, disait-elle, je ne pourrai  
» jamais avoir un pauvre petit amoureux... par  
» conséquent aucun mari ! mademoiselle Virgi-  
» nie m'enlèvera toutes mes conquêtes !... c'est  
» bien cruel ! Mon Dieu ! comment donc faire  
» pour empêcher un homme de changer ! »

Le lendemain matin, Vauxdoré fait venir son neveu devant lui, et lui dit :

« Mon cher ami, je t'ai trouvé hier conso-  
» lant ta cousine, que probablement tu avais  
» fait pleurer... — Mon oncle... — Tais-toi et

» laisse-moi fuir. Si tu es amoureux d'Adrienne,  
» il faut l'épouser; si tu ne l'es pas, il ne faut  
» pas la conduire dans les petits fourrés du bois,  
» ce qui nuit essentiellement à sa réputation....  
» Veux-tu épouser ta cousine? — Non, mon  
» oncle, car je ne suis pas amoureux d'elle, je  
» n'ai pour Adrienne qu'une sincère amitié. —  
» Fort bien; mais comme ta sincère amitié te  
» fait jouer à cache-cache avec elle, et que cela  
» pourrait donner lieu à la procréation d'un pe-  
» tit innocent qui se trouverait être l'enfant de  
» l'amitié, tu vas me faire un plaisir : c'est de  
» choisir ton domicile ailleurs; je ne veux pas  
» te garder, toi et ma nièce, ça me donnerait  
» trop d'occupations, et on fait déjà assez de  
» propos! — Comme vous voudrez, mon oncle.  
» Je serais moi-même désolé de faire du tort à  
» ma cousine. — Je te conseille de dire cela! il  
» est temps. — Vous verrez plus tard que vous  
» étiez dans l'erreur. Je vais aller à Paris, tâ-  
» cher d'obtenir mon congé. Je reviendrai,  
» dans quelques temps, vous voir en bourgeois.  
» — Comme tu voudras. »

Le jeune militaire a bientôt fait ses apprêts ;  
il va embrasser sa tante, il serre la main de son

oncle, et, quand il est près de sa cousine, il lui dit à l'oreille : « Si vous voyez mademoiselle » Troupeau, assurez-lui que je reviendrai bien-tôt... et que pour la vie..... mon cœur..... » enfin...

« — Je ne lui dirai rien du tout. » répond Adrienne, « car j'espère bien ne plus la voir. » Tâchez de faire vos commissions vous-même.

Alors Ventre-à-Terre prend son sabre et se décide à quitter Belleville pour se rendre à Paris; mais auparavant il veut revoir Virginie, et pour cela il ne voit pas d'autre moyen que d'aller faire ses adieux à sa famille.

M. Troupeau n'avait pas encore trouvé ce qu'il voulait écrire à sa tante, sa femme était près de lui et tâchait de l'inspirer : Virginie se tenait un peu plus loin, près de la fenêtre, lorsque le grand cuirassier se présente devant eux.

M. Troupeau lui fait un salut cérémonieux, madame le reçoit d'un air sévère, et Virginie lui adresse un petit sourire imperceptible, tout en restant contre la fenêtre, au travers de laquelle elle regarde fréquemment.

Le cuirassier est un peu décontenancé de la réception froide des parents , il balbutie :

« J'ai cru pouvoir me permettre de venir faire  
» mes adieux aux personnes qui ont eu la bonté  
» de me recevoir :

» — Vous partez, monsieur... Ventre-à....  
» monsieur Godibert? » dit madame Troupeau.

« — Oui, madame, je quitte Belleville... momentanément... »

Et le cuirassier tâche, en regardant obliquement, de voir quel effet, l'annonce de son départ a produit sur Virginie; mais celle-ci a l'air de faire en ce moment de petits signes à travers les carreaux de la fenêtre, cependant elle se retourne bientôt vers la société.

« J'ai intention de quitter le service, reprend Godibert; « je compte avoir bientôt mon congé. »

» — Comment! vous voulez quitter le service, après avoir tué six Bédouins! » dit Troupeau « — Monsieur, ces occasions-là ne se trouvent pas assez souvent. J'ai hérité, je possède  
» quinze cents francs de rentes... »

Troupeau sourit dédaigneusement, en disant : « Quinze cents francs! et vous croyez,

» jeune homme , que c'est quelque chose?... —  
» Certainement , monsieur ; c'est toujours des  
» pommes de terre et des haricots d'assurés  
» pour ses invalides !... — Oh ! sans doute , je  
» sais que tout le monde n'a pas le moyen , tout  
» le monde n'est pas à son aise ... comme je le  
» suis.

• — Virginie , que regardes-tu donc par la fe-  
» nêtre ? » dit madame Troupeau à sa fille.

« — Rien , maman... c'est le chat de nos voi-  
» sins qui court dans la rue.

» — Voilà un chat qui l'occupe bien , se dit  
le cuirassier.

• — Et vous quittez Belleville sur-le-champ ,  
» monsieur ?

» — Oui , madame... mais j'espère y revenir  
» bientôt , j'ai des espérances , des désirs... qui  
» me ramèneront à Belleville.

• — Oui , oui , nous comprenons , » dit Trou-  
peau en souriant « Nous vous souhaitons un  
» bon voyage , monsieur... Allons , Virginie ,  
» viens , ma fille , tu as assez regardé ce chat. »

Madame Troupeau accompagne ces mots  
d'une froide salutation , son époux l'imité. Le  
jeune homme voit bien qu'il n'y a pas moyen

de rester davantage. Il s'incline profondément devant les parents de Virginie; celle-ci lui fait une belle révérence, mais sans lever les yeux; car sa mère est là; et le cuirassier sort assez mécontent de ses adieux, en se disant : « A peine » si elle m'a regardé... Maudit chat qui l'occu- » pait..... si je le rencontre... . je lui casse les » pattes. »

Et Ventre-à-Terre, en ouvrant la porte de la rue va se donner le nez sur celui du jeune homme qui regardait en l'air précisément vers la fenêtre où se tenait Virginie.

Ce jeune homme était Doudoux qui adorait toujours mademoiselle le Troupeau : quoiqu'il n'osât plus se promener dans la rue, il ne s'était occupé que des moyens de la revoir; mais son esprit peu inventif ne lui avait fourni aucun expédient. Madame Ledoux voyait sans cesse son fils soupirer et rêver sur ses livres, et craignant que son amour pour la science n'altérât sa santé, elle avait songé à le faire voyager et commençait par l'envoyer en Angleterre. Doudoux, n'osant désobéir à sa mère, quittait tristement Belleville, se promettant de ne pas être longtemps absent; mais avant de partir il

n'avait pu résister au désir de revoir Virginie ; il était venu se placer devant ses fenêtres , l'avait aperçue, et il tâchait par signes de lui faire comprendre qu'il s'éloignait , mais l'adorait toujours ; c'était le chat que la jeune fille regardait à travers les carreaux

« Pardon, monsieur!... » dit Doudoux en se frottant le front que le militaire vient de lui heurter. Et le jeune homme s'éloigne en soupirant, après avoir jeté encore un regard vers la fenêtre.

» Il y a quelque chose! » se dit Godibert en regardant Doudoux s'en aller. « Ce petit blanc-bec qui avait le nez en l'air... Hum... ce chat dans la rue... Est-ce que mamzelle du Troupeau serait une çoquette? Eh! ben, ça m'est égal, raison de plus pour que je m'y entête... » je lui ai pris un baiser, et il ne sera pas dit que » Ventre-à-Terre en restera là avec une aussi jolie fille.

» — Je n'ai vu que son caleçon , » se disait Doudoux en s'éloignant de la rue de Calais ; « mais ce caleçon est toujours devant mes yeux, » il ne me sort pas de la tête, il n'y a pas de sacrifice, pas d'effort dont je ne sois capable

» pour la revoir encore... et alors... Oh! alors!  
 » *Labor improbus omnia vincit!*

» — Ils partent tous deux ! » se dit Virginie en retournant dans sa chambre. « Tous deux... »  
 » c'est dommage! ce pauvre Doudoux, comme  
 » il paraissait désolé! et le cousin d'Adrienne,  
 » comme il me regardait en relevant ses mous-  
 » taches, si du moins il nous venait du monde  
 » de Paris pour me distraire, C'est bien ridicule  
 » à ces messieurs de s'en aller tous les deux en  
 » même temps.

» — Mon épouse, de l'encre, du papier. » dit M. Troupeau à sa femme lorsque leur fille est retournée dans sa chambre.

» — Est-ce que cela vous est venu, mon ami?  
 » — Oui, ma chère, je me sens en verve, je vais  
 » laisser couler mes idées sur le papier, je suis  
 » persuadé que ma lettre sera persuasive, et que  
 » notre tante ne nous tiendra plus rigueur. »

Madame Troupeau a donné à son mari ce qu'il demandait; celui-ci prend la plume, la trempe dans l'encre, et appuie sa tête dans sa main en regardant au plafond. Après plus d'une heure employée dans cet exercice, M. Troupeau s'écrie : C'est fini, écoutez, madame



» Troupeau, voici ce que j'écris à notre tante.

» — Je vous écoute, mon ami.

» — *Bonjour, notre tante, comment va l'état de*  
 » *votre santé? Vois-tu, j'ai pensé que cela lui*  
 » *ferait plaisir de voir que d'abord nous nous*  
 » *occupons de sa santé. — C'est bien vu, mon*  
 » *ami. — Je crois que c'est débiter assez gra-*  
 » *cieusement.... Je poursuis... l'état de votre*  
 » *santé... je vous écris ces lignes sans autre but,*  
 » *vois-tu la finesse? pour qu'elle ne pense pas*  
 » *que ma lettre est préméditée. — Je conçois.*  
 » — *Autre but. Cependant, ma chère tante, j'ai*  
 » *à cœur de me laver vis-à-vis de vous relative-*  
 » *ment à ce qui fut cause de votre colère et de votre*  
 » *départ... Ceci était le point chatouilleux, tu vas*  
 » *voir comme j'en suis sorti... Il est bien vrai*  
 » *que j'avais ôté mon caleçon et que vous avez pu*  
 » *voir des choses désagréables; mais cela ne se re-*  
 » *nouvellera plus; ma femme est là pour vous af-*  
 » *firmer que depuis votre départ j'ai toujours été*  
 » *dedans; si cela vous semble convenable, je m'en*  
 » *ferai faire un en taffetas gommé, avec lequel je*  
 » *coucherai. car il n'est rien que je ne fasse pour*  
 » *mériter vos bonnes grâces. Nous en avons fait*  
 » *faire une douzaine de neufs pour notre fille; ma*

» femme s'en est également fait cadeau de plusieurs  
 » en molleton , et moi j'ai augmenté les gages  
 » de Babelle de six caleçons qu'il lui est enjoint de  
 » toujours porter : je me suis assuré qu'elle n'y  
 » manque pas. Vous voyez, ma tante, que ma fa-  
 » mille peut défier les coups de vent. Ma fille vous  
 » fait la révérence, nous la tenons toujours à votre  
 » disposition lorsqu'il vous plaira de la faire venir  
 » auprès de vous. Adieu, notre respectable tante.

» Votre neveu et nièce TROUPEAU. »

« — C'est très-bien , mon ami ; c'est écrit  
 » comme si vous aviez passé toute votre vie  
 » dans les papiers et les plumes. — N'est-ce  
 » pas que c'est passablement tourné... Ma foi ,  
 » si après cela mademoiselle Bellavoine nous  
 » garde rancune, nous aurons bien du mal-  
 » heur. »

La lettre est cachetée, M. Troupeau y met  
 l'adresse et va lui-même la porter au bureau  
 de poste pour être bien certain qu'elle parvien-  
 dra à sa tante.

## CHAPITRE XI.

### ENCORE UN.

---

Trois semaines se sont écoulées depuis que le cuirassier et Doudoux ont quitté Belleville. Adrienne a essuyé ses larmes en disant : « Mon » cousin ne mérite pas que je le pleure. » Quand une femme se dit cela, c'est qu'elle n'aimait pas beaucoup. Virginie n'a pas eu besoin d'essuyer ses yeux, parce qu'elle n'a pas pleuré ; mais elle regarde à sa croisée si l'un de ses deux amoureux est revenu ; et elle dit : « C'est fort » ennuyeux de n'avoir plus quelqu'un à qui » l'on puisse faire des signes ! »

Un soir, M. Renard, après avoir péroré chez

M. Troupeau pendant près d'une heure, s'écrie : « Savez-vous la nouvelle?... »

« La nouvelle! » répond M. Troupeau, qui n'est pas fâché de pouvoir enfin placer un mot.  
« Mais d'abord de quelle nouvelle voulez-vous parler?... il se peut que je...

« — Je veux vous demander si vous savez que, depuis trois ou quatre jours... je crois même qu'il y a six jours déjà... mais je ne l'assurerai pas, notre ami Vauxdoré a un locataire? — Un locataire... — Oui, sa maison était plus grande qu'il ne faut pour sa famille, vous savez qu'il reloue un petit appartement de garçon au second?... — Ah! oui... il avait même une vieille femme dans ce logement de garçon. Mais ils lui ont donné congé parce qu'elle faisait sa cuisine sur l'escalier et jetait ses épluchures de salade dans les plombs.... Je sais tout cela : bref, ce petit local était vacant depuis assez longtemps, ils viennent de le louer à un jeune homme...

« — A un jeune homme! » dit madame Troupeau en haussant les épaules ; « ces gens-là sont étonnants!... l'expérience ne les corrige pas!... encore un loup dans la bergerie.

» — Et probablement, » dit Troupeau, — ils le  
» reçoivent... ils en font leur société? — Oui, le  
» jeune homme va chez eux... je l'y ai vu; il  
» fait la partie d'écarté avec Vauxdoré.

» — Et quelle espèce de jeune homme est-ce? »  
dit madame Troupeau.

« — Ma foi... c'est un grand... non, pas très-  
» grand... un homme de ma taille... bien fait,  
» joli garçon! oh! il est très-bien... il a des ma-  
» nières distinguées, et vous savez que je m'y  
» connais...

» — Comment se nomme-t-il? que fait-il?  
» pourquoi vient-il loger à Belleville? — Oh! je  
» sais tout cela... il se nomme... attendez donc...  
» son nom m'échappe... je l'ai entendu nommer  
» cependant; ce qu'il fait... je croirais assez que  
» c'est un jeune homme qui... ayant des moyens..  
» je lui crois beaucoup de moyens... Alors vous  
» savez... les jeunes gens... quelquefois ils ne  
» savent pas eux-mêmes ce qu'ils veulent faire;  
» quant au motif de son séjour à Belleville, c'est  
» par goût... pour être à la campagne... ou pour  
» sa santé... j'ai deviné cela sur-le-champ.

» — Mademoiselle Adrienne va encore faire  
» parler d'elle, » dit à demi-voix madame Trou-

peau, afin de ne pas être entendue de sa fille, qui est en train d'enfiler de petites perles pour faire des bagues.

« — Eh ! dame !... il est certain que... si elle »  
» allait avec lui au bois de Romainville... c'est »  
» un bois si perfide !... j'y ai fait tant de...

» — Chut !... monsieur Renard !... je vous en »  
» prie... » dit madame Troupeau en lançant un »  
coup-d'œil au voisin.

» — C'est juste, l'innocence nous écoute. Ah »  
» ça, est-ce que vous êtes brouillés avec les »  
» Vauxdoré ?

» — Je n'y mettrai plus les pieds, avec ma »  
» fille du moins. Mon mari peut y aller... »  
» M. Vauxdoré vient quelquefois ; mais je ne »  
» veux plus que ma Virginie fasse société avec »  
» mademoiselle Adrienne.

» — Pourquoi donc cela, maman ? » demanda »  
Virginie sans lever les yeux de dessus les perles.

« — Ma fille, parce que... mademoiselle »  
» Adrienne... est beaucoup trop ricuse, trop »  
» évaporée... trop... Cela ne nous convient plus »  
» enfin. A tout âge, ma fille, il faut être difficile »  
» dans le choix d'une amie !... Tu es encore

» trop enfant pour comprendre cela ; et c'est à  
» ta mère à te guider dans tes affections.

» — Parfaitement raisonné ! » dit Renard. « Je  
» vais aller chez Vauxdoré, tâcher d'avoir des  
» renseignements plus positifs sur leur locataire,  
» et je viendrai demain vous en faire part. —  
» Volontiers... cela nous amusera. »

Tout en enfilant ses perles, Virginie n'a pas perdu un mot de ce qu'a dit M. Renard ; elle trouve qu'Adrienne est bien heureuse d'avoir déjà une société qui remplace son cousin. Ce qu'on a dit du jeune locataire a piqué sa curiosité ; aussi le lendemain est-elle tout oreille, lorsque M. Renard revient d'un air radieux et en se frottant les mains, comme quelqu'un qui a beaucoup de choses à dire.

« Je suis très-instruit aujourd'hui, » dit le voisin en se jetant dans un fauteuil : « Oh ! j'ai eu  
» des renseignements sur le locataire de Vaux-  
» doré. D'abord je sais son nom, il s'appelle Au-  
» guste.

» — Auguste.... quoi ? — Ma foi, Auguste....  
» tout simplement, à ce qu'il paraît ; on ne m'a  
» dit que cela. — Ce n'est là qu'un nom de bap-  
» tême. — On est libre de n'avoir que celui-là.

» —C'est-à-dire que quelquefois on y est obligé ;  
» mais ensuite?—Ensuite, M. Auguste est riche,  
» ou du moins très à son aise, à ce qu'on pré-  
» sume, car il va à cheval souvent, et vous savez  
» que cela revient cher de louer des chevaux.  
» —Et son état, sa profession, à ce monsieur?  
» Pour cela on n'en sait encore rien ; le jeune  
» homme a déclaré à Vauxdoré qu'il vivait de  
» ses rentes, mais on soupçonne que c'était  
» pour cacher sa profession...—Du mystère, je  
» n'aimerais pas cela chez moi. — M. Auguste  
» s'enferme quelquefois dans sa chambre des  
» journées entières, puis on l'entend parler tout  
» haut, quoiqu'il soit seul. —C'est peut-être un  
» acteur?— Oh! non... il faudrait qu'il allât  
» tous les soirs jouer... Celui-ci passe presque  
» toutes ses soirées chez Vauxdoré ; mais quand  
» il lui vient du monde de Paris, il défend qu'on  
» vienne l'interrompre, et ne répond plus si on  
» l'appelle. — C'est peut-être un mouchard! —  
» Ah! madame Troupeau! quelle idée! —C'est  
» que tout cela me paraît fort louche!... — Je  
» vous assure que le jeune homme ne l'est pas,  
» il a de fort beaux yeux, de belles manières...  
» il est musicien... il a fait venir un superbe



» piano de Paris... un piano droit, en bois de  
» citron ; madame Vauxdoré assure en avoir vu  
» de pareils à l'exposition.

» — S'il a un piano droit, ce doit être un  
» jeune homme comme il faut, » dit Troupeau.  
« — Si cela est, je m'étonne qu'il se plaise à  
» passer ses soirées chez les Vauxdoré, » dit ma-  
dame Troupeau, puis elle ajoute en baissant la  
voix : « A moins que déjà les œillades de made-  
» moiselle Adrienne n'aient subjugué ce mon-  
» sieur!... — C'est ce que je crois, » dit Renard.  
« — Si du moins celui-là l'épousait! — Hum!...  
» ce n'est guère présomable. »

Virginie soupire, et ne dit rien ; mais elle  
voudrait bien qu'Adrienne vînt encore dans sa  
chambre lui faire des confidences.

La famille Troupeau était fort curieuse de  
voir le monsieur qui logeait chez Vauxdoré,  
surtout depuis que M. Renard était accouru un  
matin dire qu'il y avait une voiture bourgeoise  
arrêtée devant la maison Vauxdoré, et qu'il en  
était descendu un monsieur décoré qui venait  
voir le jeune locataire.

« Il connaît des voitures bourgeoises! » s'é-  
tait écrié M. Troupeau. « — Et décoré, mon

» ami!... » avait ajouté madame. « — Diable!...  
» ce serait une connaissance qui nous convien-  
» drait... Moi qui ai les moyens de bien les re-  
» cevoir... j'aurais été flatté... mais certainement  
» je n'irai pas chez les Vauxdoré chercher ce  
» monsieur. »

Les choses en étaient là lorsque M. Tir, que nous avons laissé avec son étoile, trouva, sans s'en douter, moyen de contenter tout le monde.

L'amateur d'artifice ne s'était pas tenu pour battu après l'échec qu'il avait essuyé le jour de la fête de mademoiselle Troupeau. Il s'était promis au contraire de prendre une éclatante revanche, et de faire briller son étoile de manière à ce qu'elle effaçât toutes celles du firmament; pour cela, il s'était remis à la besogne, il avait revu son travail, refait des cartouches, des conducteurs; Pétard et Poudrette n'avaient été occupés qu'à ficeler et couper des mèches. Tout cela avait pris du temps; mais aussi M. Tir se flattait d'avoir fait un feu d'artifice digne de Ruggieri, et qui devait se voir de fort loin.

Lorsque son travail est achevé, M. Tir s'occupe de ses invitations; car cette fois c'est lui

qui donne la fête dans laquelle on ne doit voir que du feu. Il n'a pas de jardin, mais dans la maison où il demeure il y a une cour assez vaste, c'est là que M. Tir tirera son artifice, et qu'il placera son monde; là du moins il sera maître, et personne ne contrecarrera ses dispositions.

M. Tir invite non-seulement toutes ses connaissances, mais encore il leur dit : « Amenez vos » amis... amenez toutes les personnes que vous » voudrez... Plus il y aura de monde, et plus je » serai content... Ça fait qu'on parlera de mon » feu.

» — Il aurait dû faire afficher qu'il invitait » tout Belleville et ses environs, » dit M. Renard; » « où diable mettra-t-il tant de monde!... On » ne tiendra jamais dans sa cour! Ce sera un » fouilli, une cohue... C'est égal, j'irai par cu- » riosité. »

Comme tout fait événement dans un petit endroit, et que les occasions de se divertir y sont rares, chacun se dispose à se rendre à l'invitation de M. Tir.

La famille Troupeau a nécessairement été engagée, Virginie en est enchantée, quoiqu'elle

ne le fasse pas paraître, et M. Troupeau dit à sa femme : « Il est probable que les Vauxdoré y » seront avec leur locataire... Nous verrons ce » jeune homme qui a un piano droit. »

Le jour ou plutôt le soir qui doit voir briller l'étoile de M. Tir est enfin arrivé. Vous ne connaissez pas encore madame Tir, par la raison que cette dame, ne sortant plus de chez elle depuis plusieurs années, n'était point au déjeuner donné par M. Troupeau. Madame Tir est une énorme boule, plus large que haute, espèce de cul-de-jatte, qui ne veut plus mettre que des bonnets ronds, et ne va guère que de son lit à sa cuisine et à son fauteuil. Des personnes, peu charitables sans doute, assurent qu'autrefois elle était leste et ingambe, mais que son mari l'a rendue presque imbécile à force de lui faire coller des bandes de papier brouillard ; le fait est que la pauvre femme, qui du reste n'a jamais été un génie, ne sait plus que dire à tout le monde : « Et cette santé?... » Tout doucement, n'est-ce pas?... c'est comme moi. »

Le logement de M. Tir se compose de cinq petites pièces qui pourraient passer pour des

cabinets, et dans lesquelles trois personnes ne savent jamais où se mettre, par la raison que les chaises et les meubles sont ordinairement garnis de baguettes à fusée. Le maître du logis, quoique n'ayant pas inventé la poudre, a compris que toutes les personnes qu'il a invitées ne tiendraient pas dans son appartement; mais, comme il présume et avec raison qu'on ne vient chez lui que pour voir son feu, il se propose de recevoir sa société dans sa cour. A cet effet, il a disposé des bancs, des gradins, des estrades, le tout à l'instar de ce que l'on voit sur les boulevards à Paris, lorsqu'un cortège doit y passer; il y a même jusqu'à des futailles avec des planches dessus, afin que la ressemblance soit plus frappante. Tout cela n'est pas élégant, tant s'en faut; la cour de M. Tir ressemble à l'atelier d'un menuisier, mais il en revient toujours à son but : «Le principal est qu'on soit bien placé pour voir mon feu!...» et sa femme lui répond : « — Tout doucement, n'est-ce pas? c'est comme moi. »

Le soleil s'est couché, et les invités, qui n'attendaient que ce moment, se rendent en foule chez M. Tir. Celui-ci reçoit sa société dans sa

cour, tandis que sa femme, qui n'a pas voulu descendre, salue de sa fenêtre, disant à chacun, même aux personnes qu'elle n'a jamais vues : « Et cette santé?... Tout doucement, » n'est-ce pas ? »

Quelques personnes qui ne supposent pas que l'on doive rester constamment dans la cour, sont montées près de madame Tir ; mais elles ne tardent pas à redescendre, n'ayant pas trouvé en haut une place pour s'asseoir.

Au milieu de ce monde qui entre et tâche de se cacher dans la cour, la famille Troupeau se fait remarquer par sa grande tenue qui jure un peu avec le décor de l'endroit où se tient la réunion. Madame Troupeau a un chapeau tellement surchargé de plumes, qu'une mauvaise langue a déjà prétendu qu'elle ressemblait à un cheval de Franconi ; M. Troupeau est tout en noir avec pantalon collant ; il a l'air de ne pouvoir se baisser ; enfin, Virginie est en blanc, avec une fleur pareille dans ses cheveux. Mais, pour elle, on ne la trouve pas ridicule, au contraire. Toutes les femmes sont forcées de convenir, ou au moins de penser qu'elle est gentille. Quant aux hommes, c'est à qui s'appro-

chera d'elle pour en obtenir un regard ; mais dans les grandes réunions, Virginie en est très-avare. Elle tient presque toujours ses yeux baissés, et l'on murmure autour d'elle : « Quelle » charmante petite vierge ! »

La famille Troupeau cherche les Vauxdoré. Ceux-ci ne sont pas encore arrivés. Madame Troupeau monte avec sa fille sur des gradins très-élevés, d'où l'on voit parfaitement le feu. Il faut que la société s'occupe elle-même de se placer, car M. Tir se contente de saluer, en disant : « Tâchez de vous asseoir ; » puis il retourne à ses fusées.

A chaque instant la foule augmente. Les gradins, les estrades, les futailles sont envahis, bientôt il ne restera plus un petit coin de libre.

« Tout cela est-il bien solide ? » demande M. Renard en grimpant sur une vieille futaille.

« — Oh ! ça tiendra toujours le temps du feu, » répond Pétard. « — Diable ! alors tâche qu'on » commence bientôt. »

Un mouvement qui se fait du côté de la porte

annonce qu'il arrive encore du monde. C'est la famille Vauxdoré avec son jeune locataire.

Tous les yeux se portent sur ce dernier personnage, qui fait sensation dans Belleville, depuis que des gens à voiture viennent le voir. Cette fois, Virginie lève les yeux pour regarder aussi. M. Auguste lui paraît fort bien, infiniment supérieur aux Doudoux et aux cuirassiers ; non qu'il ait la belle taille de l'un, et les jolies couleurs de l'autre ; mais sa figure est expressive, distinguée ; ses grands yeux sont à la fois fiers et doux ; il a une tournure élégante, sans affectation, et enfin quelque chose qui plaît et entraîne vers lui ; les hommes ont aussi cela quelquefois.

Si bien que Virginie le regarde toujours... le suit des yeux, et le voit avec regret sur un banc fort loin d'elle ; encore est-ce avec beaucoup de peine que le jeune homme a trouvé cette place ; il n'a pu rester avec madame Vauxdoré et Adrienne, que l'on a fait grimper sur des planches plus loin.

M. Auguste, en arrivant, donnait le bras à Adrienne, et il souriait parfois en lui parlant ; depuis qu'il est placé loin d'elle, Adrienne se



donne presque un torticolis afin de le voir encore, et lorsqu'elle rencontre ses regards, ce sont de nouveaux sourires que l'on échange. Virginie voit tout, et cela lui fait éprouver une sensation pénible. Cependant elle ne cesse pas de les regarder.

Madame Troupeau se penche vers M. Renard, qui est au-dessous d'elle, et lui dit : « Est-ce là » le locataire ? — C'est lui-même. N'est-ce pas » qu'il est bien ? — C'est vrai... aussi les Vauxdoré ont l'air de ses domestiques. »

Adrienne a aperçu Virginie. Mais celle-ci baisse les yeux dès qu'elle voit son ancienne amie la regarder. Les parents se sont salués, Vauxdoré crie à M. Troupeau : « As-tu une » place près de toi ?.. j'étouffe déjà ici.. Je veux » être assis, ou je m'en vais jouer aux domi- » nos. »

Vauxdoré pousse tout le monde pour parvenir jusqu'à M. Troupeau ; il enjambe les bancs, escalade les tables, saute par-dessus les planches, et parvient à s'asseoir. La foule augmente toujours ; on a envahi les appartements, on est monté près de madame Tir, qui s'est enrouée à force de dire : « Tout doucement, n'est-ce

» pas ? c'est comme moi. » M. Tir étant convaincu qu'il ne peut tenir une personne de plus dans sa cour, se dit : « Je puis tirer mon feu ! »

Une fusée donne le signal. On se tourne vers l'artifice. Les uns se lèvent, les autres s'exhaussent en s'appuyant sur leurs voisins, les planches tremblent et craquent ; les dames ont peur et crient ; les hommes font les braves et rient ; M. Tir fait partir des soleils, et se mire dans son ouvrage. On l'applaudit à chaque pièce, et il dit : « Vous en verrez bien d'autres ! »

» — C'est très-joli pour Belleville, « dit M. Renard ; « mais je connais tout ça. »

C'est pour son étoile que M. Tir a réservé ses grands effets ; il y a aussi un grand bouquet, qui doit terminer le feu, et que Pétard est chargé d'allumer. Depuis longtemps le jeune Tir est à son poste, impatient de mettre feu au bouquet, qu'à l'insu de son père il a augmenté d'un grand nombre de fusées. On ne lui a pas encore donné le signal, lorsqu'un monsieur de la société, qui est caché derrière deux énormes

dames, et qui s'ennuie de ne voir que leurs jupons, se met à crier :

« A vous, Pétard, en avant le bouquet! »

Le jeune Tir croit que l'ordre vient de son père; il met le feu à ses pièces, au moment où M. Tir fait partir son étoile. Tout cela fait un tapage effroyable, On est d'abord dans l'admiration; mais bientôt un autre sentiment s'empare de la société : les fusées et les gerbes prennent une mauvaise direction, et retombent dans la cour. Les dames s'effrayent, et veulent se sauver; dans ce mouvement subit, trop de personnes pèsent sur les échafaudages, les planches craquent, cassent, et plusieurs personnes roulent les unes sur les autres; pour achever d'augmenter le désordre, des baguettes enflammées tombent sur la société; des dames sont atteintes, l'une a son chapeau, l'autre son bonnet brûlé; enfin, une grande lueur brille sur la tête de madame Troupeau : ce sont ses plumes qui sont en feu.

« Ma femme est allumée! » crie M. Troupeau en essayant de parvenir jusqu'à son épouse. Celle-ci a eu l'esprit de jeter son chapeau en l'air, et elle tombe échevelée dans les

bras de son mari. Mais le tumulte augmente : le chapeau de madame Troupeau a mis le feu à une futaille qui soutenait des planches ; en voyant le tonneau fumer, quelqu'un s'écrie : « La maison est incendiée ! » et on se bouscule pour sortir. Dans ce désordre, madame Troupeau s'est trouvée séparée de sa fille, qui est restée sur les gradins. La maman veut retourner chercher son enfant, la foule l'en empêche, M. Troupeau n'est pas plus heureux : les deux époux se désolent en appelant Virginie. Un jeune homme a vu leur anxiété. Il a percé la foule, enjambé les planches, il est arrivé près de Virginie, qui ne courait aucun danger ; il lui a offert la main ; celle-ci a trouvé plus agréable de s'évanouir dans ses bras, et il la rapporte à ses parents, qui reconnaissent dans le libérateur de leur fille le jeune locataire des Vauxdoré.

« Ah ! monsieur, quelle reconnaissance ! » s'écrie madame Troupeau, « vous avez sauvé » notre enfant !... Mais elle est évanouie !

« — Je pense que ce n'est que la frayeur, » dit Auguste, « et que ce n'est pas dangereux. »

En effet, dans son évanouissement, Virginie

avait conservé de fort jolies couleurs, ce qui n'empêche pas sa mère de l'inonder d'eau de Cologne, et son père de courir chercher du vinaigre.

On entoure la jeune fille, qu'on a déposée sur un banc de pierre.

« Qu'est-il donc arrivé? » demande Vauxdoré.  
« — C'est ma fille qui était incendiée sans le courage de monsieur. »

Le jeune homme explique qu'il n'a fait qu'une chose bien simple; mais madame Troupeau veut que cela soit une action héroïque. Adrienne ne dit rien; elle écoute et regarde Virginie, à qui elle vient de prendre la main, et qui s'obstine à tenir ses yeux fermés. M. Troupeau revient avec un litre de vinaigre; au moment où il veut en asperger le visage de sa fille, celle-ci reprend ses sens.

« Elle est sauvée! » s'écrie madame Troupeau  
« — Et ce grand incendie est éteint, » dit en riant le jeune homme. Voyez, il n'y a plus personne dans cette cour.... et tous les feux ont cessé! — Alors, allons nous coucher, » dit Vauxdoré.

« — Ma fille, es-tu en état de revenir jus-

» que chez nous? » dit madame Troupeau.  
 « — Oh! oui, maman... je me sens bien  
 » mieux... — C'est monsieur qui t'a sauvé la  
 » vie, ma fille ..—Ah! monsieur... — Mon Dieu!  
 » mademoiselle, je n'ai fait qu'une chose fort  
 » simple, et qui ne méritait pas tant de remer-  
 » cements. — Vous êtes trop modeste, » dit  
 M. Troupeau; « mais je vous prie de croire,  
 » monsieur, que nous savons apprécier... et  
 » que..... D'ailleurs, voici ma carte, mon  
 » adresse... nous espérons avoir le plaisir de  
 » revoir le libérateur de notre enfant... — C'est  
 » beaucoup d'honneur pour moi, monsieur. »

Ces mots sont accompagnés de saluts réciproques, puis on se sépare. M. Auguste offre son bras à Adrienne, qui le prend en étouffant un soupir; mais tout le long du chemin elle ne dit rien; cet événement vient de lui ôter toute sa gaiété, que la connaissance de M. Auguste lui avait rendue. La sensible Adrienne ne demandait qu'à s'attacher; elle était gentille, aimable, riieuse. Le jeune locataire de son oncle avait paru prendre beaucoup de plaisir dans sa société; il était devenu galant, assidu près d'elle, et, plus d'une fois, en causant, sa

main s'est emparée de celle de sa jeune hôtesse, qu'il avait serrée fort tendrement. Tout cela avait tourné la tête d'Adrienne; elle céda au penchant qui l'entraînait vers Auguste, en se disant : « Oh! celui-là m'aime véritablement, » j'en suis sûre, et j'espère bien qu'il ne fera pas comme les autres..... Si cela arrivait, je n'aurais plus qu'à mourir! Car je sens que je l'aime bien plus et bien autrement que les autres. »

Chaque jour augmentait les espérances d'Adrienne, car chaque jour M. Auguste restait plus longtemps près d'elle; il ne s'était pas contenté de lui serrer la main; il avait porté à ses lèvres cette main qu'on lui abandonnait si volontiers, et le baiser qu'il avait imprimé dessus avait, en quelques secondes, été au cœur de la jeune fille, qui se flattait d'être enfin sincèrement aimée, lorsque M. Tir donna la soirée qui devait amener tant d'événements.

« Est-ce que le feu vous a aussi beaucoup effrayée? » dit M. Auguste en s'en revenant avec Adrienne; « vous ne dites rien, mademoiselle, êtes-vous indisposée? »

« — Oh ! non , monsieur , je ne m'évanouis  
 » pas , moi , comme... Virginie. — Vous con-  
 » naissez cette jeune personne ? — Oui , depuis  
 » longtemps... — Vous ne vous êtes pas parlé  
 » cependant. — Nous ne nous parlons plus ,  
 » nous sommes brouillées... Je l'aimais beau-  
 » coup... mais elle ne m'aimait pas , elle !... —  
 » C'est surprenant ! cette jeune fille a un air de  
 » candeur... d'ingénuité !... — Ah ! vous trou-  
 » vez !... et comptez-vous vous rendre à l'invi-  
 » tation de ses parents... irez-vous chez eux ?  
 » — Pourquoi pas ?... ils m'ont fait tant d'hon-  
 » nêtetés... Je croirais être impoli en n'allant  
 » pas les voir.

» — Il ira , se dit Adrienne en rentrant dans  
 sa chambre ; « il ira... il verra Virginie... elle lui  
 » plaira !... Mon Dieu ! mais c'est donc mon  
 » mauvais génie que cette fille-là !... elle m'en-  
 » lèverait encore mon amoureux !... Les au-  
 » tres !... je lui pardonne... mais monsieur Au-  
 » guste que j'aime tant !... Oh ! non , non , je ne  
 » veux pas qu'il m'oublie : qu'il me délaisse...  
 » Mademoiselle Virginie aura beau faire... Je  
 » saurai bien le forcer à m'aimer toujours. »



Et Adrienne se couche en cherchant comment on peut forcer un homme à être constant. Pauvre fille ! autant vaudrait chercher la pierre philosophale.

## CHAPITRE XII.

### DES CAQUETS ET DE L'AMOUR.

---

« Il viendra nous voir ! » se dit Virginie, lorsqu'elle est seule dans sa chambre. « Ah ! que je suis contente !... Comme c'est heureux que les fusées soient retombées sur la société !... Que j'ai bien fait de rester sur les gradins, au lieu de suivre maman : puis faire semblant de m'évanouir !... Il viendra... je le reverrai... il ne m'a pas beaucoup regardée... Peut-être qu'une autre fois... Mais Adrienne, il la regardait bien souvent ! »

Et Virginie pousse un gros soupir, ce qui ne lui était pas encore arrivé, car jusque-là l'a-

mour l'avait seulement fait rire ; mais ce qu'elle ressent pour le jeune étranger est tout différent de ce qu'elle avait éprouvé ; pour la première fois elle devient rêveuse, pensive, et son esprit est agité par un autre sentiment que la malice et le plaisir.

« Ma chère amie, » dit M. Troupeau à sa femme, « c'est bien heureux que notre fille ait » été sauvée par ce monsieur de chez Vauxdoré... C'est un jeune homme qui a l'air distingué... opulent .. qui a de fort belles con- » naissances, d'après ce qu'on dit ; et il est bien » plus agréable de devoir un service à un homme » comme il faut qu'à un malotru.

« Oui, sans doute, mon ami, d'autant plus » que cela nous fera faire la connaissance de ce » monsieur, car je ne doute pas qu'il ne se rende » à ton invitation. Je pense qu'ensuite notre » maison, notre société lui plairont bien plus » que celle des Vauxdoré... Cela fera enrager » ceux-ci, et je n'en serai pas fâchée. »

Cependant deux jours s'écoulaient après la soirée de M. Tir, et le locataire de Vauxdoré ne s'est pas présenté chez M. Troupeau. Le ci-

devant marchand de crin et sa femme en sont très-mortifiés.

« C'est fort singulier que ce monsieur ne  
 » ne vienne pas, » dit madame Troupeau. « Lui  
 » as-tu bien donné ta carte avec ton adresse ?  
 » — Oui, certainement, ma carte rose à filets  
 » d'or .. D'ailleurs, je suis assez connu dans cet  
 » endroit !... — Ces Vauxdoré se seront peut-  
 » être permis quelques propos sur nous. — Oh !  
 » quelle idée !... que pourrait-on dire ? J'ai ga-  
 » gné ma fortune loyalement .. je n'ai pas fait  
 » banqueroute... personne ne peut me demander  
 » un sou ! Quant aux mœurs, j'espère que no-  
 » tre maison est connue, et, du côté de l'innocence,  
 » notre fille est une Jeanne d'Arc dans  
 » toute la force du terme ! Ce n'est pas comme  
 » mademoiselle Adrienne !... — Alors pourquoi  
 » ce monsieur ne vient-il pas ? »

Virginie ne souffle pas mot, mais elle se dit :

« Parce qu'il aime mieux rester près d'Adrienne. »

Dans la journée du troisième jour, la famille Troupeau était réunie dans son salon. Monsieur, en robe de chambre, lisait le journal et s'interrompait pour parler politique, parce que

c'est la ressource des gens qui n'ont rien à dire. Madame, en négligé du matin, et n'ayant pas encore ôté ses papillotes, regardait dans la glace ; elle avait l'air de comprendre ce que disait son mari ; mais dans le fait elle n'était occupée que d'une ride qui se prolongeait depuis le dessous de son œil jusqu'à son oreille ; cette ride la contrariait infiniment, car elle ne voyait pas moyen de mettre un ruban ou des cheveux tout le long de sa joue.

Virginie était assise près de son père, elle faisait du filet, c'est un travail qui n'empêche pas de penser ; les femmes aiment beaucoup ces ouvrages-là.

Tout-à-coup Babelle ouvre la porte en disant : « M. Montreville demande s'il peut voir » monsieur et madame.

« — Monsieur Montreville ! » dit Troupeau en se penchant dans son fauteuil, « qu'est-ce » que ce monsieur-là?... Le connaissez-vous, » Babelle?... — Non, c'est la première fois que » je le vois.

» — Est-ce un homme ou un monsieur, » dit madame Troupeau.

» — Oh! c'est un monsieur... et fort élégant...

» — C'est peut-être ce monsieur qui m'a sauvée? » s'écrie Virginie. « — Ah! mon Dieu!... tu as raison, ma fille!... c'est probablement lui... Faites entrer, Babelle... — Mais je suis en robe de chambre, moi. — N'importe, mon ami, nous ne pouvons faire attendre ce monsieur.

Babelle fait entrer M. Montreville, qui est en effet le locataire des Vauxdoré. Le jeune homme se présente avec aisance et politesse; monsieur et madame Troupeau lui font beaucoup d'accueil, Virginie a fait à l'étranger une modeste révérence, et elle a repris son ouvrage: cela lui sert de maintien.

« Pardon, mille pardons de vous recevoir en robe de chambre, » dit M. Troupeau; « mais ne sachant pas... — Chez soi, monsieur, on est toujours bien... — Moi, monsieur, je vous demanderai la permission d'aller ôter mes papillotes. — Non, madame, restez, de grâce, vous êtes trop bien ainsi. — Ma fille, avez-vous salué monsieur.. votre libérateur? .. — Oui, maman... — Quittez donc votre ouvrage.

» ma fille... — Non, mademoiselle, continuez,  
» je vous prie..... Je vais me retirer si ma pré-  
» sence trouble vos occupations... — Alors,  
» monsieur, c'est pour vous obéir. »

Madame Troupeau veut encore parler de sa reconnaissance pour le service que le jeune homme leur a rendu ; celui-ci la supplie de ne plus revenir sur ce sujet , et il change la conversation.

« Nous ne savions d'abord qui nous arrivait, » dit Troupeau ; « car votre nom.... de famille » ne nous était pas connu.

» — Oui, » dit madame Troupeau, « on nous » avait assuré que vous ne vous appeliez que » Auguste. »

Le jeune homme sourit en disant : « C'est » assez comme cela que mes amis me nomment » habituellement ; mais pour me présenter chez » vous, madame, j'ai cru plus convenable de » prendre mon nom de famille...

» — Monsieur... assurément... Montreville ! » mais il me semble que ce nom ne m'est pas » inconnu... — Vous avez pu le voir quelque- » fois dans les journaux...

» — Dans les journaux... » répète madame

Troupeau en ouvrant de grands yeux ; puis elle se retourne et arrache trois de ses papillotes.

» En effet ! » reprend Troupeau, « j'ai lu dernièrement qu'un colonel... Oui c'est bien un colonel Montreville qui vient d'être nommé général de division...

» C'est mon frère, » répond le jeune homme en s'inclinant.

» — Il a un frère général ! » murmure Troupeau en regardant sa femme. « Je cours ôter ma robe de chambre ! »

Et Troupeau s'éclipse en disant : « Je suis à vous.

» — Je dérange peut-être monsieur votre mari, » dit Auguste ; « je crains d'être venu dans un mauvais moment.

» — Ah ! monsieur... il ne peut jamais y avoir de mauvais moment pour vous. Nous espérons.... que vous voudrez bien nous honorer quelquefois de vos visites. — Ce sera un plaisir pour moi, madame. »

Troupeau revient avec un habit noir. « Quoi ! monsieur, vous avez été changer... faire de la cérémonie ! » dit le jeune homme.



» — Non..... pas du tout... Quoique mes  
» moyens me permettent de faire tout ce que je  
» veux... mais c'est que je suis bien plus à mon  
» aise en habit qu'en robe de chambre. — Si  
» vous me connaissiez davantage, vous sauriez  
» que je suis ennemi de toute cérémonie. —  
» Nous serons charmés, monsieur, de vous con-  
» naître davantage... Êtes-vous fixé à Belleville?  
» — Oh! non... — C'est ce que nous pensions,  
» car alors vous ne resteriez pas chez Vauxdoré :  
» ce logement serait trop petit pour vous qui  
» avez un piano droit et qui recevez du monde.  
» Car vous recevez, je crois, souvent des visites  
» de Paris?

» — Mais... quelquefois, » répond le jeune  
homme en souriant. « Cependant, monsieur,  
» Belleville est un bien joli endroit. — Je m'y  
» plais beaucoup aussi; mais mon frère désire-  
» rait que j'allasse à sa terre de Bourgogne...

» — Son frère a une terre! » murmure Trou-  
peau, tandis que sa femme se retourne, et,  
dans sa précipitation à ôter le reste de ses pa-  
pillotes, arrache deux de ses boucles de che-  
veux.

» Cependant j'aime mieux être à Belleville. »

reprend le jeune homme. « Le voisinage de  
» Paris m'est commode.

» — Pour vos occupations peut-être, » dit  
Troupeau.

A cette indiscrete question, le jeune homme  
ne répond rien, et se tourne vers Virginie en  
disant : « Mademoiselle est votre unique en-  
» fant ?

» — Unique fille... mais nous n'avons pas de  
» garçon. — Elle ne s'est pas ressentie de sa  
» frayeur ? — Aucunement. Vous l'avez si bien  
» portée !... — Mais je gage que mademoiselle  
» n'aimera plus les feux d'artifice.

» — Oh ! pardonnez-moi, monsieur, je vou-  
» drais en voir un autre ce soir, » dit Virgi-  
nie, « quand je devrais m'évanouir encore ! »

Ces mots sont accompagnés d'une vive rou-  
geur qui vient colorer les joues de la jeune  
fille ; car alors M. Auguste la regarde plus at-  
tentivement.

» Ma fille est l'innocence même... cela lui  
» est égal de s'évanouir... Ma chère enfant, je  
» suis assez riche pour te donner souvent des  
» feux d'artifice ; mais je crains les accidents.

» On ne trouve pas toujours des gens qui se  
 » dévouent pour...

» Je fus témoin d'accidents plus graves... à  
 » une fête qu'on donnait chez mon oncle le  
 » préfet...

» — Il a un oncle préfet ! » répète tout bas  
 madame Troupeau, et son mari lui dit à l'o-  
 reille : « Va mettre tes girandoles de dia-  
 » mants. »

Madame Troupeau s'éclipse à son tour en di-  
 sant : « Je suis à vous , monsieur. » Le jeune  
 homme , qui ne comprend rien à cette manière  
 de recevoir son monde en disparaissant chacun  
 son tour, craint d'être indiscret en prolongeant  
 sa visite. Après avoir causé encore quelques  
 minutes avec M. Troupeau , il se lève, et prend  
 congé au moment où madame revient avec ses  
 girandoles.

« Vous nous quittez déjà , monsieur Montre-  
 » ville, » dit M. Troupeau. « — Oui... j'attends  
 » aujourd'hui du monde de Paris... — Ah ! fort  
 » bien... Et pour affaire peut-être ?... »

Le jeune homme sourit et salue. La famille  
 Troupeau le reconduit jusqu'à la porte en lui  
 faisant promettre de revenir bientôt.

« Certainement, c'est un homme... du grand monde ! » dit madame Troupeau quand M. Auguste est parti.

« Oui, pardieu ! il a un frère général ; et un oncle préfet... — Il y a cependant un peu de mystère dans sa conduite... il n'a pas répondu quand nous lui parlions de ses occupations. — Ma chère amie, c'est peut-être et même probablement un mystère qui tient à l'État... et qu'on ne doit pas percer... Je soupçonne ce monsieur d'être dans la diplomatie... dans le gouvernement. — Tu crois ? — Écoute donc, puisqu'il a un frère général et un oncle préfet, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que lui-même fût grand dignitaire... incognito. — C'est vrai !... — Nous l'inviterons à dîner. — Et j'aurai quatre entrées. — Sans compter les cornichons et les anchois ; car on ne sait pas... la connaissance de ce jeune homme pourrait devenir... fort intéressante... »

En disant ces mots, M. Troupeau regarde sa fille et pousse le genou de sa femme.

« J'ai déjà eu de ces pressentiments-là... » dit tout bas la maman de Virginie. « Mais, chut ! monsieur Troupeau, de grâce ! rien qui

» donne l'éveil à l'innocence. — Sois tranquille,  
 » nous la laisserons dormir..... Ce sont de ces  
 » pensées qui ne doivent pas sortir de notre tête.  
 » Ce qui me tourmente, c'est que notre tante ne  
 » nous répond pas. — C'est vrai..... et cepen-  
 » dant votre lettre était si bien tournée!... Espé-  
 » rons encore. — Espérons toujours. »

Virginie est moins satisfaite de cette visite qu'elle avait si ardemment désirée ; elle trouve que M. Montreville l'a peu regardée, et qu'il n'y avait que de la froideur, de l'indifférence dans ses yeux. « M. Doudoux et le cuirassier me re-  
 » gardaient autrement ! » se dit la jeune fille en froissant avec dépit son ouvrage. « Pourquoi ce  
 » M. Auguste ne fait-il pas comme les autres?...  
 » Est-ce qu'il me trouve laide?... est-ce qu'il  
 » me croit sotte, bête!.... au fait, je me sentais  
 » tout embarrassée devant lui.... mais il revien-  
 » dra, et je ne serai pas si gauche en sa pré-  
 » sence... J'ai bien fait la conquête des autres,  
 » pourquoi ne ferais-je pas la sienne?... Les  
 » autres... c'était pour rire ; mais celle-ci, ah ! il  
 » me semble que ce serait différent. »

Dans un petit endroit tout se sait bien vite ; d'ailleurs M. Troupeau tenait à ce que l'on sût

que le locataire des Vauxdoré était venu lui faire visite. Il s'empresse d'aller conter cela à son ami Renard, qui est la plus grande com-  
mère du pays, et il ajoute : « J'en sais déjà bien  
» plus que vous sur ce jeune homme, qui s'ap-  
» pelle Auguste Montreville, et non pas Auguste  
» tout court ; il ma témoigné la plus grande con-  
» fiance. Il a un frère général avec une terre en  
» Bourgogne, et un oncle préfet, et j'ai presque  
» la certitude que M. Montreville est dans la di-  
» plomatie. »

M. Renard est vexé qu'un autre en sache plus que lui, il s'écrie : « Je savais tout cela ! je n'en  
» disais rien, parce qu'on m'avait recommandé  
» le secret ; mais certainement j'étais instruit. »

De peur que Troupeau n'aille encore appren-  
dre ces nouvelles avant lui, M. Renard se met  
à courir dans tout Belleville ; et, suivant l'usage  
des bavards qui amplifient sur toutes les his-  
toires, il affirme que le locataire de Vauxdoré  
est secrétaire intime d'un ministre, et qu'il  
n'est venu loger à Belleville que pour y lever  
*incognito* un nouveau plan de fortifications qui  
doivent commencer à la Courtille.

En allant de bouche en bouche, ces nouvelles

arrivent chez Vauxdoré, auquel on dit : « Il paraît que vous logez un grand personnage !

» — Bah ! et qui donc cela ? » répond Vauxdoré. — « Parbleu ! votre élégant locataire !....  
» — C'est un grand personnage ? — On assure  
» qu'il tient au gouvernement. — Mais il ne s'occupe que de musique. — Il paraît que c'est  
» pour cacher son jeu. — Il ne le cache pas, car  
» on l'entend du jardin. — Enfin, ne reçoit-il pas  
» des gens à voiture ? — Quelquefois. — Quand il  
» a du monde de Paris chez lui, ne défend-il  
» pas qu'on vienne le déranger ? — C'est possible.  
» — Vous voyez bien, il y a des secrets d'État là-  
» dedans. Tâchez toujours de savoir de lui si ma  
» maison se trouve comprise dans le nouveau  
» plan de fortifications, vous me rendrez bien  
» service. — Informez-vous pour la mienne, vous  
» m'obligerez. — Mais de qui tenez-vous tout cela ?  
» — De Renard et de Troupeau. Votre locataire  
» a été faire visite à ce dernier, et il paraît que  
» c'est là qu'il s'est déboutonné.

» — Je ne sais pas si nous logeons un grand  
» personnage, » dit la tante d'Adrienne ; « en tout  
» cas, il ne fait pas d'embarras, il est fort poli,  
» et il trouve toujours ma cuisine bonne.

» — Qu'il soit ce qu'il voudra, » dit Vauxdoré, « ce sont ses affaires ; du moment qu'il se conduit bien dans ma maison, je n'ai rien à lui dire !... D'ailleurs, je ne crois pas à tous ces propos... C'est Renard qui les aura inventés.

» — Ce qu'il y a de certain, » se dit Adrienne, « c'est qu'il a été chez M. Troupeau. Que m'importe à moi qu'il soit dans les grandeurs ?... » Ce n'est pas pour cela que je l'aimais ! mais il va chez le père de Virginie... il la verra... et elle va peut-être encore être cause qu'on oubliera la pauvre Adrienne !... Mon Dieu ! comment empêcher cela ! »

La jeune fille pleurait en secret ; car elle eût été bien fâchée qu'on la vît répandre des larmes ; mais le chagrin ne se cache pas aussi facilement que le bonheur ; il est rare qu'il ne laisse pas quelques traces. Celui d'Adrienne augmente chaque jour ; elle apprend que M. Auguste est retourné chez les parents de Virginie, puis enfin qu'il doit y dîner. M. Montreville ayant accepté l'invitation de M. Troupeau, celui-ci s'est empressé de le dire partout.

« Il y va dîner ! » dit Adrienne. « Ah ! mon Dieu !... C'est peut-être le repas des fiançail-



» les... il va sans doute épouser Virginie... et  
» c'est pour cela que depuis quelques jours il  
» me parle moins... il est moins aimable, et ne  
» cherche pas à me rencontrer seule dans les  
» chambres ou sur l'escalier, pour me prendre  
» la main, la taille, et me dérober un baiser.»

Depuis quelques jours en effet le locataire de Vauxdoré semblait être très-occupé, il restait enfermé dans sa chambre, ou il se rendait à Paris et en revenait, en tenant toujours des rouleaux de papier à la main. M. Renard, qui passe son temps à épier ce que fait Auguste, l'a rencontré plusieurs fois allant à Paris; il court dire à Troupeau : « Notre jeune diplomate est  
» bien occupé dans ce moment-ci!... Il porte à  
» Paris des rouleaux très-volumineux. — Des  
» rouleaux d'argent? — Non, des plans. . des  
» papiers... et il revient presque toujours en ca-  
» briolet avec d'autres rouleaux. — Diable!  
» cela fait présumer de bien hautes affaires....  
» Il vient dîner chez nous jeudi prochain. —  
» Vraiment? — Comme je vous le dis... voulez-  
» vous en être?—C'est-à-dire que vous me faites  
» le plus grand plaisir en m'invitant. »

Et Renard serre la main de Troupeau avec

un mouvement convulsif, tant il est enchanté de dîner avec M. Montreville.

Le matin du jour où M. Auguste doit dîner chez M. Troupeau, il a de bonne heure envoyé chercher les journaux, et la domestique de Vauxdoré rapporte à ses maîtres que le jeune homme a presque sauté de joie en les parcourant.

« Je commence à croire que Renard ne s'est pas trompé, » dit Vauxdoré. « Si ce jeune homme a sauté en lisant le journal, c'est qu'il est quelque chose dans l'État !

« — Il est peut-être nommé ministre ? » dit madame Vauxdoré, « et alors il n'est pas probable qu'il reste à Belleville. — J'en serais fâché. . . mais je lui demanderais sa protection ; car on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Adrienne écoute tout cela sans dire un mot, elle descend dans le petit jardin de leur maison, parce qu'elle a encore envie de pleurer, et que cela lui fait mal de ne pouvoir se désoler tout à son aise.

En arrivant dans le jardin, Adrienne y rencontre M. Auguste, qui tenait les journaux, les regardait les uns après les autres et paraissait fort joyeux. Le jeune homme court à Adrienne.

« Ah!... c'est vous, mademoiselle... — Oui,  
 » monsieur... c'est moi.—Il y a bien longtemps  
 » que je n'ai pu causer avec vous! — C'est que  
 » cela ne vous a pas plu apparemment, car j'é-  
 » tais toujours ici. — C'est que depuis quelques  
 » jours j'ai eu beaucoup à faire à Paris... — Oh!  
 » oui... vous ne pouviez pas... penser à moi.»

Auguste regarde Adrienne plus attentivement et lui dit d'un ton affectueux : « Qu'avez-vous  
 » donc... Vous me semblez moins gaie qu'à  
 » votre ordinaire? — Pardonnez-moi, monsieur,  
 » je suis très-gaie. »

Et la jeune fille s'efforce de sourire ; mais un gros soupir trahit l'état de son cœur.

« Vous me parlez aussi avec un air cérémo-  
 » nieux... Après m'avoir habitué à un si aimable  
 » abandon, d'où vient donc que vous me traitez  
 » ainsi? — Monsieur... c'est que... je ne savais  
 » pas... avant de connaître le rang... la position  
 » des personnes, on peut se croire le droit de...  
 » causer familièrement avec elles... mais quand  
 » on ne l'ose plus... — Mon Dieu! mademoi-  
 » selle, que signifie tout cela? que me parlez-  
 » vous de rang, de position?... De grâce, expli-  
 » quez-vous! — Eh bien! monsieur, on a dit à

» mon oncle, et l'on assure dans Belleville que  
» vous êtes un grand personnage, attaché à l'É-  
» tat, et que vous ne voulez pas le dire, pour  
» raison politique. — Je suis un grand person-  
» nage... moi? et qui diable a deviné cela? —  
» M. Renard et M. Troupeau. »

Le jeune homme rit aux éclats, puis il re-  
prend : « Je ne m'étonne plus des politesses, de  
» l'air respectueux qu'on me témoigne depuis  
» quelques jours, et votre oncle lui-même... —  
» Mon oncle... a fini par croire comme les au-  
» tres, et la joie que vous avez témoignée ce ma-  
» tin, en lisant les journaux, a semblé une  
» preuve de plus. — En effet, les journaux de  
» ce jour m'ont apporté une heureuse nouvelle...  
» et je suis bien content aujourd'hui. — Ah! je  
» le crois... avec cela que vous dinez chez  
» M. Troupeau!... — C'est vrai, et d'après ce  
» que vous venez de me dire, je me propose de  
» bien m'y amuser. — Il paraît que vous vous y  
» amusez toujours, car vous y allez souvent!...  
» On m'a fait tant d'accueil... d'instances... —  
» Et mademoiselle Virginie... la trouvez-vous...  
» bien aimable?... — Mais elle est fort gentille...  
» Les premières fois que je la vis elle ne souf-

» flait pas mot et se tenait bien roide!... Depuis,  
 » je me suis aperçu qu'elle ne manque pas d'es-  
 » prit... et... — Adieu, monsieur... — Eh quoi!  
 » vous me quittez si vite?... — Je ne puis rester...  
 » D'ailleurs, je crains de vous retenir! vous avez  
 » tant d'affaires maintenant!... — Ne savez-vous  
 » pas, charmante Adrienne, que mon plus grand  
 » bonheur est d'être près de vous? — Oh! non!  
 » je ne le sais plus!... je ne le crois plus!... Ce  
 » mystère qui vous environne... ces conjectures  
 » que l'on fait sur vous... Tout cela fait que je  
 » n'ose plus causer avec vous comme autrefois.  
 » — Eh bien! je vous dirai tout... je vous dé-  
 » voilerai ce mystère, qui est bien peu de chose!  
 » je ne veux avoir aucun secret pour vous. »

Les yeux d'Adrienne deviennent brillants de plaisir, et elle s'écrie : « Quand me direz-vous tout cela? »

Auguste se rapproche d'Adrienne, et passant son bras autour d'elle, lui dit à demi-voix :  
 « — Ici... ou là-haut; chez votre tante, nous  
 » ne pouvons pas causer librement... Plusieurs  
 » fois je vous ai suppliée de ne point fermer tout  
 » de suite votre porte quand vous rentrez vous  
 » coucher, et de me permettre d'aller un ins-

» tant jaser avec vous... — Oh ! non, monsieur...  
 » vous recevoir dans ma chambre... cela ne se  
 » peut pas... cela ne se doit pas... — Et qui le  
 » saura?... — Mais je le saurai, moi .. — Si vous  
 » aviez pour moi un peu.... d'amitié, me re-  
 » fuseriez-vous !... Ce soir... en revenant de chez  
 » M. Troupeau, je passerai devant votre porte  
 » pour rentrer chez moi... ne la fermez pas, et  
 » j'irai vous conter tout ce que vous désirez sa-  
 » voir. — Non... je ne le veux pas... — Adrienne !  
 » je vous en supplie... — C'est très-mal ce que  
 » vous me demandez là... — Est-ce aussi très-  
 » mal de vous aimer... de... »

La voix de Vauxdoré interrompt le jeune homme ; on appelait Adrienne, elle est obligée de remonter près de son oncle.

« A ce soir, » lui dit Auguste. Adrienne s'éloigne et ne répond pas.

Chez M. Troupeau on a pour habitude de dîner à quatre heures ; mais pour recevoir M. Montreville, on a pensé qu'il serait plus convenable de dîner tard, et on a fait les invitations pour cinq heures et demie. Ne voulant point avoir beaucoup de monde afin que le jeune diplomate pût parler avec plus de confiance, et n'osant

pas cependant ne le recevoir qu'en famille, Troupeau n'a invité que Renard, qui est adroit, et a promis de faire jaser le jeune homme ; plus, un ancien épicier, fort riche, qui mange et boit bien, mais ne sait pas dire quatre paroles : celui-là ne sera là que pour représenter un convive, et on est sûr qu'il ne se mêlera jamais à la conversation.

Depuis que Virginie a revu Auguste, elle a été moins embarrassée devant lui, et plus d'une fois ses regards ont cherché les siens. Pourtant elle éprouve encore une émotion dont elle n'est pas maîtresse : pour attirer l'attention de M. Montreville, elle ne trouve pas les petits expédients qui lui venaient si facilement à l'esprit près de Doudoux et du cuirassier. Un mot d'Auguste lui fait oublier ce qu'elle voulait dire, un de ses regards la trouble ; elle se dépite contre elle-même, et se dit : « Que je suis sotte !... Et » d'où vient que je ne puis surmonter cela ? »

Il est cinq heures sonnées. M. Renard et l'ex-épicier, que l'on nomme M. Praline, sont à leur poste ; tous deux en noir et cirés dans la perfection. M. Renard se promène dans le salon en jouant avec les breloques de sa montre.

M. Praline est allé s'asseoir dans un coin où il n'ouvrira pas la bouche jusqu'au dîner ; mais alors il ne la fermera qu'après le dessert.

Auguste ne se fait pas attendre ; les propos qu'on lui a rapportés lui ont paru si plaisants, qu'il compte s'amuser chez M. Troupeau. Sa physionomie, ordinairement assez sévère, a quelque chose de moqueur, qui semble à la société d'un augure très-favorable.

« M. Montreville semble fort en train de rire » aujourd'hui, » dit M. Troupeau à sa femme, « cela prouve qu'il est bien aise de venir chez nous... Je n'ai pas besoin de te recommander à table de le servir toujours le premier et souvent.—Sois tranquille, je ne le perdrai pas de vue. »

On a placé le jeune convive entre la mère et la fille. L'une est pour lui pleine de prévenances, elle veut sans cesse couvrir son assiette et remplir son verre ; l'autre baisse les yeux et ne le regarde qu'à la dérobée, mais elle ne laisse pas deux minutes ses jambes en repos sous la table : dans ce mouvement perpétuel, son genou et son pied heurtent assez souvent le genou et le pied de son voisin. Alors celui-ci se



recule, et Virginie murmure un : « Pardon, » monsieur... je ne l'ai pas fait exprès ! » mais elle recommence deux minutes après. Si bien que le jeune homme se dit : « Voilà une singulière famille : le père me traite en seigneur, » la mère me bourre à m'étouffer, et la fille me » donne des coups de pieds. »

¶ On n'avait rien épargné pour bien recevoir M. Montreville ; aussi M. Praline, qui voulait manger de tout, n'avait-il encore dit que : *Volontiers, j'en accepterai, j'en veux bien.* M. Renard lui-même bavardait moins pour faire honneur au repas ; mais Auguste, qui était en train de rire, soutenait la conversation sur le ton de la gaité : on accueillait avec transport ses moindres plaisanteries, et madame Troupeau disait à demi-voix : « Il est » extrêmement aimable, ce monsieur. — Il est » pétri d'esprit ! » répondait Troupeau, « — Il » conte parfaitement, répliquait Renard. » — Il » est bien accommodé!... » murmurait M. Praline qui pensait qu'on parlait d'un plat.

Virginie parlait très-peu, mais elle continuait d'avoir des inquiétudes dans les jambes.

Cependant on est arrivé au dessert, et Trou-

peau dit tout bas à Renard : « Abordons la po-  
 » litique... — Je vais le mettre au pied du mur, »  
 dit Renard, « et l'amener à nous découvrir tous  
 » ses secrets. »

Alors, après avoir avalé un verre de bor-  
 deaux, M. Renard s'adresse à Auguste : « Ne  
 » pensez-vous pas comme moi, monsieur Mon-  
 » treville, que l'année ayant été bonne en blé,  
 » il serait dans la politique du gouvernement  
 » que nous eussions le pain bon marché ? »

Le jeune homme réprime avec peine l'envie  
 de rire que lui cause la naïveté de cette ques-  
 tion ; il répond, en prenant un air important,  
 et secouant la tête.

« Monsieur... le pain bon marché... hum !  
 » c'est fort bien ! mais... hum !... — Oui ! je  
 » vous comprends ! » s'écrie Renard, « cela  
 » tient encore à des circonstances.... plus ou  
 » moins... suivant que... on ne peut pas répon-  
 » dre !. . — Messieurs ! » reprend Auguste en  
 jouant avec son couteau, tandis que les con-  
 vives semblent craindre de perdre une seule  
 de ses paroles. « Messieurs !. . dans ce moment-  
 » ci... nous ne pouvons pas nous dissimuler  
 » que... hum !... il y a bien des choses à dire ..

» — Il y en a immensément ! » s'écrie Renard.

« — Oh ! il y en a que cela fait peur, » dit Troupeau. Puis il se penche vers Renard, en lui disant : « Ça va bien, nous sommes sur la » voie?... — Chut ! il va se lâcher. »

Après avoir plusieurs fois fait résonner son verre avec son couteau, Auguste reprend :

« Vous me direz : les opinions sont libres, » chacun peut penser comme il entend ! Oui ! » je respecte aussi une opinion ! telle quelle...

» — C'est ce qu'il y a de plus respectable au » monde, » dit Renard, « — Je respecte même » ceux qui n'en ont pas ! » dit Troupeau en se permettant de badiner aussi avec son couteau, pour ressembler à son jeune convive.

« — Mais, messieurs ! qu'arrivera-t-il de » cette fluctuation... de cette divergence... de » ces oppositions, qui, bien prises dans le sens » convenable, ne laissent pas de... par la » suite... ou plus tard, devoir amener une péripétie !...

» — Comme il devient profond ! » dit Troupeau en regardant sa femme, et celle-ci s'écrie ? « Ah ! Dieu ! que j'aime à entendre parler politique !

» — Messieurs ! reprend Auguste , « je ne suis  
 » pas de ces gens qui affirment... qui sont cer-  
 » tains... et qui , en retombant dans des sys-  
 » tèmes , reviennent sur des principes excep-  
 » tionnels ; telle ne fut jamais ma façon de  
 » penser !... »

» — Ni la mienne , » dit Renard « — Ni la  
 » nôtre , » ajoute Troupeau en faisant tomber  
 son couteau par terre.

» — Ah ! messieurs , » reprend Auguste , « si  
 » nous voulons ensuite envisager les divers ca-  
 » binets de l'Europe , le cas peut devenir dif-  
 » férent ! »

» — Je le crois parbleu bien ! » s'écrie Re-  
 nard ; puis il ajoute tout bas à Troupeau : « Nous  
 » y voici .. nous entrons dans le secret des ca-  
 » binets. — Et il a dit que les cas seraient dif-  
 » férents... je ne suis plus qu'oreilles. »

Virginie jette un petit coup-d'œil à la déro-  
 bée sur Auguste , parce qu'elle croit deviner  
 que le jeune homme se moque de ses audite-  
 urs ; mais Auguste , conservant toujours son  
 flegme , reprend en pesant sur toutes ses paro-  
 les : « On parle de l'Espagne... c'est très-bien ;  
 » mais il y a aussi la Russie et la Turquie..... »

» qu'on doit envisager avec attention .... l'An-  
 » gleterre est là qui nous guette... La Suède  
 » compte pour quelque chose... ensuite l'Ita-  
 » lie..... Ah ! diantre, messieurs, l'Italie!...  
 » hum ! cela mérite considération, et peut-être,  
 » hum !... »

M. Praline, qui jusque-là n'avait fait que manger et boire, et, pendant cette conversation, se bornait à rouler des yeux sur chaque personne, comme un enfant qui écoute une histoire qu'il ne comprend pas; ennuyé pourtant de ce que l'on ne prenait plus rien, se permet de dire, pendant qu'Auguste s'arrêtait sur ses *hum!* : « Votre café sera-t-il bien  
 » chaud ? »

Il faut voir alors l'indignation qui se peint sur le visage de Troupeau et de sa femme, et l'air de mépris avec lequel Renard le regarde.

« Ah ! monsieur Praline ! » dit madame Troupeau, « pouvez-vous bien interrompre  
 » M. Montreville dans une conversation si inté-  
 » ressante ! Nous parler de café, lorsqu'il est  
 » question des secrets de l'Europe!.. »

« — Cet homme est une vraie brute ! » dit tout bas Renard. « — Je me couperais en qua-

» tre de regret de l'avoir invité ! » dit Troupeau.

Et le pauvre Praline, tout honteux de l'accueil fait à sa demande, se rentre dans sa chaise, et a l'air d'avoir envie de pleurer ; mais Auguste a pitié de l'ancien épicier, il s'écrie : « Ma foi, je suis fort de l'avis de M. Praline, j'aime le café bien chaud.

« — En ce cas, allons le prendre ! » dit madame Troupeau, en se levant et présentant sa main à Auguste, et la société passe dans le salon.

On prend le café. Auguste s'occupe de Virginie, et ne semble plus vouloir parler politique.

« C'est désolant ! » dit Troupeau à Renard. « Nous allons tout savoir, et il se tait maintenant. — Attendez, » dit Renard, « j'ai un moyen ingénieux pour le faire parler. »

Ce moyen, c'est le journal que M. Renard tire de sa poche et qu'il développe en disant : « Il y a aujourd'hui des articles bien intéressants ! des nominations, des mutations... Pavez-vous lu, monsieur Monteville ?

« — Oui, monsieur, » répond Auguste ; « et je ne vous cacherai même pas qu'aujourd'hui

» j'avais des raisons personnelles pour l'attendre avec impatience.

» — Des raisons personnelles! » dit Renard en souriant. « Eh bien! franchement, je m'en étais douté!

» — Des raisons personnelles! » reprend Troupeau. Et serait-il indiscret de vous demander, si c'est dans les nominations?

» — Monsieur Troupeau, l'accueil obligeant que je reçois chez vous ne me permet plus de me taire... Je ne veux point avoir de secret pour une famille et des personnes aussi respectables... Vous allez tout savoir. »

Toutes les figures deviennent rayonnantes, excepté celle de M. Praline, qui a le nez enfoncé dans un petit verre d'anisette, et qui ne remarque pas que madame Troupeau se retourne vers lui et le regarde d'une façon qui signifie • N'ayez plus le malheur d'interrompre monsieur. »

On s'est rapproché d'Auguste, et on attend avec impatience qu'il parle. Virginie partage cette impatience, il lui tarde de savoir ce que c'est que M. Monteville. Celui-ci commence enfin.

« Je suis venu me loger à Belleville... et on  
 » a peut-être remarqué un peu de mystère dans  
 » ma conduite... on ignorait quelle était ma  
 » profession, mon état dans le monde... Je ne  
 » me faisais d'abord appeler que Auguste; en-  
 » fin on pouvait me prendre pour un intrigant...

» — Ah! si donc!... je ne m'y suis pas trom-  
 » pé, moi! » s'écrie Renard. « — De grâce, Re-  
 » nard, n'interrompez pas monsieur, » dit Trou-  
 peau.

« — Je dois donc vous avouer qu'en effet je  
 » suis venu me loger ici pour me soustraire aux  
 » regards de ma famille, et me livrer librement  
 » à ma vocation. Cette vocation, mes parents  
 » ont voulu la combattre; mais elle a triomphé  
 » de leurs efforts. Je me sens né pour composer,  
 » pour faire de la musique; enfin j'ai fait celle  
 » d'un petit opéra-comique; hier il a été repré-  
 » senté à Paris... Je n'ai pas eu le courage d'as-  
 » siser à la représentation; mais il a réussi com-  
 » plètement... Voyez plutôt, messieurs... ici,  
 » à l'article *Théâtres*. Voilà le motif de ma joie  
 » et de l'impatience avec laquelle j'attendais le  
 » journal. »

Auguste a fini de parler. Beaucoup de figures



se sont allongées; mais celle de Virginie est au contraire plus riante; elle sedit: « Il a du talent » c'est bien plus joli que de la politique.

» — Comment! monsieur, vous travaillez pour le théâtre? » dit enfin Troupeau d'un air désappointé. « — Oui, monsieur, et je viens de faire la musiqué d'un opéra-comique qui a réussi... On n'a nommé qu'Auguste : j'espère que ma famille me pardonnera, grâce à mon succès.

» — Et vous n'êtes point... attaché au gouvernement? » dit Renard. — Non, grâce au ciel! » car je ne connais d'autre bonheur que les arts et la liberté!

» — Les arts... la liberté, tout cela ne vaut pas la fortune, monsieur. — D'abord, monsieur, cela dépend du goût; ensuite on peut s'en faire une par son talent... — C'est juste, et vous avez toujours un frère général et un oncle préfet? — J'espère qu'ils ne sont pas morts, » répond Auguste en souriant.

« — Enfin il a des parents en place, » dit Troupeau à sa femme. « — Oui, mon ami, mais il travaille pour le théâtre!... et si mademoiselle Bellavoine savait seulement qu'il a

» diné ici! — Ah! Dieu!... c'est vrai... tu me  
» tais frémir! »

Les deux époux semblent consternés. Auguste ne prolonge pas leur embarras. Il était tard : depuis quelques instants, ses regards s'étaient souvent dirigés vers la pendule; il prend congé de la famille Troupeau. Virginie répond à son salut par un doux regard; mais les parents remplacent par un froid cérémonial, les transports de joie qu'ils avaient fait éclater à l'arrivée du jeune homme.

« Les sots, » se dit Auguste en retournant à sa demeure, » ils me font une froide mine maintenant, parce que je n'ai que du talent au lieu d'emploi!... il n'y a que la jeune fille qui m'ait dit adieu fort gracieusement. Mais ne songeons plus à M. Troupeau. Voici l'heure. Adrienne aura-t-elle cédé à mes prières?.... Adrienne!... aimable fille! Je la crois franche, bonne, sensible. Oui, j'aurais confiance dans son amour... Oh! les femmes! elles sont bien trompeuses!... j'en sais quelque chose... et je m'étais promis, en venant à Belleville, de ne m'y occuper que de musique! Mais ayez

» donc des inspirations, du génie et un cœur  
» froid!... non, ce n'est pas possible.

Tout en faisant ces réflexions, le jeune homme est arrivé devant la maison de Vauxdoré. Il a une clé qui lui ouvre la porte d'en bas, et il peut rentrer sans réveiller personne. Il monte l'escalier sans faire de bruit; cependant il monte vite, car il a hâte de savoir si la jeune fille a cédé à ses désirs. Enfin il est au second; il entre dans le couloir : des rayons de lumière partent d'une chambre dont la porte n'est qu'à demi poussée... et cette chambre est celle d'Adrienne.

## CHAPITRE XIII.

CELLE-CI NE L'EST PLUS.

Convenez, chère lectrice, ou cher lecteur.... ( mais par goût je m'adresse plutôt à mes lectrices ), convenez, dis-je, que ce doit être une chose bien difficile de résister au penchant de son cœur ; moi qui n'ai jamais su, ni même cherché à résister aux miens, je crois qu'il doit être cruel de se dire : « J'aime telle personne ,  
» mais je ne lui accorderai pas un rendez-vous. » Résister à ses sens est chose ordinaire : il ne faut pour cela que de la raison et de la prudence ; mais ne pas céder à un sentiment bien

doux, bien tendre, qui nous pousse sans cesse vers l'objet que nous voulons fuir.... c'est de la vertu, de l'héroïsme... ou plutôt c'est de l'indifférence.

Adrienne était loin de posséder cette vertu qui se rit des séducteurs et des séductions. Ce n'était point une femme forte, et je lui en fais encore compliment : Dieu nous garde des *Judith*, des *Dalila*, des *Cléopâtre* et de toutes ces héroïnes de l'antiquité!..... Adrienne avait le cœur et la faiblesse de son sexe ; elle aimait comme on aime... je n'en dirai pas la première fois, car on peut aimer beaucoup mieux la dixième fois que la première ; ( ceci ne s'applique qu'aux hommes ; il est convenu que les dames n'aiment jamais qu'une fois). Enfin , Adrienne aimait Auguste, cet amour s'augmentait encore de la crainte qu'elle éprouvait d'être délaissée pour Virginie ; et, en vérité, elle avait bien quelques raisons pour redouter les petites espiègeries de mademoiselle Troupeau.

Toute la journée Adrienne avait pensé à ce que M. Auguste lui avait demandé, et elle s'était dit : « Oh ! non, certainement je ne laisserai pas ma porte ouverte!..... Je ne le

» recevrai pas la nuit dans ma chambre »

Et, au bout d'un moment elle se disait :  
 « Mais il va voir Virginie aujourd'hui... elle  
 » fera la coquette avec son petit air innocent...  
 » Mon Dieu ! s'il allait m'oublier alors... au  
 » moins... en lui parlant ce soir, je détruirai  
 » peut-être l'impression produite par Virginie.  
 » Alors... je ne ferai pas mal de laisser ma porte  
 » ouverte. »

Le résultat de ces réflexions, vous le savez déjà, c'est que, sur les dix heures du soir, Auguste entra tout doucement dans la chambre d'Adrienne.

« Ah ! mon Dieu !... c'est vous, monsieur !...  
 » mais j'allais me coucher... j'allais fermer ma  
 » porte... »

« — Adrienne, ne vous repentez pas de ce  
 » que vous avez fait !.... Je suis si heureux !... si content d'être près de vous... —  
 » Mais vous ne resterez pas longtemps, au  
 » moins. — Ce que vous voudrez. . »

Et le jeune homme entra, referma la porte, puis s'asseyait tout près de la jeune fille.

« Pourquoi avez-vous refermé ma porte ? ..  
 » — parce que nous pourrions parler plus tran-  
 » quille-ment sans être entendus... Que vous êtes  
 » gentille, ce soir !... que ce petit bonnet vous  
 » va bien !... — Vous venez de chez M. Trou-  
 » peau ? — Oui. — Vous y êtes resté bien tard.  
 » — C'est le dîner, qui n'en finissait plus !... —  
 » Ah ! si vous saviez comme je me suis amusé !  
 » — Je le vois, vous avez l'air si gai !... Ne me  
 » prenez pas la main, monsieur, je ne le veux  
 » plus. — Et moi, Adrienne, je le veux... Qu'a-  
 » vez-vous encore contre moi ? — Rien ; mais ..  
 » qu'avez-vous donc fait chez M. Troupeau qui  
 » vous ait tant amusé ? »

Auguste raconte à la jeune fille ce qui s'est  
 passé au dîner, et ce récit amène naturelle-  
 ment la confiance de ce qu'il est, et de ce qui  
 causait sa joie, le matin, en lisant le journal.

« Ainsi, vous n'êtes pas un grand person-  
 » nage ! » dit Adrienne ; « Ah ! que je suis con-  
 » tente ! — Ma famille est riche ; mais moi je  
 » ne veux être qu'un artiste, et c'est ce qui  
 » m'a brouillé avec elle ; je suis venu à Belle-  
 » ville pour être plus libre de mes actions,  
 » moins importuné par des ennuyeux .. pour

» m'y livrer plus commodément au travail, et  
» puis... je vais vous l'avouer encore, Adrienne,  
» pour fuir, pendant quelque temps, les salons,  
» les bals, les réunions de Paris ; car, dans ces  
» bals, dans ces soirées, il y a des femmes  
» charmantes, ravissantes!... Il est bien difficile  
» à un jeune homme de ne pas se laisser sé-  
» duire ; mais ensuite ses femmes si aimables,  
» siséduisantes, nous trompent, nous oublient,  
» pour en charmer d'autres ; et moi, j'ai un  
» grand défaut!... un défaut impardonnable !  
» Je n'aime pas à être trompé.

» — Est-ce que vous l'auriez été, monsieur  
» Auguste ? — Oh ! oui, je l'ai été plus d'une  
» fois!... il y a des gens qui trouvent cela tout  
» naturel... Sans doute il faut bien que ce soit  
» naturel, puisque c'est si commun. Malgré cela,  
» j'ai eu la faiblesse de m'en affliger... car si  
» j'ai l'air parfois étourdi, léger, cela ne m'em-  
» pêche pas d'avoir un cœur aimant ; je ne puis  
» éprouver à demi aucun sentiment ; je lui dois,  
» ou beaucoup de bonheur, ou beaucoup de  
» peine. J'étais donc venu me réfugier à Belle-  
» ville pour fuir l'amour... En vérité, j'étais bien  
» fou de penser que j'y serais à l'abri de ses at-



» teintes! Est-ce qu'il n'y a pas de l'amour  
 » partout où il y a des femmes!... Mais si, du  
 » moins, je trouve en ces lieux quelqu'un qui  
 » m'aime sincèrement, qui me laisse lire au  
 » fond de son âme, qui n'ait aucun secret  
 » pour moi, aucune intrigue à me cacher....  
 » comme le faisaient ces dames de Paris, alors  
 » je ne regretterai pas d'être venu ici pour y  
 » engager mon cœur, au lieu d'y retrouver  
 » ma liberté. »

Adrienne écoute Auguste avec un vif plaisir; mais comme le jeune homme la regarde alors bien tendrement, et de fort près, elle se sent toute troublée, tout émue, et elle balbutie de nouveau pour dire quelque chose :

« Comment! on vous a trompé... mais c'est  
 » bien vilain, cela!... — N'est-ce pas, Adrienne,  
 » que c'est mal... — Vous ne me tromperiez  
 » pas, vous; j'en suis bien sûr... vous ne me  
 » diriez pas que votre cœur est libre, si vous en  
 » aimiez un autre? — Fi donc!... est-ce qu'on  
 » peut dire cela?... Est-ce qu'il est possible  
 » d'aimer plusieurs personnes à la fois?... —  
 » Votre âme franche ne comprend pas cela!...  
 » Adrienne... que ce bonnet vous sied bien!...

» vous êtes toujours charmante ; mais ce soir...  
 » sans doute le bonheur que j'éprouve à être seul  
 » avec vous fait que vous me semblez encore  
 » plus jolie. »

Et le jeune homme entourait de son bras la taille d'Adrienne, et il cherchait à l'attirer si près de lui, qu'elle eût été sur ses genoux. Adrienne le repousse doucement, en murmurant :

« Finissez, monsieur Auguste ; si vous n'êtes  
 » pas sage, je vais vous renvoyer tout de suite.  
 » — C'est que je suis si bien tout contre vous !  
 » — On peut être près des gens... sans les tenir  
 » ainsi. Vous ne m'avez pas dit ce que l'on a  
 » paru penser de vous chez M. Troupeau...  
 » lorsqu'ils ont su que vous n'étiez pas un  
 » homme en place. — Oh ! ma confiance a fait  
 » un fort mauvais effet, surtout quand j'ai dit  
 » que je travaillais pour le théâtre. — Oh ! je le  
 » crois... — Cependant je dois rendre justice à  
 » mademoiselle Virginie ; en apprenant que je  
 » n'étais pas un grand personnage, loin de me  
 » témoigner moins de bienveillance, elle a sem-  
 » blé, au contraire, chercher, par ses manières

» aimables, à me faire oublier le changement  
» de ses parents.

» — Ah! vous avez remarqué cela..... De  
» grâce, laissez-moi, monsieur, je ne veux pas  
» qu'on me tienne ainsi ! »

Adrienne s'est dégagée des bras d'Auguste, et elle va s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Le jeune homme la regarde avec étonnement pendant quelques minutes; mais bientôt il se rapproche d'elle.

• Qu'ai-je donc fait pour que vous me mon-  
» triez tant d'aversion?... — Vous n'avez rien  
» fait.. Je n'ai point d'aversion pour vous... et  
» d'ailleurs, qu'est-ce que cela peut vous faire?...  
» vous êtes déjà tout occupé de mademoiselle  
» Virginie et enchanté qu'elle ne partage pas le  
» ridicule de ses parents. — Tout occupé de  
» mademoiselle Troupeau... moi!... je vous  
» assure qu'il n'en est rien. — Ah! je sais que  
» l'on ne peut résister à ses charmes.. à son  
» petit air douxereux... à ses coquetteries enfin.  
» — Quoi!... vraiment... elle est coquette?...  
• — Vous ne vous en étiez pas aperçu? — Eh!  
» me suis-je occupé d'elle... puisque je ne pense  
» qu'à vous!... — Vous le dites... mais.. —

» Adrienne... c'est vous que j'aime... — Ah!  
 » les hommes disent cela si vite et si souvent!..  
 » — Moi, je ne le dis que quand je l'éprouve,  
 » et si vous m'aimiez, je serais si heureux ! »

Auguste s'était si bien rapproché, que sa tête était presque contre la joue brûlante de la jeune fille, qui sentait que le feu de son visage se communiquait à toutes les parties de son corps.

« Mon Dieu ! si je pouvais vous croire ! » dit enfin Adrienne, en détournant ses yeux, que ceux d'Auguste cherchaient toujours.

« — Que faudrait-il faire pour dissiper vos  
 » doutes ? — Mais il faudrait ne plus aller chez  
 » M. Troupeau... ne plus revoir Virginie..... ja-  
 » mais... jamais !... car je la crains... ah ! je la  
 » crains beaucoup.

» — Vous avez tort de la craindre, et, pour  
 » être aimé de vous, je voudrais vous offrir de  
 » plus grands sacrifices... eh bien ! je ne retour-  
 » nerai plus chez M. Troupeau... ce ne sera  
 » peut-être pas fort honnête... mais vous le dé-  
 » sirez, ils penseront de moi ce qu'ils voudront,  
 » je n'irai plus ! — Bien vrai ? — Bien vrai ! »

La joie, le bonheur brillent dans les yeux

d'Adrienne ; elle est si contente, qu'elle ne sait plus que répondre à Auguste quand il lui dit, en l'étreignant dans ses bras : « Et moi, qu'ob- » tiendrai-je pour récompense ? m'aimerez-vous » alors ?... »

Or quand une femme ne sait plus que répondre à un homme qui lui demande de l'amour, celui-ci se rappelle le vieux proverbe : *Qui ne dit mot consent.*

N'est-il pas vrai, mesdames, qu'il est peu de dictons qui aient reçu aussi souvent leur application.

FIN DU PREMIER VOLUME.

## TABLE.

	Pages.
CHAP. I. — Le passage des Panoramas . . .	1
II. — Un jeune seigneur. . . . .	25
III. — Une lecture. . . . .	54
IV. — Effets du chocolat. . . . .	69
V. — Deux jeunes filles. . . . .	98
VI. — Première espièglerie de Virginie. . . . .	115
VII. — <i>Sic vos non nobis.</i> . . . .	141
VIII. — Un cuirassier. . . . .	162
IX. — Les chevaux et les ânes. . . . .	179
X. — Une lettre à la tante. . . . .	230
XI. — Encore un. . . . .	243
XII. — Des caquets et de l'amour. . . . .	266
XIII. — Celle-ci ne l'est plus. . . . .	300

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

VIII

UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
1855 EAST 5TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60607



LA  
**PUCELLE**

DE BELLEVILLE,

PAR

**CH. PAUL DE ROCR.**

Toutes les primeurs plaisent, et surtout  
celles du cœur.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

**TOME SECOND.**



**PARIS,**

**GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

54, RUE MAZARINE

1845

# MEMORIAL

OF

THE



# LA PUCELLE

## DE BELLEVILLE.

---

### CHAPITRE XIV.

#### COMMENT ON PEUT METTRE LE FEU EN ÉTERNUANT.

---

Il est doux de tenir les serments que l'on a faits à une maîtresse adorée , car il est doux de lui être agréable , de lui plaire , et de voir que l'on possède tout son amour. Oui , vraiment , c'est un grand bonheur de s'aimer tendrement , et de s'être fidèle. Que de gens n'en chercheraient pas d'autre , s'ils avaient goûté ce bonheur-là ! Vous me direz : « C'est aussi celui-là

» qu'ils cherchent, — mais ils ne le trouvent  
» pas. »

Auguste, heureux de posséder l'amour d'Adrienne, de posséder son cœur... de posséder... tout ce qu'un amant désire, a tenu la promesse qu'il lui a faite; il n'est pas retourné chez monsieur Troupeau; il s'est contenté de lui envoyer sa carte. Le jeune homme aurait bien eu quelque envie de revoir mademoiselle Virginie; il n'a pas oublié la manière dont elle faisait aller ses pieds sous la table; mais il résiste à son désir, afin de ne point tourmenter Adrienne; celle-ci se trouve si heureuse d'être aimée, qu'elle ne se reproche pas sa faute, car elle pense que cette faute même lui attache son amant, et elle se livre au bonheur d'aimer, sans penser à l'avenir, ni aux suites que sa faiblesse peut amener: cependant mille circonstances devraient déjà lui ouvrir les yeux; mais, au milieu d'un beau jour, on n'est pas pressé d'apercevoir un orage.

Chez M. Troupeau, on se félicite de ne plus revoir M. Montreville. « Il n'a mis que sa carte » et il a bien fait, » dit madame Troupeau « je » ne me serais pas souciée de recevoir chez moi

» un jeune homme qui travaille dans les théâ-  
» tres. — Et il est probable que cela le brouillera  
» entièrement avec sa famille, » dit Troupeau ;  
» alors, quels titres aurait-il pour venir chez  
» nous ! »

— Virginie, qui ne partage pas les sentiments  
de ses parents, et qui est très-fâchée que le  
jeune artiste ne vienne plus, se permet un jour  
de dire : « Cependant, maman, ce monsieur  
» est mon libérateur. Je lui dois la vie, moi. »

» — Vous ne lui devez rien du tout, ma fille ;  
» nous lui avons donné un diner superbe.....  
» quatre entrées, onze plats de dessert, cela  
» doit payer amplement le service qu'il nous a  
» rendu. N'est-il pas vrai, Troupeau ? — Oui,  
» chère amie, c'est un mémoire entièrement ac-  
» quitté. »

» — Eh bien, moi, je trouve que je lui dois  
» quelque chose, » dit en elle-même Virginie...  
» et certainement je m'acquitterai dès que je le  
» pourrai. »

Pour en guetter l'occasion, ou chercher quel-  
que distraction, c'est presque toujours contre  
sa fenêtre que Virginie se tient, en ayant l'air  
de travailler. Et voilà qu'un jour elle accourt

dans le salon où sont ses parents, en s'écriant :

« Il y a un beau cabriolet arrêté devant notre porte, un monsieur très-élégant est dedans, et je crois bien qu'il va venir ici, car son domestique vient d'entrer dans la maison.

« — Un monsieur élégant... en cabriolet. —  
 « Vois donc par la fenêtre, Troupeau. »

M. Troupeau ne s'est pas plus tôt mis à la fenêtre qu'il pousse un cri et manque de tomber dans la rue. Enfin il revient vers sa femme ; sa joie est telle, qu'il peut à peine parler.

« Qu'est-ce donc, Troupeau ? tu es toutbou-  
 » leversé... — C'est le plaisir, la surprise.....  
 » c'est lui, ma femme ! c'est lui !... — Lui,  
 » qui ? — Lui, le comte, mon ami... de Sen-  
 » neville ! — M. de Senneville qui vient chez  
 » nous. — Chez nous... avec son domestique !  
 » Ah ! mon Dieu ! je crois que je me trouve  
 » mal. »

Et monsieur Troupeau se laisse aller sur une chaise, tandis que madame court dans le salon comme une folle, en appelant Babelle, et que Virginie jette encore un coup-d'œil par la croisée. Enfin, M. Troupeau se donne lui-même une bonne claque sur le front, en s'écriant :

« Je suis trop poule ! il ne s'agit pas de se laisser aller aux impressions. Allons, ma femme, vite, descendons tous au-devant du comte... nous ne saurions montrer trop d'empressement ! Celui-là, nous sommes sûrs que c'est un comte ! »

Mais madame Troupeau s'est déjà sauvée pour aller mettre une guirlande de roses dans ses cheveux, et Virginie a suivi sa mère pour donner aussi un coup-d'œil à sa toilette. Troupeau, désolé de ne plus trouver personne pour l'aider à recevoir le comte, descend quatre à quatre son escalier, et se jette sur Babelle qui montait.

« Ah ! mon Dieu ! monsieur, dit la domestique, vous m'avez écrasé le nez... — C'est bien... c'est très-bien, Babelle... quelqu'un est en bas, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur... c'est le comte de Senneville qui... — Je sais, je sais, Babelle... Ah ! mon Dieu ! et ma femme qui n'a pas encore repris une femme de chambre... n'avoir qu'une personne à son service pour recevoir un comte !... Babelle, montez vite au salon ; mettez quatre bûches au feu... il fait froid... allez... »

Troupeau pousse sa bonne, et arrive à sa porte, où il se trouve devant M. de Senneville, qui vient de sauter à bas de son cabriolet.

« Eh! bonjour, mon cher Troupeau, » dit le petit-maître en tendant la main à l'habitant de Belleville. Celui-ci, au lieu de serrer la main du comte, s'incline comme s'il voulait la baiser, en murmurant :

« Ah! monsieur le comte! Dieu! que je suis  
» content, et pourtant que je suis désolé!... ne  
» pas être prévenu de votre visite, ne pas avoir  
» su d'avance... J'aurais fait sabler ce devant  
» de porte... j'aurais fait repeindre... j'aurais...

« — Et moi, je n'entends pas qu'on fasse  
» pour moi aucune cérémonie. Je me suis dit  
» ce matin : Parbleu! il fait une superbe jour-  
» née d'hiver... Allons à Belleville voir notre  
» ami Troupeau... et me voici

« — Ah! que vous avez bien fait de vous dire  
» cela!... — Dites-moi, peut-on faire entrer le  
» cabriolet... ou doit-on l'attacher là? — Il  
» peut entrer, monsieur le comte... Oh! tout  
» entre chez moi... on va ouvrir les deux bat-  
» tants de la grille... Eh! Babelle! c'est que  
» dans ce moment je n'ai qu'une domestique »



» quoique mes moyens me permettent d'en  
 » avoir plusieurs... mais ma femme ne les garde  
 » jamais longtemps... à cause des mœurs... Il  
 » n'y a que Babelle, qui... Ah! mon Dieu! elle  
 » fait du feu dans ce moment... — Calmez vous,  
 » mon cher Troupeau; Leblond saura fort bien  
 » ouvrir la grille, et faire entrer le cabriolet dans  
 » la cour... ne vous occupez plus de cela... en-  
 » trons; il me tarde de faire connaissance avec  
 » votre famille. — Monsieur le comte, vous lui  
 » faites un honneur qui n'a pas de nom!»

Le comte se dirige vers l'escalier; Troupeau s'obstine à vouloir marcher derrière; mais le jeune homme s'arrête en disant: «C'est à vous, mon cher, à me montrer le chemin.

« — Monsieur le comte! je vous jure que je n'en ferai rien!» répond Troupeau en s'inclinant. « — Alors, mon ami, vous serez cause que j'irai peut-être à la cuisine au lieu d'aller au salon. — Vous à la cuisine... monsieur le comte, vous avez raison... je suis une buse... je vais avoir l'honneur de vous précéder.»

Et Troupeau se précipite sur l'escalier. Il monte, en criant de toute sa force: «Ma femme! voici M. le comte de Senneville qui veut faire

» ta connaissance.... Viens donc à sa ren-  
» contre!...

Mais personne ne paraît, et on entre dans le salon, où il n'y a que Babelle, qui, pour satisfaire aux ordres de son maître, a mis quatre bûches de plus dans la cheminée, et souffle avec une telle ardeur que tout est prêt à s'enflammer.

« Eh, mon Dieu! quel feu chez vous! » dit le comte; « mais mon cher ami, il ne fait pas » très-froid. — Oh!... pardonnez-moi!... d'ail- » leurs, je fais toujours un grand feu... mes » moyens me le permettent... — Je n'en doute » pas, mon cher; mais vous avez là de quoi » rôtir un bœuf. — Babelle, allez donc cher- » cher ma femme... ma fille... qu'on descende... » qu'est-ce que ces dames font donc?... — » Ah, Troupeau! ne dérangez personne... ou je » me fâche! Mademoiselle Babelle, ne montez » pas chez ces dames; elle viendront plus tard... » ne les pressez pas. — Puisque vous l'ordonnez, » monsieur le comte, Babelle, obéissez à mon- » sieur le comte, et allez me chercher du bois... » que j'entretienne ce feu... Asseyez-vous donc; » monsieur de Senneville, mettez-vous à votre

» aise.... vous allez déjeuner.... dîner avec  
» nous ?...

« — Non, mon chez Troupeau ; c'est impos-  
» sible pour aujourd'hui ! » répond le comte, en  
se jetant dans un fauteuil, « je suis attendu  
» chez un prince russe.... mais une autre fois  
» j'aurai ce plaisir. — Du moins vous prendrez  
» quelque chose ?... — Je sors de déjeuner. —  
» Vous me désespérez !... Babelle, du bois  
» donc.... et ces dames qui ne viennent pas....  
» Ah ! je les entends enfin... »

Madame Troupeau entraînait dans le salon, et le comte, qui s'est levé pour la saluer, est obligé de se retourner pour cacher l'envie de rire qui vient de s'emparer de lui, envie bien excusable lorsqu'on avait regardé madame Troupeau, qui, pour se faire plus belle, s'était mis sur la tête deux guirlandes, un paquet de follettes, et de gros nœuds de rubans ; mais elle avait commis une bévue : une petite éponge était restée sur sa toilette ; dans sa précipitation à se coiffer, en cherchant ses fleurs, ses rubans, madame Troupeau a mis tout en désordre chez elle ; l'éponge se trouve bientôt mêlée avec les parures. Madame Troupeau se donne à peine le temps

de se regarder à sa glace , car elle entend son mari qui l'appelle ; elle a mis ses couronnes , ses plumes en se mirant ; mais, au moment de descendre ; elle se dit : « Mettons encore cela » dans nos cheveux , cela ne pourra que bien » faire. » Puis elle empoigne un nœud de rubans, et l'éponge qui est dessous, et, tout en courant recevoir le comte, elle s'attache cela à grand renfort d'épingles : vous concevez qu'on pouvait avoir envie de rire à l'aspect de cet objet , qui ne se place pas ordinairement sur la tête.

Le comte , après avoir feint d'éternuer trois fois, se retourne, et salue madame Troupeau , en lui disant : « Enchanté , madame , d'avoir » le plaisir de faire connaissance avec l'épouse » d'un homme , que... »

Et le comte est obligé de se retourner encore , car il n'y tenait plus ; cette malheureuse éponge faisait un effet si plaisant , que Senneville est de nouveau forcé de faire semblant d'éternuer, et pendant que madame Troupeau répond au comte par toutes les phrases que son esprit peut lui suggérer , Troupeau s'écrie : « Vous êtes bien

» enrhumé, monsieur de Senneville... venez  
» donc vous chauffer... Des bûches, Babelle!

» — Oui... c'est un rhume de cerveau qui  
» m'aura pris en route; mais ce ne sera rien...  
» Daignez m'excuser, madame. — Ah! mon-  
» sieur, mon époux a dû vous dire que notre  
» maison est la vôtre... et... si vous vouliez une  
» tasse de tisane, monsieur le comte? Mille re-  
» mercîments... cela va se passer. — Couvrez-  
» vous au moins... — Devant une dame! ja-  
» mais.... J'aimerais mieux éternuer toute ma  
» vie! — On n'est pas plus galant!

M. Troupeau, qui n'est occupé que du comte et de son feu, ne regarde pas la coiffure de sa femme; par conséquent, il ne peut apercevoir l'objet qu'elle a attaché sur ses cheveux. A chaque éternement du comte, il met une bûche de plus dans sa cheminée; et comme le jeune homme ne peut conserver son sérieux toutes les fois qu'il aperçoit la tête de Madame Troupeau, il éternue si souvent, que bientôt la cheminée devient un bûcher enflammé.

L'arrivée de Virginie a cependant distrait le comte et mis fin aux éternements. Elle paraît timidement à la porte, et s'arrête comme re

sachant pas si elle doit entrer. Elle n'a mis ni guirlande, ni rubans dans ses cheveux ; elle a simplement retouché, replacé quelques boucles ; mais elle a su se coiffer à l'air de sa figure, et c'est là le grand secret de la coquetterie.

» Viens... viens, ma fille, tu peux entrer, » dit madame Troupeau en apercevant Virginie ; « M. le comte nous permettra de te présenter » à lui. »

Senneville s'attendait à trouver dans mademoiselle Troupeau une jeune fille ayant l'air commun et ridicule de ses parents, ou tout au moins de ces figures nulles, dont on ne peut rien dire. Il reste tout surpris en apercevant Virginie, qui s'avancait modestement, mais avec grâce, vers sa mère, et qui lui fait une révérence où il n'y a rien de gauche.

» C'est là mademoiselle votre fille ? » dit le comte d'un air étonné. « — Oui, monsieur le comte, notre fille propre. — Mais, en vérité!... » je n'en reviens pas... c'est qu'elle est fort bien! » — Monsieur le comte la gête!... — Non... Je vous jure que je n'aurais jamais cru! De grâce, mademoiselle, approchez donc : on ne saurait vous voir de trop près. »

En disant ces mots, le comte s'est levé, et il va au-devant de Virginie; mais la jeune fille, tout en tenant les yeux baissés, a déjà vu que sa mère a sur sa tête quelque chose qui ne fait pas bien; et avant de donner sa main au comte, elle a enlevé lestement l'objet qui faisait éternuer le jeune seigneur, et l'a jeté au feu. Tout cela s'est fait si promptement, que madame Troupeau a cru que sa fille lui avait simplement arrangé une boucle, et elle paye cette attention d'un sourire.

« Comment! vous possédez une si jolie demoiselle! » dit le comte en s'asseyant près de Virginie. « Mon cher Troupeau, vous êtes un trop heureux mortel!... »

« — Il est vrai, monsieur le comte, que je suis assez bien partagé de tous les côtés, » reprend Troupeau en se caressant le menton.

« Mais approchez-vous donc du feu... vous êtes enrhumé du cerveau. »

« — Oh! merci, votre feu me grille; en voici un plus doux qui brûle sans faire de mal... »

En disant cela, Senneville regarde Virginie et lui prend la main. Madame Troupeau est dans le ravissement; elle jette un coup-d'œil

d'intelligence à son mari ; celui-ci , en voyant le comte prendre la main de sa fille , a sur-le-champ remis deux bûches dans le feu.

« Par exemple, madame Troupeau, je vous  
 » blâmerai presque de tenir un si aimable objet  
 » loin de la capitale... Mademoiselle est faite  
 » pour briller dans les salons de Paris.

« — Monsieur le comte est bien bon ! mais  
 » Paris est un séjour si dangereux pour une jeune  
 » demoiselle ! Ici nous sommes plus à même de  
 » perfectionner ses principes, d'écartier d'elle  
 » toutes ces jeunes personnes légères qui per-  
 » dent quelquefois leurs amies.

« — Oui, je conçois... Vous avez peut-être  
 » raison. D'ailleurs, mademoiselle embellit tous  
 » les lieux qu'elle habite...

« — Ma fille, réponds donc quelque chose à  
 » monsieur le comte.

« — Monsieur parle trop bien... j'aime mieux  
 » l'écouter, » répond Virginie en laissant paraître  
 un sourire moitié modeste, moitié railleur.

« — Peste ! de l'esprit par-dessus le marché ! »  
 s'écrie Senneville en considérant toujours la pe-  
 tite ; « mais alors cela devient une Circé ! »

« — Une Circé ! » murmuré madame Troupeau



en se penchant vers son mari. • Entends-tu?...  
 » M. le comte appelle notre fille une Circé!...  
 » Sais-tu ce que cela veut dire?... — Non, mais  
 » c'est égal, je suis ravi, enchanté! et...

» — Au feu!... au feu!... » s'écrie Babelle en entrant tout effrayée dans le salon.

« Ah! mon Dieu! Babelle que signifient ces  
 » cris? — C'est le feu, madame! il est dans la  
 » maison!... dans cette cheminée!... la flamme  
 » sort sur le toit! .. Pardi! monsieur a tant mis  
 » de bûches!... C'est déjà effrayant!...

» — Le feu chez nous! Eh! vite, Babelle, les  
 » pompiers!... Du secours!... Ah! mon Dieu!...  
 » quel malheur!...

» — Calmez-vous, madame, » dit le comte ;  
 « un feu de cheminée, ce ne sera rien. — Les  
 » pompiers! vite! » s'écrie Troupeau, « et sauvons  
 » M. le comte !.. — Mon cher ami, je vous re-  
 » mercie, je me sauverai bien tout seul... mais  
 » je n'en vois nullement la nécessité. Mon do-  
 » mestique, qui est fort adroit et très-brave, sau-  
 » ra, j'en suis certain, éteindre le feu... Faites-  
 » le monter sur le toit... Moi, je vais avoir soin  
 » de ces dames... Cette jolie enfant est près de  
 » s'évanouir!... »

En effet, Virginie, qui aime beaucoup à se trouver mal, a déjà laissé aller sa tête sur le dos de sa chaise, tandis que sa mère s'est laissée tomber dans une bergère. Troupeau et Babelle ont quitté le salon pour s'occuper du feu. Le comte, qui a promis de prendre soin des dames, laisse la maman s'évanouir tout à son aise ; c'est à Virginie seule qu'il donne ses soins : il soutient sa tête, passe son bras autour d'elle, lui fait respirer d'un flacon qu'il porte toujours sur lui ; tout en agissant ainsi, il dit à demi-voix : « Elle est fort bien, vraiment !... une taille fine... » des formes charmantes, tout est séduisant dans cette jeune fille ! »

Le comte disait cela entre ses dents ; mais comme il était penché sur Virginie, et que son visage touchait presque le sien, la petite, tout en fermant les yeux, ne perdait pas une parole du comte, et elle n'avait garde de revenir à elle, parce que cela lui était agréable d'entendre penser le jeune seigneur.

Des mares d'eau qui tombent de la cheminée et s'étendent dans le salon, annoncent que l'on s'occupe d'éteindre le feu.

« L'incendie s'apaise-t-il? » dit madame Troupeau, en entr'ouvrant un œil.

« Oui, madame, oui... et tout-à-l'heure je crois que nous serons noyés au lieu d'être brûlés. »

Puis le comte se penche vers Virginie, en murmurant . « Adorable... jolie à ravir... faite » comme un ange! » Et une de ses mains se promène sur les genoux de la jeune fille, sans doute pour chercher à rétablir partout la circulation, et Virginie continue de fermer les yeux.

« Ah! monsieur le comte! que vous êtes bon » de veiller ainsi sur nous, » reprend madame Troupeau.

« —Pardieu, madame, je ne fais que mon » devoir... cela durerait toute la journée que je » ne bougerais pas...

» — Et ma fille! monsieur le comte, quel est » l'état de ma fille?... — Mieux, madame, beau- » coup mieux... Je m'occupe d'elle; ne vous in- » quiétez pas... trouvez-vous mal à votre aise... » restez tranquille. »

Mais Troupeau vient déranger le comte dans ses occupations; il entre dans le salon en criant :

« C'est fini!... c'est éteint, grâce au valet de  
 » M. de Senneville, qui marche sur les toits  
 » comme un chat! il n'y a plus de danger! »

Alors Virginie ouvre les yeux et se lève en re-  
 merciant le comte d'un air bien innocent; et  
 madame Troupeau se décide à quitter la ber-  
 gère.

« Mon ami, » dit-elle à son mari, « si le domes-  
 » tique de M. le comte a éteint l'incendie, de  
 » son côté M. de Senneville n'a pas été moins  
 » courageux... il ne nous a pas quittées une mi-  
 » nute.... — Ah! madame, n'était-ce pas tout  
 » naturel?... Mais il me semble que nous mar-  
 » chons dans l'eau en ce moment... — Ah! mon  
 » Dieu! c'est vrai... il y a de l'eau plein le sa-  
 » lon... Et M. le comte qui est enrhumé! je suis  
 » vraiment bien malheureux dans ce que je fais...  
 » Voulez-vous une chaufferette, monsieur le  
 » comte? — Je vous remercie; je crois qu'il se-  
 » rait plus simples d'abandonner ce salon, et de  
 » passer dans une autre pièce. — C'est parfaite-  
 » ment pensé... Voulez-vous bien venir dans  
 » ma chambre, monsieur le comte? — Partout  
 » où vous voudrez; si ces dames nous accom-  
 » pagnent, je m'y trouverai toujours bien. »

Madame Troupeau répond à ce compliment par une superbe révérence ; et Virginie, en levant les yeux, rencontre ceux du comte, qui sont attachés sur elle. On conduit M. de Senneville dans la chambre de M. Troupeau, et on ordonne à Babelle de venir y faire du feu, dont cette fois son maître promet de ne pas se mêler.

« Ma chère amie, » dit Troupeau, « ce qui me » désespère, c'est que M. de Senneville ne veuille » rien accepter chez moi... Il ne peut dîner ici... » — Ah ! monsieur le comte, nous aurions été si » flattés... — Une autre fois, madame, j'aurai ce » plaisir, car je reviendrai... oh ! certainement » je reviendrai vous voir!.. »

Et les yeux du jeune homme se sont encore tournés sur Virginie. Troupeau pousse le pied de sa femme, celle-ci met un doigt sur sa bouche ; le comte reprend au bout d'un moment :

« Je suis venu aujourd'hui chez vous dans » une autre intention ; d'abord je voulais con- » naître la famille de mon ami Troupeau ; en- » suite, mon cher, je vous dois de l'argent, et je » veux vous payer.

« — Oh ! monsieur le comte, de quoi me par- » lez-vous là ? est-ce que cela presse?... Mes

» moyens me permettent d'obliger mes amis,  
 » et... -- Mon Dieu! je sais tout cela, mon cher,  
 » mais il faut de temps à autre mettre de l'ordre  
 » dans ses affaires... et un garçon est si dis-  
 » trait!... Ah! je sens qu'il faudra bientôt me  
 » ranger... prendre une femme... car il n'y a  
 » que le mariage qui nous corrige, nous autres  
 » nobles... Une femme jolie.... bien élevée....  
 » quelques écus de dot... parce que c'est l'usage,  
 » et qu'on doit respecter les anciens usages....  
 » et alors... oui... je me fixerai...»

Le comte a dit tout cela en considérant Virginie. Madame Troupeau en est si émue, que deux larmes coulent de ses yeux sur le bout de son nez, et M. Troupeau, en se dandinant sur sa chaise pour cacher son émotion, se jette trop en arrière et tombe sur le dos.

« Ah! mon Dieu! mon cher ami, vous vous êtes blessé? » dit Senneville en allant ramasser M. Troupeau.

« — Non... jamais... rien du tout. — Comment donc as-tu fait pour tomber, mon ami? » — Je ne sais pas, ma bonne... c'est que je regardais le plafond, probablement... Ah! voilà

» qu'il fume ici à présent ! Babelle, soufflez donc votre feu !...

» — Enfin, » reprend Senneville, « je me suis » dit, emportons de l'argent, et allons solder quelques comptes ! J'avais justement un » millier d'écus à payer près d'ici... à Ménilmontant... c'est dans le voisinage, je crois ? — Oui, » monsieur le comte ; c'est tout près. — J'ai » pensé à terminer tout cela en même temps, et » j'ai fait mettre à cet effet dans mon cabriolet » un sac rempli d'or et d'argent. — Ce sera donc » pour vous obéir, monsieur le comte ; mais je » suis mortifié que vous ayez pensé à... — Madame demoiselle Babelle, voulez-vous dire à mon » valet de monter le sac que j'ai moi-même placé » dans mon cabriolet ? »

La servante quitte le soufflet pour aller exécuter l'ordre du comte ; le feu était allumé ; mais une épaisse fumée sortait de la cheminée ; la chambre en était remplie ; le comte tousse, et Troupeau se frappe le front avec désespoir en s'écriant : « Il y a aujourd'hui un sort sur mes » cheminées... voilà que celle-ci fume à présent, » et lorsque je reçois monsieur le comte !

» — Mon cher Troupeau, je vous demanderai

» à passer encore dans une autre pièce, » dit le comte, « car ici nous finirions par étrangler... » — C'est juste, monsieur le comte; nous allons » passer dans la chambre de ma femme, si vous » le permettez... mais en vérité je suis désolé de » vous recevoir ainsi...

» — Il n'y a aucun mal à cela, mon cher; » c'est même une manière nouvelle pour me » faire connaître votre maison. »

Le comte prend la main de Virginie, et la société passe dans la chambre à coucher de M. Troupeau, où il n'y a pas de feu, et où l'on gèle, parce qu'elle est au nord.

« Je vais apporter du bois, » dit Troupeau... » — Non, ne faites pas de feu pour moi, » qui vais vous quitter, » dit le comte, « cela » pourrait nous mener trop loin... Que fait » donc ce coquin de Leblond?... »

Le domestique du comte arrive cependant; mais il ne porte point de sac.

« Eh bien, Leblond, » dit Senneville en regardant son domestique, « est-ce qu'on ne vous » a pas dit que je voulais le sac que je vous ai » fait placer dans mon cabriolet? »

Leblond regarde son maître d'un air surpris,



puis se tape sur les deux cuisses, puis sur le ventre, puis sur le front, et s'écrie enfin : « Ah ! mon Dieu !... le sac... Ah ! monsieur !... vous m'y faites penser... C'est vrai ! nous avons un sac dans le cabriolet... Ah ! miséricorde !... pourvu que mes craintes ne soient pas réalisées !... Ah ! notre pauvre sac !... »

Leblond sort du salon en courant, et descend l'escalier quatre à quatre, laissant la société fort en peine.

« Que diable a-t-il donc ? » dit Senneville.  
 « — Je ne sais, monsieur le comte, mais je crains quelque malheur arrivé à votre sac ! — Oh ! ce n'est pas possible !... ce serait très-contrariant ! du reste, je suis sûr de sa fidélité ! c'est un garçon qui mourrait sur un sou ! »

Leblond ne tarde pas à reparaitre ; il a composé sa figure de manière à faire pitié ; il tient son mouchoir à sa main.

« Eh bien, Leblond, qu'est-il arrivé ?... parlez donc !... »

Leblond pousse un gémissement qui ressemble au braiment d'un âne, il répond enfin : « Monsieur, nous n'avons plus de sac.... on

» on nous l'a volé!.. il n'est plus dans le ca-  
 » briolet! — Volé!..... qu'osez-vous dire, Le-  
 » blond? savez-vous bien que nous sommes  
 » chez mon respectable ami!

« Oh! monsieur! je sais très-bien que ce  
 » n'est pas ici que l'on nous a pris notre sac...  
 » nous ne l'avions plus en montant Belleville...  
 » je me le rappelle bien à-présent... Tenez,  
 » monsieur... je devine maintenant où cela s'est  
 » fait .. hi hi hi!... c'est de ma faute... j'en  
 » conviens, et vous allez bien m'en vouloir....  
 » hi hi hi!... — Allons, explique-toi vite. —  
 » Vous vous rappelez, monsieur, qu'en passant  
 » sur le boulevard du Temple vous êtes des-  
 » cendu pour lire un journal.... — C'est  
 » vrai... je suis descendu. — Vous m'avez dit :  
 » Reste là... et j'aurais dû rester dans le cabrio-  
 » let... mais le malheur voulut qu'il y eût en  
 » face un cabinet de figures de cire; j'ai beau-  
 » coup toujours aimé les figures de cire, moi,  
 » monsieur; et l'homme de la porte criait  
 » qu'on voyait Ali-Pacha et une femme qui a  
 » trois ventres; j'avoue que j'étais bien curieux  
 » de voir cela!—Mais achève donc, coquin! —  
 » Eh bien, monsieur, oubliant que nous avions

» dans le cabriolet un sac d'une grande valeur,  
» je descendis, en priant un petit garçon de te-  
» nir le cheval. Alors j'allai voir les figures de  
» cire, et c'est pendant ce temps qu'on nous a  
» pris ce sac ! ... hi hi hi !... et quand je suis  
» remonté dans le cabriolet je n'y ai pas pensé !  
» parce que j'avais toujours devant les yeux les  
» trois ventres de cette femme !...

» — Ah ! drôle !... misérable !... voilà com-  
» me tu fais ton devoir !... tu mériterais !... »

Leblond s'est jeté à genoux ; Senneville a l'air de chercher un meuble pour le lui briser sur le corps ; mais les dames l'arrêtent , et Troupeau se place devant le domestique en disant :

« Monsieur le comte !... il est très-coupable,  
» sans doute , mais permettez-moi de vous de-  
» mander sa grâce.., il s'est conduit ici comme  
» un véritable pompier... il a éteint le feu qui  
» devenait très-conséquent. Je lui dois beau-  
» coup.

» — A cause de cela je lui pardonne ! Après  
» tout, pour quelques milliers d'écus de plus  
» ou de moins, j'étais bien fou de me mettre en  
» colère !... mais dans le premier moment on

» n'est pas maître de soi... cela contrarie tou-  
 » jours un peu. Allez, Leblond, descendez....  
 » auparavant remerciez monsieur, qui a inter-  
 » cédé pour vous. »

Leblond s'incline respectueusement devant la famille Troupeau, et s'éloigne en portant encore son mouchoir sur ses yeux.

« Je vous assure, » dit Senneville, « que le  
 » pauvre garçon est plus affecté que moi de  
 » de cette perte... — Monsieur le comte, il faut  
 » dra faire votre déposition, et... — Oh! oui,  
 » j'y songerai... Avec tout cela me voilà encore  
 » obligé de rester votre débiteur, mon cher  
 » Troupeau. — Ah! monsieur de Senneville!  
 » toute ma maison est à votre service. —  
 » Toute... diable! mon ami, savez-vous que  
 » vous vous avancez beaucoup... vous avez ici  
 » un trésor inestimable... et... »

Senneville regarde Virginie, qui ne fait pas  
 » semblant de s'apercevoir qu'on s'occupe d'elle;  
 » quant à madame Troupeau, comme elle sent  
 » que l'on gèle dans sa chambre, depuis quel-  
 » ques minutes elle a allumé des allumettes, et  
 » et elle les fourre successivement sous des bû-  
 » ches placées dans sa cheminée. Le comte pro-

fite de cet instant pour tirer Troupeau à l'écart.

« Mon cher .. votre fille est vraiment bien...  
 » — Vous me comblez, monsieur le comte! —  
 » De la grâce, de la modestie... — Oh ! pour la  
 » modestie ! je vous ai dit, monsieur le comte ,  
 » qu'elle portait des caleçons, et le reste est à  
 » l'avenant ! — Quel âge a-t-elle ? — Dix-sept  
 » ans et demi. — Songez - vous à la marier ?...  
 » — Nous y songeons... sans y songer... — Je  
 » voudrais un gendre... qui me fit quelque hon-  
 » neur... Quand on a de la fortune... on peut  
 » regarder en l'air !... — C'est très-bien penser.  
 » Votre fille aura une riche dot ? — Notre tante,  
 » qui est très-vieille , doit lui laisser tout son  
 » bien... vingt-cinq mille livres de rente , dont  
 » elle aura la moitié en se mariant ; moi je lui  
 » lui donne tout de suite cent mille francs  
 » comptant ; enfin elle est notre unique héri-  
 » tière, et... »

Senneville prend le bras de Troupeau , et le lui serre, en disant :

« C'est assez, mon ami, c'est assez ! vous ne  
 » marierez pas votre fille avant de m'avoir re-  
 » vu... ne prenez aucun engagement... vous

» m'entendez..... — Comment! monsieur le  
» comte, il se pourrait... Je puis espérer...vous  
» daigneriez...—Chut! silence! ceci doit rester  
» entre nous!... — Ah! monsieur le comte,  
» je suis tellement saisi, tellement flatté... je  
» ne trouve plus de mots pour... — Chut! il  
» ne faut pas ébruiter cela!...—C'est juste.  
» un si grand projet! il faut du mystère.—Gar-  
» dez-moi votre fille, Troupeau... mais gardez-  
» la bien... un pareil trésor doit faire envie à  
» beaucoup de monde... et je vous avoue que  
» tiens à le posséder tout entier. — Oh! mon-  
» sieur le comte! quant à ma fille, je vous en  
» réponds corps pour corps; d'ailleurs elle ne  
» sait pas ce que c'est que de regarder un hom-  
» me en face. Mais pour que vous n'ayez pas  
» un seul motif de crainte, il n'entrera aucun  
» homme chez moi jusqu'à votre retour.—Mon  
» ami, je n'exige pas cela : je me fie à vous.  
» — Sans doute, monsieur le comte; mais c'est  
» égal, du moment que vous nous faites l'hon-  
» neur d'avoir des vues sur ma fille, je ne veux  
» plus qu'un jeune homme l'approche. Êtes-  
» vous tranquille? — Oui, mon ami, je suis  
» tranquille... J'ai un petit voyage à faire... il

» faut que j'aïlle voir ma terre en Touraine ; à  
 » mon retour, vous me reverrez. »

Le comte serre la main de Troupeau, et va saluer madame, qui bourrait le feu d'allumettes.

« Ma chère amie, M. de Senneville te salue, » dit Troupeau.

« -- Est-ce que monsieur le comte s'en va déjà ? » dit madame Troupeau, en se hâtant de quitter la cheminée. « Mais ce feu allait s'allumer... vous vous seriez réchauffé, car il fait très-froid ici... — J'avoue qu'il n'y fait pas chaud, mais je suis obligé de vous quitter sur-le-champ..... Vous permettez, madame. »

Senneville baise la main de madame Troupeau, qui est sur le point de s'évanouir de plaisir ; ensuite le comte s'approche de Virginie à laquelle il prend aussi la main, en disant à ses parents : « Vous permettez encore ? »

« — Oui, monsieur le comte !... Tout ce qui vous sera agréable !... — Ma fille, je vous autorise à vous laisser baiser la main. »

Et pendant que le jeune seigneur presse et baise la main de Virginie, M. Troupeau re-

garde sa femme en roulant des yeux et faisant des signes comme un télégraphe.

Senneville a enfin quitté la main de Virginie, il salua de nouveau en suppliant les dames de ne point le reconduire.

« Mais moi, monsieur le comte, j'aurai  
» l'honneur de vous mettre dans votre cabrio-  
» let, » dit Troupeau. « — Volontiers, mon cher,  
» à condition que ces dames ne bougeront  
» pas. »

Les dames saluent de nouveau, et Senneville descend suivi de Troupeau. Au moment de monter dans le cabriolet, Leblond dit à son maître : « Où allons-nous à présent, monsieur ?  
» — Eh parbleu à Ménilmontant... mon ami  
» Troupeau va nous indiquer le chemin. Ah !  
» mon Dieu ! qu'est-ce que je dis donc ?... J'ou-  
» bliais que je ne puis plus aller à Ménilmon-  
» tant, puisque tu as perdu ce sac, et que j'al-  
» lais y porter de l'argent ?... »

Et le comte semble se disposer à monter en cabriolet ; Troupeau l'arrête par le pan de son habit en lui disant :

« Comment, monsieur de Senneville, vous  
» n'allez pas à Ménilmontant parce qu'il vous



» manque de l'argent, et vous ne me disiez pas  
» cela!... — Mais, mon cher, c'est que je ne  
» veux pas toujours vous emprunter; cela de-  
» viendrait ridicule! — Ah! monsieur le comte,  
» vous me faites de la peine!... ne suis-je plus  
» votre ami, et.... permettez que je vous parle  
» dans l'oreille... d'après ce que vous m'avez  
» laissé entrevoir tout-à-l'heure de vos inten-  
» tions, n'êtes-vous pas ici... chez vous?—C'est  
» mon plus cher désir... je l'avoue...—Combien  
» vous faut-il?... je grimpe à mon cabinet et  
» je redescends en deux sauts. — Quoi! vous  
» voulez... — Pas un seul mot de plus... com-  
» bien vous faut-il?... — Mais avec trois ou  
» quatre mille francs... — Je vais vous en ap-  
» porter cinq... dans l'instant je suis à vous. »

Troupeau disparaît comme un éclair. Senneville est monté dans son cabriolet, où il s'assied près de Leblond. Le maître et le valet ne se disent rien; mais ils ont tous les deux une envie de rire qu'ils peuvent à peine comprimer. Troupeau reparait bientôt; il tient à la main un petit portefeuille, qu'il donne au comte, en lui disant : « Votre affaire est là-  
» dedans..... Maintenant, suivez la rue..... par

» li... et vous arriverez droit à Ménéilmontant.

» — Mon ami, je ne vous dis pas ce que je  
» vous suis. » répond Senneville en prenant le  
portefeuille, et serrant la main de Troupeau.

« — Je ne veux pas que vous me le disiez non  
» plus... Adieu, mon cher ami... mon gen...  
» mon... »

Troupeau s'arrête en se mordant la langue,  
et le cabriolet du comte sort de la maison.

## CHAPITRE XV.

### LE MESSAGER.

Quand le cabriolet du comte est éloigné, Troupeau remonte trouver sa femme et sa fille; il chante, il rit, il danse dans la chambre.

« Comme tu es gai! mon ami. » dit madame Troupeau! « tu es resté longtemps en bas avec le comte... et puis ici... vous avez parlé à part... que te disait-il donc?

» — Ce qu'il me disait! ah! Dieu!... » M. Troupeau emmène sa femme dans un coin de la chambre, et lui dit d'une voix tremblotante d'émotion :

« — Ma chère... il s'est déclaré... — Il s'est

» déclaré?... — A peu près ; comme le fait un  
 » homme de son rang ! il m'a dit : Ne prenez  
 » aucun engagement sans m'avoir revu..... —  
 » Aucun engagement ! Ah ! c'est assez clair. —  
 » Seulement il exige du mystère , beaucoup de  
 » mystère sur ce projet. — Quel dommage !..  
 » c'est égal il faut lui obéir... Notre fille serait  
 » comtesse ! — Oui , ma femme , comtesse !...  
 » comprends-tu la portée de ce titre?... Je serais  
 » père d'une comtesse !... et d'un comte ; car  
 » le comte deviendrai , notre fils !... — Il me  
 » semble , mon ami , que cela nous anoblirait  
 » aussi ! — Il n'y a pas le moindre doute ! Je  
 » serais gentilhomme... peut-être chevalier !...  
 » certainement , je serais quelque chose !... Et  
 » notre gendre , qui est lancé dans la plus haute  
 » société , nous y lancerait aussi... nous ne  
 » verrions plus alors que des titres... des de...  
 » des décorations... en vérité , ça me fait tant  
 » d'effet... Je ne sais plus où j'en suis. Donne-  
 » moi de l'eau de Cologne , ma femme... frotte-  
 » te-moi les tempes.

Madame Troupeau apporte le flacon à son mari ; elle en respire elle-même ; tous deux ont peine à supporter l'excès de leur joie. Vir-

ginie qui a remarqué le trouble de ses parents, s'approche de son père :

« Qu'avez-vous donc papa ? est ce que vous » êtes malade ? — Non , ma fille , je ne suis pas » malade... au contraire, je n'ai jamais été si » bien... si hors de moi... c'est le bonheur qui » me porte un peu à la tête... Virginie, com- » ment trouves-tu M. le comte de Senneville ? »

Virginie secoue la tête en disant : « Je ne » l'ai pas beaucoup regardé. — Mais assez sans » doute pour voir qu'il a la figure... le ton... les » manières délicieuses d'un seigneur ? — Je ne » lui ai rien vu d'extraordinaire... il n'est pas » si bien que M. Montreville .. — Ah ! Virgi- » nette ! que dis-tu là ! .. comparer M. de Sen- » neville à... cet artiste... il n'y a pas le moin- » dre rapport entre eux... — Mais, maman, je » ne les compare pas , puisque je dis , au con- » traire, que... — Chut ! écoute bien ceci ma » fille, » reprend M. Troupeau, en se donnant un air grave et prophétique , « dès aujourd'hui, » tu peux concevoir les espérances les plus » vastes... Tu peux regarder extrêmement haut ! » tu peux porter tes vues sur ce qu'il y a de » mieux. — Je ne vous comprends pas, papa...

« — C'est bien... il ne faut pas que tu com-  
 » prendes... j'ai promis à M. le comte que tu  
 » ne comprendrais rien jusqu'à son retour.....  
 » A M. le comte... »

Madame Troupeau prend le bras de son mari.  
 en disant : « Mon ami, tu t'oublies... — C'est  
 » juste ; je parle trop ; le sentiment m'emporte ;  
 » enfin , il faut bien que notre fille commence  
 » à prendre des manières... un ton... je ne  
 » veux plus qu'elle sente la bourgeoisie. Ce n'est  
 » pas tout , ma femme ; comme je tiens à ce  
 » que rien désormais ne porte ombrage à M. de  
 » Senneville , comme je ne veux pas que le  
 » plus léger soupçon... qu'un prétexte puisse  
 » faire manquer... hum ! .. ce que tu sais bien,  
 » à dater de ce jour aucun homme n'entrera  
 » dans ma maison , excepté moi... »

« — Ce sera bien amusant ! » se dit Vir-  
 ginie ; « ce M. le comte aurait bien dû se dis-  
 » penser de venir mettre sans dessus dessous la  
 » tête de papa.

« — Mon ami , » dit madame Troupeau ,  
 « je conçois la prudence de cette mesure , ce-  
 » pendant il me semble que tu peux y apporter  
 » quelques modifications ; je crois , par exemple ,

» que des hommes comme M. Renard, M. Tir,  
» et autres de cet âge, peuvent continuer de ve-  
» nir nous voir, sans que cela ait de danger,  
» même pour les conjectures.

» — A la bonne heure, passe pour ceux-là ;  
» mais je ne veux plus qu'on laisse entrer aucun  
» homme au-dessous de cinquante ans.... cela  
• évitera tout commentaire. Je vais prévenir  
» Babelle de cette mesure... Il ne s'agit plus de  
» plaisanter ici ! il y va du bonheur, de la gloire  
» de ma famille !... »

M. Troupeau descend donner des ordres à sa domestique, et Virginie va demander à sa mère d'où vient que son père ne veut plus recevoir chez lui que des hommes au-dessus de cinquante ans.

Madame Troupeau prend la main de sa fille ; elle attire Virginie contre elle, l'embrasse sur le front, la considère quelques instants avec fierté, en murmurant : « Voilà ce que c'est que de bien élever sa fille !.... — Mais, maman, » vous ne me dites pas... — Ma cher enfant, il » ne nous est pas encore permis de rien te dire... » mais tu verras !... tu seras heureuse .. tu

» seras.... ah ! si tu savais ce que tu seras !...  
 » c'est magnifique, ma fille !... »

Madame Troupeau embrasse encore Virginie, et s'éloigne de crainte de se trahir.

» Ah ! ce sera magnifique, » se dit Virginie ;  
 « et ils croient que je ne devine pas... mais ce  
 » comte, avec son air goguenard, n'a peut-être  
 » voulu que se moquer d'eux... pourtant il me  
 » faisait des yeux bien aimables... c'est égal,  
 » j'aime mieux M. Auguste, il est plus gentil...  
 » Et puis, si l'on va, à cause de M. de Senne-  
 » ville, me priver de toute société, me tenir  
 » seule ici, cela me le fera détester encore da-  
 » vantage !... Comment ! il ne viendra plus de  
 » jeunes gens... je m'ennuyais déjà de ne plus  
 » apercevoir M. Auguste ; Doudoux... et le  
 » grand cuirassier m'abandonnent aussi !... et  
 » papa qui ne veut plus recevoir que des vieux !...  
 » mais on a donc résolu de me faire mourir  
 » d'ennui !... »

Et Virginie tape des pieds avec colère ; elle jette à terre sa broderie, sa tapisserie ; elle trépigne dessus, et va se cogner contre la croisée ; mais comme elle s'est fait un peu mal ; elle se



calme , va regarder dans une glace , se sourit et reprend :

« Que je suis bête de me cogner la tête...  
» certainement ils auront beau dire et beau  
» faire... je ne serai toujours que ce qui me con-  
» viendra... on ne me fera pas comtesse de  
» force... comtesse ! c'est cependant joli ce  
» nom-là !... mais M. Auguste... ah ! je l'aime  
» bien mieux que le comte ! et dire que je n'ai  
» pas eu le talent de faire sa conquête... je suis  
» bien malheureuse !... » Virginie va encore  
taper du pied... mais elle s'arrête de peur de se  
faire mal au talon.

La joie de M. et madame Troupeau a été très-vive ; la réflexion ne tarde pas à la troubler ; on n'a pas reçu de réponse de mademoiselle Bellavoine ; le courroux de la tante n'est donc pas apaisé ; alors qui sait ce qu'elle fera de sa belle fortune , et si Virginie n'a pas en se mariant ce que l'on a dit au comte , celui-ci voudra-t-il toujours l'épouser ?... Cela devient douteux. Malgré cela , les mesures sévères prises par M. Troupeau ont été exactement suivies , à tel point qu'un matin Babelle a refusé de laisser entrer le porteur d'eau , parce qu'elle a pensé

qu'il n'avait pas cinquante ans ; et ce n'est qu'après y avoir été autorisée par son maître, qu'elle l'a laissé emplir sa fontaine.

Virginie donnerait son petit doigt pour savoir ce que fait Auguste, et s'il est l'amoureux d'Adrienne; depuis quelque temps Vauxdoré ne vient plus chez son ami Troupeau, qui ne lui proposait jamais une partie, et dont la femme lui faisait froide mine. Les hommes mûrs qui sont encore reçus chez les parents de Virginie ont été priés de ne plus parler des petites aventures de Belleville; madame Troupeau pense que sa fille ne doit point entendre de tels discours, et M. Troupeau a arrêté que jusqu'au retour du comte on ne parlerait chez lui que politique; aussi Virginie se meurt d'ennui, et donne au diable M. de Senneville.

Un soir pourtant, M. Renard, qui ne retient pas facilement sa langue, dit en se chauffant au foyer de M. Troupeau :

• Nous avons du nouveau dans Belleville!... les deux jeunes gens sont revenus. — Quels jeunes gens? » demande madame Troupeau. « — Vous savez bien... le fils de madame Ledoux, qui était allé faire un voyage en

» Angleterre... — Ah! oui... » dit Troupeau.  
« ce jeune homme que j'ai rencontré dans ma  
» rue avec... Chut!... mon ami!.. notre fille est  
» là! — C'est juste, et quel est l'autre jeune  
» homme? — Le neveu de Vauxdoré, le grand  
» cuirassier, qui n'est plus cuirassier; il a quitté  
le service, il a son congé. — Peu nous importe!  
» Ce dont je me flatte, c'est que ni l'un ni  
» l'autre de ces messieurs ne se présentera chez  
» moi!... on doit savoir que je n'y reçois plus  
» que des hommes tout-à-fait... des hommes  
» qui n'ont rien de séduisant... je veux dire qui  
ne songent plus à séduire.

» — En effet, » dit Renard en se caressant  
le menton d'un air malin, « on a remarqué que  
» vous receviez beaucoup moins de société...  
» cela a donné lieu à bien des conjectures!...  
» — Nous sommes au-dessus de tout cela, » dit  
madame Troupeau. « — Oui... comme dit ma  
» femme, nous nous moquons de ce que peu-  
» vent dire les petites gens... il viendra un  
» temps où nous ne les regarderons plus, et... »

Un coup pied de sa femme arrête Troupeau.  
Renard prêtait l'oreille; voyant que l'on se tait,  
il reprend au bout d'un moment: « C'est la

» nièce de Vauxdoré qui doit être bien contente  
 » du retour de ces messieurs!... quand je dis  
 » contente.... elle est peut-être embarrassée....  
 » maintenant que M. Montreville est là... —  
 » Est-ce que ce jeune homme en conte aussi à  
 » Adrienne ? » dit Troupeau à demi-voix. « Par-  
 » dieu!... ce n'est plus un mystère... c'est son  
 » amant. Oh ! tout le monde a vu cela , et l'on  
 » dit même que la jeune personne... »

Renard finit sa phrase tout bas ; mais ce qu'il vient de dire fait faire un bond à madame Troupeau , qui s'écrie : « Quelle horreur !...  
 » quel scandale ! Au reste , on devait s'y atten-  
 » dre.... Monsieur Renard , je vous en prie , ne  
 » nous reparlez jamais de cette fille-là ! »

De tout ce qu'a dit Renard, Virginie a seule-  
 ment entendu que le jeune musicien fait la  
 cour à son ancienne amie , et que Doudoux et  
 Godibert sont de retour à Belleville ; elle ne  
 comprend pas que ces deux derniers n'aient  
 point passé devant sa fenêtre. Elle rentre dans  
 sa chambre le cœur gros ; elle trépigne encore  
 des pieds ; elle s'écrie : « C'est donc fini ! tout  
 » le monde m'oublie... m'abandonne !... Je ne  
 » verrai plus que des vieux... je n'entendrai plus

» parler que politique... mais on veut donc que  
» je meure à petit feu !... Ah ! si je voyais ce  
» comte de Senneville, qui s'avise de penser à  
» m'épouser !... je lui ferais tant de grimaces ,  
» que certainement il ne voudrait plus de moi ! »

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, une voiture s'arrête devant la maison de M. Troupeau. Virginie, qui était contre la fenêtre, croit que c'est encore le comte, et va le dire avec humeur à ses parents.

« Le comte !... déjà le comte ! » s'écrie Troupeau ; « il n'a donc fait que voler en Touraine !  
» Ah mon Dieu !... et nous n'avons encore  
» qu'une domestique ! »

Le mari et la femme ont couru aux fenêtres pour s'assurer de la vérité. L'un et l'autre poussent un cri de joie.

» — Ce n'est pas le comte ! — Non, vraiment !  
» mais cela vaut encore mieux !... c'est la voi-  
» ture de ma tante ! — C'est elle-même peut-  
» être... Dieu soit loué ! sa colère est apaisée,  
» descendons au-devant d'elle... Mesdames ,  
» vous avez vos caleçons ? — Eh ! mon ami, est-  
» ce que cela nous quitte jamais . »

Madame Troupeau prend sa fille par la main

et l'emmène vers l'escalier. M. Troupeau suit les dames après avoir jeté un coup-d'œil sur lui-même, pour s'assurer s'il n'y a rien dans sa tenue qui puisse choquer la sévère décence de la vieille tante. La famille arrive sous le vestibule de la maison ; mais, au lieu de mademoiselle Bellavôine, elle voit sortir de la carriole un homme court et replet, qui paraît fort peu habile à descendre de cabriolet ; car, après s'être retourné pour rencontrer le marchepied, en ayant soin de relever les pans de sa redingote, de crainte de les salir, ce monsieur allonge en vain sa petite jambe pour trouver la terre, si bien qu'il reste sur le marchepied, exposant toujours à la famille Troupeau autre chose que son visage, et Virginie s'écrie : « Ce n'était pas » la peine de tant nous presser pour voir cela!...

« — Attendez!... attendez!... je vais vous » apporter un petit banc! » dit Troupeau en s'apercevant que la jambe du voyageur reste dans l'espace. « — Ça me fera bien plaisir. répond une voix mielleuse, sans que la personne se retourne. M. Troupeau revient avec un banc ; il guide lui-même la jambe du voyageur, et ce-

lui-ci parvient à mettre pied à terre : alors il se retourne, et l'on peut voir sa figure.

— C'était un homme de cinquante ans au plus ; petit, mais d'un embonpoint malheureux ; sa tête placée immédiatement après ses épaules , ne laissait pas deviner de cou ; cette tête était surmontée d'une énorme chevelure qui frisait naturellement, et cachait entièrement un petit front , que masquaient encore deux énormes sourcils ; puis venait un grand nez , des yeux vert-pâle , une énorme bouche ; joignez à cela un teint brun, sale , et sous lequel on aperçoit des couleurs ; absolument une pomme de fenouillet : tel est le visage qui se présente humblement devant la famille Troupeau ; si bien que Virginie murmure : « Il était encore mieux de l'autre côté. »

— Ce monsieur a fait trois saluts , c'est-à-dire un à chaque personne qui est devant lui ; puis d'une voix insinuante, et avec un air bénin qui paraît lui être habituel, il dit :

« C'est la respectable famille de M. Troupeau » que j'ai l'avantage de saluer ?

« Oui, monsieur ; et sans doute vous... — Je suis envoyé par mademoiselle Bellavoine , vo-

» tre estimable tante... — Ah! monsieur.; veuil-  
 » lez donc prendre la peine d'entrer... c'est tou-  
 » jours Grilloie qui est avec vous... le domesti-  
 » que de ma tante?... — Oui, c'est l'honnête  
 » Grilloie qui m'a conduit ici... Mon bon Gril-  
 » loie, vous allez dételer le cheval et lui donner  
 » vos soins, n'est-ce pas?... car mademoiselle  
 » Bellavoine nous a bien recommandé ce pau-  
 » vre animal.

» — Et il me semble que j'avons pas été trop  
 vite, » répond le vieux paysan, qui sert de co-  
 cher, tandis que la famille Troupeau fait monter dans la maison le gros envoyé de la tante.

Arrivé dans le salon, le petit monsieur, qui souffle comme un asthmatique, sort de sa poche une lettre qu'il présente à Troupeau, en lui disant : « Voici ce que je suis chargé de vous remettre. — C'est de notre tante?... — C'est de votre bien-aimée tante. »

Troupeau prend la lettre avec respect; il présente une chaise à l'étranger qui, après beaucoup de cérémonies, consent à s'asseoir.

Chacun en fait autant, et le chef de la famille procède à la lecture de la lettre :

« Mon neveu et ma nièce, j'ai reçu la lettre que



» vous m'avez adressé il y a quelque temps, j'en  
» ai été assez satisfaite...

« — Ah! je suis bien charmée qu'elle en ait  
» été satisfaite, » s'écrie madame Troupeau.

« — Ma bonne, je t'en prie, ne m'interromps  
» point dans cette intéressante lecture... —  
» Poursuis, mon ami.

« — *J'en ai été satisfaite... je veux bien oublier ce  
» qui s'est passé. Qu'il n'en soit plus question dé-  
» sormais.*

« — Ah! cette bonne tante! elle n'est plus  
» fâchée..... Virginette, entends-tu? ta tante  
» n'est plus fâchée! »

Virginie ne répond à sa mère que par un petit mouvement de tête, tandis que M. Troupeau prend son mouchoir, et fait semblant de s'essuyer les yeux, en disant : « Excusez-nous,  
» monsieur, mais nous sommes si contents que  
» notre tante nous ait rendu son amitié... que  
» l'attendrissement... Je continue : *L'hiver est  
» long, j'ai besoin de distraction; je désire que  
» ma petite nièce Virginie vienne passer quelques  
» mois près de moi.*

« — Quelques mois! » s'écrie Virginie avec effroi.

« — Chut! ma fille, n'interromps point ton père... Pauvre petite elle ne peut contenir sa joie. »

Il n'y avait eu rien de joyeux dans l'exclamation de la jeune fille; mais madame Troupeau a jugé plus convenable de dire cela; et le messager de la tante semble disposé à croire tout ce qu'on voudra. M. Troupeau reprend sa lecture.

« *Je ne doute pas que vous ne soyez prêts à satisfaire mon désir; mais je ne veux vous déranger ni l'un ni l'autre de chez vous; d'ailleurs, c'est ma petite nièce, seule, que je demande.* »

« — Cette bonne tante! que d'attentions.

« — Chut donc, ma femme... *Que je demande; à cet effet, je vous envoie M. Baisemon c'est lui qui vous remettra cette lettre.* »

Ici le monsieur se lève et salue; M. et madame Troupeau lui rendent cette politesse, et on reprend la lecture.

*M. Baisemon est mon régisseur, mon homme d'affaires; je ne le connais que depuis peu de temps, mais je lui ai déjà donné ma confiance tout entière : car il la mérite.* »

M. Baisemon se lève et salue de nouveau. Troupeau incline la tête.

« *Il lui mérite... C'est un homme rare, un*  
*» homme dans les bons principes, un homme sage*  
*» comme Joseph, vertueux comme Ruth, et conti-*  
*» nent comme Job, un homme selon Dieu enfin. »*

Pendant cette longue énumération, M. Baisemon n'a pas cessé d'aller et venir sur la chaise ; mais à la fin il prend le parti de rester debout , le corps incliné vers le parquet comme s'il allait se mettre à genoux.

« *Confiez donc en toute assurance votre fille*  
*» Virginie au respectable M. Baisemon : c'est lui*  
*» que je charge de l'amener près de moi, je vous*  
*» l'envoie à cet effet avec ma voiture et Grilloie.*  
*» Vous laisserez reposer mon cheval un jour, et*  
*» m'enverrez ma petite nièce le lendemain du reçu*  
*» de ma lettre. Je n'ai pas besoin de vous dire*  
*» que je ne perdrai pas ma nièce de vue pendant*  
*» tout le temps qu'elle passera chez moi. Vous me*  
*» connaissez, et devez être en repos. Adieu, ayez*  
*» de l'ordre, et portez-vous bien.* »

« *Votre tante BELLAVOINE. »*

« Cette chère tante !... elle désire voir no-

» tre fille... Certainement nous nous empres  
 » serons de la satisfaire. Et ma fille elle - même  
 » sera enchantée d'aller passer quelque temps  
 » près de sa tante.... N'est - ce pas , Virgi-  
 » nette ?

« — Mais non , maman, ça ne m'amuse pas  
 » du tout, et je ne sais pas pourquoi vous vou-  
 » lez... »

Madame Troupeau emmène sa fille dans un  
 coin de la chambre , en lui disant tout bas :  
 « Ma fille, il faut que vous ayez l'air enchantée  
 » d'aller chez votre tante. — Puisque ça me  
 » déplaît... — C'est égal ; il faudra surtout vous  
 » montrer empressée , complaisante près d'elle.  
 » Il s'agit d'un superbe héritage... et d'un ma-  
 » riage plus superbe encore... — Mais maman...  
 » — Sois contente , ma fille. Je t'assure que tu  
 » t'en trouveras bien,

» — Après tout ! se dit Virginie, » il ne vient  
 » plus ici de jeunes gens, on ne me laisse plus  
 » sortir, je n'ai aucun amusement... Que sait-  
 » on ? ce sera peut-être plus drôle chez ma  
 » tante!... Et quand il n'y aurait que ce vilain  
 » petit gros dont je me moquerai, ce serait déjà  
 » quelque chose !... »

Et Virginie, qui a repris son air riant, dit à sa mère : « Je vais dans ma chambre commencer à faire mes apprêts pour aller chez ma » bonne tante... N'est-ce pas, maman? — Oui, » ma fille, va... je te rejoindrai. »

Virginie fait une révérence gracieuse à monsieur Baisemon, et sort vivement, pendant que le gros homme tâche de se baisser pour saluer.

« Monsieur Baisemon, » dit Troupeau, « vous » venez de voir notre fille... Que pensez-vous? »

« — Je lui trouve l'air aussi respectable que » ses dignes parents ! » répond Baisemon en s'inclinant.

« — Vous êtes bien honnête, monsieur Baisemon, mais nous pouvons à juste titre nous » glorifier de notre fille ! Cela ne pense à rien ! » cela est doux et docile comme un agneau !... » Voyez, elle court en riant se préparer à ce » départ... Elle nous quittera sans verser une » larme ! Aimable enfant ! c'est le résultat des » bons principes. Quoique nous ne l'ayons ja- » mais perdue de vue une minute, nous vous la » confierons, monsieur ; car un homme en qui » notre tante met toute sa confiance doit être » un homme autrement fait que les autres.

» — Monsieur, vous êtes trop honnête!...  
 » J'ose vous assurer que mademoiselle votre  
 » fille arrivera chez sa tante en bon état... et  
 » telle que vous me l'aurez remise... Mais je  
 » vous avouerai que je n'ai point encore dé-  
 » jeuné... et...

» — Vous n'avez pas déjeuné, monsieur Bai-  
 » semon? et nous qui ne pensions pas à vous  
 » rien offrir!... C'est l'effet de la joie!... vous  
 » allez déjeuner... nous sommes si ravis d'avoir  
 » recouvré l'amitié de notre tante... cette esti-  
 » mable tante!... Comment se porte-t-elle?

» — Bien... très-bien... elle est un peu mai-  
 » gre, mais le médecin assure que c'est ce qui  
 » la soutient. — Tant mieux! A propos, ma  
 » femme... pendant que Virginie sera chez sa  
 » tante, si M. le comte allait revenir... Car, te-  
 » nez, monsieur Baisemon, puisque vous avez  
 » la confiance de notre tante, nous vous devons  
 » aussi la nôtre. N'est-ce pas, ma femme? —  
 » Oui, mon ami, je pense que nous devons nous  
 » ouvrir à monsieur. — Eh bien, monsieur Baise-  
 » mon, vous saurez qu'un homme du plus haut  
 » rang, un jeune et noble comte, aspire à la  
 » main de notre fille...

» — Diable ! » dit Baisemon, en tournant ses regards vers la porte. « — C'est comme nous  
 » avons l'honneur de vous le dire... le comte  
 » de Senneville désire être notre gendre, et faire  
 » notre fille comtesse !... par conséquent, je  
 » serai grand-père d'un petit noble !... Je suis  
 » certain que notre tante sera enchantée de  
 » cette alliance. Notre tante a comme nous des  
 » sentiments élevés, n'est-il pas vrai, monsieur  
 » Baisemon ?

» — Oh ! oui... je ne doute pas qu'elle n'ap-  
 » prouve ceci... mais je... — Mais il faut du  
 » mystère... le comte veut que ce soit un secret  
 » jusqu'au moment où il conduira ma fille à  
 » l'autel... vous comprenez ?... — Je pense que  
 » ce pauvre Grilloie doit avoir faim aussi... —  
 » Ah ! c'est juste..... on va vous servir... Ma  
 » femme, va dire à Babelle de mettre le cou-  
 » vert de M. Baisemon, et d'avoir soin de Gril-  
 » loie. — Oui, mon ami, j'y vais. »

Madame Troupeau sort ; M. Baisemon vou-  
 drait bien descendre avec elle dans la salle à  
 manger, mais Troupeau le retient encore.

« Maintenant, monsieur Baisemon, vous sen-  
 » tez que depuis que j'ai en perspective un

» comte pour gendre , j'ai dû prendre des me-  
 » sures pour que rien ne pût faire manquer ce  
 » mariage. Ma fille est l'innocence même ; mal-  
 » gré cela je me suis dit : S'il vient encore des  
 » jeunes gens chez nous , on pourra supposer  
 » que c'est dans l'espoir de faire la cour à ma-  
 » demoiselle Troupeau et de l'épouser ; alors  
 » j'ai tranché dans le vif : point de jeunes gens  
 » chez moi , et ma fille ne va plus en société où  
 » elle pourrait en rencontrer!... je crois que  
 » c'est agir en père prudent.

» — Je vous approuve... mais je désirerais...

» — A présent, monsieur Baisemon, je vais  
 » perdre ma fille de vue ; mais je connais ma  
 » tante et la sévérité de ses principes... elle ne  
 » ne reçoit pas de jeunes gens, n'est-ce pas?...

» — Aucun... Allons-nous... — Malgré cela ,  
 » monsieur Baisemon , je vous recommande  
 » particulièrement ma fille ; non que cette chère  
 » enfant ait la moindre idée de mal faire ! Quel-  
 » quefois le hasard... vous savez... Quelle vie  
 » mène-t-on chez ma tante ? — On déjeune ha-  
 » bituellement à neuf heures ; mais aujourd'hui  
 » j'ai déjeuné plus tôt afin de partir de bonne  
 » heure, c'est ce qui fait que je me sens be-



» soin... — Ah ! mille pardons ! monsieur Baisemon, j'oubliais... Venez, je causerai avec vous pendant que vous déjeunerez. — Alors je serai tout oreilles. »

Baisemon pousse un soupir de satisfaction, car on descend enfin à la salle à manger. Là, il se met à table, place qu'il affectionne, et où il agit comme quatre. Laisant Troupeau lui parler du superbe mariage qu'il espère pour sa fille, Baisemon ne répond que par de petits mouvements de tête ou des monosyllabes, le temps de reprendre sa respiration et de se verser à boire.

Lorsqu'enfin le gros envoyé a satisfait son appétit et qu'il lui est impossible de rien contenir de plus, il essuie en souriant son énorme bouche, et, se tournant vers Troupeau, semble disposé à mettre quelque chose de plus dans la conversation.

« Monsieur Baisemon, » dit madame Troupeau, « notre tante nous écrit qu'elle n'a le plaisir de vous connaître que depuis peu... serait-ce indiscret à nous de vous demander comment vous avez fait sa connaissance, et ce qui vous a sur-le-champ gagné son estime ? Il faut

» pour cela qu'elle ait été à même de vous ap-  
» précier ; notre tante ne place pas légèrement  
» ses affections.

» — Madame, je vais avoir l'honneur de vous  
» narrer la chose... et la pure vérité sortira de ma  
» bouche, car je ne suis pas à deux faces. Je suis  
» fils d'honnêtes bourgeois, qui avaient peu de  
» fortune ; mes parents m'aimaient beaucoup ;  
» mais ils trouvaient que je mangeais trop. J'a-  
» vais à peine dix ans que mon père me mit à  
» la porte, en me donnant quinze sous et sa bé-  
» nédiction : les quinze sous ne durèrent pas  
» long-temps ; mais il est écrit là-haut : Aide-  
» toi, le ciel t'aidera. Comme j'avais les plus  
» belles dispositions, et que je possédais une fi-  
» gure assez heureuse, un digne homme qui di-  
» rigait une école gratuite voulut bien me  
» prendre avec lui, et me pousser dans l'enseigne-  
» ment. Je fis dans cette partie des progrès ra-  
» pides : à douze ans je traduisais proprement  
» l'*Építome*, et je donnais le fouet aux élèves sans  
» les faire crier. La réputation que j'avais ac-  
» quise me valut de belles propositions ; un sei-  
» gneur m'offrit d'être le professeur de son fils :  
» j'acceptai. Je mettais tous mes soins à incul-

» quer à ce jeune homme des principes de sa-  
» gesse et les règles des participes!... Ce n'est  
» pas ma faute si un beau soir il s'enfuit avec  
» une femme de chambre, après avoir volé son  
» père! mais, comme les hommes sont souvent  
» injustes, le père me renvoya brutalement sans  
» me donner de gratification!... la volonté du  
» ciel soit faite en toutes choses! Je me dis :  
» Job en a vu bien d'autres.... » car lorsqu'il  
» m'arrive un malheur, j'ai toujours Job devant  
» les yeux!... Je végétais long-temps, montrant  
» l'écriture, le latin, les belles-lettres... Je mon-  
» trais enfin tout ce que je possédais!.... mais  
» mes ressources s'épuisaient, et mes vêtements  
» s'usaient!... si bien que je ne sais pas ce que  
» j'aurais fini par montrer... Je me disais  
» pour me consoler : « Le prophète Isaïe a  
» marché tout nu, » mais cependant, comme  
» je n'étais pas prophète, je soupirais après une  
» culotte. J'étais dans cette situation lorsque je  
» vins à Senlis. Je me promenais assez triste-  
» ment dans une rue où il y a une boutique de  
» friperie ; je lorgnais en soupirant une belle et  
» large culotte noire, et je m'assis sur un banc  
» de bois, en face de la boutique. pour la re-

» garder plus à mon aise ; nulle pensée illicite ne  
» m'était venue à l'esprit ; je me contentais de  
» me rappeler cette maxime : Aide-toi, le ciel  
» t'aidera ; mais le ciel ne m'aidait pas du tout.  
» Tout-à-coup voilà qu'en voulant me lever, un  
» clou, que je n'avais pas vu, me retient par  
» derrière ; hélas ! mon vêtement était trop mûr  
» pour résister ! le meilleur morceau de ma cu-  
» lutte reste après le clou, et je ne pouvais plus  
» marcher sans exposer aux regards des passants  
» les indignités de mon individu ! Je me dis :  
» Ce clou est un avis de la Providence ; elle  
» m'ordonne de prendre une culotte chez ce  
» fripier, afin de point commettre d'attentats aux  
» mœurs. » Je m'avançai donc pendant qu'il ne  
» passait personne ; je décrochai le vêtement  
» nécessaire, et je courus dans une allée, où je  
» m'en revêtis.

» En sortant de l'allée, j'étais bien résolu à  
» me rendre chez le fripier, pour lui dire : J'ai  
» été obligé de vous prendre une culotte ; je vous  
» la payerai quand le ciel m'aidera ; mais je ne  
» sais comment il se fit que je me trompai de  
» chemin. et, au lieu de retrouver la boutique  
» du fripier. j'étais à l'autre bout de la ville, et

« J'allais en sortir lorsqu'un homme me sauta  
» brutalement au collet, et m'arrêta en disant :  
« Voilà mon voleur ! » C'était le fripier. J'eus beau  
» lui dire : « J'allais chez vous, » cet imbécile ne  
» voulut pas me croire : il m'emmena ; on me  
» mit en prison. Mais ma défense était bien  
» simple : je dis aux juges : « Oui, messieurs,  
» j'ai préféré me faire arrêter à montrer mon  
» derrière... Qui de vous n'en eût fait autant ?  
» Je m'attendais à être acquitté : hélas ! dans  
» quel siècle vivons-nous !... La justice me pu-  
» nit de n'avoir pas laissé voir ma turpitude ! on  
» me condamna à un mois de prison. Je sup-  
» portai patiemment cette nouvelle épreuve, en  
» me disant : « On a bien mis Daniel dans la  
» fosse aux lions !... et il n'y a que des arai-  
» gnées dans ma cellule. » Cependant mon  
» aventure avait fait du bruit ; les âmes chari-  
» tables me plaignaient ; les femmes surtout ,  
» qui aiment tant à exercer la charité !... Enfin,  
» lorsque je fus libre, on me remit une collecte  
» qu'on avait faite en ma faveur, ainsi que le  
» produit d'une poule jouée à mon bénéfice.  
» J'étais dans un cabaret, où je mangeais tranquillement la collecte et la poule, lorsqu'un

» vieux paysan vint me trouver en me disant que  
» sa maîtresse désirait me parler. Ce paysan était  
» Grilloie ; sa maîtresse , mademoiselle Bella-  
» voine. Je me rendis sur-le-champ près d'elle.  
» « C'est donc vous , me dit-elle , qui vous êtes  
» fait mettre en prison plutôt que de laisser voir  
» aux passants ce qui ne doit jamais être mis  
» au jour ? » Je m'inclinai. Elle me tendit la  
» main, et serra fortement la mienne, en disant :  
» « Vous êtes un digne homme... voilà un trait  
» qui vous élève à mes yeux... Tenez , mon-  
» sieur , prenez cette douzaine de caleçons...  
» ces dix écus, et venez dîner avec moi. » Le  
» lendemain, je me rendis à cette flatteuse invi-  
» tation ; j'avais mis quatre caleçons les uns sur  
» les autres , pour prouver à ma bienfaitrice le  
» cas que je faisais de ses dons ; elle parut tou-  
» chée de cette délicate attention. Bref, ma con-  
» versation , mes principes , eurent le bonheur  
» de plaire à mademoiselle Bellavoine ; elle me  
» proposa de rester près d'elle, d'être son régis-  
» seur, d'administrer ses affaires. J'acceptai avec  
» reconnaissance : voilà deux mois que j'occupe  
» ce poste... dans lequel j'ai repris un peu d'em-  
» bonpoint, et j'ose croire que votre tante ne se

» repent pas de ce qu'elle a fait pour moi. »

M. et madame Troupeau ont écouté ce récit avec une profonde attention, ils paraissent plutôt surpris qu'enchantés. Cependant Troupeau, qui a mûrement réfléchi, finit par tendre la main à M. Baisemon en lui disant : » Monsieur, » un homme qui préfère se faire emprisonner » à montrer son derrière, et cela dans un temps » où la liberté est poussée si loin, est en effet » un homme rare. Vous avez mon estime, » monsieur Baisemon, et je vous confie sans » crainte notre fille, bien certain qu'avec vous » elle ne verra rien d'incivil. Ma femme, monte » près de notre fille, surveille ses préparatifs, » vois surtout si elle a une provision suffisante » de caleçons, de fichus, de guimpes, de péle- » rines, afin que chez notre tante sa tenue soit » toujours aussi sévère que décente. »

Madame Troupeau laisse son mari avec le gros Baisemon et se rend à la chambre de sa fille. Elle trouve la porte fermée, elle frappe en appelant Virginie, et celle-ci répond à sa mère :  
« Excusez-moi... dans une minute je suis à » vous... je suis en train de changer de cale- » çon... le mien était déchiré... »

Or, vous vous doutez bien que ce n'est pas pour cela que la jeune fille s'était enfermée; voyons ce qu'elle faisait dans sa chambre.

En remontant chez elle, Virginie a commencé par se mettre à sa croisée, et cette fois ce n'est pas en vain que ses regards plongent dans la rue de Calais; un grand jeune homme est comme en faction devant la maison de M. Troupeau. Il n'a plus ni uniforme ni moustaches, ce n'est plus le cuirassier Ventre-à-Terre, c'est le beau Godibert, redevenu simple bourgeois, mais toujours épris des charmes de Virginie; son absence de Belleville avait été beaucoup plus longue qu'il n'aurait voulu. Le jeune militaire, forcé de faire tous les jours des démarches dans les bureaux de la guerre, n'avait pu retourner à Belleville, où d'ailleurs il ne voulait revenir qu'entièrement libre de ses actions. Enfin, ayant son congé bien et dûment légalisé, il s'était hâté de retourner dans le pays qui renfermait l'objet de ses pensées.

Il avait été voir son oncle, embrasser sa tante et sa cousine, il avait salué Auguste qu'il avait trouvé là; puis les avait quittés pour ne



s'occuper que de ces amours, et c'est pourquoi Virginie venait de l'apercevoir planté comme un piquet devant la maison de son père.

Après s'être assurée qu'il n'y a personne dans la rue, Virginie se penche en dehors de la fenêtre et crie à Godibert : « Qu'est-ce que vous faites-là, monsieur ?

« — Ah ! mademoiselle, c'est vous... je vous » aperçois enfin ! il y a si longtemps que je » guette pour... — Chut !... taisez-vous ! si vous » aimez à m'apercevoir, ce n'est plus ici qu'il » faudra venir ; demain matin je pars, je vais » passer plusieurs mois chez ma tante, made- » moiselle Bellavoine qui demeure à Senlis... » — A Senlis !... ça m'est égal !... je vous ado- » rerai partout... mais chez cette tante est-ce » qu'on ne pourra pas... — Je ne sais pas ce qu'on » pourra, mais je sais que j'y mourrai d'ennui » si personne ne vient m'y distraire un peu... » Voilà du monde dans la rue... adieu, sauvez- » vous !... »

Virginie s'est retirée de la croisée, et Godibert s'éloigne en disant : « C'était pas la peine » que je louasse hier une chambre à Belleville, » car certainement je vais suivre la petite !.... »

» Elle irait en Chine que je ne la perdrais pas  
« de vue. »

Au bout d'un moment Virginie va de nouveau à la fenêtre s'assurer si Godibert est parti et savoir quelle est la personne qui passait ; c'est un jeune homme arrêté à plus de cinquante pas de la maison de son père, et qui de là semble lui faire des signes.

C'était Doudoux, revenu de la veille, toujours amoureux, mais toujours timide ; les voyages ne l'avaient point enhardi ; il n'avait pas cessé de penser à Virginie : et il s'était dit :  
« Maintenant que je suis majeur, je vais me  
» déclarer sans crainte. »

Malgré cela, arrivé près de la maison de M. Troupeau, il s'était arrêté, il avait toujours peur du père de Virginie. Il se tenait à une distance respectueuse, se contentant d'allonger le cou et de poser la main sur son cœur en regardant Virginie. Celle-ci reconnaît bientôt Doudoux, elle lui fait signe d'approcher ; mais Doudoux ne bouge pas.

« Est-ce qu'il est devenu imbécile ! » se dit  
» Virginie ; il me fait des bras comme un télé-  
» graphe... Ah ! je comprends, il n'ose pas

» approcher .. il a peur de papa... mais moi, je  
» veux qu'il sache que je pars demain et où je  
» vais. »

Virginie entend sa mère frapper à sa porte ; au lieu de lui ouvrir, elle écrit avec un crayon ce qu'elle avait déjà dit à Godibert. Il s'agit d'envoyer ce billet à Doudoux, qui s'obstine à rester loin. Virginie n'a pas de pierres dans sa chambre, mais elle a une carafe avec un bouton de cristal ; elle prend le bouton, l'enveloppe de son papier, et lance cela si adroitement à son timide amoureux, que le bouton de cristal casse presque le nez à Doudoux ; mais le jeune homme lit le billet et saute de joie, en se disant : « Elle m'aime !... puisqu'elle  
» me fait savoir où elle va... je la suivrai, car  
» je suis majeur ! »

M. Doudoux baise le billet et s'éloigne en faisant mille folies et en saignant du nez.

Virginie a bien vite ôté son caleçon, elle lui fait une longue déchirure, en met un autre, et va ouvrir à sa mère, en lui disant : « Je vous  
» demande bien pardon, maman, mais vous  
» arriviez comme mon caleçon était déchiré...  
» je ne pouvais pas le garder... ça me faisait

» froid, et puis ça me semblait inconvenant. »  
Madame Troupeau baise sa fille sur le front :

« Tu es digne de moi, digne de ton père,  
» digne de la haute destinée qui t'attend... car  
» tu dois arriver au plus haut échelon de l'é-  
» chelle sociale... conserve bien ta candeur,  
» ton innocence; n'oublie jamais les principes  
» sévères dont une femme ne doit point s'écar-  
» ter, sous peine de faire des sottises comme  
» cette Adrienne, que, grâce au ciel, tu ne vois  
» et ne verras plus, j'espère...

» — Qu'a-t-elle donc fait, Adrienne, ma-  
» man ?

» — De grâce, Virginie, ne parlons jamais  
» de cette fille... je ne veux plus même que tu  
» prononces son nom. Sois soumise et respec-  
» tueuse avec ta tante, ne la contrarie en rien;  
» porte deux caleçons si elle te le conseille.....  
» M. Baisemon a gagné son affection en en met-  
» tant quatre; enfin, ma fille, n'oublie pas que  
» tu dois être son héritière, et qu'un grand per-  
» sonnage a jeté les yeux sur toi, pendant que  
» le feu était dans notre cheminée; je ne t'en  
» dis pas plus; mais cela doit suffire pour te

» faire regarder avec mépris tout autre homme  
» qui serait assez impertinent pour vouloir te  
» faire la cour, ce qui d'ailleurs n'arrivera pas  
» chez ta tante, où tu ne verras que Baisemon  
» et Grilloie. »

Après ce court sermon, madame Troupeau aide sa fille à faire les apprêts de son voyage. Toute la journée n'est employée qu'à cela, et à donner à Virginie des conseils sur la manière dont elle doit se conduire chez sa tante, et Virginie écoute les yeux baissés, ne répondant que : « Oui, maman. »

Le lendemain, de bonne heure, le cheval est mis à la carriole de mademoiselle Bella-voine. On a porté dans la voiture les paquets de Virginie, plus un pâté, un saucisson, du pain et plusieurs bouteilles de vin, dont monsieur Baisemon a dit qu'il était prudent de se charger; de cette manière, mademoiselle Troupeau n'aura pas besoin de descendre de voiture et d'entrer dans une auberge, ce qui a été expressément défendu par ses parents.

Virginie embrasse son père et sa mère, et monte lentement en voiture. M. et madame Troupeau ont l'œil humide en se séparant de

leur fille , mais ils se disent : « Il s'agit de sa » fortune et de son avenir. »

Baisemon a demandé un tabouret , afin de pouvoir se hisser dans la carriole ; mais auparavant il a humblement salué M. et madame Troupeau : « Nous vous confions notre trésor. » dit Troupeau en serrant la main du gros régisseur. « — Vous le retrouverez entier ! — Sur- » tout , monsieur Baisemon , ne la quittez pas » une minute pendant ce voyage. — Je serai » constamment sur son dos. — Nos respectu- » euses amitiés à notre tante ; nous attendrons » ses ordres pour aller chercher notre fille. »

Baisemon est parvenu à grimper dans la voiture , Grilloie est sur sa banquette. « Adieu , » papa , adieu , maman ! » dit Virginie ; et la jeune fille perd de vue la maison paternelle.

## CHAPITRE XVI.

### VOYAGE DE VIRGINIE



Pour une jeune fille qui n'a encore été que de Belleville au bois de Romainville, c'est un voyage que de faire onze lieues, et il y a à peu près cela de Belleville à Senlis. Virginie s'attend à voir des choses fort curieuses, des sites pittoresques, jusqu'à des costumes nouveaux, et elle tient presque sans cesse sa tête à la portière; car le cabriolet de la tante a deux petits carreaux pour voir de côté; je crois vous avoir déjà dit qu'il ressemblait parfaitement à ce qu'on nommait jadis un coucou.

M. Baisemon est assis près de la jeune fille;

le cabriolet n'a que deux banquettes, et celle de devant est occupée par Grilloie. Quoique la voiture soit large, l'énorme corpulence du compagnon de Virginie remplit les deux tiers de la place. La jeune fille, en s'avancant, en regardant au carreau ou en se penchant à l'entrée du cabriolet, rencontre souvent le ventre, les bras ou les jambes de son voisin, auquel elle donne incessamment des coups de coude, en s'écriant : « Mon Dieu, monsieur, que vous êtes gros!... »

Baisemon répond d'un air d'humilité, et en souriant à chaque coup de coude qu'il reçoit :

« Il est vrai, mademoiselle, que la providence  
 » me traite grassement ! et me comble de ses  
 » faveurs ! — Est-ce que vous ne pourriez pas  
 » vous reculer un peu, monsieur ? — Mademoi-  
 » selle, mes superficies sont accolés contre les  
 » parois de la voiture, je ne puis les acculer da-  
 » vantage. — C'est que j'aime à pouvoir re-  
 » muer, moi. — Remuez tant que cela vous sera  
 » agréable, mademoiselle, ne craignez point de  
 » me frôler avec vos hanches et votre coude, je  
 » recevrai tout cela comme pain béni ! »

Virginie ne dit plus rien ; mais elle continue



de se pencher, de s'avancer et d'envoyer son bras dans le nez de son voisin. Cependant la campagne ne change pas comme le supposait la jeune voyageuse ; les champs, les arbres sont presque partout de même, les paysans aussi hâlés, les rouliers aussi insolents, les villageois aussi malpropres, et Virginie, ennuyée de se pencher pour ne voir que cela, se tourne vers son compagnon, en disant :

« Ça n'est pas aussi amusant que je croyais  
» de voyager ; est-ce que d'ici chez ma tante  
» nous ne verrons pas autre chose que cela,  
» monsieur ? — Nous verrons le village de Vau-  
» derland, qui est très-laid ; celui de Louvres où  
» l'on fait de fort bon ratafia... — Mais des  
» torrents, des précipices, des rochers, des cas-  
» cades... j'aimerais mieux voir cela que du ra-  
» tafia. — Nous n'en trouverons pas jusqu'à  
» Senlis, la campagne est plate, et il n'y a point  
» d'accident de terrain, ce qui est beaucoup  
» plus commode pour aller en voiture, que les  
» pays pittoresques et montagneux. — Où donc  
» faut-il aller pour voir toutes ces choses en-  
» ricuses que je brûle de connaître ? — Ah ! ma-  
» demoiselle, il y a bien des pays où tout vous

» surprendrait ! en Russie, vous verriez de la  
» glace, des traîneaux, des paysans qui sont  
» serfs, et qui font de très-bons maris ; des co-  
» saques qui ne portent pas de chemise et en-  
» core moins de caleçons, et des domestiques  
» femelles qui se couchent où elles se trouvent,  
» au milieu d'une chambre, sur un escalier pour  
» ne point avoir la peine de chercher leur lit.  
» Si vous pouviez pousser jusqu'en Chine, et si  
» vous parveniez à escalader la muraille de plus  
» de quatre cents lieues qui sépare ce pays de la  
» Tartarie, vous verriez les habitants de Pékin,  
» de Nankin, de Fokien, de Canton et tant d'au-  
» tres provinces, très-sévères sur le chapitre des  
» saluts et des révérences, et tenant leur index  
» en l'air pour danser. Si vous tourniez vos pas  
» vers la Guyane, pour visiter le pays des Oma-  
» guas vous verriez le naturel du pays faire usage  
» de seringues qui ont la forme d'une figue, qui  
» sont sans piston, mais faites avec une résine  
» élastique. Pour en faire usage, il suffit de les  
» presser, ce qui me ferait croire que ce sont les  
» Omaguas qui nous ont donné l'idée des cly-  
» soires. Si vous aviez envie d'aller en Bohême,  
» vous y trouveriez des gens qui vendent du

» baume, guérissent la gale, dont ils sont cou-  
» verts, disent la bonne aventure. et volent des  
» poules.

» — Oh ! je ne veux voir ni des seringues en  
» résine, ni des voleurs de poules !... Est-ce que  
» vous avez été dans tous ces pays-là, vous,  
» monsieur Baisemon ? — Non, mademoiselle,  
» ce que je vous dis, je l'ai lu, et ce serait une  
» raison pour ne pas me croire, car les livres  
» mentent souvent. Moi, je n'ai pas le goût des  
» voyages; je préfère le coin du feu et une bonne  
» table, chose que l'on trouve difficilement en  
» courant le monde. Mademoiselle, vous serait-il  
» agréable que nous disions un mot au pâté et  
» au saucisson ? — Mangez si vous voulez, je  
» n'ai pas faim ; d'ailleurs, est-ce que l'on peut  
» manger dans une voiture ? — Cela n'est pas  
» aussi commode que devant une table ; malgré  
» cela on le peut et on y trouve même du plai-  
» sir... — Pourquoi, en traversant un village,  
» ne descendrions-nous pas dans une auberge ?  
» nous y ferions notre repas plus à notre aise.  
» — Mademoiselle, je suis désolé de ne point  
» obtempérer à vos désirs, mais j'ai des ordres,  
» et je dois me renfermer dans mes instruc-

» tions. — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Que  
» nous ne nous arrêterons pas, si ce n'est par  
» moment, pour laisser souffler le cheval, mais  
» que vous ne descendrez pas de voiture avant  
» d'arriver chez votre tante. — Comment ! je ne  
» descendrai pas de voiture ?... mais si j'ai  
» besoin d'en descendre, moi ? — Vous n'aurez  
» pas besoin, puisque nous avons de quoi boire  
» et manger. — Mais, monsieur, on peut avoir  
» besoin d'autre chose... — Quand vous serez  
» chez votre respectable tante... — Ah ! par  
» exemple ! c'est trop fort, s'il faut que j'attende  
» jusque-là ! »

Et Virginie se rejette avec colère dans le fond de la voiture au risque d'étouffer son voisin ; mais celui-ci supporte avec une extrême patience les petites vivacités de la jeune fille. Il se contente de dire : « Elle n'est pas aussi douce qu'on me l'avait annoncé ! »

M. Baisemon a tiré les provisions d'un panier, il se coupe une large tranche de pâté qu'il savoure avec délices, l'humectant de temps à autre avec un verre de vin. Virginie recommence à regarder aux carreaux et à se pencher pour apercevoir sur la route s'il ne lui vient pas

des compagnons de voyage ; mais elle ne voit pas venir ceux qu'elle désirait, et cela lui donne de l'humeur ; elle se rejette à sa place au moment où Baisemon porte son verre à ses lèvres ; ce qui lui fait renverser le vin sur son gilet ; mais le gros homme se contente de s'incliner et de sourire en murmurant : « C'est un léger malheur ; nous avons plusieurs bouteilles. »

Tout-à-coup Virginie s'écrie : « Monsieur Baisemon , il me paraît que pourvu que vous » ayez ce qu'il vous faut le reste vous est égal ?

» — Comment , mademoiselle , n'ai-je pas » eu l'honneur de vous offrir ?... — Oui ; à moi ; » mais à ce pauvre Grilloie qui n'ose rien de- » mander et se contente de tourner la tête d'un » air piteux , est-ce qu'il ne faut pas qu'il mange , » lui ? — Mademoiselle , c'est que Grilloie tient » les guides ; il conduit , et je ne vois pas com- » ment il ferait pour manger en même temps. » — Et à cause de cela , il faudrait qu'il jeûnât » tout le long de la route ? Grilloie , avez-vous » faim ?

» — Oh ! oui , manzelle , » répond le vieux paysan en se tournant d'un air malheureux

vers Virginie. « — Eh bien, arrêtez un moment, et mangez. »

Grilloie ne se fait pas répéter cet ordre. Il arrête... On est alors sur la grande route, entre le Bourget et Vauderland. Baisemon murmure : « On nous avait défendu d'arrêter... » Mais enfin, comme mademoiselle ne descend pas. *Il est avec le ciel des accommodements !...* » Et puis le cheval mangera aussi pendant ce temps-là, et je ne crois pas qu'il fasse ses repas en trottant. »

Grilloie descend donner de l'avoine à son cheval, ensuite il se met à dévorer du pâté et du saucisson ; Baisemon ne semble pas prêt à cesser de jouer de la mâchoire. Virginie se décide à faire comme eux en se disant : « Après tout, si ces messieurs ne me suivent pas, ce n'est point une raison pour en perdre l'appétit. »

« — Mademoiselle, vous serez contente de ce pâté, » dit Baisemon en servant la jeune fille. « — Il me paraît au moins que vous le trouvez bon. — Oh ! moi, ce ne serait pas une raison... je ne suis pas difficile... j'aime les bonnes choses. Mais lorsque je ne pouvais

» manger que du pain sec, je me disais pour me  
 » consoler : Le prophète Ézéchiël a fait de plus  
 » mauvais repas... Vous savez, mademoiselle ,  
 » ce que le Seigneur lui ordonna de manger  
 » sur son pain en guise de raisiné? — Mon Dieu,  
 » cela m'est bien égal!... Qu'est-ce qui vient  
 » donc là-bas?... n'est-ce pas un homme à  
 » cheval?

» — Non , mademoiselle. » dit Grilloie ,  
 « c'est une vache conduite par une paysanne.

» — Allons Grilloie , dépêchez-vous de man-  
 » ger , mon brave garçon ; car il ne faut pas  
 » nous arrêter longtemps... Votre cheval n'a  
 » plus faim.

» — Mais, monsieur Baisemon, pourquoi donc  
 » pressez-vous ainsi ce pauvre Grilloie? il me  
 » semble que vous ne vous hâtez guère de finir,  
 » vous. — Mademoiselle , c'est bien différent !  
 » Moi , je n'ai pas autre chose à faire ; mais il  
 » faut que Grilloie conduise. Il est déjà près de  
 » midi ; les jours sont fort courts ; nous avons  
 » encore beaucoup de chemin à faire , et il ne  
 » serait pas agréable d'être surpris par la nuit. »

Grilloie repasse le mors à son cheval, re-  
 monte sur sa banquette, se foure dans la bou-

che un énorme morceau de croûte de pâté, puis fouette l'animal, et la voiture part; M. Baisemon a enfin terminé son repas il semble très-disposé à s'endormir. Virginie ne cherche pas à l'en empêcher. Elle remet sa tête à la portière, et regarde si Doudoux ou Godibert se dessinent à l'horizon.

Il y a une demi-heure qu'on roule de nouveau. Baisemon s'est endormi, et lorsque par hasard Virginie le pousse; il se contente de balbutier : « Ne vous gênez pas, mademoiselle, » faites comme chez vous. »

Virginie croit enfin apercevoir dans l'éloignement un piéton qui fait tous ses efforts pour rattraper leur voiture. Ausitôt elle frappe sur l'épaule de Grilloie en lui disant : « Arrêtez. » Grilloie, je veux descendre. — Mais, mademoiselle, c'est que... — Je vous dis d'arrêter; » j'ai besoin de descendre. »

Grilloie arrête; ce mouvement réveille Baisemon, qui s'écrie : « Qu'est-ce donc? qu'y » a-t-il? pourquoi ne roulons-nous plus? — » Parce que je veux descendre pour quelques » minutes, monsieur Baisemon. — Mademoi- » selle, c'est impossible... cela m'est expressé-



« ment défendu !... — Monsieur, je vous répète  
 » qu'il faut que je descende : vous devez bien  
 » deviner pourquoi, et il est ridicule de me re-  
 » tenir plus longtemps. »

Sans en écouter d'avantage, Virginie ouvre le devant du cabriolet et saute en bas. Alors Baisemon enjambe avec effort par-dessus les banquettes, et se laisse glisser à terre en disant :  
 « Ce n'est pas un voyage d'agrément dont on  
 » m'a chargé là !...

Virginie s'est dirigée vers un petit bois qui est près de la route. Au moment de se baisser contre un buisson, elle aperçoit Baisemon qui est derrière elle.

« Comment ! monsieur, vous êtes là ?....  
 » vous m'avez donc suivie ? — Certainement,  
 » mademoiselle. — Mais vous voyez bien que  
 » cela me gêne... — Mademoiselle, il m'est or-  
 » donné de ne pas vous perdre de vue jusqu'à  
 » ce que je vous aie remise aux mains de votre  
 » digne tante. — Monsieur, ce n'est pas une  
 » raison pour être sans cesse sur mon dos... et  
 » m'épier dans toutes mes actions. — Made-  
 » moiselle, faites comme si je n'étais pas là...  
 » *Oculos habent, et non ridebunt.* Je vous regar-

» derai et je ne verrai rien. — Mais c'est une  
» tyrannie que cela ! »

Virginie retourne vers la voiture en se disant :  
« Ah ! monsieur le comte, c'est vous qui êtes  
» cause que l'on m'espionne ainsi !... vous me  
» payererez tout cela ! »

Pendant ce temps, le piéton a rejoint la  
voiture ; il s'est arrêté contre une arbre. C'est  
Godibert en costume de voyage, une canne sur  
l'épaule et un petit paquet au bout. Virginie le  
voit, le reconnaît ; lui adresse un léger sourire,  
et remonte vivement dans la voiture. Baisemon  
en fait autant avec l'aide de Grilloie qui lui  
sert de marchepied. On se remet en route.

Virginie a repris sa gaîté depuis qu'elle a vu  
Godibert. Elle désire savoir s'il suit la voiture ;  
mais, au moment de mettre la tête en dehors  
du carreau, elle aperçoit une main qui vient  
s'y présenter. Godibert était monté derrière le  
cabriolet, et il voulait faire connaître à Virgi-  
nie qu'il était près d'elle. Celle-ci se penche, le  
grand jeune homme en fait autant ; ils peuvent  
se regarder, se parler même. « Prenez bien  
» garde de tomber ! » dit Virginie à demi-voix.  
« — N'ayez pas peur !... — Vous êtes bien

» mal, là! — Un ancien soldat n'est pas diffi-  
» cile; ça secoue un peu, mais on suit le mou-  
» vement. »

Et Godibert se penche encore plus pour mieux voir Virginie, au risque de tomber sous la roue sur laquelle il balance son corps; mais dites donc à un amant d'être prudent!..... quand il le sera, c'est qu'il aura cessé d'être amoureux.

Baisemon entr'ouvre un œil en disant : « Il  
» me semblait que mademoiselle me faisait  
» l'honneur de me parler?—Il vous a mal sem-  
» blé, monsieur... — J'ai entendu pourtant...  
» — Si je veux parler toute seule, est-ce que  
» cela m'est défendu aussi?—Non, sans doute,  
» mademoiselle; mais quand vous désirerez  
» causer, je me ferai un devoir de vous répon-  
» dre. — J'aime mieux parler toute seule et  
» vous voir dormir.—Alors c'est donc pour vous  
» obéir. »

Baisemon referme les yeux; Virginie remet sa tête à la portière. Godibert s'avance de nouveau de son côté.

« On vous emmène chez votre tante, made-  
» moiselle? — Oui. — Est-ce une bonne fem-

» me? — C'est une vieille fille, méchante comme  
 » la gale. — Diable!... vous laissera-t-elle un  
 » peu de liberté? — Pas du tout. — Croyez-vous  
 » qu'elle voudra bien me recevoir? — Non, cer-  
 » tainement, ni vous ni aucun homme au-dès-  
 » sous de cinquante ans. — Jolie consigne! Je  
 » veux vous voir, cependant; je ne vous ai pas  
 » suivie seulement pour regarder la maison de  
 » votre tante. — On cherche, on invente, on  
 » imagine...

« — Mais hue donc! Cocotte, hue donc!...  
 » quoi qu'elle a donc à c't'heure, cette bête.....  
 » elle n'avance qu'au petit pas... comme si j'é-  
 » tions pus lourds que tout-à-l'heure!... »

Et Grilloie allonge des coups de fouet au cheval qui n'en va pas plus vite. Baisemon ouvre les yeux en s'écriant :

« Qu'est-ce que c'est?... Comment, Grilloie,  
 » vous arrêtez encore!..... — Non, monsieur,  
 » c'est Cocotte qui rechigne... à peine si elle  
 » trotte... je la fouette, ça n'y fait rien... —  
 » Vous lui aurez trop donné à manger!..... —  
 » Oh! que nenni!... Hue donc, paresseuse!»

Grilloie ne se doute pas que quelqu'un est monté derrière la voiture; de sa banquette, il

ne voit pas au-dessus du cabriolet, et comme il n'y a pas de carreau dans le fond, le nouveau voyageur peut impunément se faire rouler; malheureusement en passant à côté de la carriole, un roulier dit à Grilloie : « Tapez derrière, tapez, mon vieux !

» — Ah! oui-dà!... il paraît que quelqu'un est monté sur not' derrière, » dit Grilloie; « je ne m'étonne pas si Cocotte trotte sous elle et » sue tant...

» — Il faut inviter l'individu à descendre, » dit Baisemon. — « J'vas-l'y inviter à coups de fouet!... — Mauvais moyen! mieux vaut douceur que violence. »

Grilloie tâche d'attraper avec son fouet le derrière de la voiture, mais il ne peut y parvenir.

« Voulez-vous finir, Grilloie, » dit Virginie, « c'est un pauvre enfant, un petit Savoyard, » qui est monté là pour se reposer un peu, je vous défends de le battre, ce pauvre petit!... » — Mais, mamzelle... Cocotte... — Votre Cocotte n'en mourra pas, elle est bien de force à nous conduire tous... fouettez-la ferme...

» mais si vous refouettez derrière, vous n'aurez  
» plus de pâté ! »

Cette menace ferme la bouche à Grilloie, et c'est Cocotte qui est fouettée parce qu'elle a quelqu'un de plus à traîner.

Lavoiture avance, mais lentement; Baisemon murmure de temps à autre : « Il paraît que le  
» petit Savoyard s'obstine à faire route avec  
» nous... » Grilloie hausse les épaules; mais il n'ose plus rien dire.

Au bout d'un certain temps, M. Baisemon, qui, en voiture, ne sait que manger ou dormir, ouvre les yeux en disant : « Il me semble que  
» nous ne ferions pas mal de dire un second  
» mot au pâté... Est-ce votre avis, mademoi-  
» selle ? »

Virginie se mord les lèvres en riant, puis répond : « Je ne vous ai jamais empêché de man-  
» ger, monsieur; je ne suis pas comme vous,  
» qui me défendez tout. — Mademoiselle, je ne  
» suis ici que l'instrument de la volonté des au-  
» tres; je n'agis plus de mon chef depuis bien  
» longtemps!... Fustigez-moi si je vous mécon-  
» tente; mais permettez que j'obéisse à vos pa-

» rents. — Oh ! je n'ai pas envie de vous fusti-  
» ger ! — Alors, voyons le pâté. »

Et M. Baisemon prend le panier qui est sous leur banquette : il en tire les provisions ; mais il reste tout ébahi en développant la serviette qui cache le pâté de ne plus trouver que des morceaux de croûte ; un perdreau et trois mauviettes, qu'il avait laissés dans l'intérieur, ont disparu avec tout ce qui les entourait.

M. Baisemon devient presque pâle ; il balbutie d'un air consterné : « Qu'est-ce que cela  
» signifie ? mademoiselle a donc fait un autre  
» repas pendant mon sommeil ? — Moi , mon-  
» sieur Baisemon , je n'y ai pas songé ! — Cer-  
» tainement , mademoiselle en était bien la  
» maîtresse ; mais elle n'aurait pas mangé tout  
» l'intérieur qui restait ... C'est donc vous,  
» Grilloie , qui vous êtes permis de manger sans  
» moi ?... »

Grilloie tourne la tête d'un air hébété , en disant : « — Moi ! j'ai mangé ?... moi ! j'ai tou-  
» ché à vot' panier... Pardi ! mamzelle sait bien  
» que non !.. »

« — Je ne sais rien, » dit Virginie , « car j'ai  
» dormi un petit peu aussi. — Ah ! mamzelle , »

» par exemple... vous savez bien que...

» — Chut!... c'est assez, Grilloie, » reprend Baisemon; « prenez donc garde à votre cheval. »  
 » Vous nous menez sur un tas de pierres. C'est »  
 » singulier, le saucisson aussi a diminué... et »  
 » je ne trouve plus qu'une bouteille pleine; j'en »  
 » avais laissé deux... — Vous vous serez trom- »  
 » pé, monsieur Baisemon. — Oh! non, made- »  
 » moiselle... Si je pouvais regarder à mes pieds »  
 » sous la banquette, mais cela m'est impossi- »  
 » ble. — Ce serait inutile, je vous assure qu'il »  
 » n'y a rien. — Je vois ce que c'est, mademoi- »  
 » selle est si bonne! elle aura voulu réconfor- »  
 » ter le petit Savoyard qui est derrière nous!... »  
 » — Je n'y ai pas seulement pensé!... — En- »  
 » fin, mademoiselle!... *Deus dederat, Deus abs-* »  
 » *tulit*... Nous allons manger les restes, et nous »  
 » ne laisserons plus rien, de crainte que cela ne »  
 » disparaisse encore. »

Baisemon pousse un gros soupir, mais il avale la croûte de pâté, et Virginie jette un petit coup-d'œil du côté du carreau, en se disant : « Vous verrez que j'aurais laissé jeûner » ce pauvre innocent pour ce gros butor-là!.... »



» S'il avait pu manger toute la croûte aussi, je  
 » la lui aurais donnée. »

Grilloie entend que l'on mange et que l'on  
 » ne pense pas à lui. Il tourne la tête à chaque  
 minute; il tousse, mais on ne lui dit rien;  
 alors, au lieu de stimuler Cocotte, il la laisse  
 n'avancer qu'à sa volonté, et bientôt la volonté  
 de la jument est de s'arrêter.

« Eh bien! Grilloie, pourquoi donc ce che-  
 » val ne va-t-il plus? » demande M. Baisemon  
 en se versant le reste du vin.

« — Pardi! i'n'va plus parce qu'il a faim....  
 » et quand les animaux ont le ventre vide, c'est  
 » ni plus ni moins aussi mou que les hommes.  
 » Faut que j'lui donne du foin à c'te bête... Et  
 » puis, j'vois là-bas un petit cabaret... J'vas tâ-  
 » cher d'y trouver queuque chose pour moi....  
 » puisque vous ne me laissez rien!

» — Toujours des retards! mon brave Gril-  
 » loie, je suis fâché de voir que vous ne songez  
 » qu'à satisfaire votre intempérance... Made-  
 » moiselle Bellavoine vous reproche d'aimer un  
 » peu la bouteille, je crains qu'elle n'ait pas  
 » tort! Enfin, puisqu'il le faut, arrêtons un mo-

» ment, mais le moins possible, je vous en prie,  
 » car il se fait tard, et je ne voudrais pas, à  
 » cause de mademoiselle Troupeau, que nous  
 » fussions encore sur la route la nuit. — Oh! cela  
 » m'est égal, M. Baisemon, je n'ai pas peur....  
 » moi. — Alors, mademoiselle, je 'serais obligé  
 » d'avoir peur pour vous, et cela reviendrait au  
 » même. »

La voiture s'arrête à l'entrée d'un petit vil-  
 lage. Grilloie descend, son premier soin est de  
 passer derrière la carriole. Godibert est déjà  
 descendu, et assis contre un arbre; la tête sur  
 son paquet, il feint de dormir.

« C'est bien singulier, » dit Grilloie en fai-  
 sant plusieurs fois le tour de la voiture, « Je ne  
 » vois pas le petit Savoyard.

» — C'est qu'il nous a quittés, » dit Virginie  
 en s'efforçant de ne pas rire.

« — Comme dit mademoiselle, » reprend  
 Baisemon. c'est qu'il nous aura quittés.... Je  
 » ne vois rien d'étonnant à cela.

» — Oui!... mais v'là là-bas, contre un ar-  
 » bre.... un grand gaillard qui dort... et il n'é-  
 » tait pas là quand j'avons passé dans l'instant.

« — C'est que vous ne l'avez pas remarqué, »

dit Virginie, « il fallait qu'il y fût puisqu'il est » endormi.

» — Mademoiselle raisonne comme Minerve, » puisque cet homme dort, c'est qu'il est là depuis longtemps... Allons, Grilloie, donnez » l'avoine au cheval, et dépêchez-vous. »

Grilloie ne dit plus rien ; il se contente de bougonner entre ses dents, et après avoir donné ce qu'il faut à Cocotte, il se dirige vers une petite maison du village, d'où il revient bientôt avec une bouteille, une énorme miché de pain, et un morceau de fromage ; il mange cela sur le bord de la route, ayant toujours les yeux attachés sur Godibert, qui ne bouge pas.

« Allons, Grilloie, *macte*, *puer*, *macte animo*, » dit M. Baisemon, qui a terminé tout ce que contenait le panier, « j'espère que cette » halte est la dernière... Combien avons-nous » encore de lieues à faire? — Quatre bonnes, au » moins..... — Et l'on dirait que le jour baisse » déjà... il fait nuit à cinq heures à présent ! » mais votre cheval a bien mangé ; je me flatte » que nous irons plus vite. — Oh ! oui ; si nous » n'avons plus de Savoyard derrière nous. »

En ce moment, on entend le galop d'un che-

val. Virginie met sa tête en dehors; un cavalier s'avance : c'est un jeune homme; il approche, elle le reconnaît : C'est Doudoux qui arrive à franc étrier sur un joli cheval anglais.

« Bon ! voilà l'autre ! » se dit la jeune fille ;  
 » oh ! cela va être encore plus amusant ! »

En approchant de la carriole, Doudoux a ralenti l'allure de son coursier, il ne va plus qu'au pas, lorsqu'il est contre les voyageurs ; mais il dépasse la voiture, afin de s'assurer si elle renferme celle qu'il cherche ; ses yeux n'ont pas besoin de plonger sous le cabriolet. Virginie, était penchée vers l'entrée, et tandis que monsieur Baisemon retourne et replace un grand rond de cuir sur lequel il assied son énorme rotondité et que Grilloie remet le mors à Cocotte, Virginie fait un gracieux salut à Doudoux, qui manque de tomber, en voulant, par sa pantomime, exprimer tout ce qu'il ressent.

« Voilà qui est fait, » dit Grilloie en remontant sur la banquette, « Cocotte trottera » ferme, ou nous aurons du malheur ! »

On se remet en route. Cocotte va bien quelques portées de fusil ; mais elle ralentit bientôt son pas. Doudoux trottait en se tenant pres-

que toujours près de la voiture, et de temps à autre il regardait dans le cabriolet.

• Voilà un voyageur qui ne va pas mieux que  
» nous, » dit Grilloie, « et cependant il a un joli  
» cheval!... C'est étonnant, il galopait si bien  
» pour nous rattraper? ..

» — Allons, Grilloie, au lieu de vous occu-  
» per de tout ce qui se passe sur la route, tâ-  
» chez de nous mener mieux que cela!... »

Après avoir dit ces mots, M. Baisemon  
laisse aller sa tête en arrière et ferme les yeux ;  
alors Virginie regarde par son carreau, Godi-  
bert a repris sa place derrière, il se penche  
vers elle, et lui dit : « Qu'est-ce que c'est donc  
» que ce petit monsieur qui trotte constam-  
» ment à côté de nous ? il ne fait que regarder  
» dans le cabriolet... Est-ce qu'il vous connaît,  
» mademoiselle ? — Oui, c'est un jeune homme  
» de Belleville... — Ah ! ah ! est-ce pour vous  
» suivre qu'il trotte là !... — Je n'en sais rien ,  
» est-ce que la route n'est pas libre?... — Oui,  
» mais je ne veux pas qu'il vous regarde si sou-  
» vent. Si le cavalier ne finit pas, j'irai tirer la  
» queue à son cheval... — Est-ce que vous êtes  
» méchant, monsieur Godibert ? — Non, made-

» moiselle, je suis doux comme miel. Mais ce  
 » jeune homme se tient très-mal à cheval, et  
 » j'ai envie de lui donner une leçon d'équita-  
 » tion. »

Pendant que les jeunes gens se parlent, ils ne se sont pas aperçus que la voiture s'arrêtait; le vieux Grilloie, qui a toujours des soupçons, vient de faire faire halte à Cocotte, ensuite il est monté debout sur sa banquette, il a aperçu Godibert, et il se met à crier de toutes ses forces : « J'en étais sûr! .. C'est ce grand dormeur  
 » qui est derrière notre cabriolet!..... C'est pas  
 » du tout un petit Savoyard! Je ne m'étonne  
 » plus que Cocotte tire si mal!... »

Baisemon, réveillé en sursaut par les cris de  
 » Grilloie, se frotte les yeux en balbutiant :  
 » « Est-ce que nous versons, Grilloie? — Non,  
 » monsieur; mais c'est un grand gaillard qui est  
 » monté derrière... Dites donc, là-bas!... vou-  
 » lez-vous bien descendre!... Est-ce que vous  
 » avez payé pour être là? »

Ces mots s'adressaient à Godibert; il se contente de rire au nez de Grilloie.

• Voyez-vous cet insolent! il me rit au nez;

» et il ne bouge pas!... Dites-lui donc de descendre, monsieur ! »

Baisemon essaye de passer sa tête à travers un carreau; mais il n'en peut venir à bout. » Virginie dit à Grilloie : « Voilà bien du bruit pour peu de chose!... que nous importe qu'il y ait quelqu'un derrière nous? ça ne nous gêne pas... — Et Cocotte, mademoiselle? — Eh! mon Dieu! fouettez-la..... — Mademoiselle Troupeau a raison, Grilloie, vous nous arrêtez sans cesse... et le jour baisse... Priez encore ce voyageur de descendre, et s'il n'en fait rien... ma foi, allez toujours.

» — Monsieur, voulez-vous descendre, s'il vous plaît? » dit Grilloie en remontant debout sur sa banquette.

« — Non, mon petit vieux, je ne descendrai pas... Allez votre train, et ne vous arrêtez plus pour moi. »

Grilloie se rassied de fort mauvaise humeur, et il fouette Cocotte à tour de bras, en disant : « C'est commode de voyager comme ça ! »

Doudoux s'est aperçu que Virginie parlait à la personne qui est derrière la voiture; mais il croit que Godibert est un domestique, et il

continue de se tenir près du cabriolet : si Cocotte, stimulée par le fouet, prend un trot plus précipité, il pousse son cheval ; si la jument se ralentit, il retient sa monture : enfin il est toujours là, regardant fréquemment dans le cabriolet.

Le jour baisse, on est alors sur une grande route, où l'on ne rencontre aucune habitation. Grilloie tourne la tête du côté de Baisemon, en disant à voix basse : « Monsieur, savez-vous » bien que tout ceci n'est pas clair ?

« — Quoi ! Grilloie ? qu'est-ce qui n'est pas » clair ? » répond Baisemon en se frottant les yeux.

« — Comment ! monsieur, vous ne remar- » quez pas que v'là un homme à cheval qui » s'obstine à rester à côté de nous.... ni pus ni » moins que si nous étions des prisonniers qu'il » escorte..... — Vraiment..... C'est donc tou- » jours le même homme à cheval qui trotte » près de nous ? — Oui, monsieur, si Cocotte » prend un élan... erac ! il se lance aussi ; si c'te » bête s'endort, le v'là qui retient son cheval... » et puis, à tout instant, il tourne la tête ; on » dirait qu'il veut plonger dans le fond de not'



» voiture. — En effet... c'est assez singulier...  
 » — Et puis c't' autre qui est derrière, pensez-  
 » vous que ce ne soit pas aussi pour queuque  
 » chose qu'il se soit campé là.... Et tenez, je  
 » gagerais qu'il s'entend avec celui qui est à  
 » cheval... il se regardent tous deux; ils se font  
 » des signes... Ces deux hommes-là ont de  
 » mauvaises intentions, monsieur!...

» — Ah! mon Dieu! Grilloie, vous me don-  
 » nez des inquiétudes... Mademoiselle, connaî-  
 » triez-vous par hasard ces messieurs qui veu-  
 » lent nous escorter malgré nous? — Moi!....  
 » monsieur Baisemon, je ne les ai jamais vus.  
 » — Diable!..... tant pis... et voilà qu'il fait  
 » presque nuit. Sommes-nous encore loin de  
 » Senlis, mon bon Grilloie? — A peu près de  
 » deux lieues.... — Fouettez votre cheval, mon  
 » ami, fouettez ferme!... et cette route est fort  
 » déserte... Ah! mon Dieu!... je n'ai plus envie  
 » de dormir.... Fouettez donc Grilloie! — Eh!  
 » morgué! pus je la bats, moins elle avance....  
 » et, tenez, voyez-vous, v'là l'autre qui ralentit  
 » son cheval, parce que nous allons doucement!  
 » — C'est vrai..... il revient près de nous. —  
 » J'vous dis que ces deux hommes-là sont des

» voleurs : ils attendent qu'il fasse plus nuit, et  
 » alors..... dame ! gare à nous !.... — Vous me  
 » faites frémir, Grilloie ; mademoiselle , que  
 » pensez-vous que nous devons faire ? — Il me  
 » semble qu'il faut toujours avancer. — Et si ces  
 » deux hommes nous attaquent tout-à-l'heure.  
 » — Vous me défendrez, j'espère..... vous êtes  
 » deux aussi !... — Mais nous n'avons pas d'ar-  
 » mes... et ces gens-là en ont sans doute plein  
 » leur poche... — Oh ! oui, le cavalier a de gros  
 » pistolets aux arçons de sa selle... — De gros  
 » pistolets !... Grilloie, avez-vous une arme ,  
 » mon ami ? — Je n'ai que mon couteau. —  
 » N'avoir pas une paire de pistolets !..... C'est  
 » impardonnable de voyager sans armes ! Nous  
 » n'avons presque point d'argent sur nous, nous  
 » le leur abandonnerons. — Et mes effets, mon-  
 » sieur, est-ce que vous croyez que je veux  
 » qu'on me les vole, moi !... non, certainement ;  
 » on m'a confiée à vous, et vous devez me dé-  
 » fendre , moi et tout ce qui m'appartient. —  
 » Ah ! quel voyage ! je doute que Job se soit ja-  
 » mais trouvé dans une situation plus cruelle...  
 » et voilà qu'il est tout-à-fait nuit !.... Fouettez  
 » donc, Grilloie. — Et s'il y a des ornières ?....

» — C'est égal, il faut éviter le danger le plus  
» grand. »

Il n'y avait pas de lune ce jour-là, et pas une seule lanterne au cabriolet de mademoiselle Bellavoine, parce qu'elle n'avait jamais voyagé la nuit. Cependant Grilloie pousse tant qu'il peut la jument; car l'obscurité augmente sa terreur et celle de Baisemon; le trot mesuré du cheval de Doudoux retentit continuellement à leurs oreilles, et pour achever de leur tourner les sens, Godibert se met à siffler un pas redoublé.

« Monsieur, entendez-vous le sifflet? » dit Grilloie d'une voix tremblotante. « — Oui.....  
» oui.... j'entends.... fouettez donc, Grilloie....  
» Tâchez que Cocotte prenne le mors aux  
» dents... c'est notre seule ressource.... — Je  
» n'ai plus de force, monsieur, je n'sais pas où  
» j'en suis. »

Et le vieux bonhomme laisse échapper les guides de sa main, et il fouette toujours Cocotte, et la jument s'abat, et le cabriolet tombe en avant, Grilloie le nez sous la queue de Cocotte, et M. Baisemon sur le

dos de Grilloie. Virginie seule ne sort pas du cabriolet.

Baisemon et Grilloie crient comme s'ils étaient broyés, Godibert et Doudoux ont déjà mis pied à terre, ils s'informent d'abord si Virginie est blessée ; rassurés par elle-même, ils vont relever ses deux compagnons, les mettent sur leurs pieds, puis tâchent d'en faire autant du cheval. Après quelques efforts, ils y parviennent, et l'accident étant réparé, les deux jeunes gens commencent alors à se questionner l'un et l'autre.

« Pourquoi restez-vous près de cette voiture, » et regardez-vous sans cesse la demoiselle qui » est dedans ? » demande Godibert d'un ton impératif. « — Je fais ce qui me plaît, je n'ai pas » de compte à vous rendre ; je suis majeur !.... » — Je ne veux pas que vous suiviez ce cabrio- » let. — Et de quel droit voudriez-vous m'en » empêcher ?.... De quel droit ?.... de celui-ci » d'abord. »

Et Godibert donne un croc-en-jambe à Doudoux ; celui se relève furieux, et saute sur Godibert. Pendant que les deux jeunes gens s'escriment au pugilat, Baisemon et Grilloie sont en-

fin revenus de l'étourdissement que leur a causé leur chute, et ils aperçoivent à quelques pas d'eux le combat acharné que se livrent les deux voyageurs.

« Monsieur, v'là nos voleurs qui se battent » entre eux, » dit Grilloie, « c'est sans doute à qui aura tous nos effets. — Grilloie, profitons de » ce moment... le cheval est sur pieds; vite, » mon ami, vite en route !... »

Baisemon fait un tour de force, il remonte dans le cabriolet sans le secours de personne, tant la peur le rend agile; il se jette dans le fond au risque d'écraser Virginie. Grilloie est bientôt sur son siège, il tient les guides, fouette le cheval, et l'on part, laissant les deux jeunes gens se battre sur la route.

## CHAPITRE XVII

ON EST CHEZ LA TANTE.

---

Soit que l'accident arrivé à Cocotte lui eût donné du cœur au ventre, soit qu'elle fût satisfaite de ne plus tirer la charge de Godibert, elle semble avoir pris le mors aux dents et répond par une noble ardeur aux stimulants que lui administre Grilloie; elle avance au grand trot et sans reprendre haleine vers Senlis, et bientôt la voiture s'arrête devant la demeure de mademoiselle Bellavoine.

« Nous sommes sauvés ! » s'écrie M. Baisemon qui, pendant tout ce trajet, n'avait pas dit autre chose que : *Hue !... hue donc, Cocotte !* « Ah !

» mademoiselle, nous pouvons nous vanter d'a-  
» voir échappé à un grand péril !..

« — C'est b'en vrai, » dit Grilloie, « et Cocotte  
» est tout de même une bonne bête qui va bien  
» quand on ne la charge pas plus qu'elle ne  
» veut. »

La maison de mademoiselle Beilavoine n'é-  
tait pas située au centre de la petite ville, elle  
se trouvait au contraire à l'extrémité, formant  
l'angle au bout d'un mur très-long qui servait  
de clôture à des jardins; elle était sur une es-  
pèce de petite place où aboutissaient quelques  
ruelles désertes. Point d'habitation à côté ni en  
face, c'était une maison de ville qui pouvait  
passer pour une maison de campagne. La vieille  
tante l'avait achetée à cause de sa position iso-  
lée. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient  
garnies de forts barreaux de fer; à celles du  
premier il y avait doubles volets; les murs du  
jardin avaient onze pieds de haut et étaient en-  
core surmontés de tessons de bouteilles. Quant  
à l'intérieur de la maison, il répondait à l'exté-  
rieur. C'étaient de grandes pièces avec d'anti-  
ques tapisseries, de longs corridors comme ceux  
d'un couvent, une cour où l'on ne voyait que

du linge étendu et la niche d'un chien, enfin un jardin très-grand, mais où il n'y avait ni petit sentier, ni bois, ni bosquets.

Grilloie a sonné à une porte cochère énorme dans laquelle on a pratiqué une espèce de petit guichet grillé. Une voix aigre y vient crier :  
« Qui est-ce qui est là ?

» — C'est nous, mademoiselle Perpétue, c'est nous qui arrivons avec la nièce de mamzelle.

» — Oui, c'est nous, bonne et honnête Perpétue, » dit Baisemon en se laissant couler en bas du cabriolet, « nous qui bénissons le ciel de toucher enfin le seuil de cette porte ! comme Jacob bénit le seigneur en revoyant le pays de Chanaan. »

» — Attendez, je vais ouvrir les deux battants. »

Jusqu'à ce que le cabriolet soit dans la cour et la porte refermée sur eux, Baisemon et Grilloie ne sont pas tranquilles ; ils croyaient toujours avoir des voleurs sur les talons. Enfin la voiture est entrée, la porte est refermée, et Virginie saute en bas du cabriolet en disant :

« La maison de ma tante me fait l'effet d'une prison. »



Un énorme chien vient se jeter sur la robe de Virginie, au moment où elle met pied à terre.

« A bas ! à bas donc, Gueulard ! » dit Grilloic en repoussant le chien, tandis que Virginie se cache derrière Baisemon.

« N'ayez pas peur, mademoiselle, » dit Perpétue, « c'est que Gueulard ne vous connaît pas » encore...—Que je n'aie pas peur?... Mais il a » manqué de m'emporter une jambe, et il m'a » déchiré toute ma robe... — Oh ! c'est un ani- » mal qui vaut deux hommes. Allez donc cou- » cher Gueulard... Mademoiselle est la nièce de » votre maîtresse, vous ferez connaissance. »

Gueulard ne s'éloigne qu'en grognant, et Perpétue reprend : « Mais pourquoi donc arri- » vez-vous si tard ? Savez-vous qu'il est nuit de- » puis long-temps ; sept heures ont sonné !

» Ah ! ma bonne Perpétue, ce n'est pas notre » faute ! il nous est arrivé en route tant d'évé- » nements !... nous avons bien cru ne jamais » vous revoir ! — En vérité ?... Ah ! mon Dieu ! » ce pauvre M. Baisemon !... il aurait couru des » dangers !... — Est-ce que mademoiselle Bella- » voine est couchée ?.... — Non, pas encore....

» Elle vous attend dans la grande salle... Je vais vous éclairer. »

Mademoiselle Perpétue est une petite femme de cinquante-cinq ans, mais encore verte et active ; c'est la seule domestique femelle que mademoiselle Bellavoine ait conservée près d'elle ; les autres n'ont pu supporter longtemps le despotisme, la sévérité et les manies de la vieille fille ; mais comme Perpétue est elle-même acariâtre, revêche et méchante, elle est restée chez mademoiselle Bellavoine ; les loupes s'arrangent entre eux !

La domestique tient une lampe et marche devant. On pénètre sous un large vestibule, on monte un escalier à rampe de pierre ; on traverse, au premier, une vaste antichambre, et l'on entre dans un immense salon que deux bougies éclairent fort mal. Là, mademoiselle Bellavoine est assise dans une bergère devant une de ces antiques cheminées où un homme pouvait entrer sans se baisser. La vieille fille tient un livre qu'elle dépose, ainsi que ses lunettes, à l'arrivée de sa nièce.

En se présentant devant sa tante, Virginie a repris cet air innocent et modeste qu'elle avait

chez ses parents, mais dont elle s'était défait pendant la route. Elle donne sa main à monsieur Baisemon, et se laisse conduire près de sa tante à laquelle elle fait une profonde révérence sans lever les yeux.

« Ah! vous voilà, ma nièce, je vous attendais... Approchez... approchez encore. Avez-vous toujours été bien sage, bien douce, bien modeste depuis que je ne vous ai vue? — Oui, ma tante. — Êtes-vous contente de venir passer quelque temps près de moi? — Oui, ma tante. — C'est bien; venez m'embrasser. Maintenant asseyez-vous là. . près du feu. Et vous, monsieur Baisemon, dites-moi ce qui est cause que vous arrivez si tard... »

Baisemon, qui jusque-là s'est tenu incliné, comme s'il voulait faire la roue, se permet de relever la tête et s'avance en disant :

« Mademoiselle, notre voyage ne s'est pas effectué sans obstacles! et sans la protection du ciel qui veille sur ses élus, je pense qu'en ce moment nous serions encore étendus sur la route, mademoiselle votre nièce, Grilloie et moi.

« — Ah! mon Dieu, vous me faites frémir...

» Vous auriez versé ? — Je vais , mademoiselle ,  
 » vous relater tout cela par ordre. *Incipio* : nous  
 » partîmes ce matin vers huit heures et demie ,  
 » chargés des compliments des respectables pa-  
 » rents de mademoiselle , ainsi que d'un pâté et  
 » d'un saucisson ; car il ne faut pas oublier la  
 » maxime : Aide-toi , le ciel t'aidera ! C'est  
 » pourquoi en voyage on doit toujours empor-  
 » ter des provisions. D'ailleurs il n'eût pas été  
 » décent de faire entrer mademoiselle votre  
 » nièce dans une auberge , ni même de la laisser  
 » quitter la voiture... C'était votre désir et celui  
 » de l'honorable M. Troupeau.

» — Très-bien ; poursuivez.

« — Or donc , mademoiselle , le voyage com-  
 » mençait assez bien , si ce n'est qu'un petit  
 » Savoyard était monté derrière notre voiture ;  
 » cela donnait de l'humeur à Cocotte qui trot-  
 » tait mal. Mais bientôt à la place de cet enfant  
 » vint se mettre un grand homme de fort mau-  
 » vaise mine que nous priâmes en vain de dé-  
 » guerpir.

« — Un grand homme ? — Oui , mademoi-  
 » selle , un grand brigand , comme nous l'avons  
 » vu après. J'aurais bien été me battre avec lui ;

» mais je me dis : Si je suis vaincu , que devien-  
» dra mademoiselle Troupeau que j'ai ordre de  
» ne pas quitter ! Le vieux Grilloie tremblait de  
» tous ses membres ! Je pensai qu'il valait mieux  
» laisser cet homme derrière et continuer notre  
» chemin. — C'était sagement raisonné, mon-  
» sieur Baisemon. — Mais malheureusement  
» Cocotte trottait encore plus mal. Ce n'est pas  
» tout : voilà qu'un autre brigand arrive à che-  
» val , et se met à nos côtés qu'il ne quitte plus.  
» Celui-là était armé jusqu'aux dents ! N'est-ce  
» pas , mademoiselle ? — Je n'ai pas osé le re-  
» garder , monsieur. — Enfin ces deux hommes  
» se faisaient des signes , et la nuit venait , et à  
» une lieue d'ici vous savez comme la route est  
» déserte ? — Ah ! que cela est effrayant ! — Je  
» dis à Grilloie : Il faut se montrer , mon ami ,  
» fouettez Cocotte , et galopons !... Mais au lieu  
» de galoper , Cocotte manque des jambes , et  
» nous tombons tous hors de la voiture. — Tous !  
» ah ! mon Dieu ! ma nièce , vous aviez votre  
» caleçon , j'espère ? — Oui , ma tante ! — Oh !  
» soyez persuadée , mademoiselle , que nous en  
» avons tous plutôt deux qu'un. Les mœurs  
» n'ont point souffert ; mais en revanche mon

» menton et mon front ont souffert beaucoup.  
» Vous dire comment je parvins à me remettre  
» sur mes pieds, c'est ce que je ne sais pas, ni  
» Grilloie non plus, tant nous étions étourdis  
» de notre chute. Quand je repris mes sens, le  
» cheval s'était relevé, et mademoiselle était à  
» sa place dans le cabriolet. — Mais, monsieur  
» Baisemon, je ne l'avais pas quittée, moi ; car  
» je ne suis pas tombée. — Vous n'êtes pas tom-  
» bée, mademoiselle ? J'en rends grâce au ciel.  
» J'avais cru vous voir lancée à dix pas de là.  
» Quand je revins à moi, savez-vous, made-  
» moiselle, ce que faisaient nos deux brigands ?  
» Ils se battaient sur la route comme des force-  
» nés ; un combat à outrance ; ils se roulaient  
» dans la poussière : cette circonstance nous  
» sauva ! Je dis à Grilloie : La discorde est dans  
» le camp des Grecs, profitons-en. Nous remon-  
» tâmes, nous pressâmes Cocotte, et nous arri-  
» vâmes enfin ici, où j'ai l'honneur de remet-  
» tre entre vos mains votre candide nièce, aussi  
» pure que ses parents me l'ont confiée.

« — Monsieur Baisemon, votre récit m'a vi-  
» vement inquiétée !... J'ai craint un moment  
» que les voleurs ne vinsent jusqu'ici.... Ma

» nièce, vous avez dû avoir bien peur? — Oh !  
» oui, ma tante ! j'ai frissonné tout le long de  
» la route !... — Chauffez-vous, mon enfant.  
» Prendriez-vous bien quelques aliments?—Vo-  
» lontiers, ma tante. — Moi aussi, mademoi-  
» selle, je collationnerais avec plaisir ; car j'ai  
» oublié de vous dire qu'en route on nous a  
» aussi volé la moitié de notre pâté... — Ce pau-  
» vre M. Baisemon ! Perpétue, servez une col-  
» lation. Montez du vin vieux... de celui qu'af-  
» fectionne M. Baisemon. — Ah ! mademoiselle,  
» que votre volonté soit faite en toutes choses. »

Pendant que Perpétue se hâte de disposer la collation, mademoiselle Bellovoine adresse différentes questions à sa nièce ; celui-ci y répond avec une niaiserie qui satisfait complètement la vieille fille. Elle donne un petit coup sur la joue de Virginie, en disant : « Allons... cette  
» petite a été mieux tenue que je ne l'espé-  
» rais... Quelques mois ici avec moi, et je me  
» flatte qu'elle sera accomplie. »

Virginie se met à table à côté de Baisemon, qui mange comme s'il n'avait rien pris de la journée ; Perpétue semble être en admiration

en voyant la manière dont le gros régisseur fait jouer sa mâchoire.

Le repas terminé, mademoiselle Bellavoine se lève en disant : « Vous devez avoir besoin » de repos, ma nièce? venez, votre chambre est » prête... Bonsoir, monsieur Baisemon, demain » vous me donnerez d'autres détails sur votre » voyage.—Oui, mademoiselle, et j'aurais 'hon- » neur de vous toucher deux mots sur certaine » affaire que M. Troupeau m'a narrée en me » priant de la renarrer devant vous. — C'est » bien ; à demain ! Vousveillerez, s'il vous plaît, » à ce que Grilloie lâche Gueulard dans la cour. » —Il est déjà lâché, mademoiselle ; nous avons » eu le plaisir de voir Gueulard en arrivant ; et » ce fidèle animal a donné une nouvelle preuve » de son dévouement en voulant se jeter sur » mademoiselle votre nièce qu'il ne connaissait » pas. Mademoiselle, je prie la Providence de » vous parfumer de ses pavots. »

Mademoiselle Bellavoine s'appuie sur sa grande canne, Perpétue prend des bougies, on sort du salon, et l'on entre dans un corridor qui est de l'autre côté de l'escalier. Plusieurs portes donnent dedans, la domestique en ouvre



une, mademoiselle Bellavoine fait entrer Virginie dans une grande chambre où est un lit à baldaquin avec des rideaux de damas jonquille, et une grande croisée qui donne sur la cour

« Voici votre chambre, ma nièce, » dit la vieille fille, « vous avez de quoi vous retourner, rien ne vous y manquera : voici une commode, un miroir. Comme je sais que vous aimez la lecture, j'ai fait mettre quelques livres sur ce rayon : le *Parfait jardinier*, la *Cuisinière bourgeoise*, les *Contes de Perrault* et un *Traité sur les champignons*, qui apprend à distinguer parfaitement les bons des mauvais. Bonsoir, ma nièce ; ici vous pourrez dormir tranquille, vous êtes entre moi et Perpétue ; ma chambre est à votre droite, la sienne est à gauche. M. Baisemon couche au-dessus de nous, et Grilloie couche au-dessous. Ajoutez à cela Gueulard qui passe la nuit à veiller dans la cour, et vous n'aurez pas peur ici, j'espère. De plus, voici une sonnette qui répond dans la chambre de Perpétue, afin que l'on vienne si, la nuit, vous étiez indisposée. Vous voyez, mon enfant, que j'ai pensé à

» tout. Couchez-vous maintenant, et dormez ;  
 » demain je vous mettrai au fait de la règle de  
 » conduite que j'ai établie dans ma maison. »

Mademoiselle Bellavoine embrasse sa nièce, et on laisse Virginie seule dans sa nouvelle demeure dans laquelle on l'enferme à double tour.

« Ah ! mon Dieu ! que c'est triste ici !... » dit Virginie en examinant sa chambre. « J'ai presque peur !... Dieu ! comme je vais m'en-nuyer chez ma tante ; s'il me faut y rester plusieurs mois... j'y mourrai !... Et ces deux imbéciles qui, au lieu de me suivre, se sont mis à se battre sur la route ! Mais que vais-je faire ici ! et encore c'est que je suis enfermée. »

Virginie s'assied sur le pied de son lit, elle pousse un gros soupir, elle est prête à pleurer, mais elle ne cède pas à ce mouvement de faiblesse, et, renfonçant ses larmes, elle se remet à parcourir sa chambre en disant : « C'est des bêtises de pleurer... ça n'avance à rien du tout qu'à rendre les yeux rouges.... on veut me garder ici... eh bien, je tâcherai de leur donner de l'occupation ; ça me distraira. Si mes deux amoureux ne se sont pas tués, ils cher-

» cheront à s'introduire ici . et certainement je  
» les y aiderai. »

Après avoir pris son parti , Virginie procède à sa toilette de nuit, elle se débarrasse de tous les vêtements incommodes qu'on la force de porter, elle se mire , se coiffe, se regarde avec complaisance en se disant : « Mais il me semble que je suis bien gentille... Et dire que M. Auguste ne s'en est pas aperçu!... C'est qu'il ne m'aura pas bien regardée... Et puis il était tout occupé de son Adrienne... Ah ! elle est bien heureuse, Adrienne!... »

La toilette ou plutôt le déshabillé a été long, une jeune fille s'arrête souvent dans ces sortes d'occupations, il lui semble toujours qu'elle se voit quelque chose de nouveau. Elle est dans l'âge heureux où la curiosité n'est jamais punie, plus tard on se repent quelquefois d'y avoir cédé.

Virginie a terminé ses apprêts de nuit, elle se met au lit, mais elle n'a pas envie de dormir. Elle se relève et va regarder les livres ; elle les rejette bientôt en disant : « Je me moque pas mal de me connaître aux champignons ! Je ne les aime pas... Ah ! quelle idée..... ils

» sont tous couchés maintenant , il faut que je  
» commence à les amuser.

Elle court au cordon de la sonnette , le tire plusieurs fois avec force, puis souffle sa chandelle et va se coucher. Bientôt elle entend Perpétue qui se lève et accourt , tandis que de sa chambre la vieille tante crie : « Ma nièce sonne... Perpétue... ma nièce sonne ; allez voir ce qu'elle veut, vous avez la clé. — Oui, oui, mademoiselle, j'y vais. »

Perpétue entre, en camisole, en jupon court et une lumière à la main.

« Qu'y a-t-il mademoiselle, vous avez sonné ?  
» — Oui, mademoiselle Perpétue... j'ai sonné...  
» — Sriez-vous indisposée ? — Non, ce n'est pas cela... Mais j'ai sonné parce que j'ai entendu comme un bruit sourd qui partait de dessous mon lit...

» — Du bruit. . sous votre lit... Ah ! mon Dieu !... »

Et Perpétue, au lieu d'avancer, fait quelques pas en arrière.

« Je n'ai pas pu y regarder parce que j'avais éteint ma chandelle, mais si vous vouliez avec

» la vôtre voir s'il y a quelqu'un sous mon lit...  
» ça me rassurerait.

« — Moi ! que je regarde là... oh ! je n'oserais  
» jamais, mademoiselle... tenez, j'ai déjà le  
» frisson... attendez... je vais appeler... »

Perpétue retourne dans le corridor, où elle se met à crier :

« Monsieur Baisemon !... descendez vite,  
» s'il vous plaît... on a besoin de vous.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc ? Perpétue ? »  
crie la vieille tante du fond de son alcôve ; mais  
Perpétue ne répond pas, et continue d'appeler  
à tue-tête M. Baisemon.

Le gros homme arrive, le chef couvert d'un ample bonnet de coton, et le corps enveloppé dans une vieille blouse qui lui sert de robe de chambre, mais qui n'est pas assez longue pour cacher le caleçon de rigueur. A l'aspect de M. Baisemon, en costume de nuit, Virginie fourre sa tête sous sa couverture pour satisfaire son envie de rire.

« Me voici, bonne Perpétue, » dit Baisemon en se présentant avec son binet à la main,  
« quel événement est donc survenu, qui trouble le repos de votre nuit?... Je faisais déjà

» un petit somme, précurseur d'un plus intense.

« Il y a quelqu'un de caché sous le lit de » mademoiselle. — Quelqu'un de caché !... — » C'est-à-dire nous ne l'avons pas vu ; mais mademoiselle a entendu remuer... — Je vais appeler Grilloie... — Si vous regardiez d'abord » un brin vous-même. — Vous savez bien que » je ne peux pas me baisser. »

Baisemon est déjà dans le corridor, où il appelle Grilloie, tandis que la vieille tante se démène dans son lit, et demande si le feu est à sa maison.

« Non, mademoiselle, » dit Perpétue, « ce » n'est pas le feu, mais c'est peut-être un voleur... — Un voleur... — Ah ! voici Grilloie ! »

Le vieux paysan a passé un pantalon ; il arrive, à moitié endormi, coiffé d'un bonnet grec qui laisse à peine voir son nez.

« Grilloie, allez donc regarder sous le lit de » mademoiselle... Tenez, prenez mon binet... » regardez avec soin, mon garçon... nous serons » derrière vous. »

Et Baisemon pousse Grilloie devant lui ; le vieux paysan se frotte les yeux en disant :

« Comment que vous dites?... manzelle est  
 » tombée sous son lit ? — Non, mon bon ami,  
 » mais on craint qu'il n'y ait là quelque mal-  
 » faiteur!... quelque larron! — Ah! oui-da, et  
 » vous croyez que je vais aller me fourrer là-  
 » dessous... j'vas chercher Gueulard, ça vaudra  
 » bien mieux; s'il y a là queuqu'un, il l'étran-  
 » glera tout d'suite.

« — Non! je ne veux pas que vous alliez  
 » chercher votre chien! » crie Virginie, « il sau-  
 » rait encore sur moi... Comment, vous avez  
 » de la lumière, et, à vous trois, vous n'osez pas  
 » regarder sous mon lit!... »

Ces mots piquent Grilloie, il prend le binet,  
 et se jette à genoux devant le lit, tandis que  
 Baisemon et Perpétue ont gagné la porte.

« Il n'y a rien du tout! » dit Gilloie en se re-  
 levant.

« — Mademoiselle, rassurez-vous, » crie Per-  
 pétue à sa maîtresse, « il n'y a pas de voleur ;  
 » mademoiselle votre nièce s'était trompée. —  
 » Ah! c'est bien singulier! » dit Virginie. — Cela  
 » se conçoit, » dit Baisemon, « nos aventures en  
 » route ont dû laisser dans votre esprit une vive  
 » impression; moi-même, tout-à-l'heure, dans

» ma chambre, je pensais voir encore ces hom-  
 » mes de tantôt. Bonsoir, mademoiselle ! cal-  
 » mez vos sens... vous êtes au port. — Faut es-  
 » pérer que je dormirons enfin, » dit Grilloic.  
 « — Oui, mon garçon, nous allons reposer nos  
 » membres endoloris par notre chute de tan-  
 » tôt ; et demain je prévois que nous aurons un  
 » grand appétit. Bonne nuit, vertueuse Perpé-  
 » tue. — A vous de même, monsieur Baisemon. »

On sort de la chambre de Virginie, et celle-  
 ci, après avoir ri de la frayeur qu'elle a cau-  
 sée à toute la maison, s'endort en cherchant  
 une autre espièglerie pour le lendemain.

La nuit avait été laborieuse ; la petite scène  
 jouée par Virginie avait causé un cauchemar à  
 mademoiselle Bellavoine ; Perpétue avait rêvé  
 qu'elle couchait avec un voleur, et Baisemon  
 qu'on l'assassinait ; aussi le lendemain tout le  
 monde est pâle et fatigué, excepté Virginie qui  
 a dormi très-paisiblement.

Après le déjeuner, M. Baisemon prend made-  
 moiselle Bellavoine en particulier pour lui faire  
 part de la brillante alliance que l'on espère  
 pour sa nièce. La vieille fille avait autant de  
 vanité que les Troupeau ; elle se redresse,



regarde Baisemon, et sa bouche a presque une expression agréable en répondant : « Ce que  
» vous m'annoncez là me fait grand plaisir !...  
» ma petite nièce serait comtesse de Senne-  
» ville!... à la bonne heure?... Pour être com-  
» tesse on peut avoir envie de se marier ; nous  
» ferons en sorte que M. de Senneville retrouve  
» Virginie digne de lui. Ma nièce ignore tout  
» ceci, j'espère ? — Oui, mademoiselle ; M. Trou-  
» peau m'a dit que c'était un mystère , excepté  
» pour vous ! — Très-bien ; vous vous taisez.  
» monsieur Baisemon?... — Comme si on m'a-  
» vait coupé la langue , mademoiselle. — C'est  
» qu'il ne faut pas qu'une jeune fille sache que  
» l'on s'occupe de la marier... cela lui fait faire  
» des rêves... et une jeune fille ne doit pas  
» rêver ! — J'aurais bien voulu être jeune fille  
» cette nuit , mademoiselle , car dans mon som-  
» meil je me suis vu entre deux brigands qui  
» me lardaient de leurs poignards ! — Et moi ,  
» monsieur Baisemon , j'ai eu continuellement  
» un singe vert sur l'estomac... — Et il paraît  
» que cette pauvre Perpétue a été aussi fort  
» tourmentée !... C'est cette alerte de cette nuit  
» qui nous a bouleversé les sens. — Pour nous

» refaire , monsieur Baisemon , nous nous cou-  
» chons tous ce soir à sept heures. — Voilà  
» une idée tout-à-fait philanthropique , made-  
» moiselle , et qui est digne de vous. »

Virginie a passé la journée à parcourir la maison et le jardin dans lequel on lui permet de se promener seule , grâce à la hauteur excessive des murs. Elle cherche par où il y aurait moyen de sortir ou de se glisser dans la maison ; elle voit avec peine que la propriété de sa tante est bien close ; toutes les portes donnant au dehors sont verrouillées , cadénassées , et , à moins d'intelligence dans la place , il semble fort difficile d'y pénétrer.

Virginie est revenue assez tristement près de sa tante qui , pour l'amuser , lui fait faire jusqu'au dîner une lecture dans l'*Art de bien faire des confitures*. Le repas n'est pas plus gai que les autres moments de la journée. Mademoiselle Bellavoine y est presque constamment de mauvaise humeur , parce qu'elle n'a plus d'appétit , et que tout ce qu'elle aime lui fait mal ; elle se répand en plaintes contre son médecin qui ne sait pas lui donner un bon estomac.

Baisemon laisse parler la vieille fille ; il se

contente d'approuver de la tête tout ce qu'elle dit, mangeant d'une façon effrayante, et murmurant parfois : « C'est bien triste de n'avoir » pas faim ! »

Après le diner, mademoiselle Bellavoine apprend à sa nièce qu'on aura l'avantage de se coucher à sept heures pour réparer les fatigues de la nuit précédente. Virginie semble fort touchée de cette petite partie de plaisir, et la vieille tante, satisfaite de la docilité, de la soumission que lui montre sa nièce, lui offre d'emporter dans sa chambre le traité sur les confitures ; mais Virginie remercie en disant qu'elle préfère dormir.

Chacun est rentré chez soi : Virginie est seule, assise sur son lit (c'est son siège favori), elle médite ce qu'elle fera pour empêcher tout le monde de dormir. Elle repose son menton dans une de ses mains, tandis que son coude est appuyé sur sa cuisse, et ses deux jambes croisées comme celles d'un tailleur. Un sourire vint effleurer ses lèvres, ses yeux s'animent et brillent quand une malice nouvelle se présente à sa pensée, et quiconque eût alors vu la jeune fille aurait subi le pouvoir de ses charmes singulièrement rehaussés par sa posi-

tion bizarre et l'expression de sa physionomie. Cette méditation dure longtemps, mais Virginie ne veut agir que lorsque tous les habitants de la maison seront plongés dans le sommeil.

Ayant enfin arrêté ce qu'elle veut faire, Virginie se déshabille, se couche, et souffle sa lumière; elle attend que neuf heures aient sonné à la vieille horloge qui est dans la chambre de sa tante. Ce moment arrivé, Virginie commence par pousser de grands cris et jeter sa table de nuit par terre, ensuite elle se lève et fait danser les chaises au milieu de la chambre, sautant elle-même sur ses talons, et donnant de grands coups de pied dans la muraille de droite et de gauche.

Ce manége ne tarde pas à faire son effet : mademoiselle Bellavoine est éveillée la première; elle s'écrie : Qu'avez-vous donc, ma nièce, que se passe-t-il encore dans votre chambre ? »

Virginie ne souffle pas mot, mais au bout de deux minutes elle lance sa carafe au milieu de sa chambre, et le bruit que cela produit fait de nouveau jeter les hauts cris à la vieille tante; elle

éveille en sursaut Perpétue, qui demande à son tour ce qu'il y a.

Virginie se tait encore quelques instants, puis elle fait tomber quatre chaises à la fois. Alors la vieille tante carillonne, Perpétue se lève et vient avec sa lumière ouvrir doucement la porte de chez Virginie; elle aperçoit celle-ci se promenant en chemise entre les meubles renversés, et l'œil fixe, le cou tendu, parlant toute seule, mais ne lui répondant pas.

« Ah ! mon Dieu ! cette jeune fille a quelque chose de dérangé ! » s'écrie Perpétue en courant chez mademoiselle Bellavoine qu'elle trouve assise sur son séant.

» Eh bien, Perpétue, que se passe-t-il chez ma nièce ? c'est un bruit affreux dans sa chambre.

» — Ce qui se passe !... ah ! mademoiselle... votre pauvre nièce !... je ne sais pas ce qui lui a pris !... elle marche toute seule sans chandelle... en chemise, elle me regarde et ne me répond pas... c'est tout-à-fait effrayant !...

» — Jésus Maria !... elle marche en chemise... et a-t-elle un caleçon au moins ? — J'avais trop peur pour y regarder, mademoiselle. — Appelez M. Baisemon, Grilloie, tout le monde ;

» que l'on vienne , que l'on sache ce qu'il faut  
» faire à cette petite... »

Perpétue recommence son appel de la veille ; mais cette fois il faut qu'elle s'égosille avant de parvenir à réveiller Baisemon , qui savourait le repos comme la bonne chère. Les deux hommes arrivent enfin dans leur costume nocturne et de fort mauvaise humeur. Perpétue leur fait signe de la suivre ; elle les conduit dans la chambre de Virginie , qui est alors montée sur sa commode , où elle a l'air de déclamer.

« La voyez-vous ! » dit Perpétue en montrant du doigt la jeune fille. Grilloie reste tout ébahi , tandis que Baisemon se frotte le ventre et les yeux.

« Que pensez-vous donc qui la rende comme cela ? » reprend la domestique impatientée de la tranquillité du régisseur.

« — Ce que je pense , douce Perpétue , vraiment c'est la moindre des choses. Quand j'étais sous-maître d'école , j'avais plusieurs élèves qui , toutes les nuits , en faisaient autant que ma demoiselle Virginie... ils étaient somnambules comme elle. — Somnambules !... vous croyez cette jeune fille est somnambule ? — Certai-

» nement ! dans ce moment elle a les yeux ou-  
 » verts, mais elle dort pourtant. — Elle dort...  
 » là, en l'air sur cette commode ? — Justement !  
 » si elle ne dormait pas, elle ne serait pas mon-  
 » tée là ! — Éveillz-la donc en ce cas... — Que  
 » je l'éveille... c'est qu'il faut prendre garde ; il  
 » est dangereux d'éveiller les somnambules  
 » quand ils sont dans une position périlleuse...  
 » attendons qu'elle descende de sa commode. »

Mais Virginie semble faire la statue, elle ne descend ni ne bouge.

« Est-ce que nous allons passer la nuit à la  
 » regarder ? » dit Perpétue, tandis que Grilloie  
 ronfle contre la porte sur laquelle il est adossé ;  
 « de grâce, mon cher monsieur Baisemon, ré-  
 » veillez mademoiselle, puisque vous vous con-  
 » naissez en somnambules. »

Baisemon s'approche doucement vers la com-  
 mode ; au moment où il va toucher la jambe  
 de Virginie, celle-ci fait un jeté battu, et du  
 bout de son pied envoie en l'air le bonnet de  
 coton du gros régisseur ; ensuite elle saute à  
 terre et va se refourrer dans son lit.

« C'est absolument comme un chat ! » dit  
 Perpétue en ramassant le bonnet de coton de

M. Baisemon, la voilà recouchée, à présent....

« — Alors je puis l'éveiller. »

Baisemon va contre le lit et appelle Virginie en la poussant un peu. La jeune fille se frotte les yeux, bâille et regarde autour d'elle d'un air étonné en murmurant : Pourquoi donc m'é-

veille-t-on... est-ce que ma tante est malade?

« — Voyez-vous qu'elle dormait ? » s'écrie Baisemon en regardant Perpétue. « — C'est vrai, je n'en reviens pas!.. Comment, mademoiselle, est-ce que vous ne vous souvenez pas que vous venez de renverser les chaises, de casser votre carafe, votre vase de nuit, de danser sur votre commode?... — Moi? Perpétue... ah! c'est pour rire que vous dites cela? — En voilà les preuves autour de vous; demain il y aura de quoi ranger ici! — Comment! j'ai fait tout cela en dormant?... est-ce bien possible?... — Oui, mamzelle, vous êtes somnambule, et d'une fameuse force!... n'est-ce pas, monsieur Baisemon — mademoiselle l'est, mais l'accès est passé, nous pouvons nous recoucher..... — Ah! mon Dieu!... que je suis donc fâchée d'être somnambule! — Consolez-vous, mademoiselle,



« cela se passe avec l'âge ; la vivacité du sang  
» s'amortit, et dans une dizaine d'années il est  
» probable que vous ne vous lèverez plus la nuit.  
» — Si ça dure encore ça, nous allons avoir de  
» l'agrément ici ! » murmure Perpétue en sui-  
vant Baisemon.

On laisse Virginie se rendormir, on va ap-  
prendre à mademoiselle Bellavoine que sa nièce  
est somnambule, ce qui afflige beaucoup la  
vieille tante, qui s'étonne que son neveu ne l'ait  
pas prévenu de cette infirmité de sa fille. Enfin  
chacun retourne à son lit en maudissant le  
sommambulisme, et la fatalité qui s'attache à  
chasser le repos de la maison.

Le lendemain, Virginie passe la journée  
aussi tristement que la veille ; elle s'en venge  
la nuit en mettant le feu au *Traité sur les cham-  
pignons*, elle le laisse se consumer entièrement  
au milieu de la chambre afin de l'emplir de  
fumée ; alors seulement elle pousse de grands  
cris : on arrive, la fumée suffoque et aveugle  
chacun ; on croit la maison en flammes, on  
court, on crie et on appelle ; Baisemon em-  
porte mademoiselle Bellavoine dans ses bras  
et va la déposer dans le jardin pour la sous-

traire au péril; enfin, après avoir jeté des seaux d'eau de manière à ce qu'on puisse aller en bateau chez Virginie, on ne trouve rien de brûlé, on ne comprend pas par où est venue la fumée, on reporte la vieille tante dans son lit, et on retourne se coucher en se creusant la tête pour deviner comment il y a eu de la fumée sans feu.

La nuit suivante Virginie est somnambule; le lendemain elle crie au voleur; pendant huit jours elle trouve moyen de répandre chaque nuit l'alarme dans la maison. Cependant elle ne voudrait pas éveiller les soupçons de sa tante: il devient difficile de trouver encore des prétextes plausibles pour faire du bruit; le somnambulisme ne peut plus être employé sans danger, car la vieille tante a parlé de faire venir un docteur, et Virginie ne se soucie pas d'être traitée pour un mal qu'elle n'a point. D'un autre côté, elle serait désolée de laisser dormir en paix des gens dont elle voudrait lasser la patience. Mais que faire? quelle nouvelle espièglerie imaginer? Voilà ce que se dit Virginie pendant la neuvième nuit qu'elle passe sous le toit de mademoiselle Bellavoine; tou-

tes les autres ont été troublées par elle. Il est dix heures, il y en a deux que chacun est retiré; la jeune fille se dépîte et se retourne dans son lit en disant :

« Est-ce que je vais les laisser dormir comme  
» cela? .. Mon Dieu! que faire?... qu'imagi-  
» ner?... je ne veux pas qu'ils dorment pour-  
» tant! »

En ce moment un grognement sourd se fait entendre : Virginie prête l'oreille; son cœur bondit de joie; c'est un auxiliaire qui vient à son secours. Les grognements deviennent plus forts, de violents aboiements leur succèdent; c'est Gueulard qui fait du vacarme dans la cour; c'est lui qui s'est chargé de réveiller les habitants de la maison.

Mademoiselle Bellavoine sonne, Perpétue se lève : « Entendez-vous Gueulard? » dit la vieille fille. « — Oui, vraiment, il fait assez de train.  
» — Ce chien n'aboie pas pour rien. — J'en ai  
» peur! — Il ne se tait pas!... il faut que nous  
» soyons menacés de quelques dangers!... des  
» malfaiteurs se sont peut-être introduits chez  
» moi. Réveillez M. Baisemon, réveillez Gril-  
» loie... Qu'ils aillent faire une ronde, qu'ils sa-

» chent ce qui fait aboyer Gueulard ! Ah ! mon  
 » Dieu !... je crois qu'il y a un sort de jeté sur  
 » ma maison ! — Je le crois aussi, mademoi-  
 » selle ! — Perpétue, vous irez acheter demain  
 » des cierges, et nous les brûlerons dans la  
 » cour en l'honneur de saint Michel qui terrassa  
 » le démon. — Oui, mademoiselle... — Mais  
 » Gueulard ne cesse pas ! courez donc Perpé-  
 » tue ! »

La domestique va faire ses cris de tous les soirs dans les corridors. Baisemon avait le sommeil dur ; cependant, habitué à être appelé toutes les nuits, il avait pris le parti de se coucher avec sa blouse et son caleçon, et Grilloie ne se déshabillait plus du tout. Les deux hommes entendent le vacarme que fait Gueulard, ils ne se soucient pas de faire une rôn-de ; il faut que Perpétue leur répète que c'est l'ordre de sa maîtresse ; mais ils ne veulent descendre qu'avec des armes ; Perpétue les conduit dans une pièce des mansardes où l'on a relégué deux vieilles canardières, parce que mademoiselle Bellavoine a peur des armes à feu ; celles-ci ne sont pas chargées, mais Baisemon espère que leur vue seule mettra en

fuite les voleurs. La ronde se met en marche, elle trouve Gueulard qui parcourait la cour en sautant de temps à autre contre les murs comme s'il voulait les escalader. Baisemon pousse Grilloie devant lui, le vieux paysan a attaché une lanterne au bout du canon de son fusil, il le tient toujours comme s'il couchait quelqu'un en joue. Cependant Gueulard se calme et rentre dans sa niche, la ronde ne trouve personne, et il en est de cette alerte comme des autres; on retourne se coucher en se disant : Cette maison a quelque chose d'extraordinaire.

La nuit d'après et les suivantes, malgré les cierges que l'on a brûlés dans la cour et dans les appartements, Gueulard fait le même vacarme. Virginie rit dans son lit, tandis que les habitants de la maison se donnent au diable sans pouvoir deviner ce qui fait aboyer Gueulard; car il n'était pas presumable que des voleurs se bornassent à venir toutes les nuits camper autour de la maison. Virginie seule se doutait de la vérité; pour la connaître, retournons près de Doudoux et de Godibert que

nous avons laissés en train de se battre sur la route.

Après s'être distribué un assez bon nombre de coups de poing, dont Doudoux avait eu la meilleure part, les deux jeunes gens s'arrêtent pour reprendre haleine; ils s'aperçoivent seulement alors que la voiture qui renferme Virginie n'est plus là; dans le feu du combat ils ne l'avaient pas entendue s'éloigner.

« Tiens! la voiture est partie! » s'écrie Godibert. « — Ah! mon Dieu! et mademoiselle »  
» Virginie avec! et nous n'avons pas vu cela »  
» pendant que nous nous battions... — Ah çà, »  
» au fait, nous ferions peut-être mieux de nous »  
» entendre... Vous suivez mademoiselle Trou- »  
» peau à cheval, n'est-ce pas, monsieur? — »  
» Oui, monsieur. — Moi, je la suis à pied; »  
» mais enfin je la suis aussi parce que j'en suis »  
» amoureux! — J'en suis également amoureux! »  
» O amour, tu perdis Troie! Mais je veux re- »  
» trouver l'adorable Virginie. — Je veux aussi »  
» la retrouver, ce qui me sera facile, car elle »  
» m'a dit où elle allait. — Elle me l'a dit de »  
» même. — A vous? — Oui, à moi! — C'est

» singulier ! est-ce qu'elle nous aime tous  
» deux ? »

Les jeunes gens restent quelques moments à réfléchir ; Godibert reprend : « Tenez , monsieur , tâchons d'abord d'être d'accord et de nous aider mutuellement pour parvenir près de la jolie petite fille ; quand nous saurons si c'est vous ou moi qu'elle préfère , celui qu'elle n'aimera pas cédera la place à l'autre ; ça vous va-t-il ? — Ça me va beaucoup. Touchez là. Avez-vous de l'argent ? — Je n'en manque pas depuis que je suis majeur. — Tant mieux , car moi j'en ai fort peu ; mais , en revanche , j'ai beaucoup d'imagination ! — Et moi beaucoup d'érudition. — Avec tout cela ce sera bien le diable si nous ne réussissons pas dans notre entreprise. Vous avez un cheval qui est bon ? — Excellent. — Mais vous vous tenez mal. Je vais monter devant ; je suis solide , moi ! je vous prendrai en croupe et nous arriverons plus vite : ça vous va-t-il encore ? — Ça me va toujours. »

Les deux jeunes gens montent sur le cheval ; Godibert le mène au grand galop ; Doudoux se serre contre celui qui lui a donné de si bons

coups de poing, et ils arrivent bientôt à Senlis...

Il était alors trop tard pour songer à chercher la demeure de mademoiselle Bellavoine, ils ne s'occupent que de trouver une auberge et de bien souper. Le lendemain on leur indique la maison de la vieille fille; les deux rivaux vont l'examiner, rôder autour, et regarder aux fenêtres où ils ne voient personne; la journée se passe ainsi et les suivantes de même, l'imagination de Godibert et l'argent de Doudoux n'ayant rien pu enfanter pour parvenir jusqu'à Virginie.

Au bout de huit jours, Godibert se frappe le front comme s'il lui venait une idée lumineuse, il s'écrie :

« C'est la nuit qu'il faut tâcher de nous introduire dans la maison, parce que la nuit on risque moins d'être vu!... — C'est une idée très-rationnelle! nous irons cette nuit. »

Et la nuit venue, les deux jeunes gens vont se promener autour des murs de la cour et du jardin; mais tout cela se bornait à se faire la courte échelle sans arriver assez haut, et à



faire aboyer Gueulard ; après quoi ces messieurs retournaient se coucher en se disant : « Nous retrouverons peut-être un expédient demain. »

## CHAPITRE XVIII.

### UN RÉSULTAT.

---

Vous souvenez-vous encore d'Adrienne et de M. Auguste Montreville ? de ces deux amants qui s'aimaient si tendrement et se le prouvaient si bien un certain soir qu'après avoir diné chez M. Troupeau, Auguste était allé finir sa soirée dans la chambre de sa douce amie. Nous avons oublié longtemps ces jeunes gens. Il est vrai que nous les avons laissés dans une agréable occupation ; mais depuis que nous les avons perdus de vue ils ont dû faire autre chose que l'amour, car nous ne sommes pas ici-bas que pour être heureux ! et je serais même assez

embarrassé de vous dire pourquoi nous y sommes.

Adrienne était bien heureuse , car Auguste l'aimait toujours autant ; il le lui disait tous les jours, peut-être aussi toutes les nuits... ( quand le premier pas est fait les autres vont si vite ! ) Auguste avait tenu sa promesse ; il n'était pas retourné chez M. Troupeau et n'avait pas cherché à revoir Virginie. Rien ne manquait donc au bonheur d'Adrienne qui s'abandonnait entièrement au plaisir d'aimer et d'être aimée , et pour une femme c'est toute l'existence : ce qui précède n'est qu'en espérances ; ce qui suit, en souvenirs !

Tant d'amour eut une suite toute naturelle et que pourtant on n'attendait pas ; Adrienne s'aperçut qu'elle devenait mère. Elle en éprouva en même temps de la peine et du plaisir ; mais ce dernier sentiment l'emporte toujours dans un cœur bien épris , et d'ailleurs Auguste lui avait juré qu'il ne la quitterait jamais. Ce qui arrivait pouvait-il l'éloigner de son amie , elle ne le supposait même pas ! Elle avait raison : pourquoi prévoir le mal ? il est assez temps d'y croire quand il arrive.

Et un certain soir qu'Auguste était près d'Adrienne, celle-ci tout en rougissant, en balbutiant et en se faisant embrasser pour se donner du courage, apprit à son amant qu'elle portait dans son sein un gage de leurs amours. Le front du jeune homme se rembrunit; cependant il ne s'éloigna pas de sa maîtresse, il la regarda quelque temps d'un air attendri, il la prit et la serra tendrement contre son cœur. C'était bon signe, et en effet Auguste avait déjà pris son parti et senti ce qu'il devait faire; il s'était dit : « Cette jeune fille m'aime sincèrement, j'ai eu son premier amour, elle n'est » ni coquette ni trompeuse; je l'aime, elle me » rend heureux : pourquoi irais-je chercher ailleurs le bonheur qu'elle me fait goûter? Je » l'ai rendue mère, je l'épouserai. »

Et pourtant jusqu'à ce moment Auguste n'avait pas songé à se marier, ce lien sérieux l'effrayait; près d'Adrienne il jouissait du présent sans penser à l'avenir, comme la plupart des jeunes gens auprès de leurs maîtresses, et il fallait un pareil événement pour lui faire prendre cette détermination.

Mais Auguste avait quelque fortune, des pa-

rents riches, des espérances ; il était d'une famille distinguée, il avait des talents, un physique agréable ; il pouvait donc prétendre à un parti avantageux, tandis qu'Adrienne n'avait rien ; elle devait tout à son oncle Vauxdoré ; mais celui-ci n'ayant que de quoi vivre à son aise, ne voulait point donner de dot à Adrienne. Auguste savait tout cela, et néanmoins il s'était dit : « Je l'épouserai. » C'était fort beau de sa part ; vous trouverez peut-être qu'il ne faisait que son devoir, mais il y a tant de gens qui ne le font pas, qu'il faut maintenant placer au rang des vertus ce qui jadis n'était que de la bonne conduite.

Comme il en coûte toujours un peu à un jeune homme pour prendre un tel un parti, Auguste s'était d'abord contenté de répondre à Adrienne : « Ne te tourmente pas.... « Tu sais » bien que je ne t'abandonnerai jamais... Ne » t'inquiète pas de l'avenir. »

Adrienne voulait bien ne pas s'inquiéter ; mais quelque chose augmentait qui pouvait mettre tout le monde dans la confiance de sa situation. Alors Auguste dit à sa maîtresse : « Je t'épouserai dès que j'aurai pris divers ar-

rangements de famille ; je tâcherai d'obtenir le consentement d'un oncle qui me veut beau-  
» coup de bien ; mais alors même que tous mes  
» parents blâmeraient mon amour pour toi, je  
» suis d'âge à faire mes volontés, et je le répète  
» tu seras ma femme. »

Adrienne est si heureuse , si fière de penser qu'elle épousera Auguste , qu'elle ne cherche plus à cacher son état ; et lorsqu'on la regarde en souriant, lorsque l'on chuchote près d'elle, la jeune fille est tentée de s'écrier :

« Oui , je suis enceinte, mais Auguste m'é-  
» pousera , je serai sa femme ; ainsi j'ai donc  
» bien fait de croire à son amour et de lui don-  
» ner le mien. »

Tout en faisant de petites gourmandises pour se régaler, la maman Vauxdoré s'était aperçue de l'état de sa nièce ; elle n'avait pas eu le courage de la gronder, et d'ailleurs Adrienne avait fermé la bouche à sa tante en lui disant : « Il  
» m'épousera, il me l'a promis ! » Et comme un matin l'oncle Vauxdoré, qui n'était pas aussi indulgent, voulut se fâcher en découvrant la vérité, sa femme lui ferma également la bouche par ces mots : « M. Auguste Montreville a pro-

» mis d'épouser Adrienne ; puisque le mal  
» sera réparé, ce n'est plus la peine de gronder.

• — A la bonne heure, » dit Vaudoré ; » mais  
» qu'il l'épouse donc bien vite ; sans quoi tout  
• Belleville va faire des propos sur notre nièce ,  
• et j'en ai déjà trop entendu. •

Auguste s'occupait des arrangements nécessaires à son mariage, lorsqu'un matin la bonne tante Vauxdoré tomba malade. Son mari prétendit qu'elle avait trop fêté la veille une oie farcie de marrons ; le médecin assura que c'était le sang qui l'incommodait, et la malade jurait que c'était de la bile. On la soigna donc pour le sang, la bile et une indigestion ; au bout de six jours la pauvre femme mourut. On n'avait peut-être pas deviné la véritable cause de son mal.

Cet événement devait nécessairement reculer de quelque temps le mariage d'Adrienne ; mais comme il y avait quelque chose dans sa personne, qui, loin de reculer, avançait toujours, Vauxdoré avait soin de dire partout que son locataire allait épouser sa nièce, afin que l'on connût la réparation en même temps que la faute.

Un soir, Auguste était entré au café de monsieur Bart, il y lisait les journaux, lorsque M. Renard vint tourner autour de lui et finit par lui demander des nouvelles de sa santé. Auguste regarde ce monsieur qu'il ne remet pas, mais Renard lui rappelle qu'ils ont dîné ensemble chez M. Troupeau, et comme il se met vite à son aise, il s'assied près d'Auguste, entame la conversation et commence à bavarder comme s'il était avec une ancienne connaissance.

Auguste écoutait Renard dont le bavardage le faisait sourire quelquefois. Tout-à-coup le vieux garçon s'arrête, fixe le jeune homme, puis s'écrie d'un air goguenard :

« A propos, monsieur Montreville, j'ai un » compliment à vous faire, car j'ai appris que » vous alliez vous marier.

» — Me marier... qui vous a dit cela?— Par- » bleu! c'est Vauxdoré qui dit à qui veut l'en- » tendre que vous allez épouser sa nièce... Oh! » il ne fait pas mystère de cela... il l'a dit dans » tout Belleville... il est si content de marier sa » nièce!...

» — Eh bien, monsieur, il n'a dit que la vé-



» rité ; je dois épouser mademoiselle Adrienne ;  
» ce mariage serait même déjà fait sans la mort  
» de sa tante.

» — C'est très-bien , monsieur Montreville...  
» c'est fort bien de votre part de venir vous ma-  
» rier dans notre endroit ! Moi , cela me fait  
» grand plaisir pour cette pauvre Adrienne !....  
» qui a déjà manqué plusieurs fois de se ma-  
» rier... et qui aurait bien pu... sans vous, res-  
» ter pour coiffer sainte Catherine. Mais après  
» tout c'est une bonne fille !... Excellent carac-  
» tère ! je suis sûr qu'elle fera une ménagère  
» accomplie , et s'il fallait toujours s'inquiéter  
» du passé !... ah ! mon Dieu ! on ne se marie-  
» rait jamais. »

Auguste est devenu très-attentif aux derniè-  
res paroles de Renard ; il se rapproche de lui ,  
le regarde avec surprise , et lui dit : « Je ne  
» vous comprends pas , monsieur , veuillez vous  
» expliquer plus clairement : de quoi voulez-  
» vous parler dont je ne doive point m'inquié-  
» ter ?... »

» — Eh ! mon Dieu ! vous savez bien ! c'est  
» au sujet de ses petites aventures avec le cui-  
» rassier , avec le fils de madame Ledoux ; mais

» vous vous moquez de tout cela, et vous avez  
 » bienraison!... cela n'empêchera pas Adrienne  
 » de faire une bonne femme de ménage.

« — Des aventures avec un cuirassier! avec  
 » un autre jeune homme! Monsieur! est-ce bien  
 » d'Adrienne que vous voulez parler!... songez  
 » qu'il faudra me prouver ce que vous venez  
 » d'avancer! »

Auguste avait pris le bras de Renard, il le serrait avec un mouvement convulsif; il y mettait tant de force, que Renard en devient tout pâle et cherche à dégager son bras, en s'écriant : « Monsieur Montreville, je vous serais  
 » obligé si vous me lâchiez... vous me faites  
 » mal... — Mais répondez, monsieur, quels  
 » bruits circulent sur le compte d'Adrienne? sa  
 » réputation n'est-elle pas intacte, sa vertu à  
 » l'abri de la médisance? — Monsieur Montre-  
 » ville, je suis vraiment désolé!... Je ne pen-  
 » sais pas que vous ignoriez... mais comment  
 » diable deviner que vous ne savez pas des cho-  
 » ses que tout Belleville sait? — Mais quelles  
 » choses, monsieur? de grâce, expliquez-vous!  
 » — Eh bien! les amours de la nièce de Vaux-  
 » doré avec le fils de madame Ledoux... On

» On appelait le jeune homme Doudoux... il est  
» fort gentil, ce jeune homme. C'était l'été der-  
» nier qu'il donnait des rendez-vous à la jeune  
» personne... Ces rendez-vous étaient peut-être  
» en tout bien tout honneur! c'est possible! il  
» ne faut jamais croire le mal légèrement! Ce-  
» pendant, un soir, Troupeau surprit les jeunes  
» gens dans la rue, devant sa maison; il cria,  
» il avertit l'oncle... Oh! cela fit alors beau-  
» coup de bruit!... mais ensuite le jeune hom-  
» me quitta Belleville pour voyager, et on ne  
» s'en occupa plus!

» — Et c'est avec Adrienne que M. Troupeau  
» le surprit un soir? — Oui, dans la rue... rue  
» de Calais... elle est fort déserte, la rue de Ca-  
» lais, surtout le soir; c'est commode pour cau-  
» ser. Quant à l'autre aventure avec le grand  
» cuirassier, neveu de Vauxdoré, je puis vous  
» en parler sagement; j'y étais, je fus un des  
» témoins du fait. Troupeau avait donné une  
» fête, un grand déjeuner; pour terminer, nous  
» allâmes promener dans le bois de Romainville,  
» les uns à pied, les autres à ânes. Adrienne  
» était sur un âne, son grand cousin galopait à  
» cheval. Mais bientôt on se perdit: on se perd

» toujours quand on va promener dans les bois.  
» Nous cherchions la fille de mon ami Trou-  
» peau, la candide Virginie, bref, nous battions  
» le bois, Troupeau, Vauxdoré et moi. Je gui-  
» dais ces messieurs, parce que je connais le  
» bois de Romainville comme ma poche... J'y  
» ai fait des miennes, jadis!... Enfin que dé-  
» couvrons-nous sous un épais buisson, dans  
» un endroit très-écarté?... Adrienne et le cui-  
» rassier! — Quelle horreur! — Ah! nous ne  
» vîmes rien de positif... Adrienne avait les  
» yeux très-rouges, voilà tout; ce qu'elle avait  
» fait avant... je n'en sais rien!... mais je n'ai-  
» me pas à croire le mal... Malgré cela, vous  
» jugez si Vauxdoré fut vexé... et c'est depuis  
» ce jour que madame Troupeau ne voulut pas  
» que sa fille revît jamais mademoiselle Adrien-  
» ne... — Et sur l'honneur, monsieur, vous  
» êtes certain de ce que vous dites... — Je l'ai  
» vu de mes propres yeux... j'y étais : mais je  
» n'en veux tirer aucune supposition contre  
» votre prétendue... je m'en garderais bien. Je  
» vous ai dit cela... parce que je croyais d'abord  
» que vous le saviez... et comme M. Doudoux  
» et le grand neveu sont revenus à Belleville, il

» y a quelques jours , j'avais cru qu'on vous avait  
» dit quelques mots à leur sujet. — Oui... je  
» me rappelle... un grand jeune homme se di-  
» sant neveu de Vauxdoré, est venu le voir peu  
» de jours avant la mort de la tante d'Adrienne,  
» mais il n'est venu qu'une fois. — Il a quitté  
» Belleville le lendemain ainsi que M. Doudoux.  
» Cela a même encore fait jaser. On a dit : Ces  
» messieurs repartent bien vite parce que mon-  
» sieur Auguste Montreville est maintenant près  
» de mademoiselle Adrienne, et qu'ils sont en  
» colère de trouver la place prise... Oh! si vous  
» saviez comme on est mauvaise langue dans le  
» pays! je n'aime pas cela, moi, j'exècre la  
» médisance. J'aperçois un ami qui m'appelle  
» pour faire un quatrième aux dominos... par-  
» don si je vous quitte, monsieur Montreville,  
» et bien charmé d'avoir passé quelques mo-  
» ments agréables auprès de vous.»

M. Renard s'est éloigné ; Auguste est atterré par tout ce qu'il vient d'entendre ; il sort du café et marche au hasard dans Belleville ; il ne veut qu'être seul pour se livrer à sa douleur ; cela fait tant de mal d'apprendre que l'on est trompé par celle que l'on aime, de ne plus

trouver que fausseté et perfidie dans des yeux où l'on cherchait, où l'on croyait voir de l'amour. Ce qui faisait notre bonheur, notre avenir, s'évanouit à cette seule pensée : Elle me trompait.

» Cette Adrienne que je croyais la franchise même!..... » se dit Auguste, « avoir eu des » amants, des intrigues? encore si elle me l'a- » vait avoué!... Mais non, jamais les femmes » n'avouent ces choses-là!... il faut toujours » qu'elles trompent! Ah! si elles savaient le » mal que cela nous fait quand nous apprenons » par d'autres ce qu'elles auraient dû nous con- » fier!... Perfide Adrienne!... me laisser croire » que j'ai son premier amour; alors même » qu'elle m'aimerait maintenant, puis-je comp- » ter sur un cœur qui s'est déjà donné si sou- » vent!... Ce neveu de Vauxdoré... je me rap- » pelle à présent qu'elle s'est troublé lorsqu'il » vint voir son oncle pendant que j'étais là..... » L'autre, je ne le connais pas. Et cette crainte » qu'elle manifestait de me voir aller chez » M. Troupeau... cette promesse qu'elle m'avait » demandée de ne plus y mettre les pieds... » Ah! je comprends son motif maintenant... ce

» n'était pas par jalousie... non... mais elle  
» redoutait que chez son ancienne amie je  
» n'entendisse parler d'elle... que l'on ne m'ap-  
» prit pourquoi on avait cessé de la voir.....  
» Madame Troupeau m'aurait dit plus tôt ce  
» que je sais aujourd'hui... Oh! oui, c'est pour  
» cela qu'elle m'avait supplié de n'y pas retour-  
» ner... Hélas!... je vois que M. Renard ne l'a  
» point calomniée... Il dit que tout Belleville  
» sait cela... eh bien, je veux interroger d'au-  
» tres personnes... je veux être certain qu'il m'a  
» dit vrai... et alors je la fuirai pour jamais! je  
» ne serais pas assez sot pour devenir le mari  
» d'une demoiselle qui a eu des amants. »

Auguste connaît quelques personnes dans Belleville, il va les voir, il s'informe, il interroge, amène la conversation sur Godibert et le fils de madame Ledoux. Il est toujours facile de faire répéter les méchancetés, parce que généralement les méchancetés font rire, et que nous aimons à nous moquer de nos semblables; chacun lui en dit autant que Renard, les uns en ayant l'air de douter du fait, les autres au lui jurant qu'ils avaient l'intention de l'avertir.

Auguste ne peut plus conserver le moindre doute ; il a bientôt pris son parti : en amour on n'hésite pas lorsqu'on est profondément blessé. Il est rentré chez lui sans aller dire bonsoir à Adrienne ; il s'enferme dans sa chambre , fait ses apprêts de départ , laisse sur une table l'argent qu'il croit devoir à Vauxdoré ; ensuite il écrit deux lettres : une bien courte , bien brève , à l'oncle d'Adrienne ; une autre à celle qu'il allait épouser.

Tout cela terminé , Auguste n'essaye pas de se livrer au sommeil , il sait bien qu'il n'en goûtera pas ; il attend le jour en pensant à Adrienne , en maudissant les femmes , et en se promettant de nouveau qu'il n'en aimera plus aucune.

Dès que le jour paraît , il sort de sa chambre ; il marche bien doucement ; son cœur est serré en passant devant la porte de chez Adrienne ; il s'arrête un moment ; il est sur le point d'entrer pour l'accabler de reproches... et lui pardonner peut-être ; mais il pense qu'il est plus sage de ne point la voir. Il descend , ouvre la porte de la rue sans éveiller personne ,



et sort de chez Vauxdoré en jurant de n'y revenir jamais.

Au bout de quelque temps, les habitants de Belleville sont levés. Vauxdoré attend son déjeuner, Adrienne est descendue au jardin; surprise de n'avoir pas vu M. Auguste la veille, elle le cherche pour savoir ce qui l'a empêché d'aller lui dire bonsoir. Mais le jardin est désert, et Adrienne monte près de son oncle, en disant : « C'est singulier... serait-il déjà sorti? »  
« Mais sortir sans me voir, et hier au soir non plus. . oh! ce n'est pas possible! il dort encore sans doute. »

Le déjeuner est servi, et Auguste ne paraît pas. « Il est peut-être indisposé, » dit Vauxdoré.

L'oncle n'a point achevé sa pensée, que déjà Adrienne a quitté la salle, elle gravit lestement l'escalier, elle est devant la chambre d'Auguste, qu'elle appelle en frappant à sa porte. Ne recevant point de réponse, elle entre... Le lit n'a point été défait! il n'est donc pas rentré de la nuit... une pâleur mortelle couvre le visage d'Adrienne; mille pensées funestes s'offrent à son esprit... Tout-à-comp

les deux lettres frappent sa vue... elle les prend, en voit une pour elle. La pauvre fille devine déjà son malheur, car avant de la lire elle tremble, elle est obligée de s'asseoir, elle ne respire plus ; enfin ses yeux dévorent les caractères tracés par son amant.

« Vous m'avez trompé, Adrienne, d'autres  
» que moi ont été aimés de vous. Je connais  
» maintenant vos intrigues avec M. Ledoux et  
» votre cousin Godibert. Si vous m'aviez dit  
» avec franchise qu'avant de me connaître d'au-  
» tres avaient eu votre amour, j'aurais pu peut-  
» être vous pardonner et vous aimer encore,  
» mais me jurer que seul j'ai possédé votre  
» cœur, se donner pour ce que l'on n'est plus,  
» c'est la perfidie, et je ne puis prendre pour  
» épouse celle qui m'a joué à ce point. Adieu :  
» il vous sera facile de m'oublier, je tâcherai  
» d'en faire autant ; mais, que j'y parvienne ou  
» non, vous ne me reverrez jamais.

» AUGUSTE MONTREVILLE. »

Adrienne est quelques instants sans trouver

même des larmes pour soulager sa douleur. Elle regarde toujours cette lettre, elle ne peut que murmurer : « Parti... pour jamais... et il » croit que j'en ai aimé d'autres que lui... que » je l'ai trompé... ô mon Dieu ! vous savez qu'il » n'en est rien !... que je suis innocente ! et il » me croit coupable... et je ne le verrai plus ! »

La pauvre fille laisse tomber sa tête sur sa poitrine, deux ruisseaux de larmes se font un passage et couvrent son visage sur lequel on lit un morne désespoir. En ce moment Vauxdoré, impatient de ne revoir ni Auguste ni sa nièce, monte aussi chez son jeune locataire. il trouve sa nièce tout en larmes.

« Eh bien, qu'est-il donc arrivé ? Tu pleures, » Adrienne ; qu'est-ce encore ?... où est monsieur Montreville ? »

« — Parti... parti pour toujours ! » murmure la jeune fille en sanglotant.

« — Parti... quand il devait t'épouser... Ah ! » morbleu ! ce n'est pas possible... Qu'est-ce que cela ?... une lettre pour moi... Voyons. »

L'oncle ouvre précipitamment le billet à son adresse et lit : « Monsieur, je ne puis plus épouser mademoiselle votre nièce, vous en devi-

» nerez facilement les motifs. Je vous laisse  
 » l'argent que je vous dois pour mon loyer ;  
 » quant au piano qui est dans ma chambre ,  
 » vous en disposerez à votre gré. Recevez mes  
 » regrets et mes adieux. »

« — Voilà qui est par trop impertinent ! »  
 s'écrie Vauxdoré en froissant avec colère le  
 billet dans ses mains ; » que veut-il dire avec  
 » ces motifs que je devinerai !... Eh bien ,...  
 » Adrienne , vous devez comprendre , vous.....  
 » Quelle est cette lettre que vous tenez... C'est  
 » de lui sans doute ? Voyons ce qu'il vous  
 » écrit... »

Vauxdoré s'empare de la lettre que sa nièce  
 tient encore , et qu'elle ne cherche pas même à  
 retenir ; car , dans son accablement , elle sem-  
 ble ne plus voir ni entendre ce qui se passe au-  
 tour d'elle. Vauxdoré lit ce qu'Auguste lui a  
 écrit : la colère se peint dans ses yeux ; il re-  
 vient vers Adrienne , en s'écriant :

« Ainsi , mademoiselle , ce sont encore vos  
 » intrigues , c'est votre mauvaise conduite qui  
 » est cause que vous manquez ce mariage. On  
 » aura parlé à M. Montreville de ce que vous  
 » avez fait avec votre cousin , avec le jeune Le-

» doux... Nous voyez ce qui en arrive... On est  
» toujours puni de ses sottises!

» — Mais, mon oncle, je vous jure que j'é-  
» tais innocente; je n'ai jamais eu les intrigues  
» qu'on me suppose! — Grands mots que tout  
» cela!... ce n'est pas à moi qu'il faut faire de  
» tels contes!... Si je vous écoutais, vous me  
» diriez peut-être aussi que vous n'avez eu au-  
» cune liaison avec M. Auguste, tandis qu'il  
» suffit de vous regarder pour se convaincre de  
» votre honte!

» — Ah! mon oncle, cette faute est bien  
» grande sans doute, mais elle est la seule que  
» j'aie à me reprocher!... — Et moi qui avais  
» annoncé dans tout Belleville que ce jeune  
» homme allait vous épouser!... Comme ils  
» vont rire, comme ils vont encore se moquer  
» de moi!... Mais non, je ne veux plus sous  
» mes yeux souffrir un tel scandale!... c'est ma  
» femme, qui, par sa faiblesse, autorisait vos  
» sottises. Je ne veux plus de tout cela chez  
» moi... Je vivrai seul, en garçon; au moins  
» on ne me montrera plus au doigt, et je n'au-  
» rai pas une fille-mère chez moi... Vous m'a-  
» vez entendu, mademoiselle; faites votre pa-

»quet, partez ! débarrassez-moi de votre présence, et du spectacle de votre honte !»

Après avoir dit ces mots, Vauxdoré quitte brusquement la chambre ; il court prendre sa canne, son chapeau, et se hâte de sortir de sa demeure.

Adrienne n'a point essayé de calmer la colère de son oncle ; tout occupée de la pensée qu'Auguste l'abandonne, il lui semble qu'elle ne saurait être plus malheureuse, et elle supporte presque avec indifférence toutes les autres peines qui viennent l'accabler. Cependant, de l'exces de la souffrance naît souvent un courage qui rend de l'énergie à notre âme. Adrienne l'éprouve en ce moment ; elle essuie ses yeux, retient ses pleurs, se hâte de faire un paquet de ses effets, et tout en se disposant à quitter la maison de son oncle, se dit :

« Il a voulu que je sois malheureuse.....  
 » qu'importe où je serai maintenant, pourvu  
 » que je puisse pleurer en liberté!... Je sais  
 » travailler... eh bien ! je gagnerai pour moi,  
 » pour mon enfant... Oh ! oui, je passerai, s'il  
 » le faut, toutes les nuits, afin qu'il ne manque  
 » de rien... Mon pauvre enfant ! Ah ! je ne l'a-

» abandonnerai jamais , moi ! et quand je l'em-  
» brasserai , je croirai encore embrasser son  
» père. »

Vauxdoré était sorti fort en colère ; il était allé promener son humeur dans les prés Saint-Gervais ; mais l'oncle d'Adrienne n'était pas méchant , et s'il se laissait emporter par un mouvement de vivacité , bientôt son bon naturel reprenait le dessus. Après deux heures de promenade , son sang est rafraîchi , sa tête calmée , et il se dit : « Cette pauvre fille , je lui ai  
» parlé bien durement !... elle était déjà désolée de l'abandon de son amant .. et , au lieu  
» de tâcher de calmer son chagrin , je lui ai ordonné de sortir de chez moi... Où irait-elle ,  
» sans argent et dans la position où elle est?...  
» Elle a fait une faute... est-ce une raison pour la réduire au désespoir , pour lui retirer mon  
» amitié , la seule qui lui reste ? Est-ce que je  
» n'ai jamais fait de sottises , moi?... Et qui  
» diable n'en fait pas dans ce monde ? et pour  
» ne pas entendre quelques bavards , quelques  
» faiseurs de propos , je chasserais ma nièce....  
» je l'exposerais au besoin , à la misère !... Oh !  
» c'est alors que je serais bien plus coupable

» qu'elle... Je n'avais pas le sens commun  
» quand j'ai dit cela... pauvre Adrienne... re-  
» tournons chez moi, allons l'embrasser... et  
» qu'il ne soit plus question de départ!... c'est  
» bien assez qu'elle pleure celui de son amant!

Vauxdoré se hâte de retourner vers sa demeure. Il arrive : il cherche , il appelle Adrienne ; mais il était trop tard , la pauvre fille venait de quitter la maison de son oncle , sans qu'aucun indice pût faire connaître de quel côté elle avait porté ses pas.



## CHAPITRE XIX.

### AMOUR ET FOLIE.

---

« Mais enfin , monsieur Baisemon , concevez-  
» vous pourquoi Gueulard ne me laisse plus  
» dormir en paix une seule nuit?... Vous avez  
» fait des rondes avec Grilloie? — Oui , made-  
» moiselle , j'en ai fait encore une la nuit der-  
» nière , ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le  
» dire tout-à-l'heure. — Et vous n'avez rien  
» aperçu , rien découvert? — Pas l'ombre d'un  
» individu , mademoiselle. — Pourquoi donc  
» Gueulard s'acharne-t-il à crier toutes les nuits?  
» — Mademoiselle , qui vous dit que ce chien  
» n'est point atteint d'un catharre , dont les cri-

» ses se renouvellent toujours vers la même pé-  
» riode de temps?—Bah! vraiment, vous pense-  
» riez... au fait, j'ai eu longtemps une chatte  
» qui toussait comme une poitrinaire! ce chien  
» peut bien être enrhumé, alors il faudrait lui  
» faire prendre quelque chose d'adouçissant. —  
» Oui, mademoiselle, par exemple, au lieu d'os  
» à ronger, si on lui donnait des boulettes de  
» gomme? — C'est parfaitement trouvé! vous  
» direz à Grilloie d'en acheter pour Gueulard.»

Le moyen proposé par M. Baisemon ne produit pas l'effet qu'on espérait; Gueulard refuse d'avaler de la gomme, et il fait encore plus de train, parce qu'on lui supprime ses os. Les habitants de la maison sont sur les dents; toutes les nuits ils sont réveillés, et quand par hasard le chien se tait, Virginie ne manque pas d'avoir un accès de somnambulisme. Il n'y a plus moyen de reposer sous le toit de mademoiselle Bellavoine. Perpétue maigrit et jaunit, Grilloie se casse chaque jour davantage, M. Baisemon lui-même a perdu quelque chose de sa rotondité. Quant à Virginie, elle s'impatiente de ce que ses amoureux se bornent à faire aboyer le chien, et se dit : « Si c'est pour cela qu'ils

» m'ont suivie jusqu'à Senlis , ce n'était pas la  
» peine de se battre sur la route. »

M. Baisemon, fatigué de faire des rondes de nuit et voulant peut-être essayer de dormir le jour, venait de se dire atteint de maux de reins qui l'empêchent de bouger. Depuis trois jours il gardait le lit où Perpétue lui portait régulièrement le matin et le soir une rôtie au sucre ; puis elle le frottait avec zèle , afin de redonner de la souplesse à ses reins , et sans exiger qu'il gardât son caleçon. Perpétue était une fille sage ; mais les plus sages sont souvent les plus dévouées et savent immoler leurs scrupules pour secourir ceux qui souffrent. Pour les bonnes sœurs attachées au service des hospices , il n'y a plus de sexes, et Perpétue en disait autant en frottant le gros Baisemon.

Mais voilà que Grilloie s'avise aussi d'être malade ; d'avoir des douleurs , de ne plus pouvoir faire son service. Pour celui-là, on se contentera de le laisser couché ; on ne lui portera pas de rôtie et on n'ira pas le frotter ; pourtant le vieux jardinier avait vingt ans de plus que Baisemon et il travaillait à la terre , ce qui est plus fatigant que de se chauffer devant une

cheminée; mais c'est ainsi que beaucoup de gens pratiquent l'humanité. Ils sont serviables, complaisants pour ceux qu'ils aiment, durs et insensibles pour les autres, et ils croient avoir de grandes qualités!

Lorsque Grilloie a déclaré d'un ton lamentable qu'il est hors d'état de se lever, Perpétue va trouver sa maîtresse. Mademoiselle Bella-voine était alors dans son salon avec sa nièce, à laquelle elle faisait confectionner un sirop dont elle voulait faire prendre à M. Baisemon, sirop composé d'absinthe, d'anis, de canelle et de sucre, et qui était souverain pour les maux de reins; mais dans lequel Virginie glissait de temps à autre quelques pincées de sel et de poivre pour la plus grande jouissance de Baisemon.

« Ah! mademoiselle! voilà bien une autre affaire! » s'écrie Perpétue en entrant dans le salon.

« Qu'est-ce donc, Perpétue? est-ce que ce pauvre Baisemon se sent plus mal? — Non, mademoiselle; grâce au ciel, cet excellent homme ne souffre pas plus.. il a pris sa rôtie

» ce matin , il m'a dit même qu'il commençait  
» à se retourner un peu. . ça revient tout dou-  
» cement. Mais ne voilà-t-il pas que ce vieux  
» Grilloie s'avise d'être malade aussi! — Com-  
» ment! Grilloie, mon jardinier? — Oui, ma-  
» demoiselle; quand je suis allée m'informer ce  
» matin pourquoi il ne venait pas, ce vieux  
» pleurard m'a dit: « Je ne peux pas me lever,  
» j'ai mal partout!... » Et puis c'est qu'il tousse,  
» il crache! que c'en est dégoûtant!... il aura  
» trop bu, l'ivrogne! — Ah! mon Dieu! Grilloie  
» au lit... mais c'est fort désagréable. — C'est  
» ce que je lui ai dit: Notre maîtresse ne vous  
» paye pas pour que vous restiez dans votre lit,  
» vicille brute! mais baste! ça n'est plus bon à  
» rien. — Et ce pauvre Gueulard, comment  
» va-t-il? — Oh! Gueulard se porte bien le jour;  
» vous savez, mademoiselle, qu'il ne crie que  
» la nuit. Avec tout ça, me voilà seule pour  
» trotter dans la maison et au dehors... je suis  
» sur les dents aussi moi... je maigris que c'est  
» effrayant! je danse dans mon caleçon... on  
» n'a plus de repos ici!... et s'il arrivait quelque  
» chose la nuit, qui est-ce qui nous défendrait  
» à présent que nos deux hommes sont sur le

» dos? — C'est vrai, Perpétue, nous serions ex-  
» posées à tout.

» — Ma tante, dit Virginie, si vous le vou-  
» liez, j'irais faire les courses, acheter les pro-  
» visions... — Non, ma nièce, non, cela ne  
» serait pas convenable ni décent, vous ne de-  
» vez point aller au marché ni sortir seule; vous  
» êtes appelée à un rang trop élevé pour vous  
» occuper de ces menus détails... — Mais vous  
» me faites bien faire du sirop, ma tante... —  
» C'est différent, ma nièce, ce sirop est pour  
» administrer à un malade. On a vu des cha-  
» noinesses, des abbesses, des princesses, pan-  
» ser elles-mêmes des blessés! c'est le but qui  
» sanctifie tout. Mais, voyons, Perpétue, com-  
» ment allons-nous faire? c'est très-embarras-  
» sant. — Mon Dieu! il n'y a qu'à prendre du  
» monde de plus : aussi bien, c'était déjà indis-  
» pensable, ce vieux Grilloie n'est plus propre  
» à rien! — Connaissez-vous quelque servante  
» honnête, de mœurs irréprochables? — Oh! il  
» ne faut pas prendre de femmes... je n'en veux  
» pas d'autre pour servir ici que moi! Ah ben  
» oui! une servante... qu'il faudrait former, ou  
» qui me laisserait tout à faire! d'ailleurs je

» n'en veux pas ici avec moi ! si vous en pre-  
» nez une, donnez-moi mon compte, je m'en  
» vais ! — Allons, allons, Perpétue, calmez-  
» vous... c'est pour vous aider que je vous offre  
» cela. — M'aider ! je n'ai pas besoin qu'on  
» m'aide dans ce qui me regarde ! je crois que je  
» fais assez bien mon service ; mais nous avons  
» besoin d'hommes pour nous défendre et veil-  
» ler sur nous ; car le tintamarre de nos nuits  
» me rend toute peureuse ! ce n'est pas une  
» femme qui nous protégera, elle crierait aussi,  
» voilà tout ; et puis, est-ce que je m'accorde-  
» rais avec une autre servante?... — Mais enfin,  
» où trouver un serviteur fidèle, honnête, probe ?  
» — J'avais vous dire ce que m'a déjà proposé la  
» fruitière, madame Beuré ; c'est deux frères,  
» deux jeunes gens bien honnêtes qui arrivent  
» de leur pays... de la Lorraine, je crois, et  
» qui cherchent à se placer et se contenteront  
» des gages qu'on leur donnera. Madame Beuré  
» en répond, il paraît qu'elle connaît leur fa-  
» mille. — Mais, Perpétue, deux serviteurs de  
» plus, c'est beaucoup. — Ah ! nous trouverons  
» bien à les occuper : l'un sera pour le jardin,  
» l'autre pour l'écurie, la basse-cour, la mai-

» son!... et par la suite, s'ils ne vous convien-  
» nent pas, vous les renverrez.—Eh bien, dites  
» à cette fruitière de m'envoyer ces deux gar-  
» çons... Si je leur trouve de la décence, de la  
» tenue... s'ils me plaisent enfin, nous verrons.  
» —J'vais tout de suite aller chez madame  
» Beuré. »

Perpétue, qui tient beaucoup à avoir des hommes pour vieillir sur elle, parce qu'elle se flatte d'avoir encore quelque chose à conserver, va sur-le-champ chez la fruitière, et celle-ci lui dit : « Avant une heure les deux Lorrains seront chez vous. » Et dès que la servante a tourné les talons, madame Beuré fait avertir Godibert et Doudoux. Ces messieurs, moyennant quelques écus, avaient mis la fruitière dans leurs intérêts ; et la bonne femme, qui n'avait pas toujours vendu que des pommes, leur avait dit : « Je vous introduirai dans la maison. » En effet, une heure ne s'était pas écoulée que les deux amoureux, revêtus de longues blouses bleues, la tête couverte d'une perruque rousse et d'un chapeau à grands bords, frappent chez mademoiselle Bella-voine.



Perpétue sourit en les voyant entrer. Godibert et Doudoux, qui savent comment il faut se conduire pour être admis chez la vieille tante, commencent par saluer avec respect la servante.

« Vous êtes les deux Lorrains, les deux frères qui voulez entrer en service, n'est-ce pas ? — Oui, mademoiselle, si voulez bien le permettre. — Oh ! madame Beurcé vous a bien recommandés ! Venez, je vais vous présenter à ma maîtresse. »

Les deux jeunes gens sont introduits devant mademoiselle Bellavoine ; ils restent à la porte debout, les yeux baissés, ayant l'air de ne point oser faire un pas. Virginie, qui les a reconnus du premier coup d'œil, est obligé de porter un mouchoir à sa bouche pour ne pas rire de leur tournure. Mademoiselle Bellavoine se tourne vers sa nièce et leur dit : « Allez à votre chambre, mon enfant, il n'est pas nécessaire que vous soyez présente à l'interrogatoire que je vais faire subir à ces deux hommes. »

Virginie s'incline et se lève ; mais en passant près de jeunes gens, elle trouve moyen de leur

» leur dire : Ah ! que vous êtes laids comme ça !

» — Approchez... approchez, » dit mademoiselle Bellavoine en faisant signe aux soi-disant Lorrains d'avancer, tandis que Perpétue se penche vers l'oreille de sa maîtresse pour lui dire : « Ils ont l'air timides comme des nonnes!... c'est une trouvaille, mademoiselle ! — Taisez-vous, Perpétue... Eh bien, » avancez donc... jeunes gens, je vous le permets. — Ah ! madame!... — Je ne suis point » madame, je suis demoiselle. — Faites excuse, » mamzelle, je sommes si peu avancés pour » notre âge !... — Il n'y a point de mal. Vous » désirez donc vous placer ? — Oui, mamzelle. » — Que savez-vous faire ? — Nous ferons tout » ce que vous voudrez, mamzelle.

» — Ils ont du zèle, » dit tout bas Perpétue ; » moi, je les dresserai au service. — Silence » donc, Perpétue ! Vous êtes Lorrains ? — Oui, » mamzelle, de père et de mère. — Que font » vos parents ? — Rien, mamzelle. — Comment, » rien ? — Ils sont morts. — C'est différent ; et » comment vous nommez-vous ? »

Les deux jeunes gens se regardent, ils n'a-

vaient pas pensé à se pourvoir d'un nom ; c'est à qui nérépondra pas, et Perpétue marmotte encore : « Ils n'osent pas parler!... voilà des jeunes gens bien élevés au moins. »

Enfin Godibert s'écrie : « Notre père s'appelait » Thomas, je me nomme Jean et mon frère » Pierre.

» — C'est bien, dites-moi, vous n'avez pas » la prétention de gagner beaucoup ? — Ce qui » vous fera plaisir, mamzelle, et quant à ce qui » est de la probité, oh ! vous pouvez être en » repos ! — Oui, madame Beuré a répondu de » la vôtre ; mais cela ne suffit pas ; je dois vous » prévenir d'une chose, Jean et Pierre ; pour » rester à mon service, il faut mener une vie » exemplaire, ne jamais jurer, ne jamais pro- » noncer de ces vilains mots !... qu'une femme » ne doit jamais entendre ; et surtout n'avoir » aucune connaissance, aucune amourette ! — » Ah ! mamzelle ! est-ce que jamais j'avons pensé à » ça ! — A la bonne heure ! si vous ne pensez » jamais à ça, vous resterez chez moi ; mais du » moment que vous penserez à ça, je vous met- » trai à la porte. — Ça suffit, mamzelle. — » Vous, Jean, vous travaillerez au jardin, et

» Pierre sera employé dans la maison et à la  
 » cuisine. Avez-vous vos effets ? — Oui, main-  
 » zelle, j'avons chacun not'petit paquet. — En  
 » ce cas, vous pouvez rester chez moi ; Perpé-  
 » tue va vous installer et vous montrer où vous  
 » coucherez. »

Godibert et Doudoux saluent de nouveau jusqu'à terre, et suivent Perpétue qui va trottilant devant eux, en disant : « Venez avec  
 » moi, Jean et Pierre... je vais vous mettre sur-  
 » le-champ à la besogne... Oh ! c'est que nous  
 » en avons par-dessus la tête ici... Mais j'aurai  
 » soin que vous soyez bien nourris... c'est moi  
 » que cela regarde ; si vous êtes dociles, exacts  
 » à vos devoirs, vous ne vous repentirez pas  
 » d'être entrés chez nous. Tenez, Jean, vous  
 » coucherez là... dans cette petite chambre au  
 » rez-de-chaussée ; elle donne sur le jardin, cela  
 » vous sera commode pour votre besogne...  
 » Pierre aura sa chambre en haut, dans les man-  
 » sardes, au-dessus de notre régisseur, M. Bai-  
 » semon, digne homme, qui est indisposé pour  
 » le moment ainsi que notre vieux concierge...  
 » Jean, voici le jardin, il y a beaucoup à faire  
 » là ! Vous connaissez-vous à tailler les arbres,

» à planter , à soigner les légumes ? — Oh oui !  
 » mamzelle. — C'est bien : vous me cueillerez  
 » du persil et de la ciboule . j'en ai besoin pour  
 » le dîner. Pierre , voici deux pigeons que vous  
 » allez plumer , car j'ai beaucoup à faire ; en-  
 » suite vous balayerez et frotterez avec soin le  
 » grand escalier. Moi, je vais aller frotter ce pau-  
 » vre M. Baisemon , notre régisseur , et savoir  
 » s'il remue un peu plus qu'hier. »

Perpétue est éloignée ; les deux jeunes gens se regardent en riant.

« Nous voici dans la place ! » dit Godibert.  
 « — Oui , et nous avons eu déjà l'ineffable  
 » bonheur de voir Virginie !... O fille incompa-  
 » rable ! ô Armide ! ô Circé !... — Elle nous a  
 » dit que nous étions vilains comme ça. Le  
 » principal, c'est que le gros régisseur et le vieux  
 » Grilloie ne nous reconnaissent pas pour ceux  
 » qu'ils ont vus sur la route. — Ces gens-là  
 » n'ont pas des yeux de lynx ! — Ils sont tous  
 » les deux malades en ce moment , cela nous  
 » donnera le temps de nous reconnaître... Ça  
 » ne m'amuse pas beaucoup d'aller cueillir du  
 » persil et de la ciboule pour cette vieille ba-  
 » varde ! — Ni moi de plumer des pigeons et de

» frotter l'escalier ! — Mais nous sommes près  
 » de la petite, c'est l'essentiel. — O Virginie !...  
 » ô quatrième Grâce ! ô dixième Muse ! ô ... —  
 » Monsieur Doudoux, il n'est pas question de  
 » tout cela. Rappelez-vous nos conventions ;  
 » mademoiselle Troupeau nous dira quel est  
 » celui qu'elle préfère de nous deux... alors l'au-  
 » tre s'en ira ; mais jusqu'à ce que nous trou-  
 » vions l'occasion de forcer la petite à se déclara-  
 » rer, point de tentatives pour la voir seule et  
 » lui dire des douceurs au détriment de son  
 » rival. — C'est convenu.. C'est entendu.»

Les deux jeunes gens renouvellent une promesse que chacun d'eux a l'intention de ne pas tenir ; car ils pensent déjà à se procurer en secret une entrevue avec Virginie ; mais c'est presque toujours ainsi que cela se pratique. On promet, on jure même : cela n'engage à rien.

Quoique habitant sous le même toit que Virginie, il n'était pas facile de se trouver seul avec elle ; sa tante la gardait presque constamment à ses côtés, et le temps était trop froid pour aller se promener au jardin. Il faut, pendant plusieurs jours, se contenter de se lancer de tendres regards lorsque l'on n'est pas ob-

servé ; mais Perpétue ne laisse pas un moment de repos aux nouveaux serviteurs , elle est sans cesse sur leurs pas : il faut que l'un lui épluche des légumes, que l'autre lui fende du bois ou lui allume son feu ; et cela commence à ennuyer beaucoup les jeunes gens qui sont obligés d'obéir.

Le sirop que mademoiselle Bellavoine a fait prendre à Baisemon cause à celui-ci des coliques qui le forcent à garder le lit huit jours de plus ; mais Gueulard avait cessé d'aboyer depuis que Jean et Pierre étaient à la maison , et Perpétue ne cessait de dire à sa maîtresse : « Voyez-  
vous , mademoiselle, c'est parce que nous  
avons à présent deux défenseurs vigoureux  
que les tapages nocturnes ont cessé. Ah ! j'ai eu  
là une bien heureuse idée de vous faire pren-  
dre pour domestiques ces deux Lorrains ! ils  
ne sont pas très-habiles pour plumer les  
volailles et éplucher les légumes ; mais ils sont  
doux et respectueux, que c'en est édifiant.

« — Oui, j'en suis assez satisfaite , » répond la vieille fille, « je ne les entends ni jurer, ni dire de vilains mots, et ils sont remplis de zèle ; car je ne puis pas me retourner que je

» n'aperçoive l'un des deux frères derrière moi :  
» mais je ne saie pas s'ils portent des caleçons :  
» le leur avez-vous demandé, Perpétue ? — Pas  
» encore, mademoiselle. — Vous aurez soin  
» d'en placer un sur chacune de leurs cou-  
» chettes, en leur disant que cela entre dans  
» ma livrée. — Oui, mademoiselle. — J'espère  
» que ces Lorrains plairont aussi à l'estimable  
» Baisemon. — Cela vaut bien mieux que ce  
» vieux Grilloie qui gémit toujours dans son lit,  
» l'ivrogne ! Mademoiselle, quand il sera guéri,  
» il faudra le mettre à la porte ; il y a même  
» bien des maîtres qui ne l'auraient pas gardé  
» malade ; mais vous êtes si bienfaisante, ma-  
» demoiselle, vous poussez quelquefois cela  
» trop loin ! — C'est vrai, Perpétue, je consul-  
» terai Baisemon à cet égard. »

Un matin, Virginie trouve l'occasion de s'échapper et de courir au jardin ; elle y est à peine, que Godibert est près d'elle, et prend sa petite main qu'il baise avec ardeur, en s'écriant : « Ah ! mademoiselle, il faut beaucoup  
» vous aimer pour se décider à rester ici, à ra-  
» cler un jardin et à éplucher des oignons pour



» une maudite servante qui est sans cesse sur  
» mon dos!

— « Comment, monsieur Godibert, vous  
» pensez encore à moi? — Vous êtes mon chef  
» de file, mademoiselle, je ne veux obéir qu'à  
» votre commandement; mais il y a ici un au-  
» tre jeune homme qui prétend que vous l'ai-  
» mez aussi? — Il ment. — Que vous lui avez  
» donné des espérances? — Ça n'est pas vrai.  
» — Que vous lui avez permis de vous suivre?  
» Qu'est-ce que cela prouve? — Alors, puisque  
» vous ne l'aimez pas, je vais le mettre à la  
» porte. — Non, je ne veux pas que vous met-  
» tiez M. Doudoux à la porte; je veux que vous  
» restiez ici tous les deux, parce que cela m'a-  
» muse. — Cependant, mademoiselle.... —  
» Voilà Perpétue... sauvez-vous! »

Godibert s'éloigne; Virginie rentre à la mai-  
son, laissant Perpétué au jardin. Dans l'esca-  
lier, la jeune fille trouve Doudoux qui était  
obligé de frotter; il se précipite à ses genoux,  
en s'écriant :

« Ah! mademoiselle! je puis donc enfin  
» vous parler... je brûle, je meurs, je me des-  
» sèche! — Ah! mon Dieu! monsieur Doudoux.

» pourquoi vous dessêchez-vous? — Parce que  
 » j'aurais besoin d'appuyer mon cœur contre le  
 » vôtre, de mêler mes battements à vos pulsa-  
 » tions... de trouver la vie dans vos regards... —  
 » Vous parlez toujours de manière à ce que je  
 » ne vous comprenne pas : est-ce exprès? — Ah!  
 » mademoiselle! depuis que je vous ai vue à  
 » Belleville, je n'ai pas un *iota* de plaisir! pas  
 » un *bêta* de bonheur! et ce grand M. Godibert  
 » prétend être aimé de vous? — C'est faux! —  
 » Il dit que vous le préférez à moi? — Il n'en  
 » sait rien. — Que c'est par vos ordres qu'il est  
 » ici?... — Ça ne fait rien du tout. — Alors je  
 » vais lui dire qu'il peut s'en aller. — Non, je  
 » vous défends de rien lui dire... — Mais, ma-  
 » demoiselle... — Ma tante m'appelle. Adieu.»

La jeune fille s'éloigne : les jeunes gens n<sup>e</sup>  
 sont pas plus avancés; mais ils se promettent,  
 à la première occasion, de forcer Virginie à se  
 déclarer positivement. Cette occasion se pré-  
 sente le lendemain : Virginie saisit un instant  
 où sa tante tourne le dos, elle s'échappe et  
 court au jardin; elle est bientôt abordée par  
 Godibert. Malheureusement le joli mois de mai  
 n'était pas encore revenu, il n'y avait ni feuil-

lage ni ombrage ; mais les amoureux s'accromodent de tout : lorsqu'on est sans témoins , tous les endroits sont propices pour donner et recevoir des baisers ; et je ne sais pas où l'on ne ferait point l'amour lorsqu'on est vivement possédé du désir de le faire !

Au lieu de perdre son temps à parler de son rival, et à chercher à savoir quel est celui que Virginie préfère , Godibert entourait de ses bras la taille mignonne de la petite, il embrassait tout ce qui était à sa portée ; et , eomme on se défendait mal , il trouvait toujours quelques larcins à faire. Il se disait : « A quoi bon la » questionner ? si je triomphe , c'est moi qu'elle » aime ! » Mais tout-à-coup un cri de fureur se fait entendre. C'est Doudoux qui , voyant son rival étreindre Virginie dans ses bras , se jette sur lui , le tire par sa blouse, et lui glisse entre les jambes le manche de son balai.

Virginie s'est dégagée et sauvée. Les deux amoureux se livrent un nouveau combat , se servant l'un du balai , l'autre du râteau. Perpétue arrive dans le jardin , elle se précipite entre les combattants , en s'écriant :

« Miséricorde !... est-ce bien possible !...

» deux frères se battre !... ô mes enfants !... à  
 » quoi pensez-vous !., qui a pu allumer votre  
 » colère ?... se battre ici !... c'est fort mal !... je  
 » veux qu'on se racomme... Mais d'abord ,  
 » apprenez-moi pourquoi vous vous battiez. »

On ne pouvait pas avouer à Perpétue le motif de la querelle. Godibert et Doudoux baissent les yeux et restent muets.

« Eh bien , Jean... eh bien , Pierre, vous  
 » vous taisez... vous êtes tout honteux sans  
 » doute de vous être livrés à de tels excès ? —  
 » C'est vrai , mamzelle. — A la bonne heure ;  
 » mais enfin , pourquoi vous battiez-vous ? —  
 » Mamzelle... c'est que... ce matin, je n'avais  
 » que du fromage pour déjeuner... et il prétend,  
 » lui, que vous lui avez donné du raisiné. —  
 » Comment ! c'est pour une telle bagatelle que  
 » vous vous abandonnez à la colère !... Bonne  
 » sainte Vierge !... se battre pour du raisiné !.,  
 » allons , calmez-vous , demain vous en aurez  
 » tous les deux ; mais que l'on ne se querelle  
 » plus, sinon je le dis à mademoiselle, qui vous  
 » renverrait bien vite. »

Les jeunes gens promettent d'être désormais d'accord. et Perpétue reprend : « Maintenant,

» mes enfants, il faut que vous sachiez pourquoi  
 » je venais vous chercher. Notre digne régisseur,  
 » M. Baisemon, a toujours des douleurs intes-  
 » tinales, le pharmacien m'a donné pour lui un  
 » lavement composé ; ce pauvre M. Baisemon  
 » ne peut pas le prendre lui-même : je me serais  
 » bien sacrifiée , s'il n'y avait eu personne pour  
 » le lui donner... parce qu'il y a des cas où il  
 » faut fermer les yeux ; mais, comme vous êtes  
 » ici, c'est vous qui administrerez le purgatif  
 » en question... Allons, qui est-ce qui monte  
 » là-haut... le remède est prêt, M. Baisemon  
 » l'attend. »

Godibert et Doudoux font chacun une gri-  
 mace épouvantable , et l'ex-cuirassier s'écrie :  
 » Ah! sacré mille bombes, ce ne sera pas moi  
 » qui donnerai le lavement, toujours !..

« — Ah! mon Dieu ! qu'ai-je entendu là ! »  
 s'écrie Perpétue, quel jurement !.. quels mots !  
 » Ah! Jean, où avez-vous appris à dire de ces  
 » vilaines choses ? — Pardon, mademoiselle,  
 » mais c'est que je ne veux pas... jé ne puis pas  
 » faire ce que vous désirez !... d'abord, je n'ai  
 » jamais su tenir une seringue.

« — Vous ne voulez pas ! rappelez-vous,

» mon garçon, que vous êtes ici pour tout faire,  
 » — Tout faire... c'est une façon de parler ; je  
 » ne pensais pas que cela irait jusque-là. — Et  
 » vous, Pierre, êtes-vous aussi peu complaisant  
 » que votre frère ? — Mamzelle, je ne me sou-  
 » cie pas d'étudier la nature de M. Baisemon ; je  
 » suis, comme mon frère, peu familier avec  
 » l'instrument que vous m'offrez... — Ah ! j'en  
 » suis bien fâchée, mais il faut obéir ou partir  
 » d'ici !.. je suis bonne avec vous ; mais je veux  
 » qu'on exécute mes ordres... Allons, messieurs,  
 » montez tous les deux chez ce digne Baisemon  
 » qui s'impatiente sans doute de ne pas vous  
 » voir venir... vous vous aiderez mutuellement ;  
 » venez . je vais vous conduire. »

Les jeunes gens suivent Perpétue tout en se  
 promettant de ne pas faire ce qu'elle exige. La  
 servante va s'armer de l'instrument ordonné,  
 et marche, en le tenant, devant Godibert et  
 Doudoux, qu'elle conduit jusqu'à la chambre  
 de Baisemon. Le gros bonhomme était dans  
 son lit. Perpétue entre et pose ce qu'elle te-  
 nait sur un siège, en disant : « Monsieur Bai-  
 »semon, je vous amène nos deux Lorrains.

» qui vont vous donner ce que vous savez  
» bien. »

Baisemon entr'ouvre son rideau et regarde dans la chambre ; les deux jeunes gens venaient d'entrer, ils se tenaient debout en faisant une moue horrible. Perpétue s'approche de Baisemon et lui dit à l'oreille : « Comment trouvez-vous nos Lorrains ? — Hem !... mais... je leur trouve l'air sérieux. — C'est le respect qui les rend ainsi. — C'est dommage qu'ils aient tous les deux les cheveux rouges. — Est-ce que vous croyez que cela empêche de donner un lavement ? — Non, mais... je n'aime pas les hommes rouges... ça me rappelle les Cosaques. — Ce sont de bons garçons qui seront trop heureux de vous être agréables ; au revoir, monsieur Baisemon..... tout est prêt, je vous laisse... Allons, mes enfants, tâchez d'être bien adroits et de satisfaire notre excellent régisseur. »

Perpétue sort et pousse la porte ; M. Baisemont referme son rideau en disant : « Mes amis je vais me disposer. » Godibert et Dou-doux sont au milieu de la chambre, se regardant, regardant la seringue et ne bougeant pas.

Le rideau s'ouvre de nouveau, et quelque chose d'énorme se présente à nu sur le bord du lit; les deux jeunes gens reculent au fond de la chambre, tandis que Baisemon, dont on ne voit pas la tête, crie : « J'attends la lotion » qui doit édulcorer mes lombes et purifier mes » voies ; allons, mes bons Lorrains... *admove* » et *promove*. »

Mais Godibert croise ses bras, en disant : « Le plus souvent ! » et Doudoux, en regardant vers le lit, murmure : « Cela a la figure d'un oméga.

« — Allons donc, mes bons amis, je vais » m'enrhumer ! » reprend Baisemon en s'agitant sur le bord du lit. « Finissons-en, *ad rem*.

« — Il a raison, il faut en finir, » dit Godibert en allant prendre la seringue; puis se plaçant à l'autre bout de la chambre et visant Baisemon comme s'il tenait un fusil, il lui crie : « Y êtes-vous ? — Vous le voyez bien, » mon fils !..... — Alors... attention : je fais » feu ! »

Et, poussant de toute sa force, il asperge la nudité de Baisemon qui crie à tue-tête : « Mais,



» ce n'est pas cela... vous vous trompez, mes  
» amis, vous n'y êtes pas du tout. »

Malgré ses cris le gros malade reçoit tout le contenu de l'instrument, après quoi les deux jeunes gens sortent en riant de la chambre, et pour bien achever leur journée, ils vont dans la cour détacher Gueulard qu'ils chassent à grands coups de fouet hors la maison.

## CHAPITRE XX.

LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS.

Après l'exploit des deux jeunes gens, Perpétue est montée chez M. Baisemon pour savoir s'il est satisfait du service des deux Lorrains; la servante avait entr'ouvert doucement la porte; mais, entendant comme des gémissements sourds, elle se décide à entrer dans l'appartement, et elle voit Baisemon nageant sur son lit et se perdant sous sa couverture, parce que sa chemise mouillée s'est collée sur sa tête.

Perpétue s'arme de résolution, et elle va

bravement dépêtrer Baisemon de ses draps et de ses couvertures ; frappée de la désolation peinte sur ses traits, elle lui dit ; « Q'est-il arrivé? mon Dieu!... que signifie ce désordre? » — Ah! ma chère Perpétue, j'avais bien raison de me défier de ces deux garçons qui ont les cheveux rouges!... Qu'ont-ils donc fait?... est-ce qu'ils n'ont pas su vous administrer le purgatif? — Oui, ils me l'ont donné, mais *extra* et non *intra*. Ils m'ont aspergé... noyé... ils ont fait un bassin de mon lit; j'avais beau leur crier : « ça ne se donne pas comme ça! ils allaient toujours! — Ah! les imbéciles!... les butors! arroser ce digne M. Baisemon!... — J'ai pris un bain complet! Voilà ce que c'est que d'écouter de sots scrupules!... si je vous l'avais donné moi-même, cela aurait été si bien. — Ah! vous m'auriez fait tant de plaisir, bonne Perpétue!... vous avez la main si légère!... — Mais je gronderais nos Lorrains!... je suis très-mécontente... Je vais vous faire chauffer une chemise... Vous allez tâcher d'avoir chaud et puis ensuite je parlerai à Jean et à Pierre... Levez-vous un instant, que je refasse votre lit, que je change de draps. — Mais, digne

» Perpétue. c'est que je n'ai pas de caleçon pour  
» l'instant. — Eh! mon Dieu! je l'ai bien vu!...  
» mais que me font ces bagatelles quand il y va  
» de votre santé?... — Ah!... fille céleste...  
» comme vos soins me redonnent de la cha-  
» leur!... — Ah! Baisemon!... Baisemon!.....  
» — Tout ce que vous voudrez, divine Perpé-  
» tue! »

Lorsque la servante a fini de réchauffer le régisseur, elle descend pour donner une semonce aux jeunes gens; ceux-ci reçoivent avec assez d'indifférence les réprimandes de la domestique, ils commençaient à s'ennuyer du rôle qu'il leur fallait jouer; chacun d'eux voulait forcer Virginie à s'expliquer, et était décidé à tout tenter pour obtenir d'elle un entretien secret.

Comme si le bain eût été salutaire à Baisemon, le lendemain de cet événement il se sent assez bien pour descendre près de mademoiselle Bellavoine. Il la trouve de fort mauvaise humeur; on venait de lui donner une petite volaille que Pierre n'avait pas vidée, malgré les ordres de Perpétue, et un potage aux herbes dans lequel Jean avait mis de la bour-

rache et du pourpier au lieu de cerfeuil et d'oseille.

» Ah ! respectable Baisemon, il est temps que  
 » vous repreniez la direction de cette maison !  
 dit la vieille fille en voyant entrer son régis-  
 seur. « J'ai deux valets qui me font plus que  
 » des sottises !... Dans le commencement de  
 » leur séjour ici, cela s'annonçait bien !... Mais  
 » je ne sais ce qui leur passe par la tête, ils font  
 » tout à rebours à présent ! — Je m'en suis aperçu  
 » mademoiselle ! — N'ont-ils pas laissé écha-  
 » per Gueulard, mon fidèle gardien ! — Quoi !  
 » Gueulard n'est plus ici ! — Depuis hier on ne  
 » sait ce qu'il est devenu ! Jean et Pierre affir-  
 » ment que le chien a sauté par-dessus le mur !  
 » — Il faudrait admonester un peu ces deux  
 » valets... — Voilà un dîner détestable... je ne  
 » puis manger de cela... Ma nièce appelez donc  
 » Perpétue, que je sache ce qu'il y a dans ce  
 » potage. »

Virginie se pince les lèvres pour dissimuler un sourire, et va sonner la servante qui accourt et baisse modestement les yeux en apercevant le gros Baisemon.

« Perpétue, est-ce vous qui avez confectionné

» mon diner ? » demande mademoiselle Bella-  
voine. « — Mademoiselle, je me suis fait assis-  
» ter un peu par Jean et Pierre. — Tout cela  
» est détestable... Ces garçons n'entendent rien  
» à la cuisine. Ils m'empoisonneront quelque  
» jour... jugez-en, honnête Baisemon »

Baisemon approche de ses lèvres une cuille-  
rée de potage et la repousse bien vite, en s'é-  
criant : « Cela est horriblement sauvage ! et  
» cette volaille est d'une amertume extrême !  
» — C'est singulier, mademoiselle, ces deux  
» frères ne sont plus reconnaissables... ils m'é-  
» coutent à peine.... ils sifflent ou ils chan-  
» tent quand je leur parle. — Ils sifflent !... fi  
» donc !... je ne veux ni qu'on siffle ni qu'on  
» chante chez moi... Allez leur intimer d'avoir  
» d'autres manières, sinon je les renvoie. — J'y  
» vais, mademoiselle. Ah ! à propos... Grilloic  
» va mieux. il est levé aujourd'hui... Ah ! il faut  
» lui rendre justice, il n'a jamais chanté ici,  
» Grilloic !... Je vais tancer les deux Lor-  
» rains. »

Perpétue n'avait pas pardonné aux jeunes  
gens la manière dont ils avaient arrosé Baise-  
mon ; elle ne les voyait plus d'un bon œil, et

c'est presque avec joie qu'elle va leur transmettre les ordres de sa maîtresse. Cependant mademoiselle Bellavoine a fait placer Baisemon près du feu ; elle s'informait avec sollicitude de l'état de sa santé ; elle voulait encore lui faire prendre du sirop, ce dont le gros régisseur se défendait, lorsque Perpétue revient pâle, effarée, les yeux presque hagards, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! sainte Vierge !... Je » ne sais plus où j'en suis... Qui se serait at- » tendu !... »

Chacun regarde Perpétue, Virginie riait d'avance, parce qu'elle présume qu'il s'agit d'un nouveau tour d'un de ses amoureux ; Baisemon déjà inquiet, et mademoiselle Bellavoine toute prête à se mettre en colère.

« Qu'avez-vous encore, Perpétue ? » s'écrie la vieille fille. « — Ah ! mademoiselle, je vais » vous le dire... Mais cela est si affreux... Je ne » puis parler devant mademoiselle votre nièce !... » — Virginie, allez à votre chambre. — Pour- » quoi donc ? ma tante ? — Allez toujours, pe- » tite ; une fille bien élevée obéit et ne réplique » pas. »

Virginie s'éloigne, mais en se promettant

bien d'apprendre par Godibert ou Doudoux ce qui a bouleversé Perpétue.

La nièce éloignée, mademoiselle Bellavoine fait approcher sa servante et lui dit : « Parlez » maintenant. — M'y voici, mademoiselle. J'é- » tais allée trouver ces deux garçons, Jean et » Pierre, pour leur laver un peu à tête, comme » vous me l'aviez recommandé ; je rencontre » d'abord le plus petit dans la cour ; je lui an- » nonce que votre intention est de le renvoyer » s'il ne se conduit pas mieux. Et en effet les » escaliers ne sont ni frottés ni balayés : cela » devient un véritable désordre... Eh bien, ma- » demoiselle, croiriez-vous qu'au lieu de s'ex- » cuser, M. Pierre me répond fort malhonnête- » ment : Laissez-moi tranquille, vous m'en- » nuiez.

» — Cela est impertinent, » dit mademoiselle Bellavoine. « — Cela est même inconvenant, » ajoute Baisemon ; car en ce moment l'honnête » Perpétue vous représentait... Poursuivez, fi- » dèle servante.

» — Hélas ! je ne sais si j'oserais vous dire le » reste... c'est bien pis, ma foi !... Ce Pierre » m'avait quittée ; je vais chercher Jean, que je



» trouve dans le jardin ; je le menace également  
 » d'être renvoyé, s'il ne fait pas mieux son ser-  
 » vice... ce grand vaurien me répond aussitôt...  
 » ah ! je n'oserai jamais dire cela!...

» — Osez, Perpétue, je vous y autorise....  
 » osez, bonne fille... songez que vous n'êtes ici  
 » qu'un écho. — Eh bien!... ce Jean m'a ré-  
 » pondu : On me renverra si on veut... je  
 » m'en f...

» — Ah ! quelle horreur!... quelle abomina-  
 » tion!... dans ma demeure... dire : Je m'en...  
 » prononcer de ces mots-là !... Ah ! le miséra-  
 » ble garçon ! cela est révoltant, n'est-ce pas ,  
 » monsieur Baisemon ? — Cela est hideux, ma-  
 » demoiselle ! — Et qu'avez - vous répondu à  
 » cela, Perpétue ? — Eh ! mon Dieu ! je suis res-  
 » tée suffoquée, saisie, je n'ai rien trouvé à ré-  
 » pondre ! — Pauvre fille ! c'était bien fait pour  
 » cela!... Il faut que ces deux grossiers person-  
 » nages sortent de chez moi.... à l'instant  
 » même... qu'ils fassent leur paquet, qu'ils ne  
 » souillent plus ma demeure... Allez les chas-  
 » ser, Perpétue. — Ah ! mademoiselle, je n'ose-  
 » rai jamais... après ce qu'ils m'ont dit déjà, je  
 » crains d'en entendre bien d'autres ! — C'es

» juste, ce ne serait pas prudent. Eh bien, mon-  
» sieur Baisemon, chargez-vous de ce soin, al-  
» lez trouver ces deux garnements, réglez leurs  
» comptes, et qu'ils s'en aillent. »

Baisemon n'est pas trop satisfait d'être chargé de cette commission ; mais accoutumé à obéir aux moindres désirs de mademoiselle Bella-voine, il s'incline respectueusement et s'en va trouver les Lorrains. La vieille fille et sa servante attendent avec inquiétude le résultat de la démarche de Baisemon, elles redoutent une scène, du bruit ; mais le gros régisseur paraît l'air came et le front serein : « Tout est arran-  
» gé, » dit-il, « j'ai trouvé ces deux valets beau-  
» coup plus doux que je ne l'espérais ; ils par-  
» tirent : seulement, comme il se fait déjà tard,  
» ils m'ont demandé la permission de passer  
» encore la nuit ici ; demain de grand matin ils  
» s'éloigneront. Je n'ai pas cru devoir leur re-  
» fuser cette demande, cependant j'en réfère  
» à vos ordres, mademoiselle. — A la bonne  
» heure, qu'ils couchent encore cette nuit ; mais  
» qu'ils partent demain... car je ne puis par-  
» donner à des domestiques qui disent... ah !...  
» fi !... fi... oublions ces vilaines paroles, et

» qu'il ne soit plus question de tout ceci... »

On fait revenir Virginie, qui, au lieu de rentrer dans sa chambre, avait trouvé l'instant de rencontrer Godibert et Doudoux, et donné pour la nuit un rendez-vous à chacun de ses amoureux.

La petite nièce est revenue, les yeux baissés, prendre sa place habituelle près de sa tante; celle-ci lui donne une légère tape sur la joue et regarde Baisemon, en disant : « Quand on a » chez soi la fleur de l'innocence, on ne doit » pas l'exposer à entendre de grossiers valets... » n'est-il pas vrai, respectable Baisemon? — Je » suis de votre avis, mademoiselle, je me fais » un devoir de l'être toujours. »

Grilloie, qui est rétabli, vient présenter ses respects à sa maîtresse. La conduite incivile des protégés de madame Beuré venait de rendre au vieux paysan les bonnes grâces de sa maîtresse et de Perpétue. On lui pardonne d'avoir été malade, et on lui enjoint de reprendre ses occupations.

« Mais je croyais que mademoiselle avait » pris deux nouveaux serviteurs. » dit Grilloie.  
« — Ce n'était qu'en attendant votre guérison.

» mon pauvre Grilloie ; vous voilà sur pied , les  
» deux Lorrains partiront demain. — Ah ! c'est  
» deux Lorrains qu'étions entrés ici... Ma fine,  
» je ne les avions pas encore aperçus!... —  
» Allez, vieux Grilloie, continuez à me bien  
» servir, j'aurai toujours pour vous les mêmes  
» bontés. »

Le vieux paysan aurait pu demander quelles étaient ces bontés, quisqu'on l'avait laissé au pain et à l'eau tout le temps qu'il avait été malade ; il aime mieux croire que c'est par ordonnance du médecin qu'on l'a traité ainsi. Il faut toujours voir les choses du bon côté.

Il était huit heures et demie du soir ; mademoiselle Bellavoine, qui avait fort mal dîné, soupait, ainsi que sa nièce et Baisemon. Perpétue servait avec son zèle ordinaire, attentive, à passer la bouteille au convalescent régisseur, qui en usait comme s'il n'avait pas été malade. Grilloie était aussi là, il venait prendre les ordres de sa maîtresse relativement à des changements qu'elle voulait faire exécuter dans son potager, et la vieille fille avait poussé la bonté jusqu'à dire à Perpétue de verser à Grilloie un

demi-verre de vin , pour activer son zèle à son service.

Des pas qui se font entendre dans le corridor attirent l'attention de mademoiselle Bellavoine. « Qui vient ici ? » dit-elle : « ces deux Lorrains » se permettraient-ils de se présenter devant » moi... renvoyez-les , Perpétue, je ne veux » plus les voir... Ils viennent sans doute me de- » mander excuse pour que je les garde, mais » c'est inutile !... je ne pardonnerai pas. »

Mademoiselle Bellavoine n'avait pas achevé ces mots, que Godibert et Doudoux, ouvraient la porte et entraient dans la salle à manger ; mais leur tête haute, leur physionomie assurée et presque moqueuse, n'annonçaient pas des gens qui venaient solliciter un pardon.

« Que voulez-vous ?... que venez-vous faire » ici ? » s'écrie la vieille fille d'un ton aigre et impérieux.

« — Mademoiselle, dit Godibert, « comme nous » devons vous quitter demain, nous venons vous » rendre votre livrée, que nous ne jugeons pas » devoir emporter avec nous. »

En disant cela, il tire un caleçon qu'il tenait

roulé sous son bras et le met sur la table, Dou-doux en fait autant.

« Ils sont plus honnêtes que je n'aurais cru, » dit mademoiselle Bellavoine à Baisemon, « j'ai presque envie de leur faire cadeau de ces caleçons. »

» — Nous sentons que nous n'étions pas en état de bien servir, mademoiselle ; aussi sommes-nous décidés à nous faire soldats, mon frère et moi !

» — Oui... c'est, je crois, ce que vous pouvez faire de mieux... Allons, voilà Grilloie qui casse son verre à présent !... on ne fait donc que des sottises à mon service !... Est-ce que vous retombez malade, Grilloie ? — Non, mamzelle, non, c'est pas ça ! »

Le vieux paysan était devenu tout tremblant depuis quelques minutes, et son verre s'était échappé de ses mains ; il se glisse derrière Baisemon, et lui dit à l'oreille : « Est-ce que vous n'avez pas reconnu ces deux hommes ?... — Non, Grilloie, que voulez-vous dire ?... Que je les reconnais, moi !... malgré leurs perruques rouges ! ce sont nos deux brigands de dessus »

» la route, v'là le grand et le petit! — Ah! mon  
» Dieu! .. »

Mademoiselle Bellavoine hésitait pour faire présent des deux caleçons, lorsqu'elle voit Baisemon changer de couleur, et laisser tomber la salière qu'il venait de prendre.

« Eh bien... qu'y a-t-il donc?... voilà  
» M. Baisemon qui fait aussi des malheurs...  
» la salière renversée.... c'est de bien mauvais  
» présage... Vous avez quelque chose, monsieur  
» Baisemon? — Moi.... non.... rien, mademoi-  
» selle... un mal de gorge qui m'a pris!... »

Le régisseur se penche vers la vieille fille, et lui dit tout bas : « Grilloie a reconnu ces deux  
» hommes... je les reconnais aussi maintenant...  
» ce sont les deux voleurs qui nous ont pour-  
» suivis sur la route!.... — Juste ciel! se  
» pourrait-il!.... — C'est un complot formé de  
» longue main!... — Ah! mon Dieu!... et hier  
» ils ont fait disparaître Gueulard.... — Il est  
» probable qu'ils veulent nous assassiner cette  
» nuit.... — Je me sens défaillir, mon pauvre  
» Baisemon... — Mon Dieu, v'là mademoiselle  
» qui se pâme aussi! » s'écrie Perpétue en cou-  
» rant à sa maîtresse. Celle-ci dit à l'oreille de sa

servante ce qu'elle vient d'apprendre, et Perpétue balbutie : « j'aurais dû le deviner ce matin à leurs propos..... — Prenez garde, » dit Baisemon, « n'ayons pas l'air de les avoir re- » connus..... ils tomberaient sur nous tout de » suite... je vais aller chercher main-forte... — » Non, je ne veux pas que vous nous quittiez... » votre présence leur impose..... si vous n'étiez » plus là, qui sait à quels excès ces brigands se » porteraient envers trois pauvres femmes?..... » — Envoyez Grilloie, alors. — Je ne veux pas » qu'il nous quitte non plus. — En ce cas, » moi, je ne quitte pas la table, et je mangerai » toute la nuit. J'aime mieux mourir d'une in- » digestion que par le poignard. »

Pendant que l'on parlait bas, Godibert et Doudoux étaient allés se chauffer contre le poêle, d'où ils lorgnaient Virginie, et celle-ci riait sous cape, parce qu'elle devinait le motif de la terreur qui se peignait sur tous les visages.

Mademoiselle Bellavoine pense aussi que le parti le plus sage c'est de dissimuler jusqu'au lendemain matin; elle s'efforce de cacher sa terreur, et adresse la parole aux deux jeunes



gens, mais d'un ton aussi mielleux cette fois qu'il était aigre auparavant.

« Vous êtes donc bien décidés à vous faire  
» soldats, messieurs? — Oui, mademoiselle. —  
» Voulez-vous vous rafraîchir... prendre quel-  
» que chose avec nous?... — Nous boirons avec  
» plaisir à la santé de mademoiselle. — Perpé-  
» tue, donnez des verres, du vin à ces braves  
» garçons... et moi, demain matin, je leur  
» compterai une gratification... une bonne  
» somme d'argent, tout ce qu'ils voudront....  
» Je veux qu'ils aient longtemps de quoi boire à  
» ma santé... — Mademoiselle est trop bonne.  
» mais nous n'accepterons rien. — Oh! que si!  
» il le faudra bien.... Je suis bien maîtresse de  
» vous donner de l'argent, moi!

» — Ce que vous faites là est prodigieuse-  
ment adroit! » dit tout bas Baisemon à la vieille  
fille; « en leur offrant tout ce qu'ils désirent, cela  
» leur ôtera peut-être l'envie de vous voler. Di-  
» tes-leur aussi que vous les garderez autant de  
» jours qu'ils voudront. »

Mademoiselle Bellavoine se hâte d'engager  
les jeunes gens à ne point partir le lendemain;  
mais ceux-ci persistent, et, après avoir bu et

salué la société, ils prennent congé en annonçant qu'ils vont se coucher, et partiront de bon matin.

Les jeunes gens partis, on tient conciliabule devant Virginie, à qui l'on apprend que les prétendus valets sont deux brigands.

« Est-ce que manzelle ne les a pas recon-  
 » nus pour nos deux voleurs de la route? » dit  
 » Grilloie. « — Eux... les voleurs de la route!  
 » Mais vous êtes fou, Grilloie, ils ne leur res-  
 » semblent pas. — Oh! parce qu'ils ont des per-  
 » ruques; mais... — Mais je vous dis que les  
 » autres étaient bien plus âgés... N'est-ce pas,  
 » monsieur Baisemon? »

Baisemon ne sait plus auquel croire. L'air persuadé de Virginie ébranle sa conviction; il doute de ce qu'il affirmait un instant auparavant, et mademoiselle Bellavoine s'écrie :  
 « Grilloie, si ces deux hommes ne sont point  
 » des voleurs, je vous retiens six mois de vos  
 » gages pour vous apprendre à me faire donner  
 » de mon vin à deux manants qui ont fait les  
 » insolents chez moi. »

Grilloie reste tout saisi de cette menace, et

commence à craindre de s'être trompé. Cependant Perpétue dit à son tour :

« Mademoiselle, il est très-possible que Gril-  
» loie ne soit qu'un imbécile : ce ne serait pas  
» la première fois qu'il verrait de travers, d'au-  
» tant plus que madame Beuré la fruitière m'a-  
» vait répondu de ces deux hommes ; mais en-  
» fin, dans le doute, il me semble qu'il faut tou-  
» jours prendre ses précautions. — C'est juste,  
» Perpétue, c'est raisonnablement pensé. —  
» C'est parler comme Pallas elle-même, » dit  
Baisemon. « Prenons toutes nos précautions  
» pour n'être pas tués cette nuit. — Si nous  
» couchions tous ensemble!... » s'écrie Perpé-  
tue avec inspiration. Mais mademoiselle Bella-  
voine regarde sa servante et fronce le sourcil.  
• Y pensez-vous, Perpétue, Quelle idée vous  
» vient là ! La décence avant tout.

« Mademoiselle, quand je disais coucher en-  
» semble, je voulais dire dans la même pièce...  
» A Dieu ne plaise que j'aie d'autres pensées !—  
» Non, non, Perpétue, cela serait intolérable.  
» Mais ce qu'il est, je crois, prudent de faire,  
» c'est de ne point coucher dans nos apparte-  
» ments accoutumés.... Cela dépistera les vo-

» leurs : monsieur Baisemon et Grilloie couche-  
 » ront cette nuit dans une des pièces près de  
 » nous. Allons, Grilloie, et vous Perpétue, al-  
 » lez transporter les lits : Perpétue, vous cou-  
 » cherez dans la même chambre que moi... Je  
 » prendrai le grand salon jaune, et nous met-  
 » trons ma nièce dans le petit cabinet qui donne  
 » dedans. — Comment, ma tante, vous voulez  
 » que je change de chambre? — Oui, mon en-  
 » fant. — Mais je n'ai pas peur, ma tante... —  
 » C'est égal, ma nièce, je répons de votre per-  
 » sonne, et je dois veiller sur vous, même pen-  
 » dant que vous dormez. Quant à M. Baisemon  
 » et à Grilloie, ils coucheront dans la bibliothè-  
 » que à côté de nous. »

Cet arrangement ne plaît nullement à la jeune fille, qui avait d'autres projets pour la nuit; mais la vieille tante a décidé que cela serait ainsi. Cependant, malgré son humeur, Virginie ne peut s'empêcher de sourire; car dans les dispositions que sa tante vient de prendre, il y a quelque chose qui doit, dans sa pensée, amener de singuliers événements. Perpétue et Grilloie vont opérer la translation des lits; et pendant ce temps Baisemon continue

de boire, afin de maintenir son courage et de noyer sa frayeur.

Les deux valets viennent annoncer que tout est prêt, On s'arme de flambeaux. Mademoiselle Bellavoine prend le bras de sa nièce; Perpétue se tient tout contre Baisemon, et Grilloie ferme la marche. Au moindre bruit causé par le vent, qui souffle ce soir-là avec force dans les longs corridors de la vieille maison, chacun s'arrête en tremblant, et croit voir les Lorrains armés de poignards, ou tout au moins de couteaux. Cependant le chemin se fait sans que l'on rencontre personne. On arrive devant la porte du salon jaune : c'est une pièce immense dont on pourrait facilement faire une infirmerie : aussi aperçoit-on à peine les deux lits qu'on y a dressés pour mademoiselle Bellavoine et sa suivante. Au fond est la porte d'un vaste cabinet, qui n'a qu'une petite fenêtre grillée. C'est là qu'on a fait un lit pour Virginie. Les dames entrent dans le salon jaune; les deux hommes doivent coucher dans la bibliothèque qui est à côté. « Nous allons nous enfermer, » dit mademoiselle Bellavoine; « mais au premier bruit, » venez vite à notre aide... Nous frapperons au

» mur pour que vous entendiez mieux. — Il suf-  
 » fit, mademoiselle; reposez sans terreur; nous  
 » sommes là prêts à voler vers vous. — Nous y  
 » comptons, monsieur Baisemon : demain il fe-  
 » ra jour, et si ces deux hommes sont encore  
 » ici, nous aviserons alors aux moyens de pré-  
 » venir l'autorité. — *Fiat voluntas tua.* Bonsoir  
 » de rechef. »

Perpétue ferme la porte, mademoiselle Bellavoine envoie sa nièce se coucher dans le cabinet, et pousse la précaution jusqu'à fermer à double tour la porte de son réduit. Puis la vieille tante se met au lit, en invoquant tous les saints du paradis pour que les voleurs ne découvrent point son asile, et Perpétue va en faire autant sur un lit de sangle qu'elle a dressé à l'autre bout du salon, afin de ne pas entendre de trop près mademoiselle Bellavoine qui, en dormant, ronfle comme un portefaix.

Virginie s'est couchée avec humeur, en envoyant au diable sa tante et Perpétue; elle est indignée d'être enfermée dans le cabinet, elle est furieuse de n'avoir pas couché comme à l'ordinaire dans sa chambre; car il faut que vous sachiez qu'à force de regarder sa serrure,

elle était parvenue à ôter les vis et à les replacer sans qu'on s'aperçût de rien ; elle pouvait donc, dans la nuit, jouir de sa liberté malgré le double tour donné à sa porte. Elle n'attendait que l'occasion d'en profiter, et ce jour-là même cette occasion s'était présentée. Virginie avait rencontré séparément Godibert et Doudoux ; chacun de ces messieurs l'avait suppliée de lui accorder un moment de tête-à-tête, et à chacun Virginie avait répondu : « Je vous attendrai » cette nuit, et pour que vous ne vous trompiez » pas, je mettrai un bouchon de paille à la porte » de ma chambre. »

L'intention de Virginie n'était pas de rester dans sa chambre qui se trouvait entre sa tante et Perpétue ; afin de jaser sans crainte d'être entendue, elle avait songé à se rendre dans la bibliothèque qui était située à l'autre bout du corridor ; c'est là qu'elle avait été attacher un bouchon de paille pour servir d'indication aux deux jeunes gens auxquels elle compte avouer que ce n'était ni l'un ni l'autre qui avait touché son cœur. Mais les nouvelles dispositions prises par la vieille tante ont rendu inutiles toutes les combinaisons de la jeune fille ; il n'y a pas

moyen de sortir du cabinet dans lequel on l'a enfermée; il faut donc y rester en enrageant; Virginie prend le parti d'y dormir, c'est ce que l'on peut faire de mieux pour oublier ses ennuis.

Baisemon et Grilloie sont entrés dans la bibliothèque où leur lit est dressé. Le régisseur, qui a beaucoup bu pour se donner du courage, n'a gagné à cela qu'une grande envie de dormir; il se dépêche de se fourrer entre ses draps en murmurant : « Grilloie, vous ferez en » sorte de ne pas me réveiller... la petite nièce » nous a juré que ces deux garçons n'étaient » pas des voleurs... Par conséquent, vous êtes » une bête, mon brave Grilloie; dormons tran- » quillement.

» — Et moi, je vous dis que ce sont les deux » hommes de la route. Oh! je les ai reconnus! » on a beau dire... vous êtes bien heureux d'a- » voir tant de courage... Allons, le v'là qui dort » déjà comme un sabot! »

Baisemon était endormi; Grilloie, qui est loin d'être rassuré, promène des regards craintifs autour de lui, et envie la tranquillité du régisseur; il cherche comment il pourrait se don-



ner du courage , ou tout au moins un sommeil aussi prompt , et il se rappelle que dans la précipitation que l'on a mise à faire transporter les lits , on n'a pas songé à ôter le couvert du souper. « Il doit y avoir encore du vin , » se dit Grilloie , « il n'y a rien de tel que le vin pour » chasser la peur ; allons chercher la bouteille , » je la finirai ici. »

Grilloie sort , tenant sa lumière en avant , tremblant toujours , mais capable de s'exposer à tout pour avoir une bouteille de vin. Il arrive à la salle où l'on a soupé ; il trouve ce qu'il voulait , il met la bouteille sous son bras , et se hâte de regagner la bibliothèque. Au moment d'entrer , le vieux jardinier aperçoit un gros bouchon de paille attaché au bouton de la porte , et que Baisemon n'avait pas remarqué en entrant dans cette pièce , parce qu'il était déjà à moitié endormi.

Grilloie avance sa lumière , examine ce bouchon de paille , et se dit : « C'est drôle ça.... » est-ce que c'te chambre est à vendre ?.... ou ben est-ce qu'on a mis ça là... comme un » signal... pour se reconnaître ? »

Le vieux paysan commence par ôter le bou-

chon de paille , parce qu'il ne se soucie pas qu'on vienne les trouver , puis il va l'attacher à la porte du salon jaune , en se disant : « Si on » va gratter là , mamzelle Perpétue entendra , » elle appellera , et nous aurons le temps de » nous reconnaître. »

Enchanté de son idée , Grilloie rentre dans la bibliothèque , il s'y enferme , il avale d'un trait le contenu de la bouteille , et se jette sur le lit , où il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Baisemon.

Les jeunes gens étaient rentrés chacun dans leur chambre , n'ayant garde de se rien dire l'un à l'autre du bonheur qu'ils espéraient pour la nuit. Ils attendaient que tout fût calme dans la maison. Godibert quitte le premier sa chambre , il ne prend pas de lumière , cela pourrait le trahir , d'ailleurs les amoureux aiment assez l'obscurité. Le ci-devant cuirassier traverse la cour , n'ayant plus à redouter les aboiements de Gueulard , il monte l'escalier , entre dans le corridor où il sait qu'est le logement de Virginie , et tâtonne à chaque porte , jusqu'à ce que sa main rencontre le bouchon de paille.

« C'est là , » se dit Godibert, et il veut entrer ; mais la porte est fermée en dedans.

« Qu'est-ce que cela signifie ? la petite aurait-elle changé d'idée, et ne voudrait-elle plus me recevoir ?..... oh ! je ne serai pas si près d'elle pour rien ! j'entrerai, dussai-je briser la porte... Cependant tâchons de trouver un moyen qui fasse moins de bruit. »

Godibert tâtonne de nouveau, il s'aperçoit que cette porte est à deux battants, et comme on a oublié de mettre ce qui assujettit l'un des côtés au plancher, en poussant avec un peu de persévérance les tours s'échappent du pêne, et les deux battants s'ouvrent.

Godibert est entré, son cœur bondit de joie, il se donne à peine le temps de repousser la porte, il ne pense qu'au bonheur qu'il va goûter près de Virginie. Il marche, les mains en avant, il ne va pas loin sans rencontrer un lit, et ce lit est occupé, une respiration assez forte l'atteste.

« Elle dort ! » se dit Godibert ; « pardieu, je serais bien sot si je ne profitais pas de l'occasion ! ce n'est pas sans peine d'ailleurs !.... et je l'ai bien gagné ! »

En un instant le jeune homme s'est débarrassé de ce qui le gêne, il se fourre dans le lit, près de Perpétue qui rêvait à Baisemon, et se sent réveillée par de tendres baisers. Elle crie d'abord; mais bientôt elle s'apaise, en balbutiant d'une voie étouffée : « Vous n'êtes donc » pas un voleur ?

» — Un voleur ! » dit Godibert : « mais je » suis ton amant !... je suis celui qui t'adore !... » qui ne s'est introduit ici que pour te voir !... »

Perpétue ne trouve plus rien à répondre ; elle se soumet de fort bonne grâce, en regrettant que le jeune homme ne se soit pas déclaré plus tôt, et Godibert se dit : Ce n'est pas tout-à-fait ce que j'espérais !... c'est s'ingulier, pour une jeunesse ; mais il faut prendre les choses » comme elles sont.»

Doudoux, toujours timide et prudent, n'est sorti de sa chambre qu'une heure après Godibert, tant il craint de compromettre celle qui veut bien le recevoir la nuit. Enfin, il se met en route à tâtons, comme Godibert, et comme celui-ci il s'arrête au bouchon de paille ; il n'a pas la peine d'enfoncer la porte qui n'était que poussée. Il entre dans le salon jaune. Après

une heure donnée à l'amour , Godibert s'était endormi : c'était peu pour un cuirassier, c'était beaucoup pour le compagnon de Perpétue. Le hasard veut que Doudoux porte ses pas d'un autre côté , il arrive au lit de la tante qui ronflait, suivant sa vieille habitude.

« Elle jouit d'un heureux sommeil ! » se dit Doudoux. « O fille de Paphos, je vais donc connaître près de toi les joies réservées aux bienheureux ! je vais atteindre au troisième ciel... » Dieu de Guide et de Cythère, je te remercie ! »

En disant cela, le jeune homme ôtait tout ce qui aurait pu l'embarrasser pour arriver au troisième ciel. Bientôt il est près de la dormeuse, elle se réveille et veut crier ; comme Godibert, il étouffe ses cris par des baisers ; on le bat on le pince, on le repousse, mais en vain. « C'est un Cosaque, » murmure la vieille tante ; « que les décrets de la Providence s'accomplissent !... »

Vous pensez sans doute qu'il fallait que Doudoux fût bien novice pour s'abuser ainsi ; il l'était beaucoup en effet ; il est un âge où l'on

a tant d'illusions ! un autre où l'on a tant d'imagination ! un autre où l'on n'a plus rien du tout !

Le jour succéda à la nuit : c'est dans l'ordre. Il faut qu'il y ait éclipse de soleil pour que cela n'arrive pas ainsi ; mais , comme il n'y avait point d'éclipse le lendemain de cette nuit mémorable , nos deux amoureux en s'éveillant se virent couchés , l'un près d'une vieille douairière , l'autre contre une vilaine cuisinière. Tout deux se frottent les yeux , doutant encore de ce qu'ils voient : ils sautent en bas du lit , en jurant comme des damnés. Pour augmenter leur colère , les deux femmes s'éveillent et se permettent de les regarder tendrement.

« Il y a de quoi se pendre ! » dit Godibert.  
« — Je n'en relèverai pas ! » dit Doudoux. Cependant la colère des jeunes gens ne peut pas tenir contre la surprise qu'ils éprouvent en regardant dans le lit l'un de l'autre ; un rire fou s'empare d'eux ; mais , s'apercevant que leurs dames font un mouvement pour se lever , et ne voulant pas s'exposer à voir au grand jour ce qu'ils ont adoré la nuit , ils s'emparent à la hâte de leurs vêtements , et se sauvent comme si des furies les poussaient.

Alors mademoiselle Bellavoine et Perpétue s'aperçoivent , chacune assise sur son séant : elles poussent de profonds soupirs ; la vieille tante s'écrie : « Ah ! Perpétue !... quelle nuit !... » — Ah ! quelle nuit, mademoiselle ! »

« — Ces deux scélérats sont entrés ici pendant notre sommeil !... — Oui, mademoiselle... Oh ! ils avaient des rossignols ! et de fameux !... — Le respectable Baisemon avait raison... ce sont des Cosaques déguisés !... — Oui, mademoiselle... Oh ! ils sont conduits en vrais Pandours.... Le ciel m'est témoin que je me suis défendue tant que j'ai pu !... mais contre la force , que voulez-vous faire , mademoiselle ?... — Moi, j'ai combattu le démon des ongles et des pieds... mais il m'a vaincue... Ah ! Perpétue... c'était bien la peine de porter des caleçons jusqu'à soixante-cinq ans pour finir... — Par être cosaquée , n'est-ce pas, mademoiselle ?... — Mais du moins, Perpétue, que jamais votre bouche ne divulgue les événements de cette nuit ! — Oh ! je n'ai garde ; il y va de notre honneur !..... personne que nous ne saura ce secret !

« — Excepté moi ! » se dit Virginie , qui , l'oreille collée contre la porte du cabinet , écoutait la conversation de sa tante et de Perpétue.



## CHAPITRE XXI.

### LES HANNETONS.

---

Les jeunes gens étaient sortis de la maison sans regarder derrière eux ; ils couraient de toutes leurs forces , tenant une partie de leurs vêtements sous leurs bras et oubliant qu'ils n'étaient qu'à demi-habillés ; mais l'un avait entrevu le genou de Perpétue , l'autre le sein de mademoiselle Bellavoine , et il y avait bien de quoi faire sauver les plus intrépides.

Ils s'arrêtent pourtant , parce qu'ils sont obligés de reprendre haleine. Ils sont dans la campagne ; heureusement il est grand matin , et personne ne les a rencontrés dans leur toi-

lette de nuit. Ils s'habillent vivement, tout en se disant : « C'est une infamie!... c'est une » horreur!... — Cette hargneuse Perpétue n'a » eu garde de me détromper!... oh! .. l'infâme » cuisinière ! Je me disais aussi... il y a un goût » d'oignon dans ces baisers-là!... — Moi, j'a- » voue que je n'ai pas eu le moindre soupçon, » d'autant plus qu'on avait la petite culotte de » finette... et je sais, à n'en pas douter, que » mademoiselle Virginie en porte... Il paraît » que la tante en met aussi!... qui diable au- » rait deviné cela?... Qui aurait cru cette petite » Virginie capable de nous jouer un tour pa- » reil?... car c'est elle qui m'avait donné ren- » dez-vous dans cette chambre... Il y avait un » bouchon de paille à la porte, c'était convenu. » — C'est absolument comme pour moi... un » bouchon de paille... et il y était bien, ce » maudit bouchon ! — Vous voyez qu'elle se » moquait de nous deux!.. — C'était bien la » peine de nous battre pour elle... — Je la dé- » teste autant que je l'aimais! — Je ne puis plus » la souffrir ! — Je retourne à Belleville. — Et » moi à Paris. — Adieu, monsieur Godibert... » sans rancune. — Oh! nullement, monsieur

» Doudoux!... nous n'avons pas été plus heu-  
 » reux l'un que l'autre... — Vous ne lui repar-  
 » lerez plus, n'est-ce pas? — Jamais! et vous  
 » ne chercherez plus à la revoir? — Je m'en  
 » garderai bien. — Adieu donc! — Bon voyage!»

Les deux rivaux se donnent la main et se séparent. Ils étaient sincères alors et avaient bien l'intention de tenir la promesse qu'ils venaient de se faire mutuellement; mais les serments d'amour ne valent pas mieux que les autres! Trouvez-m'en donc que l'on ait respectés.

Baisemon et Grilloie ne s'éveillent que fort tard; ils se regardent avec cette satisfaction que l'on éprouve assez ordinairement après avoir bien reposé: « Ma foi, Grilloie, la nuit a été fort bonne!... » dit Baisemon en se levant. « J'ai dormi tout d'un somme! — Moi de même, » j'en n'ai pas entendu le moindre bruit! — Ni moi. — Vous vous étiez trompé, Grilloie, ces hommes n'étaient pas des voleurs!... — Dame! » faudra voir s'ils n'ont rien emporté. — Allons » nous informer si ces dames ont bien reposé.»

Baisemon va heurter à la porte du salon

jaune, que Perpétue avait refermée après la fuite des deux jeunes gens.

« C'est nous, mademoiselle, » dit Baisemon; « peut-on vous présenter ses devoirs? »

Perpétue était levée, elle vient ouvrir, sans lever les yeux sur Baisemon. Mademoiselle Bellavoine était encore au lit où elle toussait beaucoup plus que d'ordinaire.

« Votre nuit a-t-elle été paisible, mademoiselle? » dit Baisemon en s'inclinant devant le lit.

« — Ah!... comme cela, mon cher Baisemon, comme cela!... est-ce que vous n'avez entendu aucun bruit cette nuit? — Aucun, mademoiselle... — Allons, tant mieux!... moi... j'ai eu un terrible cauchemar!... je m'en ressens encore!... — C'est cela que mademoiselle tousse beaucoup ce matin; et vous, bonne Perpétue? — Moi, j'ai fait des rêves qui m'ont bien agitée! — Vous voyez cependant que nous nous inquiétons à tort!.. ces deux Lorrains sont probablement partis... — Allez vous en assurer, mon cher Baisemon; s'ils ne l'étaient pas, dites-leur que décidément je leur pardonne et les garde à mon service. — Quoi!

» mademoiselle. — Oui, j'ai réfléchi... ces jeu-  
» nes gens peuvent s'amender... se corriger...  
» Il ne faut pas fermer aux pécheurs les voies  
» du salut... dites-leur qu'ils auront tous les  
» jours du vin à discrétion... — Du vin? ma-  
» demoiselle! — Oui, monsieur Baisemon. —  
» Je vais obéir, mademoiselle. » Baisemon sa-  
lue et sort du salon jaune, en se disant : « Le  
» roi François I<sup>er</sup> avait raison : *Souvent femme*  
» *varie!* mais voilà une vieille fille qui s'y prend  
» bien tard pour varier! »

Baisemon revient bientôt annoncer que les deux domestiques<sup>1</sup> sont partis, mais qu'ils n'ont rien volé.

« Ah! ils ont fait bien pis! » murmure mademoiselle Bellavoine en levant les yeux au ciel. Virginie était sortie de son cabinet, elle avait l'air plus moqueur qu'à l'ordinaire, et il lui échappait des éclats de rire toutes les fois qu'elle regardait sa tante ou Perpétue; mais ces deux dames étaient trop préoccupées des souvenirs de la nuit pour remarquer la gaieté de la jeune fille.

« Coucherez-vous encore cette nuit dans le  
» salon jaune, ma tante? » demande Virginie

d'un air malin. « — Non, ma nièce, je pense » que c'est inutile. nous reprendrons tous nos » locaux respectifs. »

On reprend la vie uniforme et monotone que l'on menait chez mademoiselle Bellavoine avant que les deux jeunes gens n'y entrassent; mais leur absence est vivement sentie. La vieille tante se permet de pousser de temps à autre de longs soupirs; Perpétue se plaint de n'avoir plus personne pour l'aider; Virginie se dépite de ne plus trouver l'occasion de s'amuser; Grilloie dit qu'il a trop d'ouvrage, et Baisemon a remarqué que Perpétue n'est plus en extase devant lui. La maison semble triste; on recommence à trembler la nuit, et on frémit en songeant que l'on n'a plus Gueulard pour faire le guet.

Cependant le printemps ramenait les feuilles et les doux ombrages; la campagne redevenait riante, mais le soleil semblait craindre de pénétrer dans la vieille maison, où l'on gardait Virginie.

M. Troupeau avait écrit plusieurs fois à sa tante, et dans chacune de ses lettres, il lui mettait: « M. le comte n'est pas encore revenu

» de son voyage ; mais il m'a écrit qu'il était  
» toujours dans les mêmes intentions ; veillez  
» donc sur Virginie comme sur la lampe mer-  
» veilleuse des *Mille et une Nuits*, j'irai la re-  
» chercher dès que vous me l'ordonnerez , et je  
» me flatte que vous reviendrez avec elle près  
» de nous. »

« Nous avons le temps, » disait la tante ;  
« puisque ce seigneur est toujours en voyage ,  
» je puis bien encore garder ma nièce près de  
» moi. Tu ne t'ennuies pas chez ta tante, n'est-  
» ce pas, Virginie ?

« — Oh ! non, ma tante ! » répondait la  
jeune fille en bâillant de manière à se déchirer  
les oreilles.

Un matin, le vent, la pluie ou le temps font  
tomber tout un pan de mur de la maison de  
mademoiselle Bellavoine, et fléchir le plancher  
de la salle à manger. Aussitôt la terreur s'em-  
pare de Baisemon ; il prétend que le plafond  
de sa chambre menace ruine, qu'il est impru-  
dent de rester dans une maison qui peut s'é-  
crouler sur ses habitants. Pour preuve, il fait  
remarquer qu'il ne peut y faire un pas, sans  
que le plancher crie sous ses pieds, ce qui

n'avait rien de surprenant, vu la grosseur du personnage ; mais Virginie se joint à Baisemon, Perpétue déclare qu'elle ne descendra plus à la cave, dont les voûtes sont criblées de lézardes ; on persuade la vieille tante, qui consent à quitter sa demeure jusqu'à ce qu'on y ait fait les réparations nécessaires.

Mademoiselle Bellavoine possédait une autre maison dans le centre de la ville ; elle ne l'habitait pas, parce qu'on y entendait le bruit de la rue ; c'est pourtant là qu'elle se résout à se loger, jusqu'au moment où elle ramènera sa nièce à Belleville.

Cette nouvelle demeure n'a point de jardin, mais elle est située dans la rue la plus fréquentée de la ville. Virginie saute de joie en se trouvant dans une maison d'où l'on aperçoit les passants, et quoiqu'on lui donne une chambre sur le derrière, elle se promet de s'en dédommager toutes les fois que sa tante aura le dos tourné.

Les beaux jours sont revenus. Un matin, étant allée se placer à une fenêtre, pendant que mademoiselle Bellavoine faisait les cartes avec Perpétue, pour savoir s'il reviendrait des



Cosaques dans le pays, Virginie aperçoit un jeune homme qui s'avance d'un air pensif. Son cœur a battu avec violence, ses joues se colorent d'un vif incarnat. « C'est lui ! » se dit-elle, « oh ! c'est bien lui !... M. Auguste Montreville... mais il ne me voit pas... il ne lève pas la tête... que je suis malheureuse !... mon Dieu ! est-ce qu'il va passer comme cela ?... »

Virginie regarde autour d'elle, elle n'aperçoit que ses ciseaux ; elle les jette bien vite par la fenêtre ; c'était un vieux moyen de comédie ; mais les vieux moyens réussissent toujours. Dans sa précipitation, Virginie avait lancé ses ciseaux sur la tête d'Auguste ; elle pouvait le blesser, ce qui eût été une manière peu agréable de se faire remarquer : heureusement les ciseaux glissent sur le chapeau et tombent aux pieds du jeune homme.

Auguste s'arrête, ramasse les ciseaux et regarde en l'air ; la jeune fille crie qu'elle va descendre les chercher. Elle descend en effet ; mais la porte de la rue est toujours fermée, et c'est Grilloie qui en garde la clé sur lui. Virginie ne se rebute pas, elle va trouver le vieux domestique, et lui dit : « Grilloie, j'ai laissé

» tomber quelque chose par la fenêtre, ouvrez-  
 » moi vite la porte. — Mademoiselle, je vais al-  
 » ler chercher ce que vous avez laissé tomber,  
 » il m'est défendu de vous ouvrir sans l'ordre  
 » de votre tante. — Mais je veux moi-même  
 » chercher mes ciseaux... on va les ramasser...  
 » les prendre... dépêchez-vous donc de m'ou-  
 » vrir... — Je vais demander à votre tante si...  
 » — Grilloie... mon bon Grilloie... comment,  
 » vous me refusez?... ma tante n'en saura  
 » rien... elle fait les cartes avec Perpétue... »

La jeune fille a passé sa main sous le men-  
 ton du vieillard, elle le cajole, lui fait de pe-  
 tites mines; il y avait dans les yeux, dans les  
 manières de Virginie, quelque chose à quoi  
 l'on ne pouvait résister, alors même qu'on  
 n'était plus en âge d'en profiter. Le vieux Gril-  
 loie se laisse aller au charme, il va ouvrir la  
 porte de la rue en disant : « Eh bien, allez  
 » chercher vos ciseaux, puisque vous en avez  
 » si envie!... »

Virginie est déjà dans la rue. Auguste atten-  
 dait avec les ciseaux à la main; il n'avait pas  
 eu le temps de reconnaître la personne qui par-  
 lait de la fenêtre, il est bien surpris en voyant

devant lui la fille de M. Troupeau. Virginie feint aussi l'étonnement.

« Quoi ! c'est vous, mademoiselle... — C'est  
 » vous, monsieur ! ah ! que c'est singulier de  
 » nous retrouver ici !... — Vous n'habitez donc  
 » plus Belleville, mademoiselle ? — Monsieur,  
 » je suis chez ma tante. Il y a déjà plusieurs  
 » mois que mes parents m'ont envoyée ici pour  
 » faire plaisir à ma tante ; mais, moi, ça m'en-  
 » nuie beaucoup de lui faire plaisir... et je vou-  
 » drais bien retourner à Belleville.... Encore  
 » n'avons-nous pas toujours demeuré dans une  
 » maison aussi agréable !... nous avons passé  
 » l'hiver dans une espèce de prison située au  
 » bout du pays... on ne voyait, on n'entendait  
 » personne... Ah ! je suis sûre que j'y ai mai-  
 » gri... vous devez me trouver changée, n'est-  
 » ce pas, monsieur ? »

Virginie a débité tout cela avec la précipitation de quelqu'un qui se dédommage d'une longue privation. Auguste sourit ; et comme il ne répond pas assez vite au gré de la jeune fille, elle reprend en baissant les yeux :

« Pardon, monsieur, tout ce que je vous dis

» là vous intéresse peu, et cela doit vous être  
 » bien égal que je me sois amusée ou non!...  
 » — Mademoiselle, excusez-moi si je ne vous ai  
 » pas répondu sur-le-champ; c'est que votre  
 » présence inattendue m'a rappelé... tant de  
 » choses... que je voulais oublier!... — Cela  
 » vous contrarie de me voir!... — Non, made-  
 » moiselle, non... ce n'est pas cela... mais je  
 » me reporte à Belleville, au temps que j'y ai  
 » passé... et mille circonstances... dont je vou-  
 » drais perdre le souvenir!... — Vous n'habitez  
 » donc plus chez M. Vauxdoré?... — Non, ma-  
 » demoiselle... j'ai quitté Belleville... il y a  
 » déjà longtemps... je suis retourné à Paris...  
 » mais j'ai un parent qui possède ici une assez  
 » jolie maison... Ayant été un peu malade cet  
 » hiver, on m'a conseillé de venir passer le  
 » printemps à la campagne... c'est pour cela  
 » que je suis ici. — En effet... vous êtes pâli...  
 » changé même... Ah! vous avez quitté Belle-  
 » ville... et... et Adrienne, il y a longtemps  
 » que vous l'avez vue?... »

La figure d'Auguste se rembrunit; cepen-  
 dant il affecte un air d'indifférence, en répon-  
 dant : « Je n'ai pas rencontré mademoiselle

» Adrienne depuis que j'ai quitté la maison de  
» son oncle, et je ne pense pas avoir désormais  
» aucune occasion pour la revoir. »

Virginie a peine à cacher le plaisir que lui cause ce qu'elle vient d'entendre. Elle lève les yeux sur Auguste, en murmurant : « Quoi !... » vous ne désirez plus la voir?...

« — Mamzelle!... mamzelle... vot' tante » vous appelle ! » crie Grilloie en paraissant » sur le seuil de la porte.

» Ah! mon Dieu!... ma tante me demande... » déjà rentrer!... que je suis malheureuse!... » Oh! si vous saviez combien je m'ennuie!... » et personne n'a la complaisance de venir me » distraire... j'aurais eu encore tant de choses » à vous demander. — Mademoiselle, je serai » charmé de vous rencontrer, et si...

» — V'là vot' tante qui vient! » En disant ces mots, Grilloie tire Virginie par sa robe et la force à rentrer avant d'avoir pu répondre à Auguste.

La tante ne venait pas, Grilloie avait eu une fausse peur ; mais il a fermé la porte, et Virginie est obligée de remonter au salon.

Dès ce moment la jeune fille ne peut plus

rester en place ; elle n'a qu'une pensée , qu'un désir, c'est de revoir Auguste, c'est à lui qu'elle songe continuellement. Ce n'est plus un sentiment de coquetterie qui fait travailler cette jeune tête si vive et si folle, Virginie ne se reconnaît plus, elle se surprend à rêver, à soupirer, et elle s'écrie avec effroi :

« Mon Dieu ! qu'ai-je donc?... est-ce que je  
 » vais devenir triste... ou bête comme M. Dou-  
 » doux... Pourquoi penser toujours à M. Au-  
 » guste... qui, sans doute, ne pense pas à moi.  
 » Mais s'il y pensait cependant... comment le  
 » savoir... il faudrait le revoir... le rencontrer.  
 » Je ne sors jamais... je suis, comme dans une  
 » prison... je veux sortir, moi... ou je tomberai  
 » malade ! c'est indigne de garder une pauvre  
 » fille comme une serine ! »

Virginie s'est remise bien souvent contre la fenêtre, mais elle n'a pas revu passer le jeune musicien. Elle emploie une nouvelle tactique pour en venir à ses fins : elle se rapproche de Baisemon, tourne et passe à chaque instant près de lui, le regarde, lui sourit, lui fait de ces petites mines enjôleuses dont la rusée sait déjà que les hommes ne savent point se garder.

Et, en effet, le gros Baisemon, qui n'avait jamais vu la jolie petite nièce le regarder d'un air si aimable, et montrer tant de déférence pour ce qu'il dit, devient tout gauche, tout embarrassé, tout hébété chaque fois que Virginie est près de lui; mais Baisemon ayant fort peu de chose à faire pour prendre un air stupide, en ne remarque point le changement qui s'opère en sa lourde personne, excepté celle qui le fait naître et qui avait intérêt à le remarquer.

Un jour, que le doux soleil du printemps invitait à la promenade, Virginie dit à sa tante : « Je voudrais bien aller un peu dans la » campagne... il n'y a pas de jardin pour se » promener ici... et je suis bien sûre de ne plus » avoir d'appétit si je ne sors pas. Vous savez, » ma tante, que depuis quelques jours je ne » mange presque pas!..... c'est parce que je ne » prends plus d'exercice, et si ça continue, je » ne mangerai plus du tout!

« — C'est vrai, mon enfant, » répond mademoiselle Bellavoine, « tu manges moins qu'autrefois, tu es moins gaie... tu as moins de » couleurs. C'est comme moi... depuis mon » cauchemar!... — Moi, c'est parce que je ne

» me promène pas , ma tante..... — C'est bien  
 » embarrassant... je ne puis pas te promener...  
 » la marche me fatigue... j'ai envie de te ren-  
 » voyer à Belleville... — Oh! non , ma tante...  
 » je ne veux pas y retourner sans vous .. et rien  
 » ne nous presse... d'ailleurs papa doit venir  
 » nous chercher. — Mais si tu tombais malade?  
 » — Laissez-moi me promener un peu , ça me  
 » rendra mes couleurs et mon appétit. — Tu  
 » ne peux pas sortir seule , mon enfant ; avec  
 » Perpétue même cela ne serait pas décent!....  
 » Deux femmes sont souvent insultées... lors-  
 » qu'elles se croient à l'abri de toute attaque! »

Et la vieille tante accompagne ces mots d'un long soupir.

• Mais, ma tante, est-ce que M. Baisemon ne  
 » pourrait pas me donner le bras? certainement  
 » il ne me laissera pas insulter, lui »

Baisemon , qui est présent à cette conversa-  
 tion , s'empresse de s'écrier en frappant sur  
 son gros ventre : « Je répondrais de vous sur  
 » moi-même , mademoiselle , dans le cas où  
 » votre respectable tante me jugerait digne de  
 » vous servir de mentor.

» — Alors , honnête Baisemon , allez prome-



» ner cette petite , je la laisse sans crainte sortir  
 » avec vous , bien persuadée que vous veillerez  
 » sur son innocence.... — Comme si c'était la  
 » mienne , mademoiselle..... »

Virginie est allée mettre un petit chapeau de paille qui lui sert trop rarement, et elle revient prendre Baisemon, qui se sent tout ému en sortant avec la jeune fille.

« Allons par là! » dit Virginie en indiquant une rue qui donne sur la campagne, parce qu'elle a vu Auguste se diriger de ce côté.

« — Nous irons où vous voudrez, mademoiselle, » répond Baisemon en souriant et en passant le bout de sa langue sur ses lèvres, afin de leur donner plus de vermillon. Virginie a mis son bras sous celui de son gros cavalier, et elle le force à marcher vite; Baisemon souffle et balbutie de temps à autre: « Est-ce que mademoiselle ne serait pas d'avis de se reposer un moment? — Mais non, je ne suis pas lassé! »

Virginie fait promener Baisemon pendant deux heures; elle ne rencontre pas Auguste, il faut rentrer sans l'avoir vu. Baisemon est sur les dents, la sueur lui coule du front sur le nez,

et du nez sur le menton ; il se retourne pour s'essuyer le visage , et Virginie lui dit avec malice : « Qu'avez-vous donc, monsieur Baisemon ? » votre figure est toute luisante. — Ce n'est rien, mademoiselle!..... — Est-ce que vous pleurez ? — Bien au contraire, mademoiselle ! — Est-ce que vous mettez de la pommade sur vos joues ? — Jamais je n'ai falsifié ma peau, mademoiselle. — C'est singulier, vous avez l'air d'un homme de cire ! — Vous êtes trop bonne, mademoiselle. »

On rentre; Virginie mange avec appétit; Baisemon boit comme quatre, et mademoiselle Bellavoine pense qu'en effet la promenade est une chose salutaire.

Le lendemain, Virginie emmène Baisemon et le fait promener encore plus longtemps; elle ne rencontre pas Auguste, et le gros régisseur est obligé de changer de chemise en rentrant ; mais lajeune fille lui a dit qu'elle aimait beaucoup se promener avec lui, qu'elle lui trouvait l'air d'un grotesque, et Baisemon pense qu'on peut bien suer un peu pour s'entendre dire de ces choses-là.

Pour la troisième promenade, Virginie a di-

rigé ses pas vers un petit bois qui domine une riante prairie ; Baisemon a commencé un discours sur les beautés de la nature et les plaisirs de la campagne, lorsque sa jeune compagne lui dit vivement : « Chut ! taisez-vous !... et asseyons-nous là... — Comment, mademoiselle ? » — Je vous dis que je veux m'asseoir là. »

Cette proposition est loin de déplaire à Baisemon, il est seulement surpris que Virginie désire se reposer ; il n'a pas aperçu un jeune homme qui est assis au pied d'un arbre à trente pas plus loin ; Virginie a vu et reconnu Auguste, qui est plongé dans ses réflexions et ne semble pas remarquer qu'il y a du monde près de lui ; Virginie se laisse aller au pied d'un bouquet de chêne ; Baisemon en fait autant, il s'adosse à un arbre, et se trouve placé de manière à ne point voir Auguste, tandis que Virginie ne le perd pas de vue.

« Qu'on est bien ici, dit la jeune fille » en se couchant à demi sur l'herbe.

» — Mais oui, mademoiselle, on n'est pas trop mal... Cependant je me suis un peu luxé le genou en m'asseyant. — Que c'est gentil de s'étendre sur le gazon ! — Non seulement

» c'est gentil... mais c'est encore c'est... ça....  
 » Est-ce que cela ne vous donne pas... mille jo-  
 » lies idées, mademoiselle? — Ça me donne  
 » envie de dormir... — Si cela vous est agréa-  
 » ble, je ne vois pas pourquoi vous vous refuse-  
 » riez ce plaisir. — Mais vous me tiendrez com-  
 » pagnie, monsieur Baisemon? — Je m'en ferai  
 » un devoir, mademoiselle. »

Aussitôt Virginie ferme les yeux et feint de se laisser aller au sommeil; Baisemon ferme les yeux, mais il n'a pas besoin de feindre, ses lourds esprits sont bientôt engourdis. Lorsque Virginie est certaine que son compagnon est endormi, elle se lève et va s'asseoir un peu plus loin : Auguste est toujours livré à ses pensées, il n'a pas tourné la tête du côté de la jeune fille, qui s'impatiente, et n'ose faire du bruit de crainte d'éveiller Baisemon.

« Ce n'est pourtant pas à moi à l'aller trou-  
 » ver, » se dit Virginie « mais s'il ne me voit pas.  
 » Nous resterons donc ainsi sans nous parler...  
 » Ah! tant pis!... Baisemon a le sommeil dur...  
 » il ne s'éveillera pas! »

Et Virginie pousse un petit cri comme si elle venait d'apercevoir une bête venimeuse. Ce cri

est entendu d'Auguste; il se lève, s'approche et sourit en reconnaissant mademoiselle Troupeau qui rougit de plaisir d'avoir réussi à faire venir le jeune homme près d'elle.

« Que vous est-il arrivé, mademoiselle? J'ai  
» entendu comme un cri de frayeur... et je ne  
» savais pas être si près de vous... — Ah! mon-  
» sieur! j'ai eu bien peur! je suis encore toute  
» tremblante... — Qu'avez-vous donc vu est-ce  
» une couleuvre? — Oh! non, grâce au ciel....  
» mais c'est une chenille <sup>g</sup>.... une énorme  
» chenille qui était sur moi!... et j'ai une peur  
» terrible des chenilles! — Ah! ah! ce n'est que  
» cela! me voilà plus tranquille!... — Cela vous  
» fait rire, parce que j'ai de l'aversion pour les  
» chenilles!... mais au moins ne riez pas si  
» haut... vous pourriez réveiller mon gardien...  
» — Comment! vous avez un gardien?... — Sans  
» doute... ma tante ne m'aurait pas laissé sortir  
» seule... c'est son régisseur qui m'accompagne  
» partout; et tenez, le voyez-vous au pied de  
» cet arbre? — Ce gros homme qui ronfle là-  
» bas?... — C'est M. Baisemon, l'homme en  
» qui ma tante a le plus de confiance. — Je  
» vois, mademoiselle, que votre gardien en a

» aussi beaucoup en vous, car il dort bien paisiblement!... Me permettez-vous de vous tenir un moment compagnie?... »

Virginie ne répond pas; elle se contente de sourire et de faire signe à Auguste de s'asseoir près d'elle sur le gazon.

On est très-bien sur l'herbe pour causer; d'ailleurs on est bien partout avec une jolie femme; mais l'ombrage, la verdure et la solitude ajoutent aux charmes que l'on goûte près d'elle. Le petit bois était déjà couvert, l'herbe était épaisse, et comme Baisemon n'était là que pour ronfler, on pouvait se croire sans témoins.

Cependant la conversation est languissante entre Virginie et Auguste; celui-ci est rêveur et distrait; la jeune fille est toute surprise du trouble de son âme, et presque attristée de ses nouvelles sensations. Elle lève parfois les yeux sur son voisin, mais rarement ses regards rencontrent ceux du jeune homme, qui contemplant des fleurs qu'il éparpille dans ses doigts. Ils échangent seulement quelques mots de loin à loin.

« Vous pouvez donc sortir à présent, made-

» moiselle! — Oui, monsieur, on me permet  
 » d'aller me promener avec M. Baisemon; j'en  
 » profite... je sors tous les matins. Et vous aussi,  
 » monsieur? — Moi?... oui, je me promène  
 » souvent... c'est ce qu'on a de mieux à faire à  
 » là campagne... Et jusqu'à ce que je retourne  
 » à Paris... — Est-ce que vous pensez déjà à re-  
 » tourner à Paris? — Mais... peut-être... je ne  
 » sais... Rien ne me presse, au fait! »

Un long silence succède. Les traits de Virgynie ont pris une expression de tristesse qui ne leur est pas habituelle. Auguste est retombé dans sa rêverie; il semble avoir oublié que quelqu'un est près de lui. C'est Virginie qui rompt la première le silence :

« Vous étiez bien pensif tout à l'heure, mon-  
 » sieur, car vous n'aviez pas remarqué qu'il ve-  
 » nait du monde près de vous. — En effet, ma-  
 » demoiselle; quelquefois nos souvenirs nous  
 » reportent si bien au passé, que le présent a  
 » cessé d'être à nous! — Il faut que ces souve-  
 » nirs-là soient bien agréables, pour qu'on s'y  
 » abandonne entièrement! — Agréables!... pas  
 » toujours... Mais les plus tristes sont ordinai-  
 » rement ceux que nous conservons le plus long-

» temps. — Ah!... et... vous ne voulez pas me  
 » dire à quoi vous pensiez?... — Je ne le puis  
 » pas, mademoiselle.... — Pourquoi cela?...  
 » Est-ce que vous seriez fâché si je... Mon Dieu!  
 » je ne sais pas comment dire... Mais enfin... si  
 » votre tristesse diminuait en me contant vos  
 » chagrins... Est-ce que cela ne s'est pas vu  
 » quelquefois?... »

Auguste sourit et regarde Virginie : « Vous  
 » êtes bien faite pour consoler... et faire ou-  
 » blier!... Mais peut-être n'y gagnerais-je qu'un  
 » chagrin de plus!... — Que voulez-vous dire?... »

Le jeune homme soupire et se tait. Le temps  
 s'écoule, et Virginie dit en soupirant aussi :  
 « Je crois qu'il faut que nous rentrions... sans  
 » quoi ma tante ne nous laisserait plus sortir.  
 » — En ce cas, je vous laisse, mademoiselle ; car  
 » je pense que l'on doit m'attendre aussi. »

Auguste se lève, salue Virginie, et s'éloigne.

« Il ne m'a pas seulement demandé si je  
 » viendrais ici demain ! » se dit la jeune fille en  
 suivant Auguste des yeux. « Quel singulier jeune  
 » homme!... Il ne parle pas... ne regarde pas...  
 » n'est pas enfin comme tous les autres!... C'est  
 » peut-être pour cela qu'il me plaît davantage. »



Virginie va pousser Baisemon, qui ouvre les yeux en balbutiant : « Mon Dieu ! où sommes-  
» nous donc, mademoiselle ? — Mais tout simplement dans le petit bois où nous nous sommes assis après notre promenade. — Ah ! c'est vrai... Est-ce que vous avez dormi aussi, mademoiselle ? — Certainement... je m'éveille à l'instant... Ah ! c'est bien amusant de dormir ainsi sur l'herbe.... — Mais oui.... ça fait du bien. — Vous avez des couleurs superbes, monsieur Baisemon... vous ressemblez à une pivoïne. — Ah ! mademoiselle... j'aurais beau dormir, je ne serai jamais aussi joli que vous ! — Nous reviendrons encore demain nous reposer ici, n'est-ce pas ? — Je n'y vois aucun inconvénient... — Mais nous ne dirons pas à ma tante que nous dormons ; elle aurait peur que je ne fusse piquée par quelque bête !... — Il me semble qu'avec votre caleçon vous pouvez braver les insectes décrits par M. Buffon, et tout le règne animal. — C'est ce que je fais aussi, monsieur Baisemon, je brave tout absolument ! Mais levez-vous, donnez-moi le bras, et retournons chez ma tante. »

Les promeneurs sont retournés chez made-

moiselle Bellavoine, l'un enchanté d'arriver frais et dispos, au lieu d'être en nage comme aux précédentes promenades ; l'autre désirant déjà être au lendemain pour retourner dans le petit bois.

Ce lendemain est venu, et Virginie presse Baisemon de sortir, et elle le conduit à l'endroit où ils se sont reposés la veille : ses yeux regardent au loin, mais ils n'aperçoivent pas Auguste.

« Asseyons-nous et dormons, » dit Virginie du ton d'une personne qui veut être obéie.

Baisemon s'incline et s'assied, en se disant :  
 « Il me paraît que la petite nièce devient comme  
 » les marmottes ; mais dormir est un plaisir bien  
 » innocent, et j'aime beaucoup mieux cela que  
 » d'aller courir *per montes et vitulos* ! »

Baisemon a fermé les yeux ; Virginie a rouvert les siens ; elle les porte à chaque instant vers la campagne, en se disant :

« Viendra-t-il?... Mon Dieu!... s'il allait ne  
 » pas venir!... il m'a quittée si froidement  
 » hier!... Il ne pense pas à moi.. il ne m'aime  
 » pas!.... et moi!.... J'étouffe.... j'ai envie de

» pleurer... Il me semble que je suis trop serrée  
» dans mon corset... Ah!...»

Mais celui qu'elle désire paraît enfin : la jeune fille respire plus librement ; l'expression du plaisir ranime sa piquante physionomie. Auguste vient s'asseoir près de Virginie, qui est à dix pas de Baisemon.

« Votre compagnon dort donc toujours ? » dit Auguste en souriant. — « Mais oui... c'est ce qui » fait le charme de sa société. Cependant si » vous avez envie de causer avec lui, je vais l'é- » veiller... — Oh ! n'en faites rien, de grâce ! je » suis trop heureux que cela me procure le plai- » sir de vous tenir compagnie... — Vraiment ! » Est-ce que cela vous fait plaisir de me trouver » ici ? — C'est cet espoir qui m'y a ramené. »

Virginie n'a jamais éprouvé autant de plaisir qu'en cet instant. Quelques mots d'Auguste viennent de faire plus que tous les compliments et les déclarations qu'elle a reçus jusqu'alors. Elle n'ose cependant se livrer à sa joie, car Auguste est presque aussi réservé que la veille ; mais Virginie le trouve un peu moins rêveur ; leur conversation est plus animée, plus suivie ;

et cette fois, en se quittant, ils se disent : « A  
» demain. »

Le lendemain, Virginie ne manque pas de conduire Baisemon au petit bois, et de lui dire :  
« — Asseyons-nous, et dormons. » Le gros ré-  
gisseur veut essayer de faire un peu de conver-  
sation ; mais la jeune fille lui ferme la bouche  
sur-le-champ, en s'écriant : « Nous avons le  
» temps de causer chez ma tante ; je viens ici  
» pour dormir. Aimez-vous mieux que je vous  
» fasse courir deux heures au soleil dans la cam-  
» pagne ? — Oh ! non, mademoiselle ! — En ce  
» cas, monsieur Baisemon, faites comme moi :  
» fermez les yeux. »

Auguste ne manque pas de venir s'asseoir  
près de Virginie. Ce qui n'était d'abord qu'une  
distraction agréable acquiert bientôt un charme  
puissant. Qui pourrait n'en pas trouver dans la  
compagnie d'une jeune et jolie fille, qui ne  
cherche pas à cacher la joie que lui cause notre  
présence ? Quoique Auguste veuille se tenir sur  
ses gardes, quoiqu'il se soit promis de ne plus  
aimer, parce qu'il a toujours été malheureux  
en amour, il ne peut s'empêcher de trouver  
Virginie séduisante, aimable, et surtout d'une

originalité piquante, dont il fait honneur à la candeur de son âme.

A chaque entretien Auguste perd de sa froideur, Virginie de son embarras. Soit calcul, soit hasard, la jeune fille a soin, lorsque Baisemon est endormi, de quitter sa place, et chaque jour elle en choisit une plus éloignée du dormeur. D'abord Auguste se tenait assis à quelques pas de Virginie; petit à petit il s'est rapproché; il a pris et caressé la main de la jeune fille; puis cette main est restée dans la sienne pendant tout le temps que dure leur entretien.

Pourtant Auguste n'a pas encore fait cet aveu qu'une femme brûle d'entendre lorsqu'elle brûle d'y répondre. Auguste regarde Virginie tendrement, parfois il serre avec passion la main qui est dans la sienne; mais d'autre fois, ses yeux distraits se reportent ailleurs. Il soupire et semble éprouver quelque chagrin.

« Je veux qu'il se déclare; je veux qu'il me dise qu'il m'aime, car je veux qu'il m'épouse! » Voilà ce que se dit Virginie en se rendant un matin dans le bois avec Baisemon, qui devient encore plus gros depuis qu'on le fait dormir dans la journée.

Lorsque Auguste est venu s'asseoir près d'elle, Virginie amène la conversation sur les projets de ses parents, enfin elle lui fait part des intentions du comte de Senneville, et du désir qu'on a de la voir devenir comtesse.

Auguste a écouté tout cela beaucoup trop tranquillement au gré de la jeune fille, qui aurait voulu le voir entrer en fureur aux premiers mots de ce mariage. Il s'est contenté de retirer sa main, qui tenait celle de Virginie, et de porter ses regards vers la terre. Pas un mot, pas une exclamation ne lui échappe; Virginie a cessé de parler depuis longtemps, et rien n'interrompt le silence qu'ils gardent tout deux.

Trompée dans son espérance, Virginie laisse retomber sa tête sur sa poitrine; deux grosses larmes brillent dans les yeux de cette jeune fille, qui jusqu'alors avait ri de celles que l'amour fait répandre. Auguste, en se retournant, aperçoit ces pleurs qu'elle ne cherche pas à retenir. Vivement ému à ce spectacle, il entoure Virginie de son bras, et la presse doucement contre lui en s'écriant : « Pourquoi pleurez-vous? — Parce que cela vous est égal qu'on » veuille me marier au comte de Senneville. —

» Vous voudriez donc que cela ne me fût pas  
» égal?... Oui... je croyais que cela vous aurait  
» fait du chagrin..... — Vous désirez donc que  
» je vous aime?... — Sans doute... je vous aime  
» bien, moi! — Vous m'aimez!..... chère pe-  
» tite!... ah! vous le croyez!..... mais ce n'est  
» qu'un sentiment passager... une illusion de  
» votre cœur.... A votre âge on croit si vite que  
» l'on aime... mais ce n'est pas encore une pas-  
» sion profonde, et l'on en guérit facilement!  
» — Et moi, monsieur, je sais bien que je vous  
» aime.... que cela ne se passera pas.... ne me  
» croyez point si cela vous déplaît; cela n'em-  
» pêchera pas que ce ne soit. — Il se pour-  
» rait!... être aimé par un cœur si naïf, si neuf!  
» je serais trop heureux... Mais quand même je  
» vous aimerais, à quoi cela me servirait-il,  
» puisque vous épouserez le comte de Senne-  
» ville? — Ah! si vous m'aimez, ce n'est pas  
» lui que j'épouserai! — Mais vos parents ont  
» résolu ce mariage. — Et si je ne veux pas,  
» moi... il me semble que cela me regarde d'a-  
» bord. — Mais ils ne voudraient pas de moi,  
» simple artiste, pour leur gendre... Oubliez-vous  
» la mine qu'ils ont faite en apprenant ce que

» j'étais ? — Je vous dis que l'on me donnera  
 » celui que je voudrai ; que mes parents ne fe-  
 » ront que ma volonté.... oh ! ce n'est pas cela  
 » qui m'inquiète ; mais puisque vous ne m'ai-  
 » mez pas..... — Eh ! qui pourrait ne pas vous  
 » aimer?... — Mais vous, apparemment !... —  
 » Ah ! Virginie ! vous ne le croyez pas !.... —  
 » Si, je le crois.... Vous êtes encore distrait....  
 » rêveur !... vous pensez à d'autres !... — Non !  
 » désormais je ne penserai plus qu'à vous... »

Auguste serrait Virginie contre son cœur ; la jeune fille semblait toujours douter de son amour, et, pour le lui prouver, qui sait jus-  
 qu'où il serait allé !...

Mais on était dans la saison des hannetons ; il y en avait en quantité sur l'arbre au pied duquel dormait Baisemon. Je ne sais si les hannetons faisaient aussi l'amour ; ce qu'il y a de certain, c'est que deux des plus gros, qui s'étaient attachés ensemble d'une façon singulière, culbutèrent de l'arbre et tombèrent positivement sur le nez du dormeur.

Baisemon s'éveille en se frottant le nez, il se frotte ensuite les yeux ; puis il cherche la jeune fille dont on lui a confié la garde, et qu'il croit



endormie près de lui ; il ne la trouve pas à la place où elle s'était d'abord assise. Il s'inquiète.... se lève, fait quelques pas, et pousse un cri en apercevant Virginie dans les bras d'un jeune homme qui paraît très-entreprenant ! Il était temps que les hannetons tombassent sur le nez de Baisemon !...

« O Jéhovah ! » s'écrie Baisemon en considérant le groupe qui est devant lui, « suis-je » éveillé !... ou tout ceci n'est-il que chimère et » déception?... »

Auguste s'est bien vite reculé de quelques pas ; Virginie, sans paraître troublée, regarde Baisemon, et lui rit au nez en disant : « Ah ! » monsieur Baisemon, que vous avez l'air drôle ! » vous me faites des yeux qui n'ont pas le sens » commun !

« — Mademoiselle... c'est que je suis si surpris... si suffoqué... — Remettez-vous et » approchez... Cela vous suffoque de me voir cau- » ser avec monsieur?... — Si votre tante savait ! » je serais perdu, mademoiselle. — Non, mon- » sieur Baisemon, vous ne seriez pas perdu ; » car savez-vous qui est monsieur ? — Je n'ai

» pas cet honneur.—C'est M. le comte de Senneville. — Le comte de Senneville!... »

La figure de Baisemon s'épanouit tandis qu'il murmure : « Oh ! alors, c'est bien différent ! » Auguste regarde Virginie avec étonnement ; elle lui dit à l'oreille : « Laissez-moi faire, ne » me démentez pas!... — Mais pourquoi me » faire passer pour le comte?... on finira tôt ou » tard par savoir que je ne le suis pas... — En » attendant, nous pourrons nous voir tant que » nous voudrons... — Mais après?... — Après, » nous verrons... Taisez-vous. »

Auguste se dit : « L'amour donne de la ruse » aux femmes les plus simples ; une coquette » n'aurait rien imaginé de mieux que cela. »

Baisemon s'avance vers Auguste, le dos courbé, la tête basse, et avec l'air de la plus profonde humilité.

« Monsieur le comte veut-il me permettre » de déposer mes respects à ses pieds?... »

« — C'est M. Baisemon, » dit Virginie, « le » régisseur de ma tante. Il est rempli de com- » plaisance pour moi ; aussi, monsieur le comte, » je vous le recommande. »

Auguste salue Baisemon qui a l'air d'avoir

envie de lui baiser la main. Le gros régisseur reprend : « Nous allons nous rendre chez ma-  
» demoiselle Bellavoine, qui sera enchantée de  
» voir M. de Senneville.

» — Non, » dit Virginie, « M. le comte ne  
» veut pas encore aller chez ma tante : il est  
» ici... incognito ; il désirait me voir, causer  
» avec moi ; mais il a des raisons pour ne point  
» se rendre maintenant chez mes parents... il  
» leur ménage une surprise. Ainsi, monsieur  
» Baisemon, nous espérons que vous serez dis-  
» cret, nous y comptons même ; vous ne direz  
» pas un mot de monsieur.

» — Ah ! c'est différent, mademoiselle, du  
» moment que cela oblige M. le comte...

» — Oui, monsieur Baisemon, » dit Au-  
guste, « vous me ferez beaucoup de plaisir en  
» ne parlant pas de moi. — Cependant vous ne  
» devez pas douter du bonheur que fera naître  
» votre arrivée. — Cela se peut, mais je ne suis  
» pas pressé d'en être témoin.

» — Nous ne sommes pas pressés, » reprend  
Virginie ; « ainsi, monsieur Baisemon, vous  
» vous tairez, c'est chose convenue ; nous con-  
» tinuerons nos promenades comme à l'ordi-

» naire, et M. le comte viendra nous rejoindre  
» ici pour causer avec moi ; car nous avons  
» beaucoup de choses à nous dire : quand on  
» doit se marier ensemble, il est bien naturel  
» de désirer d'abord de faire connaissance.  
» Adieu, monsieur le comte, adieu, à demain,  
» n'est-ce pas ?.. — Ah ! vous devez être cer-  
» taine de mon exactitude!..

» — Monsieur le comte, je vous prie d'agréer  
» de rechef l'expression de mes très-humbles  
» regrets. »

Baisemon salue de nouveau Auguste, qui  
s'éloigne en regardant tendrement Virginie ; et  
celle-ci, passant son bras sous celui de son ca-  
valier, l'entraîne chez sa tante en lui disant :  
« Quand je serai mariée, je vous bourrerai de  
» confitures et de bonbons. »

## CHAPITRE XXII

### LA VOLONTÉ D'UNE JEUNE FILLE.

Les promenades au bois continuaient ; on y rencontrait toujours Auguste , qui venait s'asseoir et causer avec Virginie ; mais Baisemon ne dormait plus ; il aurait cru manquer de respect au comte en s'endormant près de lui. D'ailleurs il se rappelait avec quelle chaleur les jeunes gens causaient lorsque les hannetons l'avaient éveillé ; et , quoique les deux amants fussent à ses yeux comme fiancés , il jugeait prudent de leur faire société.

La compagnie de Baisemon gênait les jeunes gens ; on ne pouvait plus lui dire : Retournez-

vous et dormez. On trouvait bien moyen de s'adresser mille choses qu'il n'entendait pas, mais on ne décidait rien, et il aurait fallu prendre un parti pour parvenir à se marier.

« Pourquoi donc M<sup>r</sup> le comte ne se présente-t-il pas chez mademoiselle votre tante, » disait Baisemon toutes les fois qu'il rentrait avec Virginie. « Il a ses raisons apparemment ; » il attend... des papiers... des titres... Que sais-je, moi? — Est-ce qu'il voudrait faire avoir une décoration à M. Troupeau? — Je crois que oui. — Ah! quelle joie cela lui ferait! c'est là sans doute la surprise qu'il lui ménage? — Je puis vous assurer que mon père sera très-surpris. »

Il y avait déjà quelque temps que les promenades avaient lieu et que les amants se voyaient tous les jours, lorsqu'une après-midi, un cheval s'arrête devant la demeure de mademoiselle Bellavoine; un cavalier en descend, attache sa monture, prend son portemanteau et frappe fortement à la porte. Grilloie ouvre, et monsieur Troupeau entre tout-à-coup dans le salon où la société est réunie.

« Papa! » s'écrie Virginie en restant toute

saisie. « Mon neveu ! » dit mademoiselle Bellavoine.

« — Bon ! » se dit Baisemon , « voici le papa ;  
» le gendre l'attendait sans doute ; nous aurons  
» bientôt la surprise.

» — Oui , ma chère tante ; oui , ma fille , c'est  
» moi-même ! vous ne m'attendiez pas , hein ?  
» Permettez d'abord , ma tante... »

M. Troupeau va embrasser mademoiselle Bellavoine , il en fait autant , mais avec beaucoup plus de plaisir , à sa fille ; ensuite il tend la main à Baisemon , et la lui serre longtemps ; il n'est pas jusqu'à Perpétue à laquelle il ne fasse un sourire gracieux.

« Je vous dirai donc , ma tante , que , voyant  
» le temps s'écouler , je me suis décidé à venir  
» vous chercher. Ma femme s'ennuie horrible-  
» ment depuis que nous ne sommes plus que  
» nous deux. C'est assez naturel , elle n'a jamais  
» été si longtemps séparée de sa fille. Vous nous  
» avez promis de revenir à Belleville avec Virgi-  
» nette ; je viens réclamer l'exécution de cette  
» promesse ; si M. Baisemon peut vous accom-  
» pagner , cela doublera notre satisfaction , et  
» vous serez toute portée à Belleville pour assis-

» ter à certaine cérémonie qui, je l'espère, ne  
» tardera pas infiniment. »

M. Troupeau se frotte les mains en finissant de parler. Virginie change de couleur, et Baisemon sourit.

« Vous avez fort bien fait de venir nous  
» chercher, mon neveu, » répond mademoiselle Bellavoine. « Il y a déjà longtemps que je vou-  
» lais vous ramener votre fille ; mais elle se  
» plaît beaucoup dans ce pays... elle me priait  
» chaque jour d'attendre encore... — Ma tante,  
» c'est que je me trouve très-heureuse d'être  
» chez vous.

» — Bien, ma fille, très-bien, » dit Troupeau en prenant la main de sa fille, « je suis flatté  
» de vos sentiments pour notre respectable  
» tante, et j'ose croire que pendant votre séjour  
» chez elle vous ne lui avez donné aucun sujet  
» de mécontentement.

» — Non, mon neveu, je suis satisfaite de la  
» docilité de cette petite ; de votre côté, vous  
» verrez tout ce qu'elle a gagné dans ma so-  
» cietà. — J'en suis plus que persuadé, ma tante,  
» et maintenant je vous demanderai la permis-



» sion d'aller ôter mes bottes, vu que le cheval  
» m'a un peu froissé les mollets. »

Perpétue s'empresse de conduire M. Troupeau à la chambre que lui indique sa maîtresse. Le père de Virginie ôte ses bottes, son habit de voyage, se met à son aise enfin ; mais toujours avec la plus grande décence, pour reparaître devant sa tante qui fait hâter le repas du soir, afin que son neveu soit plus tôt libre d'aller se reposer. Pendant ce temps Virginie est bien préoccupée ; l'arrivée de son père la contrarie, et cependant elle sent qu'il faut que ses amours aient un dénouement ; mais elle craint de ne plus pouvoir aller promener avec Baisemon ; alors où verra-t-elle Auguste, et comment pourra-t-elle s'entendre avec lui ?

M. Troupeau fait honneur au souper de sa tante ; on y décide que l'on partira pour Belleville le surlendemain, et que Baisemon sera du voyage. Ce prompt départ n'arrange pas la jeune fille ; mais ne pouvant s'y opposer, elle feint d'être enchantée. Vers la fin du repas, M. Troupeau engage sa fille à rentrer, ayant dit-il, à parler d'affaires de famille avec mademoiselle Bellavoine. Virginie se doute bien

qu'il va être question de son mariage, avec le comte ; mais elle obéit, elle prend sa chandelle, souhaite le bonsoir, et va se coucher, en disant : « Arrangez mon mariage avec le comte » si cela vous amuse ; moi, j'en ai arrangé un » autre qui m'amusera beaucoup plus. »

Lorsque Virginie n'est plus là, M. Troupeau se rapproche de sa tante et de Baisemon, en disant : « Nous pouvons maintenant causer de » la grande affaire... du futur mariage de ma » fille. J'ai pensé, ma chère tante, qu'il était » plus convenable d'éloigner Virginie. — Oui, » mon neveu, cela est plus décent. Eh bien, le » comte de Senneville est-il revenu, le ver- » rons-nous bientôt ? — Ma tante, monsieur de » Senneville n'est point encore de retour ; mais » j'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de » lui. Il est plus que jamais dans les mêmes » sentiments. J'ai sa lettre sur moi, me per- » mettez-vous de vous en faire la lecture... — » Je vous y autorise, mon neveu. »

M. Troupeau tire son portefeuille, il en sort une lettre qui est enveloppée avec soin dans du papier joseph ; il la passe sous le nez de sa tante et de Baisemon, en leur disant :

« Comme on sent que cela vient d'un grand seigneur ! » Elle embaume !... — Elle est aux quatre fruits ! » dit Baisemon. « — Je lis :

« *Mon digne ami...* » C'est moi que le comte appelle son digne ami... « *mon digne ami, je voudrais déjà être aux pieds de votre charmante fille dont je raffole plus que jamais...* » Il en raffole... vous le voyez .. « *plus que jamais ; mais un diable d'homme, à qui j'ai gagné quelque cent napoléons est parti pour Londres sans s'acquitter : je cours après lui, et je reviens ensuite former la douce chaîne de l'hymen avec cette jolie Virginie, qui fera la plus charmante petite comtesse que l'on ait encore vue...* » Ma fille fera une charmante petite comtesse... Quel joli style !... « *Adieu, cher beau-père, permettez-moi ce nom !...* » Si je lui permets ! .. Dites donc, ma tante, il me demande la permission !... ces gens de cour sont d'un poli outré ! *permettez-moi ce nom ! Tout à vous,* DE

» SENNEVILLE. » Et puis, par post-scriptum : « *Je tâcherai de vous rapporter quelque chose d'Angleterre.* » Voilà la lettre, ma chère tante, vous voyez que ce mariage peut être regardé comme fait. — Dieu merci ! mon neveu. —

» Mais que peut-il vouloir me rapporter d'An-  
 » gleterre ? — « Peut-être des poires ! » dit Baise-  
 mon d'un air malin. « — Oh ! mieux que cela..  
 » c'est quelque surprise qu'il me ménage !...  
 » Ah !... je voudrais qu'il fût déjà de retour !...  
 » il me tarde tant de le voir conduire ma fille  
 » à l'autel... — Il va peut-être rester encore  
 » longtemps en Angleterre ! » dit mademoiselle  
 Bellavoine en secouant la tête ; « s'il poursuit  
 » un débiteur, cela peut le mener loin... ce se-  
 » rait contrariant ! — Oui, car je ne vous cache  
 » pas, ma tante, que mon épouse et moi nous  
 » ne vivrons que du jour où le comte sera notre  
 » gendre. »

Baisemon ne disait rien ; mais il souriait , se  
 retournait sur sa chaise , pinçait sa bouche , et  
 semblait brûler d'envie de parler ; n'y tenant  
 plus enfin, il laisse échapper ces mots : « Vous  
 » n'attendrez peut-être pas si longtemps que  
 » vous croyez !... »

» — Comment ? que voulez-vous dire , mon-  
 » sieur Baisemon ? — Moi... mais , hum !...  
 » rien. — Pardonnez-moi, mon cher monsieur  
 » Baisemon, vous avez un air qui dénote quel-  
 » que chose.. — Mon neveu a raison, honnête

» Baisemon, je crois que vous avez quelque  
 » chose à nous apprendre. — Mais, mademoi-  
 » selle, en vérité. .. Après tout... pourquoi ne  
 » parlerais-je point, puisque je vais faire des  
 » heureux!... Eh bien, mademoiselle et mon-  
 » sieur, je vais tout vous dire... Je m'expose à  
 » vos reproches peut-être; mais, comme le dit  
 » fort bien un sage... je ne sais plus lequel, en  
 » toute chose il faut considérer la fin!... c'est ce  
 » que j'ai pensé, et cela m'absoudra, je l'espère,  
 » à vos yeux.

» — Ah! mon Dieu! est-ce qu'il a encore  
 » volé une culotte! » se dit Troupeau, effrayé du  
 long préambule de Baisemon.

» — Nous vous écoutons, monsieur Baise-  
 » mon, » dit mademoiselle Bellavoine en se re-  
 dressant sur sa chaise, et le gros régisseur re-  
 prend son récit.

« — Depuis quelque temps je donnais le  
 » bras à mademoiselle Virginie qui avait des in-  
 » quiétudes dans les jambes, et éprouvait le  
 » besoin de la promenade. D'abord nous mar-  
 » chames au hasard; puis nous dirigeames no-  
 » tre course vagabonde vers un joli petit bois  
 » qui est à peu de distance de la ville. Nous

» nous y reposâmes ; ensuite, inspirés par l'om-  
 » brage , la verdure et le silence, nous y fîmes  
 » plus encore...

» — Qu'y fîtes-vous donc ? » s'écrie M. Trou-  
 peau avec impatience.

« — Nous y dormîmes. Mademoiselle votre  
 » fille semblait enchantée de dormir sur l'her-  
 » be, je ne crus pas devoir m'opposer à cet in-  
 » nocent désir. Mais un jour, en m'éveillant....  
 » qu'aperçus-je auprès de la jeune vierge.... un  
 » homme, un fort joli homme qui causait avec  
 » elle...

» — Un homme avec ma nièce !... Ah ! mon-  
 » sieur Baisemon... — Un joli homme près de  
 » ma fille !... — Calmez-vous de grâce !... Stu-  
 » péfait d'abord, j'allais faire une scène... je ne  
 » sais pas ce que j'aurais fait... mais cet homme  
 » se nomma... et je n'eus plus la force de gron-  
 » der.... Vous ne devinez pas qui c'était.... —  
 » Eh bien, achevez donc..... — Le comte de  
 » Senneville !... — Le comte de Senneville !...  
 » il se pourrait ? En effet, c'est un joli homme !  
 » Et il était ici ?... — Et il y est toujours ; de-  
 » puis un mois nous le rencontrons tous les  
 » matins. Je voulais le présenter sur-le-champ

» à mademoiselle Bellavoine ; il a désiré diffé-  
» rer.... il veut vous faire une surprise et m'a  
» supplié de garder le silence ; c'est pourquoi je  
» n'avais rien dit.

» — Mais j'espère, monsieur Baisemon , que  
» vous n'avez pas redormi depuis ?

» — Oh ! je n'ai eu garde ; mademoiselle ! Da  
» reste, le comte se conduit avec une grande  
» décence près de sa future. Il voulait seule-  
» ment causer avec elle avant l'hymen pour  
» connaître la portée de son esprit , et je crois  
» qu'il en est satisfait. — Quoi ! ma petite-nièce  
» voyait monsieur de Senneville, et ne m'en a  
» rien dit ! qui eût cru cela de cette enfant ? —  
» Il faut lui pardonner , ma tante ! le plaisir de  
» causer avec un comte !..... Quant à moi , je  
» suis enchanté que monsieur de Senneville  
» soit ici... depuis un mois, dites-vous?...  
» mais ne voilà que quatre jours qu'il m'écrit  
» qu'il part pour l'Angleterre. — Il n'y aura  
» pas été !... c'était une ruse !... — N'importe,  
» dès demain je le surprendrai. Vous irez ,  
» comme à l'ordinaire, promener avec ma fille,  
» je vous suivrai de loin et je rirai bien en me  
» montrant au comte. — C'est ce que je pen-

» sais. — Oui, mon neveu, il faut forcer mon-  
 » sieur de Senneville à cesser ce mystère qui  
 » pourrait compromettre la réputation de ma  
 » nièce. — Calmez-vous, ma tante, c'était une  
 » fantaisie!..... une bizarrerie de grand sei-  
 » gneur ; mais demain nous le prenons au gîte!  
 » Jusque-là, silence! monsieur Baisemon, pas  
 » un mot à ma fille. — Comptez sur ma dis-  
 » crétion, monsieur Troupeau; ainsi vous ne  
 » m'en voulez pas d'avoir servi les désirs du  
 » comte? — Nullement! vous avez très-bien  
 » fait, mais demain!... Oh! demain nous allons  
 » rire!... — C'est mon opinion. »

On va se coucher, impatient d'être au len-  
 demain. Mademoiselle Bellavoine n'est pas fort  
 contente de la dissimulation de sa petite-  
 nièce; mais comme Baisemon ne cesse de ré-  
 péter : « En toute chose, il faut considérer la  
 » fin, » la tante se calme en songeant que la fin  
 » sera le mariage.

Me laissera-t-on aller promener ce matin?»  
 Telle est la première question que Virginie s'a-  
 dresse en s'éveillant le lendemain de l'arrivée  
 de son père. « Si on me le défend, où reverrai-  
 » je Auguste!... nous devons retourner demain



» à Belleville... J'espère bien qu'il m'y suivra...  
» mais pourtant je voudrais le voir, lui parler  
» auparavant. »

La jeune fille est agréablement surprise lorsqu'à l'heure habituelle de ses promenades, elle voit Baisemon prendre son chapeau en lui disant : « Je suis à vos ordres, mademoiselle. —  
» Est-ce que nous pouvons aller promener monsieur Baisemon ? — Certainement, mademoiselle. — Mais mon père ? — Il ne le trouve pas mauvais ; je lui ai demandé la permission pour vous ce matin. — Ah ! monsieur Baisemon, vous êtes un gros amour !..... — Toujours prêt à vous servir, mademoiselle. »

Virginie a passé son bras sous celui du régisseur. On se rend au petit bois. Chemin faisant, Baisemon dit à la jeune fille : « Puisque voilà monsieur votre père ici, il me semble que monsieur le comte devrait renoncer à son incognito. — Oui, il faudra bien qu'il y renonce..... Nous allons parler de cela ce matin. »

Auguste n'était pas encore au bois ; mais il ne tarde pas à arriver. Il est frappé du trouble de Virginie qui lui dit : « J'ai bien des choses

» à vous apprendre... Monsieur Baisemon, pendant que je vais causer avec M. le comte, ayez donc la bonté de veiller à ce qu'on ne vienne pas nous interrompre. — Avec infiniment de plaisir, mademoiselle. »

Les jeunes gens s'asseyent sur une tertre de de gazon ; et Baisemon, les laissant causer, s'éloigne en se frottant les mains avec satisfaction , puis va guetter l'arrivée de M. Troupeau auquel il a indiqué le petit bois.

Le père de Virginie ne tarde pas à se montrer. Baisemon va au-devant de lui.

« Et-il arrivé ? » dit Troupeau. « — Oui , il vient de venir.... il cause avec mademoiselle votre fille... avançons, nous allons les surprendre.... — Oh ! oh ! ce pauvre comte !.... je ris d'avance de ce qu'il va dire ! mais puisqu'il sera mon gendre, cela ne peut pas le facher ! .... il est fort aimable, il va rire avec nous. — C'est mon opinions. »

Baisemon conduit tout doucement Troupeau près des jeunes gens.... Auguste pour consoler Virginie l'embrassait tendrement, au moment où le gros régisseur dit : « Les voilà !... »

M. Troupeau a regardé et il pousse un cri de

« fureur, et il jette des regards enflammés de colère sur les deux amants et sur M. Baisemon, en s'écriant : « Quelle horreur!.. quelle indignité!... Ah! monsieur Baisemon! Il faut que vous soyez bien bête! »

Baisemon ouvre ses yeux tant qu'il peut et ne comprend rien à la colère de Troupeau. Son étonnement cesse lorsque celui-ci lui serre fortement le bras en disant : « Où avez-vous pris que c'était là le comte de Senneville?... un artiste!... un musicien!... qui se permet d'embrasser ma fille!... — Ah! mon Dieu!... je tombe en ruines!...

« — Et vous, monsieur!... comment pouvez-vous avoir l'audace!... oser aimer ma fille... la fiancée .. la future... la promise du comte de Senneville!... et quand même elle ne serait pas tout cela, vous ai-je permis, autorisé à faire la cour à ma fille?... Et vous, Virginie!... vous ne pouviez pas croire que monsieur était le comte, puisque vous connaissiez M. le comte de Senneville... Ah! Virginie!... vous me navrez le cœur... Mais j'aime à croire que c'est par excès d'innocence que vous avez été fautive..... Je puis encore vous par-

» donner ; quant à vous , qui n'êtes qu'un sé-  
 » ducteur... qu'un audacieux!... je trouve bien  
 » hardi, bien impertinent... bien..»

» — Monsieur, » dit Auguste avec calme en  
 interrompant Troupeau , « mettez fin, je vous  
 » prie , à ces injurieuses épithètes ; je puis avoir  
 » eu quelques torts en voyant à votre insu ma-  
 » demoiselle votre fille ; mais elle-même vous  
 » dira que je voulais la fuir , si elle ne m'avait  
 » fait espérer que vous approuveriez nos senti-  
 » ments et que vous consentiriez à m'accorder  
 » sa main.

» — Comment ! Virginie , vous auriez dit de  
 » de ces choses-là ? »

La jeune fille , qui jusqu'alors n'avait pas  
 soufflé mot , se lève et répond à son père d'un  
 air fort résolu :

« Oui , mon cher papa ; tenez , il est temps  
 » que vous sachiez ce que je pense . et je vais  
 » vous le dire en peu de mots . Je n'aime pas  
 » votre comte de Senneville , je n'en veux pas  
 » pour mari . Mais j'aime M. Auguste Montre-  
 » ville , je veux être sa femme , et vous y consen-  
 » tirez ; car vous n'avez qu'une fille et vous ne  
 » voudriez pas qu'elle fût malheureuse . »

M. Troupeau laisse tomber ses bras , il est prêt à se laisser tomber lui-même ; il regarde sa fille et murmure : « Ai-je bien entendu !... » c'est ma fille unique qui parle ainsi !

» — Oui , mon cher papa , et je vous préviens que ma résolution est bien prise est qu'on aura beau faire , je n'en changerai pas.

» — Alors c'est épouvantable ! » s'écrie Troupeau beuglant comme un taureau. « Ma fille ne « dire cela !... marchez devant moi , mademoi- » selle... marchez... nous verrons qui obéira... » Et vous , suborneur... si je ne me retenais .. »

Troupeau se baisse , et ne trouvant pas autre chose sous sa main qu'une tige de genêts , il veut l'arracher pour la jeter à la tête d'Auguste ; mais sous les feuilles sa main rencontre des orties , et il fait une grimace horrible , ne sachant ce qu'il venait d'empoigner. Auguste ne peut s'empêcher de sourire de la figure que M. Troupeau a faite en se piquant : cela redouble la colère de celui-ci , il pousse sa fille devant lui , il pousse Baisemon . il pousserait les arbres s'il le pouvait avant de s'éloigner , Virginie se tourne vers Auguste et lui crie :

« Aimez-moi toujours... je n'en veux pas

« d'autre que vous. La colère de mon père passera, et il consentira à nous unir... »

« — Jamais ! jamais ! » s'écrie Troupeau.  
« Marchez, mademoiselle ; marchez, monsieur  
» Baisemon, ou je vous écrase les talons. »

Virginie reprend le bras de Baisemon, qui se laisse conduire comme une machine et ne regarde qu'à ses pieds, M. Troupeau marche derrière, toujours fulminant, toujours exaspéré, et retournant de temps à autre pour menacer Auguste, qui est resté dans le bois et ne peut plus les voir.

On arrive chez la tante, qui termine les apprêts pour son départ.

« Eh bien, où est M. le comte ? » dit mademoiselle Bellavoine en voyant revenir tout le monde. M. Troupeau, au lieu de répondre, fait signe à sa fille de monter à sa chambre ; celle-ci obéit et s'éloigne en saluant la compagne aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé.

Lorsque sa fille est partie, M. Troupeau se jette dans un fauteuil, et Baisemon se met sur une chaise. M. Troupeau fait le récit de ce qui s'est passé, et Baisemon pleure comme un veau

tant que dure cette narration. Mademoiselle Bellavoine lève les yeux au ciel, et ne peut que s'écrier de temps à autre : « Ah ! mon Dieu !... » il y a donc un mauvais génie qui en veut à l'innocence de notre famille !

» — Oui, ma tante ; voilà ce qui s'est passé !... » voilà ce que j'ai vu !... Mais, monsieur Baisemon, qui diable a pu vous dire que ce jeune homme était le comte de Senneville ?

» — C'est mademoiselle votre fille ! » répond Baisemon en sanglotant, « je ne pouvais pas me permettre de suspecter sa bonne foi !

» — Non, vous ne le pouviez pas , » dit mademoiselle Bellavoine, « calmez-vous , mon » pauvre Baisemon , essayez vos larmes. Dans » tout ceci , c'est ma petite-nièce qui a les plus » grands torts !...

• Je ne reconnais vraiment plus ma fille , » dit Troupeau ; « elle m'a parlé avec un petit air décidé... où peut-elle avoir pris cet air-là ?... — » N'importe , mon neveu, nous n'en ferons pas » moins une comtesse de Virginie ; il ferait beau » voir qu'une morveuse tint tête à ses parents ! » Demain matin nous partirons pour Belleville , » et une fois le comte arrivé.... — Oh ! alors

» nous sommes sauvés !... Mais si le comte ap-  
 » prenait... s'il venait à savoir... Ah ! mon Dieu !  
 » il ne voudrait peut-être plus de ma fille. —  
 » Qui voulez-vous qui lui dise que cette petite  
 » folle a causé avec cet Auguste ?... A coup sûr  
 » ce ne sera pas M. Baisemon ! — Moi !... j'ai-  
 » merais mieux être mis en hachis que de par-  
 » ler. — Mais, en attendant, je veux tancer ma  
 » petite-nièce ! je veux qu'elle demande pardon  
 » pour ce qu'elle a dit et fait. Perpétue ! Per-  
 » pétue ! »

La servante arrive, et mademoiselle Bella-  
 voine lui intime l'ordre de faire descendre sa  
 nièce. Virginie ne tarde pas à se présenter d'un  
 air gai et dégagé, tandis que son père se tient  
 gravement près de sa tante, et que Baisemon  
 reste dans un coin faisant des pigeons avec ses  
 doigts.

« Vous m'avez demandée, ma tante ? » dit  
 Virginie en souriant.

« Oui, ma nièce, » répond la vieille fille en  
 mettant ses lunettes sur son nez et levant d'un  
 air sévère les yeux sur Virginie. « Oui, j'ai  
 » voulu vous voir... vous parler... Je viens d'en  
 » apprendre de belles sur votre compte ! et ce



» que je ne conçois pas, c'est que vous osiez  
 » vous présenter devant moi avec cet air leste;  
 » me répondre sans trembler! Courbez-vous,  
 » mademoiselle, courbez-vous vite, demandez  
 » pardon pour vos impertinences... Promettez,  
 » jurez d'obéir désormais à vos parents.

» — Non, ma tante, non, je ne me courbe-  
 » rai pas, et je ne demanderai pas pardon! —  
 » Qu'est-ce à dire? sainte Vierge! est-ce bien  
 » ma petite-nièce qui me répond ainsi! — Oui,  
 » ma tante; car je me suis promis d'être désor-  
 » mais très-franche, de ne plus dissimuler. —  
 » Insolente! je vous ferai bien baisser le ton...  
 » — Non, ma tante. — Et quant à vos amours,  
 » perdez tout espoir, mademoiselle: un comte  
 » a demandé votre main, on la lui a promise,  
 » et vous devez vous estimer trop heureuse  
 » d'être comtesse! — Non, ma tante, je n'y  
 » tiens pas du tout, je préfère épouser mon-  
 » sieur Montreville. — Petite sottise! vous avez  
 » donc le cœur bien bas! Préférer un artiste, un  
 » musicien, à un comte! — Après tout, ma  
 » tante, un artiste, un musicien, vaut mieux  
 » qu'un Cosaque!... »

Mademoiselle Bellavoine palit, la parole ex-

pire sur ses lèvres, ses lunettes tombent de son nez, elle se laisse aller sur le dos de son fauteuil.

« Ah! mon Dieu! voilà ma tante qui se pâ-  
 » me! » s'écrie Troupeau; « du secours, mon-  
 » sieur Baisemon, du vinaigre, des sels... Ah!  
 » Virginie! c'est pourtant vous qui causez tout  
 » cela! — N'ayez pas peur, papa, ce n'est pas  
 » dangereux! Je remonte à ma chambre car je  
 » crois que ma tante n'aura plus rien à me  
 » dire! »

En effet, mademoiselle Bellavoine, en revenant à elle, semble fort contente de ne plus apercevoir sa petite-nièce, et elle dit à monsieur Troupeau :

« Je ne veux plus me mêler de tout cela!...  
 » vous êtes le père de Virginie, c'est à vous de  
 » savoir vous faire obéir... moi, cela m'irrite,  
 » cela me fait mal... je ne veux plus me rendre  
 » malade pour les beaux yeux de ma nièce.....  
 » en voilà bien assez! qu'on ne me parle plus  
 » de ses amours, ça me casse la tête... — Ce-  
 » pendant, ma tante, votre autorité... — Tai-  
 » sez-vous, mon neveu, si vous dites un mot

» de plus , je ne vous accompagne pas à Belle-  
» ville, et vous ne me reverrez jamais. »

Troupeau se tait , mais il ne comprend rien à sa tante. On se hâte de faire les apprêts du départ ; la carriole de mademoiselle Bellavoine est de nouveau tirée de la remise , et le lendemain matin on y attelle Cocotte , en lui donnant pour auxiliaire le cheval de M. Troupeau.

Mademoiselle Bellavoine recommande sa maison à Perpétue , à laquelle elle serre la main d'un air qui signifie bien des choses. On monte dans la voiture ; les deux dames et M. Troupeau occupent la banquette du fond ; Baisemon est sur celle de devant avec Grilloie qui a repris de nouveau l'emploi de cocher.

Le voyage se fait assez tristement. Mademoiselle Bellavoine n'ouvre pas la bouche, M. Troupeau imite sa tante, Baisemon craindrait de rompre le silence, et Grilloie se contente de jurer après les chevaux.

De temps à autre Virginie fredonne un petit air ; mais elle cesse bientôt, et s'amuse à regarder au carreau. Chacun trouve la route longue ;

ependant, grâce au cheval attelé avec Cocotte, on arrive à Belleville avant la nuit.

Babelle ouvre la porte et se met à crier : « Ma-  
» dame, c'est monsieur avec mademoiselle !  
» c'est tout le monde ! »

Madame Troupeau accourt, suivie d'une grande fille qui ressemble à un manche à balai, et que Troupeau montre à sa tante, en lui disant : « Mon épouse a pris une femme de  
» chambre... Mes moyens me permettent de lui  
» en donner une. »

On descend de voiture : Virginie court embrasser sa mère ; madame Troupeau est enchantée de voir sa fille ; elle la presse tendrement dans ses bras, quoique M. Troupeau la tire par le bas de sa robe, en lui disant à l'oreille : « Assez... pas tant... je te dirai pour-  
» quoi. » Mais la maman embrasse toujours sa fille sans écouter son mari.

Tout le monde est monté au salon, et madame Troupeau remarque alors l'embarras, l'air contraint de la compagnie. « Qu'avez-vous donc  
» tous ? » s'écrie-t-elle, « vous ne dites rien, ma  
» chère tante?... Toi, Troupeau, tu as l'air bou-  
» leversé... M. Baisemon se tait aussi... Il n'y

« a que ma fille qui ait au moins l'air content  
» de me revoir... Qu'est-il donc arrivé?

« — Vous le saurez assez tôt, ma femme, »  
répond M. Troupeau d'un air morne. Virginie,  
qui devine ce que son père veut dire, se hâte  
de se rendre à sa chambre, afin de le laisser  
parler en toute liberté.

A peine sa fille est-elle sortie du salon, que  
M. Troupeau va en fermer la porte avec force.  
Il revient d'un air mystérieux près de sa femme,  
qui ne sait que penser de tout ce qu'elle voit.

« Ma chère amie, » dit Troupeau en montrant  
un siège à sa femme, « assieds-toi, et arme-toi  
» de courage!... Je vais t'apprendre des choses  
» bien terribles! — Des choses terribles!... Cela  
» m'effraye déjà... Voyons, parlez, monsieur  
» Troupeau... je vous écoute. »

Le ci-devant marchand de crin fait à sa fem-  
me le même récit qu'il a fait à sa tante ; mais  
cette fois Baisemion s'abstient de pleurer en l'é-  
coutant, et mademoiselle Bellavoine ne sour-  
cille pas.

Madame Troupeau a peine à croire ce qu'on  
lui raconte de sa fille : « J'ose me flatter, » dit-  
elle, « que le mal est moins grand que vous ne

» le pensez. Ma fille était un ange de douceur,  
 » d'innocence et de timidité ; vous l'aurez irri-  
 » tée, mon ami, et cela lui aura tourné le ca-  
 » ractère. Mais je la prendrai par les sentiments ;  
 » Virginie a le cœur sensible, elle écoutera sa  
 » mère, et elle redeviendra disposée à faire tout  
 » ce que nous voudrons.

» — C'est mon opinion, » dit Baisemon.  
 « — Ainsi soit-il, ! » dit Troupeau. « — Moi, je  
 » me méfie d'elle, » dit mademoiselle Bellavoine ;  
 » cependant, ma nièce, tâchez de réussir. —  
 » Je ne veux point entamer ce grave sujet au-  
 » jourd'hui ; je lui parlerai demain, et je l'aurai  
 » bientôt fait rougir de sa préférence pour ce...  
 » jeune homme, que je ne veux même pas nom-  
 » mer. »

La tante va s'installer dans sa chambre, Baisemon va renouveler connaissance avec la salle à manger, et Virginie se remet à sa fenêtre, qui devrait lui rappeler Godibert et Doudoux ; mais Auguste l'occupe seul ; elle le désire, le cherche, l'appelle, et se dit : « M'a-t-il suivie à Belleville ? songe-t-il à moi comme je songe à lui ? »

Le lendemain matin, madame Troupeau entre dans la chambre de sa fille : celle-ci devine,

à la physionomie de sa mère, de quoi il va être question.

Madame Troupeau s'était préparée : pendant une partie de la nuit, elle avait mûri le sermon qu'elle voulait faire à sa fille, et avec lequel elle espérait la ramener à la soumission et au respect. Mais l'orateur le plus éloquent perd de sa verve lorsqu'il s'aperçoit qu'on ne l'écoute pas. Au beau milieu du discours de sa mère, Virginie l'interrompt en s'écriant :

« Ma chère maman, tout ce que vous me di-  
» rez est inutile ; je ne veux pas de votre comte,  
» parce que j'aime M. Auguste de Montreville :  
» je vous aime beaucoup certainement, mais je  
» veux me marier à ma fantaisie ! Je suis assez  
» riche pour prendre la personne qui me con-  
» vient. Ne m'amenez pas le comte, car je lui  
» ferais la grimace et lui tournerais le dos !

» — Ma fille ! » dit madame Troupeau en devenant rouge de colère, « je me flattais que votre  
» père m'avait trompée ; je vois qu'il a raison...  
» Vous êtes une impertinente !... mais on domptera votre petit caractère. Pour commencer,  
» je vous ordonne de garder la chambre, de ne  
» point vous présenter au salon sans notre per-

« mission. — Comme il vous plaira, maman. —  
 » Si vous ne changez pas, je vous mettrai au pain  
 » et à l'eau. — Comme il vous fera plaisir. . —  
 » Et peut-être encore autre chose... avec une  
 » poignée de verges!... — Tout cela ne m'em-  
 » pêchera pas d'aimer Auguste et de refuser le  
 » comte. »

Madame Troupeau descend au salon, où son mari, sa tante et Baisemon attendaient avec impatience le résultat de son entrevue avec sa fille. Madame Troupeau poussait tout à l'extrême, ce qui est assez l'usage des femmes qui ne savent pas faire les choses à demi, et qui ont sur nous l'avantage de ne pas y être souvent obligées. En écoutant sa fille, la mère de Virginie n'avait retenu qu'avec peine l'éclat de son courroux ; mais au moment d'entrer dans le salon, où elle est pressée de se retrouver sans témoin au milieu de ceux qui l'y attendaient, elle aperçoit sa nouvelle femme de chambre qui frottait un petit meuble.

« Sortez, Lisette! » s'écrie madame Troupeau d'une voix altérée par la colère ; et comme Lisette ne répond pas et reste à la même place, madame Troupeau lui domie un soufflet, en



s'écriant : « Ah ! vous ne voulez pas m'obéir non plus?... Ça devient trop fort aussi ! »

Tout le monde reste saisi de l'action de madame Troupeau. Baisemon, qui craint que cela n'ait des suites, met ses mains sur ses deux joues. La grande Lisette se met à pleurer, en disant : « Mon Dieu ! madame, qu'avais-je donc fait pour être traitée ainsi?... »

« — Il est certain, » dit M. Troupeau, « que je ne comprends pas trop pourquoi ma femme... »

« — C'est possible, monsieur... J'ai peut-être eu tort ; mais je suis si en colère... Allez-vous en, Lisette, je vous donnerai un beau foulard ; sortez, laissez-nous. »

Lisette s'en va moitié contente, moitié fâchée ; madame Troupeau raconte sa conversation avec sa fille, et termine en s'écriant : « Il me semble que j'avais bien sujet d'être hors de moi !... »

« — Je m'attendais à ce résultat, » dit mademoiselle Bellavoine. « — Cela devient désespérant, » s'écrie Troupeau ; « car enfin, si le comte revenait... que lui dire ? que faire?... Ah ! c'est bien heureux qu'il soit allé faire un voyage en Angleterre... Monsieur Baisemon, »

« quel est votre avis sur tout ceci?... Que pensez-vous que nous devons faire ? »

Baisemon se pince le nez à plusieurs reprises, comme pour en tirer des idées : cela n'aboutit qu'à le faire se moucher, et il répond :  
 « Je pense... je crois qu'il faudrait chercher  
 » un calmant pour tout cela... Mademoiselle  
 » Virginia a la tête montée!... — Oh! c'en est  
 » surnaturel! Une jeune fille jusqu'alors douce  
 » comme un agneau, réservée, timide, craintive... Il faut que cet Auguste lui ait donné  
 » quelque drogue pour lui tourner la tête!.. —  
 » Si vous faisiez demander à l'apothicaire une  
 » potion amortissante? — Eh! monsieur Baisemon, croyez-vous donc que les apothicaires  
 » aient des remèdes contre l'amour? — Dame,  
 » ils en ont bien pour le mal de dents, et on  
 » dit que c'est la même chose. — Ma nièce, je  
 » crois qu'il faut tout espérer du temps : laissez votre fille garder sa chambre, ne lui procurez aucun agrément, empêchez qu'elle ne  
 » se mette à la fenêtre, ou plutôt donnez-lui  
 » une chambre qui n'ait point vue sur la rue.  
 » Elle s'ennuiera bientôt de ce régime, et elle  
 » vous demandera elle-même pardon. — Je crois

» que vous avez raison ; ma tante. — C'est-à-  
» dire, » reprend Troupeau, « que votre tante  
» vient de parler comme un oracle. Notre fille  
» a une crise, ça se passera... Grâce au ciel, le  
» comte est absent. Attendons tout du temps...  
» Mais de la fermeté dans nos résolutions. —  
» Faut-il la mettre au pain et à l'eau ? — Pas  
» encore : il faut espérer même que nous ne  
» serons pas obligés d'en venir là. Quant à cet  
» Auguste, à ce séducteur ! s'il a le malheur de  
» venir rôder dans notre rue, je vous autorise  
» tous à lui jeter sur la tête ce qui vous fera  
» plaisir. »

Après avoir arrêté ce plan de conduite, on commence à loger Virginie dans une petite pièce sur la cour, d'où il est impossible qu'elle voie autre chose que Babelle ou Lisette se rendant à la cuisine. Virginie est vivement contrariée de quitter sa chambre, mais elle ne veut pas le laisser paraître, et se contente de dire, en prenant possession de son nouveau logement : « On me fera tout ce qu'on voudra, cela » ne changera rien à mes sentiments. »

Quinze jours s'écoulaient sans ramener la paix dans la famille Troupeau. Virginie s'ennuie

beaucoup dans sa chambre, mais elle ne se plaint pas; elle ne dit rien à Babelle qui lui apporte sa nourriture, quoique la servante, touchée de la reclusion de la jeune fille, ait quelquefois essayé de lui donner des consolations.

Au bout de ces quinze jours, madame Troupeau se présente chez sa fille, et lui dit : « Êtes-  
» vous devenue plus raisonnable? ferez-vous  
» notre volonté maintenant? — Maman, je suis  
» toujours la même : je ne crois pas avoir tort  
» en ayant envie d'être heureuse; et c'est pour  
» l'être que je veux épouser Auguste.

« — Vous êtes une petite entêtée : c'est avec  
» un comte qu'on est heureuse... Nous ne con-  
» sentirons jamais à vous marier avec ce... mu-  
» sicien. — Ce musicien est de très-bonne fa-  
» mille, il m'a sauvé la vie, et il vaut bien  
» votre comte! — Non, mademoiselle; car vous  
» ne serez pas appelée comtesse avec lui. — Ça  
» m'est égal. — Taisez-vous!... vous me faites  
» honte!... »

Madame Troupeau quitte sa fille, et va, d'un air désespéré, rendre compte de son entrevue

avec elle. M. Troupeau se frappe le front, en disant : « Et si le comte arrivait ! »

Baisemon fait une mine piteuse et ne dit rien ; mademoiselle Bellavoine branle la tête , en répétant : « Il faut attendre ! »

On attend encore huit jours, encore quinze, mais la jeune fille fait toujours la même réponse aux sollicitations de ses parents. Baisemon propose alors de la mettre au pain et à l'eau ; mais madame Troupeau , dont la colère a fait place au chagrin, dit qu'elle ne veut pas rendre sa fille malade, et M. Troupeau est de l'avis de sa femme ; il craint que Virginie ne maigrisse et ne plaise plus au comte.

On est fort triste dans la maison. M. et madame Troupeau commencent à craindre que leur fille ne s'obstine à refuser le comte, et qu'une trop longue reclusion n'altère sa santé. Virginie est leur unique enfant, et déjà leur fermeté faiblit, quoiqu'ils affectent toujours la même sévérité. Ils ne reçoivent plus personne, parce qu'ils craignent qu'on ne vienne à savoir dans Belleville le fâcheux amour de leur fille ; M. Renard est éconduit sous divers prétextes lorsqu'il se présente chez eux : mais leurs pré-

cautions mêmes font jaser ; on se dit qu'il se passe dans leur maison quelque chose d'extraordinaire, et qu'il n'est pas naturel que leur fille n'ait pas mis le pied dehors depuis son retour à Belleville ; enfin les propos, les cancan vont leur train ; Babelle les entend, et ne manque pas de les rapporter à sa maîtresse, qui les redit à son mari, et cela ajoute aux tourments de la famille Troupeau, dont la plus grande crainte est que le comte ne vienne à savoir toute cette histoire.

Six semaines se sont écoulées depuis que Virginie est revenue à Belleville ; on lui a permis d'aller se promener dans le jardin : elle n'a pas voulu profiter de cette permission. M. et madame Troupeau ne savent plus que résoudre ; la tendresse qu'ils ressentent pour leur enfant combat leur ambition et leur colère. Babelle ne cesse de dire : « Mademoiselle change, mademoiselle maigrit !... »

« — Ah ! mon Dieu !... que faire ? Mais que » c'est heureux que le comte soit toujours en » Angleterre ! » dit M. Troupeau. « Enfin, c'est » notre fille, et nous n'avons qu'elle ! » dit la maman en portant son mouchoir à ses yeux.

» Je ne veux pas la laisser mourir pour la faire  
» comtesse. — Il est certain, » dit Baisemon ,  
« que cela ne serait pas judicieux. — Ma tante,  
» conseillez-nous, ou plutôt allez parler à cette  
» petite ; elle vous écoutera mieux que nous. —  
» Non, vraiment, je n'irai pas lui parler... Je  
» ne veux plus me mêler de cela. — Eh bien,  
» je vais aller lui dire que si elle n'épouse pas  
» le comte, vous la déshériterez. — Ma foi !...  
» c'est bien aussi ce que je ferai. »

Madame Troupeau va trouver Virginie. Ce n'est pas d'un air menaçant qu'elle lui parle, c'est presque du ton de la prière : « Ma fille, » lui dit-il, « votre tante vient de nous déclarer » qu'elle nous déshériterait si vous n'épousiez » pas le comte de Senneville ; songez-y bien : » c'est vingt-cinq mille livres de rentes que vous » perdriez... et nous ne pouvons vous donner » que le tiers de cette somme. — Ma chère ma- » man, je me passerai bien de l'héritage de ma » tante ; mais dites-lui pourtant que si elle me » déshérite, je sais une petite histoire de Cosa- » ques que je conterai partout. — Que voulez- » vous dire avec vos Cosaques, ma fille ? — Ré- » pétez simplement cela à ma tante, et je vous

» assure qu'elle me comprendra et ne me déshé-  
 » ritera pas. »

Madame Troupeau retourne au salon ; et quoiqu'elle ne comprenne rien à ce que lui a dit sa fille, elle le répète mot pour mot à sa tante : alors mademoiselle Bellavoine se laisse encore aller sur le dos de son fauteuil ; elle semble près de s'évanouir ; puis tout-à-coup elle se redresse, et s'écrie : « Mariez-la ; qu'elle épouse son Auguste... j'y consens... Je ne la déshériterai pas!... Mais qu'on me laisse en repos, » qu'on ne me parle plus de Cosaques, au nom du ciel!... que ce soit fini!... »

Troupeau et sa femme se regardent d'un air surpris. Le mari s'écrie : « Il paraît que ma tante a eu à se plaindre de ces hommes du Nord, car leur nom seul produit sur elle une bien terrible impression. — C'est probablement, » dit Baisemon, « parce qu'elle sait que ces gens-là ne portent ni chemise ni caleçon. »

Le consentement de la vieille tante a presque déterminé les Troupeau à céder aux desirs de leur fille : cependant le souvenir du comte les fait hésiter encore, lorsque Baisemon



accourt d'un air effaré leur dire : « Mademoi-  
» selle votre fille a prié en secret Lisette de lui  
» procurer de la mort-aux-rats !... »

« — Ah! mon Dieu! la malheureuse! elle  
» veut se détruire, s'empoisonner, il n'y a pas  
» de doute; car nous n'avons jamais eu de rats  
» dans la maison... Allons, monsieur Troupeau,  
» plus d'ambition, plus de grandeurs! notre en-  
» fant avant tout! — C'est juste, ma femme,  
» c'est un sacrifice à faire.... Mais je le fais....  
» Allons embrasser Virginie. »

Aussitôt M. et madame Troupeau montent à la chambre de leur fille; ils courent à Virginie, la pressent dans leurs bras, la couvrent de caresses et lui disent : « C'est fini, mon enfant,  
» tu l'emportes, épouse celui que tu aimes,  
» nous y donnons notre consentement. »

Alors Virginie embrasse et remercie mille fois ses parents; et la petite rusée, qui n'avait fait demander de la mort-aux-rats que pour les effrayer, se dit en elle-même : « Je savais bien  
» qu'on ferait ma volonté. »

## CHAPITRE XXIII.

### UNE COUTURIÈRE.

---

Lorsque les premiers transports de joie sont calmés, et que l'on recommence à s'entendre, M. Troupeau dit à sa fille : « Mais, à propos, » où est-il ce M. Montreville pour que tu l'épouses? car je dois lui rendre la justice de dire que depuis ton retour à Belleville, on ne l'a pas aperçu dans le pays.

« — Oh! c'est qu'Auguste n'est pas de ces gens qui veulent forcer des parents à les recevoir! il est trop fier pour cela! Mais je sais son adresse à Paris; je la lui avais demandée: il faut lui écrire, mon père, lui dire que vous

» n'êtes plus fâché, et l'attendez pour le nom-  
 » mer votre gendre... Alors il viendra tout de  
 » suite. — Soit... écrivons-lui. »

M. Troupeau se met à son bureau; il prend tout ce qu'il lui faut pour écrire; il reste un gros quart d'heure sans pouvoir commencer sa lettre; enfin il se lève, en disant : « C'est ex-  
 » trêmement embarrassant d'écrire de ces cho-  
 » ses-là... Je ne sais comment tourner cela.....

» — Mon Dieu! mon cher papa, c'est bien  
 » facile; et, si vous le permettez, je vais vous  
 » dicter. — Ma foi, je le veux bien.

Troupeau se remet à son bureau, et Virginie lui dicte : « *Mon chermonsieur Montreville, notre*  
 » *colère est passée; le bonheur de notre fille est main-*  
 » *tenant notre seul désir, et nous sommes prêts à*  
 » *vous accorder sa main, si vous l'aimez toujours,*  
 » *et jurez de n'aimer jamais qu'elle. Venez vous-*  
 » *même apporter votre réponse.* »

Troupeau écrit et signe; puis il regarde sa femme en murmurant : « Comme notre fille a  
 » de l'esprit!... — Tout lui est venu à la fois! »  
 répond la maman.

La lettre est mise à la poste, et déjà Virginie compte les heures, les minutes. Maintenant

que ses parents consentent à l'unir à celui qu'elle préfère; si Auguste avait cessé de l'aimer, s'il allait refuser sa main!... Cette idée ne lui laisse pas un instant de repos; elle est pâle, souffrante, et Baisemon dit : « Elle a l'air plus » malade depuis qu'on a consenti à faire son » bonheur. »

Virginie a calculé le temps; elle a dit : « Au- » guste recevra la lettre cette après-midi... il » pourrait venir ce soir, ou au plus tard demain » matin. S'il n'est pas venu demain, c'est fini! » c'est qu'il ne m'aime plus... Oh! alors, je ne » sais pas ce que je ferai! »

Le soir se passe, Auguste ne vient pas. « Il » n'y a point encore de temps de perdu. » dit madame Troupeau; ce jeune homme pouvait être absent de chez lui quand la lettre est ar- » rivée. »

Virginie ne dit rien, mais elle est toute la nuit sans dormir : elle repasse dans sa mémoire ses entretiens avec Auguste; elle se rappelle que, même en lui faisant la cour, il était sou- vent rêveur, distrait; que des soupirs lui échappaient sans qu'il en eût avoué la cause; et elle se dit : « Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais ai-

» mée. J'étais une folle de le croire... Il me l'a  
» dit , parce qu'il a vu que cela me faisait plai-  
» sir.... mais il n'en pensait pas un mot! Je suis  
: sûre qu'il ne viendra pas. »

Le lendemain, midi a sonné, et l'on n'a en-  
core reçu aucune visite, aucune nouvelle de  
Paris. Virginie est triste, abattue, mais elle  
garde un morne silence. M. Troupeau va de sa  
femme à Baisemon, en murmurant : « Je ne  
» puis cependant pas aller prendre ce jeune  
» homme au collet pour lui faire épouser ma  
» fille. »

Quant à mademoiselle Bellavoine, elle ne  
dit rien, et pourvu qu'on ne prononce plus de-  
vant elle le mot Cosaque, tout le reste semble  
lui être indifférent.

Sur les deux heures on sonne à la grille de la  
rue : un mouvement général s'opère dans le  
salon; tous les regards se tournent vers la porte:  
elle s'ouvre, et Auguste Montreville paraît.

Virginie pousse un cri de joie, tous les fronts  
s'éclaircissent, le jeune homme salue avec mo-  
destie la famille, et s'avance vers M. Troupeau .  
qui lui tend la main, en balbutiant une phrase  
que lui-même ne comprend pas. C'est encore

Virginie qui met fin à l'embarras réciproque en s'écriant : « Vous voyez qu'il m'aime toujours... » ne parlez plus du passé. Auguste, embrassez ma mère, embrassez ma tante..... Vous êtes maintenant de la famille. »

Auguste va respectueusement embrasser mademoiselle Bellavoine qui se laisse faire sans rien perdre de sa gravité ; madame Troupeau montre plus d'effusion en recevant le baiser de son futur gendre. Baisemon s'avance, croyant qu'on va aussi l'embrasser, mais c'est par sa jolie future que le jeune homme finit, et c'est bien ce que celle-ci espérait.

On parle de la grande affaire. Auguste n'a plus ni son père ni sa mère ; il est libre de lui-même ; il a mille écus de rentes, ses talents qui doivent lui rapporter davantage, et en perspective de belles espérances ; il expose franchement sa position, car il ne veut en imposer à personne ; mais lorsque M. Troupeau va pour lui détailler tout ce que sa fille aura, ce qu'il compte lui donner en dot, Auguste l'interrompt en lui disant : « Je vous jure, monsieur, que ce n'est point pour sa fortune que j'épouserai votre fille, mais parce que je crois en être sin-

» cèremement aimé ; ne lui donnez point de dot,  
» et je m'estimerai encore trop heureux d'être  
» son mari. »

Troupeau frappe dans la main d'Auguste en s'écriant : « C'est très-bien , mon ami , je  
» suis content de vous..... mais ma fille n'en  
» sera pas moins très-riche , et cela ne gâtera  
» rien.

» — Et moi qui croyais qu'il ne m'aimait  
» pas, » dit Virginie. « Ah ! que j'étais injuste,  
» que je l'avais mal jugé ! »

Tout est arrangé , décidé , et il est convenu que l'on va s'occuper sur-le-champ de se procurer les papiers indispensables pour le mariage , afin que le bonheur des jeunes gens ne soit pas éloigné.

Auguste est retenu pour dîner. On le prévient que jusqu'au jour de son hymen il doit regarder la maison de son beau-père comme la sienne , et que son couvert, sera toujours mis. Virginie aurait même désiré qu'on lui offrit une chambre pour coucher ; mais on pense que cela ne serait pas décent : d'ailleurs, pour hâter son mariage, Auguste va avoir affaire à

Paris, et il vaut mieux qu'il y retourne tous les jours.

Cette journée se passe vite : la joie , le plaisir sont revenus dans la maison de M. Troupeau. Virginie a retrouvé toute sa gaiété, elle rit, chante, danse, fait mille folies, et parvient même à faire sourire sa tante. Les journées suivantes s'écoulent de même : l'approche du mariage de Virginie nécessite mille emplettes, mille préparatifs. Tout le monde est occupé dans la maison ; on n'y a pas un moment à soi. Baisemon est en course du matin au soir, pour des achats d'étoffes ou de rubans ; mais il ne se plaint pas, parce qu'il a en perspective un superbe repas de noces.

Auguste vient tous les jours à Belleville ; il est tendre, empressé près de Virginie. Cependant son front est quelquefois soucieux, et lorsque sa future ne le regarde pas, il lui arrive de lever vers le ciel des regards où brillent plutôt de tristes souvenirs que de riantes espérances. Un jour il dit à Virginie : « Tenez-vous » beaucoup à ce pays... voulez-vous rester à » Belleville? — Moi, mon ami? mon Dieu, non;



» j'irai où vous voudrez..... vous n'aimez pas  
 » Belleville? — Je vous avoue.... que je n'aime  
 » plus ce pays. — Eh bien, nous demeurerons  
 » à Paris, cela m'amusera bien plus d'être à  
 » Paris, et, comme c'est tout près, nous vien-  
 » drons souvent ici voir mes parents. —  
 » Mais voudront-ils? — Ne vous inquiétez pas  
 » de cela!... »

Quinze jours ont suffi pour qu'Auguste ait les papiers qui lui sont nécessaires pour se marier. On a fixé à dix jours plus tard la grande cérémonie, lorsqu'un matin, avant que son futur gendre ne soit venu, M. Troupeau reçoit une lettre timbrée de Londres. Il pâlit en reconnaissant l'écriture, et balbutie : « C'est du  
 » comte de Senneville!

« — Eh bien, mon père, qu'est-ce que cela  
 » vous fait maintenant? et pourquoi vous en  
 » affecter? » dit Virginie en riant; « vous n'a-  
 » vez plus rien à démêler avec le comte.... —  
 » Sans doute, ma fille... mais, malgré cela....  
 » je crains... — Ne craignez rien, et voyez d'a-  
 » bord ce qu'il vous écrit. »

Troupeau ouvre la lettre et lit :

« Après-demain je quitte Londres, je m'arrê-  
» terai trois jours à Calais, pour vous y choisir  
» des coquillages. Ainsi, d'aujourd'hui en huit,  
» attendez-moi à Belleville, et tenez-moi toute  
» prête la main de ma petite comtesse. »

« Ah ! mon Dieu !.... il arrive dans huit  
» jours ! » dit Troupeau en laissant tomber sa  
tête sur sa poitrine.

» — Et il nous apporte des coquillages ! »  
murmure madame Troupeau en poussant un  
gros soupir.

« — J'aurais préféré des huîtres. » dit Bai-  
semon.

« — Mon cher papa, on dira à monsieur de  
» Senneville qu'il aille chercher ailleurs une pe-  
» tite comtesse, et qu'il remporte ses coquilla-  
» ges... voilà tout.

» — Voilà tout !... certainement, ma fille, je  
» sais bien qu'il faudra lui dire cela.... mais  
» j'aurais mieux aimé, j'aurais beaucoup mieux  
» aimé qu'il te trouvât mariée, parce qu'alors  
» on lui aurait dit : C'est fini !.... elle est ma-  
» riée !... Et tant que tu ne le seras pas, il peut  
» réclamer l'exécution de ma promesse. Si nous  
» pouvions avancer ton mariage de quelques

» jours... — Oh! je le veux bien, moi, et Au-  
» guste ne demandera pas micax... donnez vos  
» ordres, faites tout hâter... avec de l'argent on  
» fait ce qu'on veut... Mariez-nous donc dans  
» six jours au lieu de dix. — C'est dit.... dans  
» six jours... je vais courir pour cela... — Mais  
» ma robe.... mes robes de nocces, qui ne sont  
» pas faites!..... Ah! il faudra bien qu'elles le  
» soient... j'irai moi-même à Paris chez la cou-  
» turière... Vous, papa, courez et disposez tout  
» pour dans six jours. — C'est convenu. Alors,  
» quand le comte arrivera, tu seras mariée!....  
» et ma foi! il ne pourra plus t'épouser. »

M. Troupeau se met en course pour avancer le mariage de sa fille. Madame Troupeau refait ses invitations; lorsque Auguste arrive, on lui apprend que son bonheur est avancé de quatre jours; en recevant cette nouvelle, le jeune homme laisse échapper un soupir; car plus le moment de son hymen approche, plus ses accès de mélancolie redoublent; mais tout à son prochain mariage, Virginie ne s'aperçoit pas du trouble de son amant, qui lui répond, en lui baisant la main : « Dans six jours... soit...  
« quand vous voudrez..... — Est-ce que vous

» n'êtes pas content que ce soit plus tôt?... —  
» Oh! pardonnez-moi... — À la bonne heure...  
» mais pourvu que mes robes soient faites! —  
» Vous serez toujours bien, Virginie... — C'est  
» fort aimable de dire cela, mais je veux que  
» votre femme vous fasse honneur, et qu'il ne  
» manque rien à ma toilette. »

Encore trois jours, et Virginie sera madame Montreville. Mais la couturière n'a pas apporté les robes pour la cérémonie et le bal. Ce n'est pas à Belleville que l'on fait faire la toilette de la mariée; c'est à une des meilleures couturières de Paris que l'on s'est adressé; car on veut que Virginie soit mise avec le dernier goût, la dernière élégance; mais l'habile couturière est surchargée d'ouvrage, on craint qu'elle ne manque de parole, et chaque matin on lui dépêche Baisemon.

« Si j'allais moi-même chez cette couturière, » dit Virginie à sa mère, « je pourrais y  
» essayer mes robes..... je serais bien plus certaine si elles vont bien... Oh! oui; c'est une  
» excellente idée, et je vais aller à Paris. —  
» Mais, ma fille, tu ne peux aller seule à Paris.  
» Je suis un peu incommodée, et j'ai tant à

» faire ici..... ton père est en course; il ne ren-  
» trera que pour dîner..... Ton futur va venir ;  
» c'est vrai; mais il ne serait pas décent de  
» courir ainsi, avec lui, avant votre hymen. —  
» Eh! mon Dieu! maman, vous voilà bien em-  
» barrassée; monsieur Baisemon viendra avec  
» moi, nous prendrons à la barrière un fiacre à  
» l'heure, et il nous ramènera ici. »

Le projet de Virginie est approuvé; depuis que la jeune fille avait montré de la tête et du caractère, on ne savait plus résister à ses moindres volontés. M. Baisemon est appelé; on le prie de servir de cavalier à la jeune fiancée.

Baisemon, toujours aux ordres de la famille Troupeau, a pris son chapeau, et présente humblement son bras à Virginie, qui le fait aller grand train jusqu'à la barrière, où il ne reprend sa respiration que dans un fiacre.

La couturière demeure rue Montmartre. On se fait conduire chez elle. Lorsqu'on est arrivé, Baisemon va pour descendre; mais Virginie lui dit: « Il est inutile que vous montiez; je n'ai  
» pas besoin que vous soyez là pour me voir  
» essayer mes robes. Restez dans la voiture. »

Le gros Baisemon ne demande pas mieux ; il se rejette sur les coussins, et laisse descendre Virginie, en se disant : « Elle ne va pas » courir après son amant, puisqu'elle l'épouse » après-demain. »

La couturière occupe au second un fort bel appartement, où de nombreuses ouvrières sont employées. On s'empresse de montrer à Virginie sa robe de bal, qui est achevée ; elle l'essaye ; elle est enchantée.

« Mais ce n'est pas tout, » dit-elle. « et la » robe pour la cérémonie ? — Oh ! mademoi- » selle, il n'y a que fort peu de chose à y faire ; » elle sera terminée ce soir. — Montrez-la moi » au moins. — Mademoiselle, c'est que l'ou- » vrière qui est après travaille chez elle... c'est » une jeune femme, une jeune mère, qui ne » peut quitter son enfant pour venir ici ; mais » elle travaille comme une fée, et vous serez sa- » tisfaite de votre robe. — C'est possible, mais » je voudrais la voir... — On peut vous l'aller » chercher : cette ouvrière demeure dans la » maison... — Dans la maison ?... alors j'aime » mieux monter chez elle ; elle n'aura pas be- » soin de quitter ma robe, ce qui la dérangerait

» et la retarderait encore. — Quoi ! mademoi-  
» selle, vous vous donneriez la peine ? — Pour-  
» quoi pas, puisque c'est dans la maison. —  
» c'est que cette jeune femme... n'est pas heu-  
» reuse... elle loge dans une mansarde — Eh !  
» mon Dieu ! qu'importe ? ce n'est pas son loge-  
» ment, c'est ma robe que je vais voir. — En  
» ce cas, Alphonsine, conduisez mademoi-  
» selle. »

Une petite apprentie se lève, Virginie la suit. Elles montent tout au haut de l'escalier ; arrivées là, l'apprentie tourne une clé qui est sur une porte, et fait entrer Virginie dans une petite pièce mansardée, où un berceau d'osier est placé sur deux chaises, et recouvert de rideaux de calicot.

Il n'y avait personne dans cette pièce, mais elle communiquait à une autre, et la petite apprentie se met à crier : « C'est la demoiselle » qui se marie qui vient essayer sa robe.

« — Je viens, » répond une voix qui part de » la chambre voisine. Alors l'apprentie présente une chaise à Virginie, en lui disant : « Elle va » venir, mademoiselle... » Puis la jeune fille salue et retourne à son ouvrage.

Virginie s'est assise, et ses yeux se promènent avec curiosité dans la pièce où elle se trouve ; l'ordre et la propreté qui y règnent ne peuvent cependant en cacher la pauvreté. Point de rideaux à la fenêtre, quelques vieilles chaises, une table vermoulue, un petit morceau de glace pour servir de miroir, voilà tout l'ameublement. Habitée aux douceurs de l'aisance, Virginie n'avait encore aucune idée de la misère ; son cœur est touché de ce spectacle, elle se dit : « Mon Dieu ! comme il y a des » gens malheureux !... je suis sûre qu'on man- » que de tout ici... et cette pauvre femme est » mère... Voyons donc son enfant... »

Virginie se lève, et va entr'ouvrir doucement les rideaux du berceau. Un enfant, qui paraît avoir deux mois au plus, y dort paisiblement. Sa petite figure blanche et rose a l'air de sourire, sa bouche même en dormant semble chercher le sein de sa mère. Virginie ne peut résister au désir de l'embrasser, en s'écriant : « Que c'est joli un enfant !... »

Dans ce moment, une jeune femme sort de la pièce voisine et dit : « Ah ! ne réveillez pas » mon fils ! »



Virginie se retourne... elle reste immobile, elle n'a plus de voix... plus de force pour marcher... Elle vient de reconnaître Adrienne, et celle-ci a poussé un cri, en murmurant : « Virginie !... » — Adrienne ! Adrienne ici... dans cette mansarde... est-il bien possible ? » dit enfin Virginie, en revenant de son émotion. « — Oui, » mademoiselle, c'est bien moi... d'où vient votre étonnement ? ignorez-vous que j'avais quitté Belleville ?... que mon oncle m'avait chassée de chez lui ?... — Chassée... pauvre Adrienne !... Oui, sans doute, j'ignorais cela ; car mon père ne voit plus votre oncle... et... on ne me parlait jamais de vous... Mon Dieu ! et pourquoi donc votre oncle vous a-t-il renvoyée ?... »

Adrienne montre le berceau en murmurant : « Ne le devinez-vous pas ?... — Quoi... cet enfant... c'est à vous, cet enfant ?... — C'est mon seul bien, ma seule consolation !... — Et son père ? .. »

Adrienne essuie quelques larmes qui s'échappent de ses yeux. Puis, en regardant fixement Virginie, elle lui répond : « Ah ! j'ai bien

» souffert... j'ai eu bien des chagrins, et si je  
 » vous en disais la cause... — Dites-la-moi,  
 » Adrienne, dis-la-moi, je t'en prie; ne me ca-  
 » che rien... j'étais ton amie autrefois... — Oui!  
 » mais depuis ce temps! — Adrienne, conte-moi  
 » tout ce qui t'est arrivé... viens, viens t'as-  
 » seoir près de moi... »

Et Virginie, prenant la main d'Adrienne, la fait asseoir à côté d'elle; alors, les yeux fixés sur ceux de son ancienne amie, elle attend avec anxiété ce qu'elle va lui dire.

« Virginie, vous n'ignorez pas que M. Au-  
 » guste Montreville demeurait chez mon oncle à  
 » Belleville! — Oui... je le sais. — Je pensais  
 » aussi que vous saviez qu'il me faisait la cour.  
 » Alors ce n'était pas un mystère... il avait l'air  
 » de m'aimer... et je crois qu'il m'aimait réel-  
 » lement. Moi... je l'aimais aussi... oh! je l'ai-  
 » mais de toute mon âme!... mais il allait chez  
 » votre père... j'étais jalouse de vous... je crai-  
 » gnais... qu'en vous voyant... et n'avais-je pas  
 » bien des raisons pour vous craindre? Enfin,  
 » Auguste avait cessé d'aller chez vous, et j'é-  
 » tais si heureuse... si confiante en son amour,  
 » que je n'eus pas la force de rien lui refuser...

« — Il est le père de votre enfant ! » s'écrie Virginie en se levant avec un mouvement convulsif.

» — Oui... et tenez... regardez, regardez mon  
» fils... Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble  
» déjà ? »

Virginie s'approche du berceau, considère l'enfant pendant quelques minutes, puis retourne s'asseoir, en balbutiant d'un air abattu :  
« Achevez donc votre récit.

» — En apprenant que j'étais enceinte, Au-  
» guste, qui m'avait déjà promis de m'épouser,  
» ne cacha plus ses intentions à mon oncle et  
» à ma tante ; notre mariage allait se conclure,  
» lorsque ma tante mourut, et nous dûmes le  
» reculer pour quelque temps ; mais Auguste ,  
» était toujours aussi aimant, aussi tendre près  
» de moi, et j'attendais sans impatience le jour  
» où il me nommerait sa femme, lorsqu'un ma-  
» tin... ô mon Dieu ! ce souvenir me glace en-  
» core le cœur ; je n'avais pas vu Auguste la  
» veille au soir, et il ne paraissait pas ; je monte  
» à sa chambre, elle était déserte ; mais je trouve  
» deux lettres, l'une pour mon oncle, l'autre  
» pour moi... Tenez... la voici, cette lettre fa-

» tale... oh! elle ne m'a jamais quittée depuis,  
 » quoique je ne puisse pas la lire sans pleu-  
 » rer. »

Adrienne sort de son sein la lettre d'Auguste ; elle la présente à Virginie, qui la lit précipitamment, et sent un poids terrible se placer sur son cœur, en arrivant à ces mots : *Je connais maintenant vos intrigues avec M. Ledoux et votre cousin Godibert...*

« Ah! Virginie, vous savez combien cela est  
 » faux! » dit Adrienne en levant les yeux au ciel. « Vous savez... si je fus coupable... mais  
 » dans le monde on l'a cru ; on l'a dit à Auguste,  
 » qui m'a abandonnée... quittée pour jamais !...  
 » alors, mon oncle m'a chassée... et je serais  
 » morte de douleur peut-être, si je ne m'étais  
 » pas souvenue que j'étais mère, et que je me  
 » devais à mon enfant. »

Deux ruisseaux de larmes coulent des yeux de Virginie, qui cache sa tête dans ses mains, en murmurant : « Pauvre Adrienne! c'est moi  
 » qui ai causé tous ces événements ; c'est moi  
 » qui suis l'auteur de tous tes chagrins... Ah!  
 » tu dois bien me haïr, n'est-ce pas ?... »

» — Vous haïr ! .. oh! non... vous pleurez...

» vous êtes fâchée de me voir malheureuse, je  
» vous pardonne.... et pourtant j'ai bien souf-  
» fert !... Mais vous, Virginie, vous êtes heu-  
» reuse, vous allez vous marier?... vous aimez  
» votre prétendu sans doute?... Qui donc épou-  
» sez-vous ? ..

« — Je te le dirai plus tard, » répond Virgi-  
nie, en se levant brusquement pour aller em-  
brasser l'enfant dans son berceau.

« — Votre robe sera faite ce soir.... j'ai passé  
» deux nuits après.... voulez-vous l'essayer?...  
» — Non... non... c'est inutile... — Pourquoi  
» donc ?... — Je l'essayerai plus tard.... je re-  
» viendrai.... Adrienne, veux-tu encore m'em-  
» brasser ?... »

Pour toute réponse, Adrienne se jette dans  
les bras de son ancienne amie, et pendant  
quelques instants, elles se tiennent étroitement  
embrassées; enfin, Virginie se dégage la pre-  
mière; elle essuie ses yeux gros de larmes, et  
serrant la main d'Adrienne, sort de la man-  
sarde en répétant : « Tu me reverras. »

Virginie a descendu l'escalier précipitamment  
elle monte dans le fiacre, donne une adresse  
au cocher, et s'assied près de Baisemon, qui

dormait, et qui ne s'éveille qu'en se sentant rouler.

« Eh bien, mademoiselle, avez-vous essayé vos robes ? » dit le régisseur, en s'écarquillant les yeux. — Oui, monsieur Baisemon. — Êtes-vous satisfaite ? — Très-satisfaite. — Ah ! j'en suis bien aise.... c'est que pour une mariée... des robes.... diable ! c'est comme une barbe bien faite pour un homme.... Mais il me semble que le cocher ne prend pas le chemin de Belleville. — Nous n'y allons pas non plus à présent. — Et où donc allons-nous ? — Chez un monsieur auquel je veux parler. — Chez un monsieur... comment, mademoiselle.... mais c'est que... — Mais, mais, calmez-vous, c'est chez M. Auguste Montreville que je vais, et j'espère qu'il m'est bien permis d'aller lui parler.... — Ah ! chez M. votre futur... oh ! alors... pourvu que j'accompagne mademoiselle. — C'est-à-dire que je vous le défends : vous resterez dans le fiacre. — Mais, mademoiselle, les convenances. — Nous voici arrivés. Taisez-vous et restez là. »

Baisemon se tait, et reste dans la voiture en murmurant : « Quelle singulière petite fille !... »

« est-ce qu'avant le mariage elle voudrait es-  
 » sayer si..... ma foi!..... c'est mon opi-  
 » nion!.... »

Virginie demande au portier si Auguste est chez lui, et laisse échapper un cri de joie en apprenant qu'il n'est pas encore sorti. Elle s'élançe vers l'escalier, monte rapidement, souève avec violence, répond à peine au domestique, qui lui ouvre, entre dans le salon où est Auguste, et en referme la porte sur elle, tout cela dans l'espace de quelques secondes.

« Virginie!..... c'est vous! vous chez moi! » dit Auguste, en conduisant la jeune fille vers un fauteuil. » Par quel hasard!..... comme vous  
 » semblez agitée!..... Serait-il arrivé quelque  
 » événement!...

» — Non... je vais me calmer... mais je crai-  
 » gnais tant de ne pas vous trouver.... ce que  
 » j'ai à vous dire est si pressant... cela me  
 » pèse.... cela m'étouffe... Mon Dieu! .. est-ce  
 » que je n'ai plus de courage à présent?...

» — O ciel! vous pleurez, Virginie! Mais  
 » qu'avez-vous donc, de grâce?... — Laissez-  
 » moi pleurer un peu... cela me fera du bien...  
 » cela me calmera... écoutez-moi maintenant...

» Je viens d'aller pour essayer ma robe de no-  
 » ces..... je suis montée chez l'ouvrière qui la  
 » terminait... Pauvre femme !... elle habite  
 » dans une mansarde, où elle manque de tout,  
 » et cependant il faut qu'elle travaille jour et  
 » nuit, et qu'elle allaite son enfant, qui, n'a que  
 » quelques mois. Eh bien, cette pauvre mère...  
 » c'est Adrienne... cet enfant... c'est votre fils.

« — Adrienne !... mon fils ! — Écoutez-  
 » moi, Auguste ; écoutez-moi bien. Vous aimiez  
 » Adrienne ; vous alliez l'épouser, lorsque des  
 » bruits affreux ont terni sa réputation ; vous  
 » l'avez crue coupable ; vous l'avez abandon-  
 » née..... et c'est moi que vous alliez épouser !  
 » Eh bien, apprenez que c'est moi qui fus cou-  
 » pable réellement, tandis qu'Adrienne est in-  
 » nocente. Ce Godibert, ce Doudoux, c'est à  
 » moi qu'ils donnaient des rendez-vous, c'est  
 » avec moi qu'ils étaient ; mais je me sauvais  
 » toujours à temps : Adrienne nous surprenait .  
 » et on la trouvait toujours à ma place... —  
 » Virginie !... que me dites vous ? — La vérité !...  
 » oh ! vous pouvez me croire ! il m'en coûte  
 » assez de vous la dire !... mais je ne veux plus  
 » qu'Adrienne supporte la peine de mes folies...



» Je veux que vous sachiez qu'elle fut toujours  
» digne de votre amour ; enfin je veux que vous  
» rendiez un père à votre enfant... Auguste .  
» vous aimiez encore Adrienne... oui, vous l'ai-  
» miez... vous y pensiez toujours... Ces soupirs  
» qui vous échappaient, même auprès de moi ,  
» c'est à elle qu'ils s'adressaient.... Auguste, je  
» ne puis plus être votre femme.... non, je ne  
» le puis plus ; car le malheur d'Adrienne ne  
» me laisserait pas un moment de repos.... Ve-  
» nez avec moi, que je répare tous mes torts  
» en lui rendant son époux..... Auguste, vous  
» le voulez bien... Dites donc que vous le vou-  
» lez bien! . . »

Auguste est si ému, qu'il peut à peine répon-  
dre. Il regarde Virginie en balbutiant : « Adrienne  
» innocente !... pauvre fille !... Il serait vrai...  
» Et mon fils !... Ah ! Virginie, conduisez-moi  
» près d'eux !... — Vous épouserez Adrienne ?  
» — Mais notre mariage... — Il est rompu...  
» Je vous rends votre liberté... Ah ! cela me  
» coûte beaucoup ; car je vous aimais autant  
» qu'elle vous aime ; mais elle vous rendra plus  
» heureux... Auguste, embrassez-moi pour la  
» dernière fois. »

Auguste presse Virginie dans ses bras. Elle se hâte de s'en dégager, en disant : « C'est » assez ; ne me rendez pas le sacrifice impossi- » ble... Venez, venez... Adrienne vous attend. »

Elle sort de l'appartement, Auguste la suit : ils montent dans la voiture. Baisemon, qui se rendormait, sourit à Auguste, en disant : « Ah ! » vous revenez avec nous à Belleville ? Je m'en » doutais en vous attendant. »

On ne répond pas à Baisemon ; on est trop préoccupé pour faire attention à ce qu'il dit. Virginie et Auguste se regardent et s'entendent sans parler..... La voiture s'arrête de nouveau devant la maison de la couturière, et les jeunes gens descendent, tandis que Baisemon s'écrie : « Eh bien, qu'est-ce que M. Auguste va donc » essayer chez la couturière ? »

Les jeunes gens montent sans s'arrêter jusqu'à la mansarde : c'est Virginie qui en ouvre la porte, et entre la première. Adrienne était assise près du berceau de son enfant.

« Voilà le père de ton fils... ton mari, que je » te ramène ! » dit Virginie en allant embrasser Adrienne ; et presque au même instant celle-ci voit Auguste à ses genoux.

« O mon Dieu ! n'est-ce point un rêve ! » dit la jeune mère ; « Auguste à mes pieds !... — »  
 « Oui, chère Adrienne, C'est Auguste, c'est »  
 « votre époux qui vient réclamer son pardon ! »  
 « car je sais à présent combien j'eus tort de vous »  
 « accuser..... — O mon ami ! que je suis heu- »  
 « reuse !... Mais comment se fait-il ?... »

« — J'avais causé tout le mal, » dit Virginie, « c'était à moi de le réparer. A présent que vous »  
 « êtes réunis, je puis vous quitter..... — Nous »  
 « quitter... déjà ? » dit Adrienne. « — Il le faut... »  
 « ne vais-je pas me marier aussi !..... — Et qui »  
 « donc épouses-tu ? »

Virginie, après avoir jeté un coup-d'œil sur Auguste, et hésité quelques instants, répond enfin : « J'épouse le comte de Senneville... »  
 « Adieu, Adrienne... adieu, monsieur Auguste ; »  
 « faites-lui bien vite quitter sa mansarde, épou- »  
 « sez-la, rendez-la bien heureuse, aimez votre »  
 « fils, et pensez quelquefois à celle qui sera tou- »  
 « jours votre amie. »

En disant ces mots, Virginie se hâte de s'éloigner pour dérober à Auguste et à Adrienne les larmes qui coulaient de ses yeux.

## CHAPITRE XXIV.

### CONCLUSION.

« A Belleville ! » crie Virginie au cocher en se jetant dans la voiture.

« Ah ! nous retournons enfin à Belleville ? » dit Baisemon. « Mais où est donc M. Auguste ?... pourquoi ne revient-il pas avec nous ? »

« — Monsieur Baisemon, ayez la complaisance de ne plus me dire un mot jusqu'à ce que nous soyons arrivés, vous me ferez grand plaisir. »

Baisemon se tourne d'un autre côté, en murmurant : « Elle a des jours où elle n'est pas aimable du tout ! »

On arrive à Belleville; on se fait descendre rue de Calais. M. et madame Troupeau commençaient à être inquiets de la longue absence de leur fille, et surpris qu'Auguste ne vint pas; mais Virginie entre dans le salon, suivi de Baisemon; et quoiqu'elle sourie, sa figure pâle semble dénoter quelque chose de nouveau.

« Je gage que tes robes ne sont pas faites ! » s'écrie madame Troupeau.

« — Pardonnez-moi, maman, elles seront »  
» prêtes pour le jour de ma nocce. — Mais as-tu »  
» bien dit que c'était après-demain ! — Non , »  
» maman ; car je ne pense plus que ce soit pour »  
» après-demain ? — Comment ! que veux-tu »  
» dire ?... Auguste est-il malade ?... — Non , ce »  
» n'est pas cela... Mais je vais vous apprendre »  
» une nouvelle qui vous fera plaisir, j'en suis »  
» certaine. — Quoi donc, ma fille ? — Eh bien , »  
» mes chers parents, je vous avouerai que j'ai »  
» réfléchi... et décidément je n'épouse plus »  
» M. Auguste Montreville. — Ah ! mon Dieu ! »  
» voilà bien une autre histoire ! Mais ce jeune »  
» homme qui compte sur ta main... — Ce jeune »  
» homme m'a rendu ma parole, je lui ai rendu »  
» la sienne ; nous sommes libres tous deux... »

» Et qui donc épouses-tu, maintenant? — Le  
» comte de Senneville.

» — Le comte de Senneville! » s'écrie mon-  
» sieur Troupeau en sautant presque jusqu'au  
» plafond.

» — Le comte de Senneville! » répète ma-  
» dame Troupeau en ouvrant ses bras à sa  
» fille.

Et mademoiselle Bellavoine elle-même pousse  
un cri de satisfaction, tandis que Baisemon  
murmure : « Elle en voudra peut-être un autre  
« demain.

» — Quoi! ma fille, c'est bien vrai!... tu con-  
» sens maintenant à épouser le comte? — Oui,  
» mon papa, c'est fini, j'ai pris mon parti, je  
» ne pense plus à Auguste, et votre fille sera com-  
» tesse.

» — Ah! quel plaisir! quelle joie!... quelle  
» ivresse!... notre fille sera comtesse!... Ba-  
» belle, Lisette... Grilloie... accourez... — Eh  
» bien, mon ami, qu'est-ce que tu veux donc!  
» — Je veux dire cela à tout le monde... par-  
» tout!... je veux que tout Belleville le sache  
» dans cinq minutes! »

Et M. Troupeau ouvre les deux fenêtres du

salon, et il se met à crier de nouveau : « Notre fille sera comtesse ! » et il regarde s'il passe du monde dans la rue, et comme il n'y voit personne, il prend son chapeau et sort pour répandre partout cette grande nouvelle. Il va la dire à M. Renard, il va la dire à toutes ses connaissances, il n'oublie pas M. Tir, auquel il dit : « Je veux donner des fêtes magnifiques » pour célébrer ce mariage ; je compte sur vous » pour les feux d'artifice. — Je vous ferai un » soleil qui durera trois-quarts d'heure!... — » Oh mon ami ! je veux mieux que cela... On a » tant vu de soleils en artifice!... — Eh bien, » je vous ferai une lune. — A la bonne heure ! » une lune avec les noms des époux et leurs titres dans le milieu. »

Dans sa joie, M. Troupeau, oubliant que ses relations ont cessé avec Vauxdoré, se rend chez son ancien ami et lui apprend que sa fille va épouser le comte de Senneville. Vauxdoré fait compliment à M. Troupeau de ce mariage, mais il refuse l'invitation qui lui est faite d'y assister. Depuis que sa nièce a quitté sa maison, il n'a pas eu de ses nouvelles, et se reprochant toujours d'avoir été trop dur à son

égard, Vauxdoré conserve au fond de son cœur des regrets qu'il ne peut surmonter.

Les parents de Virginie n'ont qu'une crainte, c'est que leur fille ne change de résolution avant l'arrivée de son futur époux ; mais Virginie a pris son parti, et quoique au fond du cœur elle souffre encore, elle s'efforce de montrer sa gaiété d'autrefois.

La famille Troupeau voudrait bien savoir ce qui a pu brouiller Virginie et Auguste Montreville ; on fait mille questions à Baisemon au sujet du voyage de Virginie à Paris. Mais Baisemon ne peut que répondre : « Je suis resté » dans la voiture, et nous avons été deux fois » chez la couturière. » Alors M. Troupeau s'écrie : « Qu'importe comment cela s'est fait!... » Le principal, c'est que notre fille ne varie » plus. »

Le comte de Senneville est exact pour la première fois de sa vie ; il arrive à Belleville le jour qu'il a indiqué, mais il ne possédait plus un sou ; il avait achevé de manger sa terre de Touraine, et il était temps qu'un bon mariage vint lui donner une nouvelle fortune.

M. de Senneville est reçu avec enthousiasme



par la famille Troupeau ; Virginie seule n'en montre pas , et , loin de paraître glorieuse d'épouser le comte, elle prend d'abord avec lui un petit air de fierté qui semble lui dire que c'est lui qui doit s'estimer heureux d'obtenir sa main. Le comte avait trop de finesse pour ne point comprendre la jeune fille ; mais loin de paraître fâché du changement qui s'est opéré en elle, il en témoigne le plus vif plaisir.

« Je croyais épouser un ange, dit-il à Troupeau, « je vois que vous me donnez un démon » de malice et d'esprit ; j'en suis enchanté ; en » fait de femmes j'aime mieux les démons que » les anges. »

Virginie présente en souriant sa main au comte, qui la porte à ses lèvres, tandis que Troupeau dit à sa femme : « Notre fille est un être extraordinaire!.... Elle nous enfonce » tous.

« — Et ces coquillages que vous deviez nous » apporter ? » dit Virginie au comte. « — Per- » dus ! brisés, cassés en route !... Je n'ai sauvé » que celui-ci, et je vous l'offre, mademoiselle. » à condition que vous me le rendrez le soir de » nos noces. »

Le comte avait sorti de sa poche un de ces beaux coquillages que l'on a baptisés d'un très-joli nom. Il le présente à sa future, qui le reçoit en baissant les yeux.

« C'est une métaphore, » dit Baisemon à Troupeau. « — C'est extrêmement délicat !... »

Le mariage est fixé à quinze jours plus tard. Mais il est décidé que le festin se donnera à Paris, chez Grignon, car M. le comte ne veut pas se marier à l'Île-d'Amour, et la famille Troupeau sent que ce n'est pas trop de Paris pour une si belle fête. Malheureusement, à Paris on ne pourra pas tirer le feu d'artifice préparé par M. Tir. Mais pour consoler l'artificier amateur, Troupeau lui promet de donner, à Belleville, une fête où le feu d'artifice commencera à midi.

On a fait de nouvelles invitations ; Troupeau dit à sa femme : « Si quelques-unes de nos connaissances allaient se tromper et appeler notre fille madame Montreville comme il y avait sur les précédentes invitations !

» — Ne craignez rien, mon père, » dit Virginie, « cela n'arrivera pas, et d'ailleurs je vous réponds que M. le comte ne ferait pas atten-

» tion à cela... A propos , il y a deux personnes  
» que vous voudrez bien ne pas oublier d'inviter. — Qui donc , ma fille ? — M. Ledoux et  
» M. Godibert , le neveu de M. Vauxdoré. —  
» Comment ! ma fille , tu veux... — Qu'ils viennent à ma noce , oui , mon père , ce sont des  
» jeunes gens fort aimables... Je les présenterai  
» à mon mari ; il m'a déjà dit que tous mes amis  
» seraient les siens. »

Troupeau ne résiste plus aux volontés de sa fille ; les deux lettres d'invitation sont envoyées aux jeunes gens , dont il parvient à se procurer l'adresse.

Virginie ne s'occupe pas que des lettres d'invitation ; sa petite tête , quelquefois si folle , si légère , enfante aussi des idées fort raisonnables. Elle devine que le comte de Senneville ne l'épouse que pour sa fortune. Mais elle ne veut pas que son mari puisse un jour la ruiner et ne lui laisser que le titre de comtesse. Pour prévenir cela , elle se fait conduire par Baisemon chez le notaire qui doit rédiger son contrat. Elle lui explique ses intentions , qui sont d'abandonner sa dot au comte pour qu'il dégage sa terre , mais de l'empêcher de toucher à la fortune que lui donne sa tante. Le notaire est tout surpris de voir qu'une jeune fille a plus d'esprit et de prévoyance que ses parents , il

lui promet de rédiger l'acte de manière à ce qu'elle soit toujours maîtresse de son bien.

Pendant l'intervalle qui s'écoule entre le retour du comte et son mariage, Auguste Montreville a épousé Adrienne. Les jeunes époux se sont installés à Paris dans un joli petit appartement. Tout au bonheur d'être père et de posséder une femme qui l'adore, Auguste ne regrette pas le riche mariage qu'il a été sur le point de faire ; il se trouve plus heureux depuis que sa conscience ne lui reproche rien, et il passe gaîment sa vie entre les arts, l'amour et l'amitié ; car l'oncle Vauxdoré a été instruit du mariage de sa nièce, et il vient souvent prendre part à son bonheur.

La veille du jour qui doit l'unir à mademoiselle Troupeau, le comte se rend à Belleville pour signer le contrat, dont auparavant on lui fait la lecture. M. de Senneville fait une légère grimace lorsqu'il entend les clauses du contrat, qui l'empêcheront de disposer du bien de sa femme.

« Comment, mon cher Troupeau, » s'écrie-t-il, « se défierait-t-on de moi?... J'apporte à » votre fille ma noblesse, elle m'apporte ses » écus, tout ne doit-il pas être commun entre » nous ?

« — C'est juste, » dit Troupeau. « et je n'aurais pas dit à M. le notaire de...

» — Mon père, » dit Virginie en interrompant Troupeau, « c'est moi qui suis allée chez » M. le notaire, le prier de rédiger l'acte de » cette manière. Si cela déplaît à M. de Senneville, il est libre encore de ne pas me faire » comtesse; mais s'il m'aime un peu pour moi, » il approuvera une précaution qui n'a pour but » que d'assurer notre avenir. »

Troupeau sent un frisson parcourir tout son corps; car il voit encore le moment où sa fille ne sera pas comtesse; mais M. de Senneville a déjà repris son air aimable; il va baiser la main de Virginie, en lui disant : « Il faut faire » tout ce que vous voulez; je me mets à votre » discrétion. — Monsieur le comte, » répond Virginie, « c'est le meilleur moyen pour que » je vous rende heureux. »

Enfin le soleil éclaire ce grand jour, qui doit voir Virginie décorée du titre de comtesse de Senneville.

Troupeau et sa femme sont levés avant l'aurore. Ils n'ont pas fermé l'œil de la nuit, et, contre l'ordinaire, c'est la future mariée qui a bien reposé; on est obligé d'aller la réveiller pour qu'elle descende déjeuner. Troupeau dit à Baisemon : « Elle dormait paisiblement! un » jour de nocces! c'est une bien forte tête que » notre fille! »

Les équipages, les remises, les modestes ci-

tadines affluent bientôt dans la rue de Calais. M. Troupeau a fait les choses superbement ; il a invité beaucoup de monde, et loué un grand nombre de voitures. Tout Belleville est en émoi ; la noce de mademoiselle Troupeau forme un long cortège, que chacun veut voir passer. Renard et Tir en font partie ; le premier n'a pas assez de langue pour pérorer sur tout ce qu'on fait ; le second ne sait comment s'asseoir, parce qu'il a déjà des chandelles romaines dans ses poches, pour éclairer le coucher de la mariée.

Virginie est éclatante de parure, sa figure piquante et spirituelle semble encore plus séduisante ; le comte est enchanté de son élégance et de sa grâce ; Virginie marche à l'autel, non pas en fille tremblante et timide, mais en reine qui va se faire couronner. Les bons gens, les curieux, les flâneurs font là-dessus leurs commentaires : « Ce sera une maîtresse » femme, » dit l'un. « — Elle en fera voir de » cruelles à son mari, » dit un autre. « — Eh ! » mon Dieu ! » reprend un troisième, « tout » cela ne prouve rien. J'ai assisté à bien des » mariages, et les jeunes épousées que j'ai vues » pleurer, et n'oser lever les yeux pendant la » cérémonie, ne sont pas toujours celles qui ont » gardé le plus religieusement leur serment. »

— Baisemon, auquel mademoiselle Bellavoine

a fait présent d'un costume tout neuf, juge convenable de pleurer pour les mariés; pour édifier les fidèles, il s'est mis à genoux devant le chœur; mais son nouveau pantalon collant lui est un peu étroit; en se relevant, il le déchire entre les jambes; un cri lui échappe, tous les regards se portent sur lui... Baisemon se hâte de dire : « Qu'on ne craigne rien. J'ai » deux caleçons. »

Ce petit accident est le seul qui trouble un moment la cérémonie. En sortant de l'église. M. Troupeau a l'air d'un conquérant : « Elle » est comtesse!... » répète-t-il en regardant tout le monde, et lorsqu'il dit cela à Baisemon, le gros bonhomme répond d'un air piteux : « Oui, » mais elle a craqué entre les jambes!... — • Qu'entendez-vous par là, monsieur Baisemon? » s'écrie Troupeau en faisant des yeux fulminants. Pour toute réponse, le régisseur montre sa déchirure; alors Troupeau s'éloigne en haussant les épaules, et Baisemon va se faire faire une reprise, en murmurant : « Ah! » si j'avais ici la divine Perpétue, comme elle » me reprendrait bien cela!... »

Mademoiselle Bellavoine a assisté à la cérémonie de l'église; elle assiste même au diner; mais ne voulant point rester au bal, elle se fait ensuite reconduire à Belleville, d'où elle ne tarde pas à retourner à Senlis, pour habiter

sa vieille maison, qu'elle ne veut plus quitter parce qu'elle lui rappelle de mémorables événements.

Le bal des noces est magnifique; plus de cent personnes, qui n'étaient point conviées pour le dîner, viennent le soir augmenter le nombre des danseurs.

Parmi ceux qui n'arrivent que pour le bal, on distingue deux jeunes gens, dont les yeux sont incessamment fixés sur la mariée; ils semblent ne pouvoir se lasser de l'admirer, et cependant ils n'osent l'aborder. Mais en les apercevant, Virginie va d'un air gracieux au-devant d'eux et leur dit : « Ah! monsieur Godibert... monsieur Ledoux! c'est bien aimable » à vous d'être venus au bal de mes noces... Je » suis comtesse de Senneville, vous le savez... » permettez-moi de vous présenter à mon » mari. »

Le comte n'était qu'à quelques pas; sur un signe de Virginie, il est bientôt à ses côtés : « Monsieur le comte, » lui dit-elle, « voici deux » de mes bons amis que j'ai l'honneur de vous » présenter; j'espère que vous les engagerez à » venir nous voir à votre terre en Touraine. — » Comment donc, madame la comtesse, mais » ne vous ai-je pas dit que tous vos amis seraient » les miens? Soit à Paris, soit à la campagne, » ces messieurs seront toujours bienvenus.



» — Vous l'entendez, messieurs, » reprend Virginie, et vous viendrez, j'espère? — Avec » grand plaisir, madame la comtesse.

» — Pauvres jeunes gens! » murmure Virginie en détournant la tête, « je leur dois bien ce » dédommagement! »

Que vous dirai-je ensuite? Vous savez ce que c'est qu'un bal de nocces... M. Tir ne put y tirer ses chandelles romaines; parce que le comte emmena sa femme sans rien dire à personne. Quant à Baisemon, il se disait en allant se coucher : « Je voudrais bien savoir si M. le » comte a repris à sa femme le coquillage qu'il » lui avait donné. »

FIN.

## TABLE.

	Pages.
CHAP. XIV. — Comment on peut mettre le feu en éternuant. . . .	1
XV. — Un messenger. . . . .	33
XVI. — Voyage de Virginie. . . . .	69
XVII. — On est chez sa tante. . . . .	100
XVIII. — Un résultat. . . . .	136
XIX. — Amour et folie. . . . .	159
XX. — La nuit tous les chats sont gris. . . . .	184
XXI. — Les hannetons. . . . .	215
XXII. — La volonté d'une jeune fille. . . . .	251
XXIII. — Une couturière. . . . .	288
XXIV. — Conclusion. . . . .	314

FIN DE LA TABLE.







